

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de
CLERMONT, Prince du Sang.

Par M. VANDERMONDE, Docteur
en Médecine de la Faculté de Paris, ancien
Professeur en Chirurgie Française, Censeur
Royal, & Membre de l'Institut de Bologne.

..... Artem experientia fecit,
Exemplo monstrante viam.

Marc. Manil. Astronom. lib. 1. v. 63. 64.



LE 1^{ER} JANVIER 1760.

TOME XII.

A PARIS,

Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de Mgr le
Duc de BOURGOGNE, rue S. Severin.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI





JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

JANVIER 1760.

D I C T I O N N A I R E portatif de santé, dans lequel tout le monde peut prendre une connoissance suffisante de toutes les maladies, des différens signes qui les caractérisent chacune en particulier ; des moyens les plus sûrs pour s'en préserver ; ou des remèdes les plus efficaces pour se guérir, & enfin de toutes les instructions nécessaires pour être soi-même son propre médecin ; &c. Par M. L***, ancien médecin des armées du Roi, & M. de B***, médecin des hôpitaux ; deux volumes in-8°. A Paris, chez Vincent, Imprimeur-Libraire, rue S. Severin. Prix relié 9 livres.



E but que les auteurs de ce nouvel ouvrage se sont proposé, est de réduire en deux petits volumes toute la science de la médecine pratique. Toutes les maladies auxquelles

4 DICTIONNAIRE PORTATIF

l'homme est sujet, y sont détaillées avec précision & exactitude. Chaque article commence par la définition de la maladie, le tableau fidèle des signes auxquels on peut la reconnoître, les accidens qui l'accompagnent, les causes prochaines & éloignées qui ont pu y donner naissance, &, ce qu'il y a de plus important & de mieux fait, l'examen scrupuleux & varié des indications qui modifient la maladie, & qui changent son traitement. Tous ces avantages suffisent pour rendre cet ouvrage recommandable, & utile aux médecins & à tous ceux qui sentent le prix de la santé.

A la fin de chaque article, on trouve également un *Prospectus* curatif, général, & un traitement particulier dans lequel on décrit tous les remèdes dont on doit faire usage, leur dose, le choix, & l'administration successive qu'on doit en faire. « Nous avons, disent nos auteurs, » expliqué dans chaque » article, tous les cas dans lesquels on peut » se trouver, les différens symptômes qu'on » peut éprouver, les modifications que l'âge, » le sexe, le tempérament peuvent apporter ; de façon qu'en faisant attention aux » restrictions que nous avons mises, on ne » court aucun risque ; & on peut, avec un » bon sens ordinaire, se conduire tout seul » dans la plûpart des maladies.

La saignée & la purgation qui sont presque

les avant-coureurs de tous les remèdes , & dont on fait un très-grand usage dans le traitement des maladies , forment deux articles séparés. On y balance avec discernement les avantages & les inconvéniens qui en peuvent résulter dans l'état de santé & dans la maladie. Personne ne doit se faire saigner ni purger , sans avoir consulté ces deux articles importans.

L'émétique , l'opium , le quinquina & le mercure qui sont des remèdes très-familiers dans la pratique de la médecine , & desquels on tire tous les jours les plus grands avantages , ont cependant besoin d'être administrés avec bien de la prudence & de la sagesse. Ces quatre articles sont remplis de réflexions de pratique intéressantes & judicieuses , que tout le monde doit lire avant d'y avoir recours.

Le régime qui est la base du traitement dans toutes les maladies , est également considéré en particulier. Chacun peut s'instruire , dans cet ouvrage , de la diète qu'on doit observer dans les maladies vives , dans les maladies de langueur , & dans tous les instans de la vie où l'on est sujet à quelques infirmités.

Le tempérament est une des connoissances les plus utiles à l'homme , & sur-tout au médecin , & sans elle , on ne doit pas s'ex-

poser à prendre aucun remède : aussi les auteurs de ce Dictionnaire ont-ils été très-attentifs à rapporter tous les signes auxquels on peut reconnoître les différens tempéramens, comment ils se divisent, & ce qui les différencie.

Les articles qui nous ont paru les plus intéressans, sont ceux qui traitent des maladies en général. Telles sont les maladies des humeurs, de la lymphe, du lait, de la peau, des gens de lettres, des vieillards, des enfans, des femmes grosses, des femmes en couche, des filles & des artisans de toute espèce. La foiblesse d'estomac, la pulmonie, les vapeurs hystériques & hypochondriaques, &c. y sont traitées d'une manière neuve, & sont suivies de réflexions judicieuses & fondées sur une pratique solide.

Quoique ce Dictionnaire ne contienne en général que des articles de pure médecine, on y a placé cependant quelques termes de chirurgie des plus importans, & des maladies qui arrivent le plus communément ; tels sont, *abcès, carnosité, ulcere, ankylose, &c.* On peut, à la rigueur, se passer dans ces sortes de maux, de la main du chirurgien ; les auteurs ont saisi cette occasion, pour étendre le plus qu'ils ont pu l'utilité de cet ouvrage.

Les formules qui sont répandues dans ce

Dictionnaire, sont pour la plûpart assez bien composées, à l'exception de quelques-unes qui sont trop chargées de drogues, & qu'on auroit pu simplifier. Il y a aussi quelquefois des compositions qui auroient pu être combinées d'une façon plus avantageuse, & dans lesquelles les vertus des médicamens paroissent se détruire mutuellement; on peut cependant assurer que celles-là sont en très-petit nombre: d'ailleurs on ne court aucun risque de faire usage de ces especes de formules, elles ne peuvent tout au plus que ne pas remplir l'objet qu'on s'étoit proposé.

La plûpart des recettes qui se trouvent dans cet ouvrage, sont prises dans les meilleurs traités de médecine, & sur-tout dans plusieurs livres faits à l'instar de celui-ci. Nos auteurs ont cependant ajoûté quelques formules nouvelles; mais ils n'en ont publié aucune qu'ils n'aient éprouvée, ou qui n'ait passé par l'examen de personnes dignes de foi, & en état de juger de leur efficacité.

Quoique ce Dictionnaire soit d'une utilité générale, & que ce soit le meilleur ouvrage de tous ceux qui ont été faits sur cette matière, nous ne sçaurions dissimuler que nous sommes fâchés de voir que des médecins qui paroissent avoir du talent, l'aient employé à mettre au jour une pareille pro-

duction. Quelque peine que l'on prenne pour donner à ces sortes de livres toute la perfection dont ils sont susceptibles, ils sont toujours dangereux dans les mains de ceux qui ne sçavent pas en faire un usage convenable. D'ailleurs les indications qui se présentent dans les maladies, sont si variées, qu'il est impossible, même aux plus habiles médecins, de donner des règles & des préceptes pour tous les cas; aussi les auteurs de cet ouvrage ont senti le poids de cette difficulté, & ont cherché à se justifier du reproche que nous leur faisons, comme on peut en juger par le passage qui suit. Ils s'agit de la médecine. « On est toujours porté à con-
 » damner & à détériorer ce qu'on ne com-
 » prend pas, ou ce sur quoi on n'est pas suffi-
 » samment instruit. Nous croyons donc avoir
 » rendu un double service à l'humanité & aux
 » médecins; à l'une, de lui avoir fait le
 » tableau fidèle de ses infirmités, & de lui
 » avoir mis en main les remèdes propres
 » pour combattre ses maux; aux autres,
 » d'avoir dissipé les nuages qu'on répandoit
 » sur leurs connoissances, d'avoir mis au
 » jour l'utilité qui résulte de leurs talens,
 » & d'avoir fait connoître aux hommes
 » l'importance & la nécessité de leur art,

RÉFUTATION de l'Inoculation, servant de réponse à deux pièces qui ont paru cette année 1759, dont la première est une dissertation lue dans la société (l'assemblée) de l'académie royale des sciences de Paris par M. de la Condamine, membre des académies royales de Paris, Londres, Berlin, &c. & la seconde, une lettre de M. Tyssot, docteur de la faculté de Montpellier, médecin très-célebre à Lausanne, à l'auteur de la présente réfutation, par M. DE HAEN, conseiller aulique de LL. M. I. & R. & premier professeur en médecine pratique à l'université de Vienne. Vienne, 1750, in-8°, avec cette épigraphe :

*Œdip. Itane & salutis publicæ indicium obrues?
Creo. Ubi turpis medicina sanari piget.*

Si l'inoculation compte parmi ses partisans des sçavans du premier ordre & des médecins célèbres, elle a également des adversaires très-illustres, dont les objections paroissent mériter le plus sérieux examen. Parmi ces derniers, il n'en est point qui soit plus avantageusement connu, ni qui l'ait attaquée avec des argumens plus solides, que M. de Haen, professeur de médecine

pratique à Vienne en Autriche. Nous avons fait mention en rendant compte du *Tableau de la petite vérole par M. Cantwel*, dans notre journal de décembre 1758, de quatre questions, ou plutôt objections, que cet illustre professeur proposoit contre l'inoculation : MM. Tyssot & de la Condamine avoient entrepris de les résoudre ; mais il y a apparence que leurs raisons ne lui ont pas paru assez fortes, puisqu'il dit dans la lettre à M. Tyssot, qui est à la tête de l'ouvrage que nous annonçons, qu'elles n'ont fait qu'accroître ses doutes & ses difficultés.

Il entreprend dans la même lettre de justifier Boërhaave sur le reproche qu'il avoit donné lieu de lui faire, en avançant dans ses *Questions* qu'on avoit tort de compter le suffrage de ce grand homme en faveur de l'inoculation, puisqu'il l'avoit entendu pendant quatre ans se rétracter dans ses leçons de ce qu'il avoit avancé sur ce sujet, ainsi que sur plusieurs autres dans ses ouvrages imprimés. Nous ne révoquons pas en doute le témoignage de M. de Haen ; mais il nous permettra de lui dire qu'il ne suffisoit pas que M. Boërhaave détrompât ses auditeurs pour se mettre à l'abri de tout reproche : car un homme qui fait quelque découverte utile, peut bien croire avoir satisfait à ce qu'il doit à la société, en l'annonçant dans des leçons publiques, quoiqu'il feroit mieux

cependant de la communiquer par la voie de l'impression , puisque c'est un moyen de la répandre beaucoup plus sûr & beaucoup plus prompt ; mais lorsqu'il a eu le malheur de débiter quelque erreur & même de l'imprimer , la voie des leçons est trop longue & trop bornée ; il se rend coupable de toutes les fautes que cette erreur fait commettre à ceux qui , trompés par ses écrits , n'ont pas été à portée de recevoir les corrections qu'il y a faites dans ses écoles. Quel auteur seroit plus coupable à cet égard que Boerhaave, lui dont les ouvrages sont devenus la base des études de tous ceux qui se destinent à la médecine ? Nous exhortons donc M. de Haen à réparer le plutôt qu'il lui sera possible les torts de son maître , c'est une obligation qu'il s'est imposée à lui-même ; il le doit au grand homme dont il se fait gloire d'être le disciple , il le doit aux médecins qui ont les yeux ouverts sur cette dispute , & à la société à qui il importe si fort d'arrêter le progrès de ces erreurs.

Nous ne dirons rien du reproche que M. de Haen fait à MM. Tyffot & de la Condamine , d'avoir passé légèrement sur la question : *Si l'inoculation est licite par rapport à la loi divine ?* & de l'avoir renvoyée à M. Chais : en effet si M. Chais répond solidement à la question , à quoi bon répéter ce qu'il a dit , ou chercher de nouvelles ré-

ponfes ? Nous paſſons donc à l'ouvrage lui-même.

M. de Haen ſoutient que l'avantage de l'inoculation ſe tire , 1^o du ſyſtème dans lequel on prétend que preſque tous les hommes , ſ'ils parviennent à un âge avancé , doivent avoir la petite vérole , & que perſonne ne l'a jamais qu'une ſeule fois ; 2^o de la différence immenſe qui ſe trouve entre le nombre des perſonnes que la maladie naturelle moisſonne , & le nombre de celles qui périſſent par l'inoculation. Il attaque ces deux principes , & diviſe pour cet effet ſes argumens en trois chapitres qui compoſent tout ſon ouvrage ; dans le premier il entreprend de démontrer par le témoignage des plus fameux médecins , que pluſieurs perſonnes n'ont jamais la petite vérole , & que pluſieurs l'ont plus d'une fois ; dans le ſecond , que les partiſans de l'inoculation ont exagéré le nombre de ceux qui mouroient de la petite vérole naturelle ; dans le troiſième enfin , il tâche de perſuader qu'il périt beaucoup plus de monde de l'inoculation , que ſes partiſans ne l'ont prétendu.

Après avoir dit que les médecins Arabes , à qui nous devons les premières descriptions de la petite vérole & de la rougeole , avoient eru que ces deux maladies tiroient leur origine du ſang menſtruel reſté dans les organes de l'enfant depuis ſa naiſſance , d'où ils con-

cluoient que chaque individu devoit avoir ces maladies, M. de Haen ajoute que cette prétention devint l'opinion dominante ; ce qui n'empêcha pas que des observateurs exacts de qui nous tenons les regles sûres qui nous font distinguer la véritable petite vérole d'avec la bâtarde, ne s'assurassent que plusieurs personnes mouroient dans un âge avancé sans avoir eu la petite vérole, & que plusieurs l'avoient deux fois. Il cite en effet des passages d'*Amatus Lusitanus*, de *Pierreforest*, de *Fernel*, de *Jean Michel*, de *Diemerbroeck*, de *Moriceau*, de *Frederic Decker*, d'*Etmuller*, de *Junken*, de *Stalpart Vander-Wiel*, de *Craanen*, d'*Hoyer*, de *Blanckard*, de *Thomas Bartholin*, de *Jean Fortis*, de *Mayerne*, &c. qui tous ont écrit long-tems avant qu'il fût question de l'inoculation. Il paroît par ces différentes citations, que ces auteurs ont observé que plusieurs personnes mouroient dans un âge avancé sans avoir eu la petite vérole, & qu'on pouvoit l'avoir deux & même plus de deux fois. Non content de cette foule de témoignages non suspects, il rapporte encore ceux de quelques médecins plus modernes, & qui ont écrit depuis que l'inoculation s'est introduite dans les parties occidentales de l'Europe. Ces auteurs sont *Trillerus*, *Behrens*, *Kannegiesser*, *La Metrie*, *Jean Oosterdyck*, *Schacht* & son pere, professeur à

Leyde , de *Violente* , *Helvetius* , professeur à Middelbourg en Zelande. Ensuite il ajoute quelques observations qu'il a faites lui-même , ou qui lui ont été communiquées par M. MacNeveu O Kelly , professeur à Prague , qui toutes tendent à prouver qu'on peut avoir plus d'une fois la petite vérole naturelle. Il examine ensuite la réfutation qu'on a faite du *Tableau de la petite vérole* , par M. *Cantwel* ; il trouve qu'on a combattu avec succès plusieurs des faits qu'il rapporte ; mais il prétend que le plus grand nombre & les plus décisifs , sont restés sans atteinte. M. de Haen termine ce premier chapitre par une lettre de M. Mackenzie , médecin Anglois résident à Constantinople , pour prouver que la fille du médecin Timoni , un des principaux partisans de l'inoculation , morte de la petite vérole naturelle , avoit été inoculée par les ordres de son pere ; ce que M. de la Condamine avoit nié.

C'est encore en se fondant sur l'autorité d'une foule de médecins célèbres , que M. de Haen entreprend de prouver dans son second chapitre , que la petite vérole naturelle n'est pas à beaucoup près aussi meurtrière que le prétendent les inoculateurs ; il semble même vouloir insinuer que ses plus grands ravages sont dûs aux mauvaises manœuvres de quelques médecins ; & il s'appuie pour cela sur le témoignage de *Sydenham* , *Lifter* ,

Baglivi, de Violente, &c. On pourroit peut-être lui répondre que pour prouver cette thèse, il ne suffit pas d'envisager la petite vérole naturelle dans les tems les plus favorables, & qu'il s'agit de comparer les tems où elle fait le plus de ravage avec ceux où elle en fait le moins, & prendre le résultat moyen. Il est vrai que Lister dit formellement dans le passage cité par M. de Haen, *qu'il ne meurt presque pas une seule personne sur quarante qui ont la petite vérole naturelle* ; mais nous ne croyons pas qu'on puisse conclure du passage suivant de *Schmid*, que la petite vérole naturelle ne soit souvent très-meurtrière, d'autant plus que nous n'en voyons que trop souvent des exemples dans la pratique. « L'hiver dernier, dit-il, la petite vérole fut chez nous si contagieuse, » qu'il n'y eut presque point d'enfant qui » n'en fût attaqué ; mais malgré le nombre » infini qui en fut très-dangereusement malade, ils guérissent presque tous.

Nous avons dit que M. de Haen examinoit dans son troisième chapitre s'il mouroit aussi peu de monde de l'inoculation, que les inoculateurs le prétendent ; & il trouve qu'à Boston dans la nouvelle Angleterre ; il étoit mort en 1721 & 1722 un quarante-septième des inoculés ; que, selon M. Kirpatrick, il en étoit mort un cinquante-troisième en Angleterre depuis 1721 jusqu'en

1728 ; d'où il conclut que la méthode de l'inoculation n'a aucun avantage sur la petite vérole naturelle, puisque, suivant Lister, il ne meurt pas un quarantieme de ceux qui sont attaqués naturellement de la petite vérole. Mais, disent les inoculateurs, on a beaucoup perfectionné la méthode de l'inoculation, & aujourd'hui il ne pérît plus personne entre nos mains. Pourquoi donc l'inoculation, dit M. de Haen, a-t-elle besoin de cette perfection en France & en Angleterre, après ce qu'on nous dit de ses succès à Constantinople, où l'on prétend qu'il ne pérît personne, quoiqu'on y inocule dans toutes les saisons de l'année des gens de tout tempérament, de tout âge, de tout sexe, même dans un air impur ? Il passe ensuite à l'examen des corrections qu'on a faites à la méthode d'inoculer, & il trouve que les regles qu'on propose à ce sujet, se réduisent aux suivantes : 1^o Qu'on doit choisir une bonne saison pendant laquelle l'air soit tempéré. 2^o Qu'on ne doit prendre que des sujets d'entre quatre & douze ou quinze ans, c'est-à-dire, quand les symptomes des dents ne sont plus à craindre, & que les vaisseaux du corps sont encore flexibles. 3^o Qu'on ne doit choisir que des personnes d'une parfaite santé. 4^o Qu'il faut préparer tellement le corps, qu'il ne reste rien d'impur. 5^o Qu'il ne faut jamais faire cette opération dans les
tems

tems d'épidémie qui , se joignant à la petite vérole , pourroient la rendre funeste. 6^o Qu'on ne doit point inoculer , lorsque la petite vérole dominante est de mauvaise espece. 7^o Que lors même que l'épidémie est de bonne sorte , on ne doit inoculer qu'au commencement ou à la fin. Mais à quoi bon toutes ces précautions , si , suivant les témoignages mêmes des inoculateurs , l'inoculation a réussi sans elles ? « Cepen- » dant , ajoute M. de Haen , examinons ces » corrections en elles-mêmes. La premiere » précaution qui concerne la saison est fort » sage ; la seconde , qui regarde l'âge , est » très-bonne ; la troisieme , qui veut qu'on » ne cherche pour inoculer que des per- » sonnes d'une santé parfaite , suppose de la » part des inoculateurs une très-bonne vo- » lonté , mais renferme des difficultés insur- » montables. » C'est ce qu'il entreprend de prouver , en faisant voir qu'on n'a pas reconnu les maladies de ceux qu'on prétend morts dans l'inoculation par des causes étrangères. « Pourquoi , ajoute-t-il , entendons- » nous de tout côté des plaintes sur la mort » qui suit l'inoculation faite par des mains » mal-habiles ? c'est parce qu'on inocule. » Ces plaintes n'auroient certainement pas » lieu , si on ne le faisoit point.

Quant aux préparations qu'on propose comme un moyen sûr de prévenir les acci-

dens de la petite vérole artificielle , il croit qu'elles sont souvent insuffisantes , puisque ces préparations ne sçauroient être équivalentes à l'état d'un corps parfaitement sain , & dans lequel le médecin ne peut trouver aucun motif de prescrire le moindre remede ; cependant on voit des hommes sains succomber dans des épidémies auxquelles des corps qui , par leur constitution , auroient eu besoin d'une double préparation , résistent quelquefois. Cet argument ne paroîtra pas bien concluant à ceux qui sçavent que toutes les maladies aiguës & inflammatoires sont d'autant plus dangereuses , que le sujet qui en est attaqué est plus robuste ; mais les préparations que proposent les inoculateurs , bien loin d'augmenter les forces , les affoiblissent sans les abbatre , & par-là ils parviennent en effet à rendre la fièvre beaucoup moins violente & bien plus courte.

La 5^e , 6^e & 7^e rectification de la méthode de l'inoculation consistent à ne pas inoculer , lorsqu'il y a quelque'autre épidémie ou que la petite vérole naturelle regne. M. de Haen en conclut qu'on ne trouvera aucun tems pour inoculer , puisqu'il n'y a aucun tems où il ne regne quelque maladie épidémique , petite vérole ou autre , ou du moins où elle ne puisse paroître tout-à-coup sans qu'il soit possible de la prévoir ; ce qui faisoit courir aux inoculés le risque d'être la

victime de ce nouveau fléau. Nous n'entre-
 rons point dans le détail des preuves de ce
 qu'il avance, elles sont puisées pour la plû-
 part dans les épidémies de Sydenham &
 d'Huxam; & nous finirons par l'examen de
 la remarque que fait notre auteur, que, puis-
 qu'on a cru pouvoir attribuer la mort de ceux
 qui ont péri pendant le tems de leur inocu-
 lation, aux maladies qui s'étoient compli-
 quées à la petite vérole artificielle, ou au
 mauvais état de leur santé antérieure à l'ino-
 culation, on a mauvaise grace de mettre sur
 le compte de la petite vérole naturelle la
 mort de tous ceux qui périssent des maladies
 qui se compliquent avec elle. Trop préoc-
 cupé de son objet, M. de Haen n'a pas vu
 sans doute qu'on pouvoit éviter ces inconvé-
 niens dans la petite vérole artificielle; car,
 quoi qu'il en dise, les médecins versés dans
 la pratique ne conviendront pas avec lui qu'il
 soit aussi difficile qu'il le prétend, de s'assu-
 rer de l'état de la santé des personnes qu'on
 entreprend d'inoculer, ni que les épidémies
 qui pourroient rendre l'inoculation dange-
 reuse soient aussi fréquentes qu'il semble vou-
 loir le persuader; il paroît qu'il a pris un peu
 trop à la rigueur le sens des divers auteurs
 qu'il cite; malgré cela il n'est personne qui
 ne convienne en lisant son ouvrage, que
 jusqu'ici on n'avoit pas proposé contre l'ino-
 culation des objections aussi fortes & aussi

solides. Nous invitons les partisans de cette méthode à les examiner , & même à les combattre , persuadés que nous sommes que cela ne peut que jeter un très-grand jour sur cette question importante.

Nous exhortons en même tems ceux qui se déclarent les défenseurs de l'inoculation , à vouloir bien mettre de la modération & de la politesse dans leurs disputes , à discuter les faits avec force , mais sans aigreur , à s'appuyer sur des autorités & l'expérience , & non sur des injures , & à croire que , quoiqu'il semble que l'inoculation soit profitable à l'humanité , on peut être cependant sçavant médecin & honnête homme , & ne pas être persuadé des avantages de cette méthode.



O B S E R V A T I O N

*Sur une Maladie singuliere des Artisans , par
M. B O U C H E R , médecin à Lille , à
M. VANDERMONDE , auteur du Journal
de médecine , &c.*

M O N S I E U R ,

Il n'est peut-être point de médecin , depuis Hippocrate , qui ait autant mérité de l'humanité , que Ramazzini , pour avoir employé la meilleure partie de sa vie à étu-

dier les maladies particulieres aux divers artisans , & à en constater la méthode curative spéciale. En effet tout ce qui a rapport à la conservation de cette partie des hommes dévouée aux besoins de l'humanité , mérite particulièrement nos attentions ; & les découvertes qui peuvent tourner à la guérison ou au soulagement des maux qu'un travail pénible leur attire , ne sçauroient être trop tôt rendues publiques. Ce sont ces motifs qui m'ont engagé à vous prier , Monsieur , d'insérer dans votre Journal le fait suivant , qui m'a paru nouveau : du moins je ne sçache point que l'illustre auteur des maladies des artisans ait fait mention de quelque chose de semblable.

Je fus appelé , vers le milieu du mois d'Octobre , dans une auberge de cette ville , pour un habitant d'Aix-la-Chapelle , âgé d'environ quarante ans , d'un tempérament sain & assez fort , dont la maladie étoit de trembler de tout le corps avec convulsion ; ce mal étoit permanent depuis trois mois , & ne faisoit qu'augmenter de jour en jour , de façon que cet homme craignoit de se trouver enfin réduit à se désister de son travail , qui néanmoins étoit d'une nécessité absolue pour une branche considérable du commerce , & dont le désistement eût été préjudiciable pour notre ville , personne ne pouvant actuellement le remplacer. Ce tra-

vail, qui est très - rude, consiste à repasser à la meule de grandes cisailles qui servent à tondre les draps ; tout le corps de celui qui agit, est dans un état d'ébranlement violent & singulier, qui est une espece d'électrification continuelle ; le genre nerveux est donc alors dans une commotion générale, qui étant souvent récidivée, doit nécessairement le faire tomber dans une sorte d'atonie. Il est à remarquer néanmoins que notre sujet, dans l'état que nous venons de le désigner, ne cessoit pas tout-à-fait son travail ; lorsqu'il y retournoit, les secousses actuelles & fortes de sa grosse meule, redressant ou réveillant le ton du genre nerveux, les fonctions musculaires se trouvoient pour le moment rétablies au point requis pour soutenir ce travail pénible. C'est sur ces idées théoriques, déduites des circonstances apparentes, que j'ai établi mes indications curatives.

Le pouls du malade m'ayant paru plus fréquent qu'il ne doit l'être naturellement, & d'autres circonstances dénotant un peu de chaleur dans l'intérieur, j'ai tenu quelques jours mon sujet à un régime humectant, émollient & tempérant, lui lâchant le ventre avec des apozemes acidules ; après quoi j'ai cru devoir recourir de suite aux remèdes propres à redresser, & à soutenir le ton du genre nerveux dans l'état de stabilité, néces-

faire au maintien & à la régularité constante de l'action musculaire : dans ces vues, j'ai essayé la poudre suivante.

Prenez demi-once de bon quinquina ; de l'écorce de Cascarille , safran de Mars apéritif & succin préparé , de chacun , deux gros ; cannelle fine , un gros : faites du tout une poudre très-fine , que vous partagerez en vingt-deux doses , pour en prendre une le matin & une le soir : l'effet de ce remède surpassa de beaucoup mon attente , tant pour l'efficacité , que pour la promptitude avec laquelle il opéra : le malade n'en eût pas pris la moitié , qu'il se sentit tout un autre homme , & il parut tout-à fait guéri , avant d'avoir achevé toute la dose. Je lui ai conseillé d'y revenir , lorsqu'il seroit de retour à Aix-la-Chapelle , & d'assurer sa guérison au renouvellement de la saison , par l'usage des bains chauds de cette ville , dont la célébrité se soutient depuis plusieurs siècles.

La vertu anti-spasmodique du quinquina est reconnue depuis quelque tems ; mais il n'est guères de cas où il ait produit un effet aussi marqué que dans l'observation présente ; car c'est sans doute à l'efficacité de ce remède , & à l'écorce de Cascarille , qui est une espece de quinquina , que celui qui en est l'objet , a l'obligation de sa guérison.

J'ai l'honneur d'être , &c.

L E T T R E

*A l'auteur du Journal de Médecine, sur le
Dragoneau, ou Veine de Médine, & sur
l'usage du sublimé corrosif dans cette
maladie, par M. GALLANDAT, ancien
chirurgien-major de vaisseau.*

MONSIEUR,

Comme votre Journal n'est point fait pour la France seule, & que son utilité le rend recommandable dans tous pays où les sciences sont cultivées, je crois obliger le public, en vous priant d'y insérer les observations suivantes.

En 1752, étant chirurgien du vaisseau marchand de *Statiaansche-Vriendschap*, allant de Fleffingue, aux isles Antilles, un des matelots qui avoit précédemment fait un voyage en Guinée, fut attaqué du dragoneau, à la partie inférieure interne de la jambe droite. Après lui avoir donné les remèdes généraux, la tumeur s'étant ouverte, par l'effort du dragoneau qui vouloit sortir, je le saisis & l'entortillai sur un petit bâton; je pansai le malade deux fois par jour, avec des plumaceaux imbus de miel rosat, tournant avec prudence le bâton à chaque pansement; vingt-neuf jours me

suffirent pour faire l'extraction de ce ver , qui avoit cinq ou six pieds de longueur. Un autre ayant paru peu de tems après , à la partie postérieure-inférieure de la même jambe , & les plus grandes précautions n'ayant pu empêcher qu'il se rompît à la distance d'un demi-pied de longueur : je fus tout étonné de le voir se procurer une seconde issue , quinze jours après , sans presque aucune inflammation : j'eus même la satisfaction cette fois-là , d'en faire l'extraction sans accident , & d'en voir remuer plusieurs fois le bout.

Un troisième dragoneau s'étant fixé quelque tems après , vers la malléole externe du pied gauche de la même personne , & les remèdes ordinaires en pareil cas , n'ayant pu le faire sortir aussi aisément que les deux précédens , je voulus essayer si le mercure crud , cet excellent vermifuge , pouvoit être de quelque utilité dans cette maladie. Je lui donnai en conséquence des pilules mercurielles jusqu'à parfaite salivation , mais l'extraction ne s'en fit pas plus vite qu'à l'ordinaire ; & un quatrième & un cinquième s'étant montrés , avec signes de vie , cinq ou six semaines après , furent en état de me convaincre que le mercure ne faisoit rien à la vie de ce genre de vers.

En 1754 & 1755 , plusieurs matelots du

vaisseau *Nehalennia*, dont j'étois chirurgien aux côtes de Guinée, ayant eu des dragoneaux aux bras & aux jambes, en guérissent sans suites fâcheuses, par l'usage des remèdes ordinaires; néanmoins il n'en est pas toujours ainsi, & le ver venant quelquefois à se rompre, l'inflammation se met à la partie, la gangrene survient & cause la mort, sans qu'aucun remède puisse l'éloigner; c'est ce que je vis arriver la même année à un Nègre, pour la maladie duquel j'avois été appelé en consultation, à bord d'un autre vaisseau: le dragoneau dont il étoit attaqué au scrotum, s'étant rompu, il en périt d'autant plus misérablement, que le mal en lui-même semble n'avoir rien de fâcheux. Tels exemples ne sont que trop fréquens, & peu s'en fallut que pareil accident arrivât en 1756 à une Nègresse que je traitois dans cette même partie de l'Afrique, d'un dragoneau qui avoit paru près du coude du bras gauche; car l'animal s'étant rompu, malgré toute la prudence avec laquelle je le tirois, l'inflammation survint, accompagnée d'une fièvre & d'un délire si violent, qu'il y avoit tout à craindre pour la malade, si les cataplasmes émolliens, la saignée & autres évacuans rafraîchissans n'avoient calmé les symptômes, qui cessèrent entièrement si-tôt que le ver se fût fait

une autre issue, par laquelle je réussis à l'extraire d'un bout à l'autre, mais fort lentement, & avec toute la patience qu'il faut en pareil cas.

Dans mon dernier voyage en Guinée, ayant eu occasion d'éprouver la vertu du sublimé corrosif, dissout dans l'esprit de froment, pour une espece de dartre ou galle maligne, à laquelle les Nègres sont fort sujets dans ces contrées : j'observai que ce remede aidoit beaucoup à la sortie du dragoneau. Ce fut à bord du vaisseau *Prinswillem*, dont j'étois chirurgien-major, que je vis les premiers succès de ce remede, sur une Nègresse attaquée de la galle, dont je viens de parler ; lui ayant en effet donné le sublimé corrosif, il fit sortir de la jambe gauche, un dragoneau dont l'extraction se fit de jour en jour avec tant de facilité, que vers la fin il sortoit presque de lui-même, & que dans vingt jours la malade fut guérie tant de sa galle que du dragoneau.

Depuis ce tems-là ayant traité par le sublimé corrosif, différens dragoneaux, dont quelques-uns avoient même huit pieds de longueur, j'ai toujours observé 1^o qu'ils sortoient peu de tems après l'usage de ce remede. 2^o Que les symptomes, tels que la douleur, étoient moins graves. 3^o Que l'extraction en étoit entièrement achevée

28 LETTRE SUR LE DRAGONEAU, &c.

avant vingt jours , tandis qu'auparavant vingt - cinq , trente & quarante jours ne suffisoient pas pour des dragoneaux d'une longueur moitié moindre.

Telles sont , Monsieur , les observations que j'ai faites sur une maladie d'autant plus dangereuse , que les médecins & chirurgiens d'Europe , n'ayant pas fréquemment l'occasion de la voir , négligent totalement de s'en instruire , & d'en faire des expériences quand ils se trouvent à même de le faire. J'ai donné les miennes , non comme fort nombreuses ni fort recherchées , mais comme propres à prouver 1^o que le dragoneau est un véritable ver , l'ayant vu remuer , comme je l'ai dit. 2^o Que le mercure crud ne fait rien à sa vie. 3^o Que le sublimé corrosif en aide beaucoup la sortie. Mais quant à la maniere dont cela se peut faire , c'est ce que je n'entreprendrai point d'expliquer , me contentant de raconter le fait , & d'avertir que la dose de ce remede (comme de tous les mercuriaux) ne doit point être aussi forte dans les pays situés sous la Zone torride , que celle qu'on donne en Europe , d'après M. Van-Swieten , à qui nous sommes redevables d'un aussi bon spécifique pour les maladies vénériennes.

J'ai l'honneur d'être , &c.

OBSERVATIONS

*Sur plusieurs Hydropisies guéries par
M. GALLY, commissaire, docteur en
médecine pour l'examen des Eaux miné-
rales de Cransac.*

PREMIERE OBSERVATION.

Le fleur Boutounet, curé de la paroisse de Centres, à six lieues de Rhodès, homme d'une complexion assez grasse, accoutumé à mener une vie assez modérée, excepté lorsqu'il se trouvoit en campagne, qu'il buvoit un peu, fut attaqué d'une hydropisie ascite : les pieds & la partie inférieure de la jambe, du côté du péroné, lui enflèrent le soir ; dans le commencement l'enflure dispaeroissoit le matin, mais peu-à-peu elle augmenta ; le ventre commença à se tuméfier : il se sentit altéré ; sa respiration se trouva gênée, il maigrit peu-à-peu ; les symptômes augmentèrent, malgré tous les remèdes qu'on put employer ; les urines diminuèrent, l'altération & la difficulté de respirer devinrent considérables : il se détermina enfin à m'envoyer chercher au bout de six mois ; je le trouvai presque sans pouls, la respiration étoit si gênée, qu'on craignoit à tous momens qu'il ne suffoquât,

rien n'étanchoit sa soif ; ses urines qui étoient en petite quantité, étoient briquetées : il avoit un dégoût général pour toute sorte d'aliment. Je lui fis d'abord administrer les Sacrements, pensant qu'il n'avoit plus que quelques momens à vivre : je lui prescrivis une potion composée d'un gros de blanc de baleine, de 4 onces de syrop d'érysimum dans une décoction de feuilles de persil & de fenouil, pour prendre par cuillerées, ensuite on lui donna un lavement d'urine, dans lequel on mit deux cuillerées de miel commun : la nuit se passa à l'ordinaire, quoique le lavement eût fait son effet, & que la potion eût paru diminuer la difficulté de respirer : le lendemain au matin, je lui fis prendre en deux fois, un apozeme, composé d'une demi-poignée de mercurial, une once de syrop d'érysimum, & un gros de sel de prunelle : le malade soutint assez bien l'opération de ce remède ; le soir, on lui donna le lavement de la veille ; & le lendemain, je le mis à l'usage des vins médicinaux suivans.

Prenez feuilles de persil, de fenouil, de creffon, de chervi, de moutarde, de carotte, racines de chardon-roland, sené, sel de prunelle, cendre de genêt, de chacun une quantité suffisante ; faites infuser le tout pendant quatre heures au bain-marie, dans du bon vin blanc, puis passez par un linge ;

& exprimez. La dose de ce vin étoit de huit onces par jour, qu'il prenoit en deux fois, le matin à jeun, laissant une heure d'intervalle de la première à la seconde prise.

Prenez bayes de genièvre, racine de bardane, bois de sassafras, galanga, calamus aromatique, muscade, fenouil, anis; le tout à dose proportionnée: mettez-le dans de bon vin rouge, & le laissez infuser au bain-marie pendant six heures. Je lui ordonnai d'en prendre quatre onces le matin, à huit heures, autant à six & à neuf heures du soir.

A peine eut-il fait usage pendant vingt-quatre heures de ces remèdes, que les urines commencèrent à couler, & qu'il lui prit une sueur si considérable, qu'elle perça son lit en entier, & que l'eau ruisseloit sur le plancher; pendant ce tems, il ne prenoit que du bouillon mêlé avec du vin: cette évacuation qui dura vingt-quatre heures, emporta toutes les eaux, au point que, pour me servir de l'expression de son neveu, il devint mince comme une planche, & il ne lui resta que quelques douleurs dans le bas-ventre; & la peau qui n'avoit pas pu se rétablir de la forte distension qu'elle avoit soufferte, lui pendoit jusqu'au milieu des cuisses: je lui fis fomentier le ventre avec de l'eau de-vie, dans laquelle on avoit dissous du savon, ce qui rétablit le ressort

des fibres & calma les douleurs. Pour achever la cure , je lui prescrivis un bon régime , & je lui ordonnai de prendre , trois fois le jour , du vin suivant :

Prenez limaille de fer , quinquina , de chacun deux onces ; rhubarbe en poudre , quatre gros ; bayes de genevièvre , racines d'énula campana , de chacune deux onces ; cannelle , demi-once : pilez le tout , & faites l'infuser pendant vingt-quatre heures dans deux pintes de vin rouge. Depuis ce tems-là , il jouit d'une parfaite santé : il mourut , au bout de six ans , d'une chute de cheval.

II OBSERVATION.

Le nommé Saleton , laboureur de la paroisse de Soyri , à une lieue de Rhodéz , homme fort & robuste , fut attaqué vers la fin de l'automne d'une pleurésie dont il guérit ; mais il lui resta une petite difficulté de respirer , à laquelle il ne fit aucune attention jusques vers le carême , que l'oppression devint plus forte : ses pieds & ses mains commencèrent à s'enfler , ce qui le déterminà à appeller du secours ; on lui fit différens remèdes jusqu'à la fin de Juin , qu'il me fit appeller. Je le trouvai assis sur une chaise , la tête appuyée sur le dossier d'une autre ; c'étoit la seule situation qu'il pût supporter , étant à tous momens en danger de suffoquer. Il étoit sans pouls , son visage étoit presque

presque violet , il avoit les pieds & les mains extraordinairement enflés ; ses urines ne couloient presque plus : à tout cela se joignoient un flux de ventre qui duroit depuis très-long-tems , & une soif que rien ne pouvoit appaiser. Son état me parut pressant , ce qui me déterminâ à le faire administrer ; je me contentai de lui prescrire une cuillerée de sirop d'erysimum , dans laquelle je fis mettre dix gouttes d'esprit de sel & dix grains de blanc de baleine ; ce que je fis répéter trois ou quatre fois par jour. Il prit ensuite un lavement d'urine avec le miel , qu'on répéta deux fois le jour , & fit usage d'une tisane apéritive faite avec *les racines d'oseille , de pissenlit , de fraiser , de raifort & de gremil* , &c. Je faisois mettre dans chaque verre de cette tisane quatre gouttes d'esprit de nître dulcifié. Je le tins pendant quelque tems à cet usage. Il commença d'abord par cracher une grande quantité d'une matiere gluante & épaisse ; les urines recommencerent à couler , & en vingt jours de tems il fut en état de se tenir couché dans son lit ; l'appétit revint , les forces se rétablirent , j'achevai la cure avec quelques prises d'une poudre pan-chimagogue , & un vin aromatique à-peu-près dans le goût du dernier de l'observation précédente. Il y a douze ans qu'il jouit d'une santé parfaite.

III. OBSERVATION.

Le fils du nommé Tremouilleres, de Canet, village à quatre lieues de Rhodéz, d'un tempérament sec & maigre, étoit attaqué depuis son bas âge de glandes scrophuleuses dessous le menton, dont une partie étoit ulcérée ou scrophuleuse : il avoit, outre cela, deux grands ulcères à une jambe ; à tous ces maux se joignit une hydropisie ascite, & une fièvre qu'il avoit depuis long-tems : lorsque je le vis pour la première fois, je désespérai d'abord de sa guérison ; cela ne m'empêcha pas de lui conseiller de prendre tous les jours, trois ou quatre petits verres d'une légère lessive de cendres de frêne ou d'ormeau, & je lui prescrivis un bol fait avec douze grains de panacée, deux grains de fondant de Rotrou (a), seize grains de borax, quatre grains de blanc de baleine, & vingt grains d'extrait d'énula campana, qu'il devoit prendre tous les matins à jeun, buvant par-dessus un petit verre de sa lessive : il continua l'usage de ces remèdes un mois

(a) Le fondant de Rotrou, contenant un alcali fixe, rendu caustique, devoit décomposer la panacée ; nous croyons devoir faire cette remarque, parce qu'il nous paroît que les médecins ne font pas toujours assez d'attention à la combinaison de leurs remèdes, & aux effets qui en peuvent résulter.

entier, pendant lequel je n'entendis pas parler de lui; au bout de ce tems, son pere vint à Rhodéz, & m'apprit qu'il étoit guéri: cette guérison inespérée me surprit, d'autant plus que je n'avois pas douté un instant qu'il ne pérît. Je lui fis continuer encore quelque tems sa lessive, à laquelle je fis ajouter une poignée de bayes de genièvre. Depuis ce tems-là, il a joui d'une bonne santé jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans, qu'il mourut d'une fièvre maligne.

IV. OBSERVATION.

M. le baron de Canet, âgé de soixante-quinze ans, homme sobre, & qui faisoit peu d'exercice, fut attaqué, au commencement de l'hiver, d'un rhume qui augmenta peu-à-peu; malgré tous les remèdes qu'il put faire, la toux devint à la fin très-violente: elle étoit accompagnée d'une grande difficulté de respirer, qui augmentoit sur-tout le soir; il ne dormoit point, n'avoit aucun appétit: ses pieds, ses jambes & même ses mains enflèrent, & devinrent oedémateuses; elles étoient ordinairement froides: il ne pouvoit pas rester couché; son ventre ne faisoit pas ses fonctions, ses urines étoient très-abondantes, mais crues, & son visage étoit livide; en un mot, tout sembloit indiquer une hydropisie de poitrine. Tel est l'état où je

le trouvai, lorsqu'il me fit l'honneur de me faire appeller : son poulx étoit petit, mais dur ; la grande oppreffion où je le voyois, me déterminâ à le faire saigner sur le champ : on lui tira un sang verdâtre & coéneux ; deux heures après la saignée, je lui fis donner un lavement d'urine avec le miel : je lui ordonnai pour la nuit, le syrop d'*érysimum* mêlé à parties égales, avec celui de *Calebasse*, auxquels j'ajoutai un peu de blanc de baleine, pour prendre par cuillerées : la nuit se passa tranquillement ; il rendit une grande quantité de crachats gluans & épais : l'ayant trouvé un peu calme le matin, je le purgeai avec deux gros de poudre panchimagogue, & deux onces de manne dans une décoction de racines de chardon roland & de bardane, pour deux prises : je le mis ensuite à l'usage d'une tisane apéritive, où je fis entrer les racines précédentes & le fenouil : je me retirai pour lors, lui conseillant de continuer à faire usage des syrops, & de se purger de trois en trois jours, avec une purgation semblable à la première. Ayant été incommodé moi-même, il m'écrivit que les remèdes qu'il continuoît exactement, opéroient merveilleusement bien, sans accidens & sans trouble ; qu'ils lui faisoient rendre beaucoup d'eaux ; qu'ils avoient désenflé ses jambes, rétabli son appétit &

remis sa poitrine : un vin médicinal que je lui prescrivis ensuite , dans le goût de ceux des observations précédentes , acheva la cure. Il a vécu depuis dix ans dans la plus parfaite santé : il est mort d'une pleurésie , âgé de quatre-vingt six ans.

E X T R A I T

*Du rapport des commissaires nommés par
la faculté de médecine de Paris , pour
analyser les nouvelles eaux de Passy.*

Si le voisinage de la capitale a contribué pour beaucoup à la réputation des eaux minérales de Passy , l'expérience de leurs bons effets , l'analyse de leurs principes toujours constans & salutaires , ont cimenté cette réputation , & la mettent à l'abri des calomnies ou des mauvais desseins. Il n'en eût pas été de même si l'enthousiasme, le préjugé ou l'avidité avoient servi de base aux éloges qu'on en fait , & à la célébrité dont elles jouissent.

Depuis l'année 1720 , un nombre étonnant de citoyens a fait usage de ces eaux , y a trouvé le soulagement que les médecins en espéroient ; & pendant l'espace de quarante ans , ces eaux soumises neuf fois à des analyses rigoureuses , ont constamment

démontré & la même nature dans leurs principes, & l'abondance non interrompue des minéraux qui les leur fournissent,

Parmi ces analyses, deux sont authentiquement l'ouvrage de la faculté de médecine de Paris; & c'est à l'occasion de la dernière que cette faculté a ordonnée, que nous nous proposons de rappeler ici chacune des neuf analyses dont nous venons de parler.

La première est donc de l'année 1720, & avoit entr'autres MM. Reneaume & Bourdelin, membres de l'académie des sciences, pour auteurs. Leur travail se borne à reconnoître dans ces eaux du mars, du sel de Glauber, un acide vitriolique & de la terre; & il résulte de leurs expériences, que ces eaux étant martiales ou ferrugineuses, doivent être très-salutaires, & que la faculté de médecine peut en permettre le débit.

Ce rapport très-concis & suffisant néanmoins, ne contient presque aucun détail des moyens dont les commissaires ont procédé à leur analyse; mais M. Reneaume consigna dans les mémoires de l'académie des sciences une partie de ces détails, & on les trouve au volume de ces mémoires pour l'année 1720.

Il survint au propriétaire de ces eaux quelques contestations avec un de ses voisins qui, jaloux de sa bonne fortune, voulut la partager en faisant des fouilles sur son ter-

rein, & pensa, par cette dangereuse rivalité, faire perdre au propriétaire même ses sources, & par conséquent à la France un moyen efficace de guérison pour ses citoyens. Notre propriétaire intenta à son voisin un procès, & craignit qu'on n'eût altéré ses eaux; M. Geofroy nommé par la cour du parlement pour vérifier cette crainte, analysa de nouveau les eaux, & déposa son travail dans les mémoires de l'académie pour l'année 1724. Si jamais les eaux de Passy ont été rigoureusement observées, c'est alors: M. Geofroy ne paroît point du tout leur être favorable; & obligé par sa conscience d'y reconnoître les mêmes principes, il cherche tous les moyens d'en affoiblir la réputation, jusques-là qu'il avance qu'*une certaine quantité de vitriol de mars dissous dans une proportion donnée d'eau commune, lui a présenté les mêmes phénomènes que l'eau de Passy.* Assertion que M. Geofroy n'eût pas faite, s'il eût prévu que deux ans après, son confrere, son émule M. Boulduc, reprendroit ce travail, & jetteroit sur les eaux de Passy le plus grand jour.

En 1726, M. Boulduc lut à une rentrée publique de l'académie un mémoire fort ample, où, en reconnoissant le mars & le sel de Glauber dans les eaux de Passy, il découvre de plus un sel particulier, connu sous le nom de *sélénite*; il développe l'espece

d'acide qui tient dans ces eaux le fer en dissolution ; c'est cet acide sulfureux volatil reconnu précédemment par M. Hoffmann dans d'autres eaux ferrugineuses. Il s'étend avec complaisance sur les moyens ingénieux que sa sagacité lui a suggérés pour procéder à ses découvertes ; il démontre d'une manière très-plausible , que le fer contenu dans ces eaux n'y est pas détruit , puisqu'il est attirable à l'aimant ; observation qui a fait depuis le sujet d'une dispute littéraire qui a servi à démontrer que ce fer n'étant attirable à l'aimant qu'après une légère calcination , il reprenoit du phlogistique, ou se recombinoit superficiellement avec celui que nécessairement il avoit abandonné en se dissolvant dans son acide. Enfin M. Boulduc confirma par son ouvrage l'équité de la faculté & ses lumières , en permettant le débit de ces eaux.

Tout concouroit à répandre de plus en plus la célébrité des eaux de Passy , & c'étoit à qui préconiseroit ses principales vertus. M. Marguerie fut un des premiers à composer sur ces eaux un gros livre qui prouve que la bonne intention ne dispense pas des écarts ; sa prolixité , ses louanges démesurées auroient peut-être nui aux eaux de Passy , si celles-ci n'étoient solidement connues , & si M. Marguerie n'avoit pas , malgré cela , dit des vérités trop certaines pour

être combattues ou révoquées en doute.

Dans le sein de la faculté, les eaux de Passy trouvent des apologistes. En 1743 on fit une these latine sur leurs principes & leurs vertus ; & jusqu'en 1755, les eaux de Passy n'eurent que des admirateurs, & parmi eux un grand nombre de gens reconnoissans ; M. Cantwel, plein de considération pour les analyses précédentes, voulut néanmoins satisfaire sa propre curiosité en y procédant lui-même ; & l'analyse ne fut pas plutôt faite, qu'il la publia ; elle sert de preuve que ce qui a été fait précédemment étoit bien fait, & que les principes des eaux de Passy ne sont pas sujets à variation ni à altération, puisqu'on y retrouve les mêmes observations que celles des anciens examinateurs, augmentées cependant en nombre, parce que M. Cantwel ne s'est pas borné, par exemple, à l'épreuve de l'infusion de la noix de galle ; il a passé en revue d'autres bois capables de produire le même effet & a comparé leurs nuances.

Ce fut dans la même année qu'un nouveau voisin du propriétaire des eaux de Passy fit dans son domaine une découverte qui alarma d'autant plus celui-ci, que le voisin prétendoit que ses eaux étoient meilleures, plus abondantes, & même propres à un plus grand nombre de maladies. Ce n'étoit pas la concurrence qui devoit affliger le proprié-

taire ; mais une supériorité attestée, disoit-on, par des guérisons miraculeuses, par des certificats sans nombre & par des analyses faites coup sur coup, exigeoit d'autant plus d'attention, que le premier mérite y sembloit être celui de l'enthousiasme. On pria un particulier d'observer & de comparer ces eaux ; & M. Demachy dans son analyse, en confirmant les anciennes expériences, suivit par degrés les points de similitude & ceux de dissimblance entre la nouvelle découverte & les eaux de Passy ; il en résulte que les eaux de Passy sont certainement les mêmes ; mais ce qui est propre au travail de M. Demachy, c'est qu'il lui a semblé reconnoître l'origine & la production de ces eaux. Cette observation est amplement détaillée dans son analyse, & nous parut mériter assez l'attention du public pour en donner un extrait fidèle dans notre journal du mois de décembre de l'année 1755.

Enfin un scrupule suscité au propriétaire par des bruits artificieusement répandus sur la dépravation de ses eaux, le porta à recourir l'année dernière au seul tribunal compétent, à celui qui dès 1720 avoit connoissance des principes de ses eaux minérales, & qui en avoit autorisé le débit, & dont la plupart des membres avoient observé les vertus de ses eaux. La faculté de médecine ayant égard à la requête du propriétaire,

nomma de nouveau six commissaires ; & c'est leur rapport rendu public que nous annonçons.

Ils ont scrupuleusement examiné les sources , en ont essayé l'eau & ont répété les expériences nécessaires pour remplir le double objet qui leur étoit proposé. Il consiste de leurs expériences très-bien faites que les eaux de Passy sont à l'abri de tout soupçon de falsification ; que leurs principes sont les mêmes qu'en 1720 , & que par conséquent elles méritent actuellement d'autant mieux la confiance du public , que quarante années de succès ont démontré leurs propriétés de la manière la plus convaincante.

Nous nous dispensons d'entrer en détail sur leurs expériences. Il n'est personne qui n'ait lu quelque'une des analyses que nous venons de détailler : nous indiquons où on peut les prendre ; & le rapport des nouveaux commissaires n'a par-dessus ces différentes analyses que le mérite de confirmer tout ce qu'on en dit ; ce qui ne déprécie pas leur travail , puisqu'il le fait regarder comme le jugement en dernier ressort de toute contestation née ou à naître au sujet des eaux de Passy.

Nous avons suppléé à l'extrait même du rapport qui en est peu susceptible , par l'annonce des différens ouvrages faits à l'occasion de ces eaux minérales ; & cette notice nous

44 GUÉRISON D'UNE GANGRENE

a paru préférable, parce qu'elle peut servir de préliminaire à l'ouvrage de Messieurs les commissaires, & remplir sans doute une des vues du propriétaire, qui ne peut être fâché qu'on présente au public une espèce de tableau historique des travaux entrepris pour ses eaux.

GUÉRISON

*D'une gangrene au bas-ventre, par
M. LAUGIER, docteur en médecine,
à Pelissane, en Provence.*

Le fixieme Avril passé de l'année dernière, on vint m'appeller pour la nommée Elisabeth Bourguignon, épouse d'un charpentier de ce nom, âgée de soixante-quatre ans, d'un tempérament sanguin, mélancolique, fort & robuste, laquelle ensuite du fréquent usage qu'elle avoit de pétrir du pain & d'avoir incessamment son bas-ventre appliqué sur les bords de la huche, sentit un jour une douleur extraordinaire vers la partie latérale interne de la région droite lombaire : à cette rude impression se joignoit une pareille & une difficulté dans les urines ; la peau de cette partie déjà un peu roide & tendue, la dureté qu'y rencontrèrent bientôt après les doigts, me firent d'abord soup-

onner les premières couches d'une tumeur squirrheuse dans le rein droit, ou vers ses adhérences. Dans les différentes réflexions que je faisois là-dessus, je craignois aussi qu'il n'y eût inflammation dans ce rein; mais la tranquillité du pouls me rassuroit: la crainte d'un commencement de gravier m'agitoit à son tour; mais la qualité des urines, qui ne souffrit aucun changement, tranquillisoit mon esprit, & fit cesser tous mes soupçons. Comme je comptois peu sur le rapport que me faisoit la malade, touchant la cause de son mal; la difficulté d'uriner m'occupoit tout entier, & fixoit toutes mes attentions; c'est pourquoi, en attendant que la maladie fût bien caractérisée, je courus d'abord au plus pressant: c'est dans cette intention que je fis sans délai saigner la malade au bras, pour prévenir toute inflammation; ensuite je la fis passer à l'usage des tisanes adoucissantes, faites avec la pariétaire, les racines de mauve & de violette, pour relâcher par leurs parties mucilagineuses les canaux urinaires; & fondre les sels grossiers qui auroient pu s'embarraffer dans les filtres des reins, par leurs parties nitreuses & humides; les lavemens de la même décoction se suivirent de près, autant pour tenir les boyaux libres, que pour calmer & éteindre la chaleur qu'il devoit y avoir dans toutes ces parties: je ne

46 GUÉRISON D'UNE GANGRENE

m'en tins pas-là ; pour n'avoir rien qui pût gêner ma marche , je fis passer le lendemain un dilutum de casse & de manne , qui purgea tranquillement la malade ; mais comme tout cela ne lui procuroit pas grand soulagement , & qu'elle souffroit toujours beaucoup , voyant que son ventre grossissoit toujours de plus en plus , je me disposois à la faire passer par les bains d'eau tiède ; & en attendant , je lui faisois fondre dans ses tisanes un scrupule de nître purifié , pour soutenir ses urines qui diminueoient de jour en jour ; tout cela ne contentoit pas la malade qui , s'imaginant que la grosseur de son ventre ne provenoit que de la présence des matieres qu'elle croyoit avoir dans les boyaux , demanda instamment d'être purgée encore : je lui représentai qu'elle n'avoit rien à craindre de ce côté-là , & que quoique la maladie ne fût pas encore bien connue , je m'étois assuré de leur état par le purgatif & les fréquens lavemens qu'elle avoit pris ; les douleurs se faisoient toujours bien sentir : de cruelles insomnies la fatiguoient extrêmement ; je ne cessois de lui faire faire de douces embrocations sur le ventre , & d'y faire appliquer les plantes émollientes bouillies ; cependant ce ventre étoit si gros , & la peau si tendue , que je ne pus m'empêcher de soupçonner un épanchement dans cette cavité : je croyois être d'autant plus

fondé à le craindre , qu'au squirrhe se joint assez souvent l'hydropisie , & qu'il s'en falloit de beaucoup que la quantité des urines répondît à celle de la boisson que prenoit la malade ; je m'en serois mieux assuré par la fluctuation & l'ondulation qui se font ordinairement sentir & entendre , quand l'hydropisie est formée , en pressant & berçant réciproquement le ventre avec les deux mains , si la grande tension de ce ventre ne m'en eût empêché. Le poulx qui jusqu'alors s'étoit montré dur , inégal & embarrassé , étoit extrêmement tendu ; la malade souffroit tellement de cet état , qu'elle croyoit sentir crever son ventre à chaque instant.

Les insomnies étoient toujours plus constantes & opiniâtres ; c'est alors que je me déterminai à la faire saigner une seconde fois , malgré la résistance de sa fille qui trembloit d'entendre parler de sang ; sa mere y ayant consenti , par le bien qu'elle sentoit déjà en retirer , la saignée fut faite le onzième ; elle étoit d'autant plus indiquée , que tout le corps étoit dans une gêne , un embarras & un étranglement extraordinaires , l'événement justifia ma pensée , & rassura tellement les esprits , qu'aux premières gouttes de sang qui sortirent de la veine , la malade ne put s'empêcher de dire qu'elle étoit déjà foulagée ; le même soir , je fis appliquer un emplâtre émollient sur le

48 GUÉRISON D'UNE GANGRENE

ventre , fait avec la seule mie de pain blanc & le lait , ce qui fit relâcher un peu la peau du ventre ; le lendemain au soir , dans l'intention de lui procurer un peu de tranquillité pendant la nuit , & pour tirer le corps de cette tension où il étoit encore , je lui fis prendre dix grains de pilules de cynoglosse , dont je me suis bien trouvé dans les douleurs & tiraillemens qu'occasionne ordinairement la présence d'une substance squirrheuse dans le bas-ventre , cela la relâcha assez & l'assoupit beaucoup pendant la nuit , tellement bien que les parens qui n'en étoient pas prévenus , s'en alarmerent un peu : le lendemain , je comptois lui faire prendre quelques gouttes anodines dans la même intention ; & nous en étions-là , lorsque nous apperçûmes trois doigts en-dessus des aînes , au milieu & à la partie antérieure du bas-ventre , deux vessies qui s'étoient élevées sur la peau , de la grosseur d'une noix chacune , desquelles suintoit une liqueur si puante & si foetide , qu'on avoit de la peine à approcher du lit ; à cette odeur , je compris bien que le ventre étoit menacé de gangrene , & qu'il falloit nous préparer à essuyer un orage terrible : comme ces vessies rendoient extraordinairement , le ventre en devint un peu désentlé ; c'est pourquoi je jugeai à propos , cette nuit-là , de laisser agir la nature , en ne différant pourtant pas

pas de l'aider, quand il en feroit tems ; cependant dès le moment même que je fus sorti de chez la malade, j'avertis M. Bataillier, maître en chirurgie de cette ville, & le même avec qui j'avois suivi la malade jusqu'alors, de nous trouver le lendemain ensemble, pour voir ce qu'il y auroit à faire de plus pressant. Quelle fût notre surprise, lorsque nous vîmes, à la place des vessies, une croûte & une escarre, de la largeur de la paume de la main, qui tenoit plutôt du sphacele, que de la gangrene ! A ce spectacle effrayant, nous ne balançâmes pas de courir au fer ; & sans perdre un moment de tems, nous fîmes de profondes scarifications, & coupâmes tout ce qui étoit mort. La gangrene avoit fait tant de progrès en si peu de tems, qu'elle avoit pénétré dans tout le corps graisseux, avoit percé les muscles abdominaux & la peau même, puisqu'elle se montroit sous une croûte si effrayante.

M. Bataillier ayant coupé tout ce qui offroit un peu de prise au ciseau, je fis bien baigner la partie, d'une teinture faite avec quatre onces de myrrhe & d'aloës, qu'on associa avec une once d'esprit de vin camphré ; cela fait, nous couvrîmes la plaie d'un plumaceau, chargé du digestif fait avec la térébenthine, l'huile d'hipericum & un jaune d'œuf. Je prescrivis à la malade un

régime de vie convenable à son état, & lui fis prendre pendant quelques jours un gobelet de quinquina en tisane, de quatre en quatre heures, à l'exemple d'un grand nombre d'observations bien constatées que nous fournissent les Mémoires d'Edinbourg & le Journal de médecine.

Le 18, la plaie nous présenta un coup d'œil assez favorable, la ligne de séparation commençoit à se former : nous coupâmes encore les petits lambeaux gangrénés, qui flottoient sur les bords de la plaie : comme il se forma une ouverture vers le milieu de cette plaie, d'où sortoit une quantité prodigieuse de matiere fœtide & purulente, nous y introduisîmes la sonde qui nous découvrit une poche à chaque côté du bas-ventre, qui avoit un demi-pied de profondeur, & la peau élevée trois pouces en-deçà du péritoine ; après avoir pressé & comprimé à plusieurs reprises ces deux cavités d'où il sortoit une matiere étonnante, je les fis seringuer avec la teinture camphrée, ci-dessus. Comme il se montroit des morceaux du corps graisseux assez gros, jaunes & noirâtres devant l'ouverture de la plaie, M. Bataillier avoit l'attention de les prendre par le moyen d'une petite pincette, & de les couper avec son ciseau jusqu'à la partie saine, tant qu'il étoit possible ; cela fait, M. Bataillier introduisoit

dans la cavité un bourdonnet couvert de digestif, qui sortoit quelques lignes hors de l'ouverture, afin qu'il l'empêchât de se fermer, comme elle nous étoit nécessaire pour la sortie du pus.

Le 19 & le 20, les choses se soutinrent dans le même état : je fis continuer de donner les bouillons, de trois en trois heures, & le quinquina, de quatre en quatre : je craignois qu'il ne se fit quelque métastase ; que l'infection & l'acrimonie de ce pus ne se transportât dans le sang, & n'allât fondre sur quelque partie noble ; mais la constance du pouls & la tranquillité de ces parties me tirèrent d'inquiétude ; je craignois aussi que la corrosion, & la causticité que devoient avoir acquis ces matières purulentes, par leur long séjour dans ces cavités, n'eussent rongé la substance du péritoine, & traversé l'épiploon, pour communiquer leur poison & leur atteinte jusques dans la vessie ou les boyaux ; mais la sonde & les inconvéniens qui en auroient résulté, si cela fût arrivé, me tirèrent de peine.

Le 21 & le 22 la plaie se montra toute saine, & la chair belle & vermeille, les points charnus, vifs & égaux ; les morceaux du corps adipeux se détachent plus facilement, à mesure qu'ils se présentent sur l'ouverture : j'avois attention de faire coucher la malade, tantôt sur un côté, tantôt

§2 GUÉRISON D'UNE GANGRENE

sur l'autre, afin que le pus trouvant plus de penchant vers l'endroit où on le déterminoit, pût en être mieux évacué : je la faisois aussi asseoir sur son lit, afin que le poids des boyaux & de tous les viscères du bas-ventre tombant perpendiculairement en avant, forçât le pus à en sortir, ce qu'on a répété assez souvent.

Le même pansement ayant été continué pendant quelques jours, comme les boyaux étoient un peu paresseux, je purgeai encore la malade avec un dilutum de casse & de manne dans la tisane ordinaire : depuis l'irruption du pus, les urines vinrent toujours bien & naturelles : quelque tems après, elle fut encore purgée avec une cuillerée du suc de la seconde écorce de sureau, dans un gobelet de lait, ce qui la menoit assez bien. Quelques jours s'étant passés ainsi, & la malade ne pouvant plus souffrir qu'on seringuât dans ces cavités de la teinture camphrée, je lui fis substituer le vin chaud. Environ vers le commencement de Mai, la cavité du côté gauche se ferma totalement; quant à celle du côté droit, par où avoit commencé le mal, qui rendoit toujours quelque peu de matiere; comme nous craignons qu'il ne s'y formât quelque sinus, nous mîmes des compresses de linge de deux doigts d'épaisseur, sous la bande qui ceignoit le ventre, pour tenir le plumaceau, dans

l'intention d'approcher si bien les chairs entr'elles, qu'il ne pût plus y avoir de cavité, & que le pus par ce moyen étant forcé d'en sortir, ne pût faire aucun ravage, & laissât la liberté aux parois de s'approcher, & aux chairs de se régénérer.

Vers le milieu de Mai, la plaie qui se montrait sous un air serein, se remplissoit à vue d'œil; les points charnus qui étoient brillans, s'élevoient à notre gré; les bords de la peau s'approchoient vers leur centre: le vuide de la cavité se remplissoit si bien, que la sonde n'entroit guères plus de deux pouces, & tant en dessus qu'en dessous, elle trouvoit de la résistance: le vin qu'on y feringuoit toujours avant d'y passer le bourdonnet, sortoit tout de suite, à mesure qu'il ne trouvoit plus assez d'espace pour le recevoir & contenir; le pus qui en sortoit, étoit peu de chose, & d'une qualité à faire espérer une prompte réunion: tout se passa ainsi jusqu'à la fin de Mai & le commencement de Juin, où le pus ne se montrait plus qu'à petites gouttelettes: enfin le 10 Juillet, l'ouverture se ferma totalement; le 15, la plaie fut tout-à-fait cicatrisée, la peau réunie, & la malade se porta à merveilles.



OBSERVATION

Sur une pierre pesant quatorze onces , tirée de la vessie , par l'opération de la taille , par M. MARTEAU DE GRANDVILLIERS , médecin à Aumale , &c.

Mademoiselle Beuvain d'Aumale , âgée d'environ quarante ans , & fille d'un pere graveleux , avoit , dès l'âge de vingt ans , rendu une pierre de la grosseur d'un noyau d'abricot il en étoit resté dans la vessie ; une seconde qui lui causoit de tems en tems des douleurs & des réceptions d'urine , dont elle ne se délivroit qu'en repoussant la pierre vers le fond de la vessie. Vers la fin de Juin 1756 , les symptomes s'aigriront si cruellement , & devinrent si continus , qu'en moins de deux mois , la malade tomba dans le marasme le plus hideux : ses urines d'une puanteur insoutenable , couloient à peine , étoient purulentes , âcres & corrosives ; à peine pouvois-je réussir à lui procurer un peu de calme , par des lavemens chargés de quinze à trente gouttes anodines de Sydenham , & par des boissons mucilagineuses. Je m'étois proposé de l'envoyer à Paris , pour la faire opérer par le frere Cosme ; mais on s'aperçut bientôt que la fièvre &

les douleurs l'avoient mise dans l'impuissance de soutenir le transport seulement de deux cens pas. Nous apprîmes que M. Colignon se servoit du lithotome caché. Il fut appelé : deux légères saignées préparatoires & une purgation, furent suivies de l'opération qu'il fit fort adroitement, suivant la méthode du grand appareil. La malade étoit de petite stature, & avoit le bassin fort étroit. Il fit à l'uretre une incision de neuf lignes, incision plus proportionnelle à la petitesse du sujet, qu'à l'énorme grosseur de la pierre. La premiere couche s'écrasa, & glissa deux fois de la tenette, quoique chargée au milieu, où nous retrouvâmes les fillons des dents de l'instrument. Il chargea pour la troisieme fois, & tira un calcul rond, d'une figure un peu irrégulière, du poids de *quatorze onces deux gros & demi*. On remarquoit en quelques endroits de sa surface des lambeaux de membranes très-adhérens, preuve assez énergique que la difficulté de l'extraction procédoit des adhérences que la pierre avoit contractées avec la vessie. Cette demoiselle a été parfaitement guérie sous l'espace de six semaines : l'opération ne lui arracha pas un seul cri ; il ne lui est resté d'autre incommodité, qu'une incontinence d'urine inévitable, & prognostiquée d'avance, à raison de la grosseur de la pierre. La matiere graveleuse étoit si abondante, que

trois mois après l'opération , les urines dé-
 posoient encore à la fosse naviculaire des
 couches plâtreuses , de l'épaisseur d'une ligne
 chaque jour ; mais nos nouvelles eaux miné-
 rales en ont considérablement diminué la
 source. Cette malade , qui , dans un état d'é-
 puisement , ne paroissoit pas devoir survi-
 vre de beaucoup , jouit à présent de la santé
 la plus entière , & d'un embonpoint qu'elle
 n'a jamais eue. Elle est peut-être jusqu'ici
 la seule pour qui l'extraction d'une pierre de
 quatorze onces , n'ait pas été mortelle. L'a-
 natomie chirurgicale de Palfin , de l'édition
 de M. Petit , fait mention , t. 4. 2. p. 154 , de
 plusieurs pierres monstrueuses , depuis seize
 jusqu'à cinquante-une onces ; mais elle ajoute
que toutes ces pierres ont été tirées après la
mort , étant impossible de les tirer par l'opé-
ration , quand elles sont d'un volume si énorme.

OBSERVATION

Sur une infiltration laiteuse , par M. ROU-
VEYRE DOZON , médecin de la faculté
de Montpellier , agrégé à celle de Valence ,
résident à Crest , en Dauphiné.

Une dame d'assez bon tempérament , âgée
 de trente ans , accoucha vers le milieu du mois
 de Janvier de l'année 1758 , de son onzième
 enfant ; le travail fut long , mais sans accident

fâcheux ; cependant l'accouchée ne se remettoit point : elle me fit appeller le dixieme jour de son accouchement, qui fut le 27 Janvier. A ma premiere visite , voici quel étoit son état : l'humeur des vuidanges étoit sanieuse & lymphatique , sans puanteur ; la lymphe étoit épaisse , & faisoit sur les linges l'effet du blanc d'œuf : la malade n'avoit point eue de lait au mammelles ; elle avoit un fièvre continuë , & une sueur qui ne cessoit ni jour ni nuit ; la langue blanche , & une pâleur sur toute la peau ; le ventre étoit paresseux , & les urines naturelles : je regardai ces accidens comme l'effet du lait retenu dans la masse du sang ; accident très-commun dans ce pays-ci aux femmes qui ne donnent pas à tetter : en dirigeant le traitement sur ces vues , je tâchai de donner un cours au lait , soit par la voie des urines , soit par celle des selles : j'interdis l'usage des potages , qu'on avoit prodigué à la malade : j'ordonnai une tisane diurétique ; je fis aussi donner deux lavemens purgatifs par jour : je mis la malade au bouillon clair ; je ne fis rien pour contrarier la sueur ; elle s'entretenoit naturellement par les boissons chaudes , & la température de la chambre : ce traitement fut continué pendant quelques jours , sans aucune diminution des symptomes. Dans les premiers jours de Février , j'ordonnai un purgatif : ce remede ne procura que quelques selles ; mais la nuit suivante

la malade fut bien surprise de sentir tout à coup une humeur, qui lui ayant d'abord causé quelque douleur dans l'aîne droite, se jetta avec précipitation sur la cuisse du même côté, dont le volume fut doublé dans l'instant, sans douleur ni rougeur : dans le courant de la journée, l'enflure gagna le reste de l'extrémité inférieure ; les symptômes restoient cependant toujours les mêmes, la perte avoit le même caractère : néanmoins la teinture du sang s'effaçoit par degré, & étoit remplacée par une couleur jaunâtre que prirent les vuidanges. A ma visite, je reconnus au premier coup d'œil l'infiltration laiteuse dans le tissu cellulaire de toute l'extrémité droite ; accident dont j'avois déjà vu quelques exemples moins considérables : la partie devint si lourde, que la malade ne pouvoit plus la remuer ; & le volume en étoit triple de celui de l'autre jambe, avec qui elle faisoit un contraste frappant : mon avis fut de laisser former le dépôt en entier, sans contrarier la nature ; je fis seulement envelopper la tumeur de linges chauds, & ordonnai un régime convenable : trois jours après, voyant que le volume n'augmentoît plus, j'ordonnai l'usage des bouillons altérés, avec les herbes nitreuses & ameres, telles que la chicorée, &c. Je réitérai de quatre en quatre jours, le purgatif ; cependant la fièvre se soutenoit, & la perte de même : je résolus

de travailler à la résolution de cette tumeur prodigieuse, à la faveur de cet écoulement, qui me parut la voie que la nature se ménageoit sans relâche : j'ordonnai l'application de linges trempés dans un vin où l'on faisoit bouillir plusieurs plantes & fleurs résolutives, en entretenant la chaleur par le moyen de linges chauffés; après quelques jours, ne voyant aucune diminution sensible, je substituai au vin résolutif l'eau-de-vie assez bonne, dans laquelle on dissolvoit une dragme de sel ammoniac, & autant de camphre sur chaque pinte de liqueur, deux fois par jour, avant l'application du topique; on faisoit pendant une demi-heure des frictions avec des linges chauds, en dirigeant le frottement de bas en haut : ces remèdes furent continués, ainsi que les tisanes, & le purgatif réitéré de quatre en quatre jours, jusqu'au 21 Février; quoique la maladie n'empirât pas, cependant les symptômes se soutenoient : on me proposa de consulter avec un autre médecin. On fit venir de Valence M. Baumont, professeur dans l'université de cette ville : son avis fut de continuer le traitement, en suivant les mêmes indications; il proposa de rendre les frictions plus actives, en les faisant avec de la flanelle, imprégnée de la fumée de succin, & de faire prendre à la malade quelques prises de quinquina, en qualité de tonique, pour rendre le ressort aux fibres relâchées : j'adoptai

ces additions très-bien indiquées ; la malade nous représenta qu'elle n'avoit jamais pu supporter le quinquina , à cause du vomissement que ce remède lui excitoit : nous y substituâmes la cascarille ; nous fîmes faire une tisane avec la décoction de semences d'anis & de fenouil , & ensuite émulsionnée : la cascarille donnée en poudre , à la dose d'un demi-gros , fit vomir la malade ; le lendemain en ayant eu le même effet , il ne fut pas possible d'obtenir d'elle d'en faire un troisième essai : nous fûmes d'avis d'ajouter aux bouillons d'herbes , une demi-douzaine d'écrevisses de rivière , comme analeptiques , pour prévenir l'épuisement. M. Baumond partit le 24 Février ; le lendemain 25 , je revins au purgatif ordinaire , qui procura onze évacuations considérables : le lendemain 26 , je m'aperçus de quelque diminution dans le volume de la cuisse , elle me parut au toucher , plus molle que la veille ; le pouls parut aussi prendre de la tranquillité : le pansement fut fait à l'ordinaire , & la friction avec la flanelle le matin ; mais je substituai à la friction du soir une fumigation de six onces d'esprit de vin , à la lavande que je fis allumer dans une grande cuiller , & que l'on promenoit sous la partie soutenue hors du lit , dans une situation horizontale , de façon que la flamme n'atteignoit point la chair ; pendant la fumigation , la malade sentit tout-à-coup une humeur se mettre en mouvement ,

& revenir de la cuisse dans les entrailles, par le trajet de l'aîne droite, en faisant un grouillement considérable dans les boyaux; & ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que tous les assistans l'entendoient aussi-bien que moi : de ce jour, elle avoit commencé les bouillons d'écrevisses; le lendemain, je trouvai la cuisse considérablement dégorgée : je fis administrer une seconde fumigation qui ne manqua pas de renouveler le bruit dans les boyaux; mais la malade ayant ressenti à la suite une agitation violente dans tout le corps, qui dura une demi-heure, j'abandonnai ce nouveau genre de remède, pour m'en tenir aux frictions qui faisoient ensuite l'effet de la fumigation, c'est-à-dire, qu'elles occasionnoient le grouillement; cependant la perte se soutenoit, & les urines restoient naturelles : le lendemain, je m'aperçus d'une diminution si considérable dans la cuisse, qu'elle étoit sensible jusques sous le jarret; j'avois soin de vérifier chaque jour le volume des parties, en les mesurant par le contour d'un ruban; enfin j'éloignai un peu les purgatifs, je laissois jusqu'à huit jours d'intervalle; les autres remèdes furent continués : il ne survint plus aucun nouveau symptôme, la tumeur diminua d'un jour à l'autre; après la cuisse, la jambe se défenfla, & enfin le pied se remit, quoique plus difficilement, à son volume & son état naturel, de façon que la tumeur fut totalement dissipée vers la fin de

Mars ; la perte diminua aussi par gradation , & la fièvre cessa entièrement : la malade se remit peu-à-peu , & recouvra , dans le courant du printemps , une santé aussi parfaite qu'auparavant : elle a même fait un enfant cette année , sans aucun accident qui ait rapport à la maladie que je viens de décrire.

D E T A I L

Des Maladies épidémiques qui ont régné à Valence , en Agénois & aux environs , pendant l'année 1758 , par M. GIGNOUX , docteur en médecine , à Valence : Morborum semper vulgariter graffantium impetum , & tempestatis conditionem cito animo concipere oportet. Hipp. in præn. versùs finem, Foëfio interp.

Les saisons ont été très-dérangées cette année dans tout le midi de la France , en particulier dans nos cantons. L'hiver a été plus rude que les précédens ; un froid vif & des pluies très-abondantes se succédoient alternativement ; les vents ont soufflé quelquefois du Sud , ou de l'Est , mais le plus souvent du Nord ou du Nord-Ouest.

Les maladies qu'on a essuyées pendant l'hiver , n'étoient ni nombreuses , ni dangereuses : les unes portoient sur la poitrine ; c'étoit des rhumes simples , des pleurésies vraies , des pleuropneumonies inflammatoires ;

res , &c. dont les symptomes n'offrirent rien de particulier ; elles cédoient aisément aux remèdes ordinaires ; les autres étoient des fièvres putrides , d'un caractère très-lent ; les purgatifs souvent répétés , les délayans , les légers diurétiques , & les apéritifs doux les terminèrent heureusement.

Les premiers jours du printems furent marqués par des alternatives fréquentes & subites de chaud & de froid ; l'air étoit sec & toujours agité par des vents très-changeans : dans la suite , le ciel devint sombre , couvert de nuages , & quelquefois pluvieux. Il regna depuis la mi-Avril , jusqu'au mois de Juin des vents du Sud & Sud-Ouest , rarement chauds , quelquefois aussi froids , mais toujours plus violens que le sont d'ordinaire les vents du Nord.

Nous détaillerons & nous distinguerons avec soin les différentes especes de maladies qui se sont présentées.

§. I. Pleurésies & pleuropneumonies inflammatoires. Elles ne se montroient que rarement & de loin en loin pendant l'hiver ; mais elles reparurent en nombre dès les premiers jours du printems : l'inflammation étoit plus décidée , sa marche plus rapide , & ses symptomes plus violens ; elles attaquèrent les tempéramens sanguins & robustes , les hommes plus particulièrement que les femmes , & parmi ceux-là , les payfans & les manoeuvres occupés aux travaux des champs

64 DETAIL DES MALADIES

Elles s'annonçoient par un froid, & par une douleur au côté, vive, piquante & fixe, qui saisissoient tout-à-coup : une ou deux heures après, succédoit au froid une chaleur considérable, accompagnée de soif, de sécheresse, &c. Les malades desiroient ardemment de boire de l'eau fraîche : le visage devenoit rouge, animé ; le teint des joues se couvroit d'un vermillon fleuri ; la respiration étoit difficile, petite, entre-coupée d'une toux sèche, qui se rendoit humide le deuxième ou le troisième jour pour le plus tard : les crachats étoient communément jaunâtres, rouillés ou sanguinolens, & quelquefois simplement muqueux ; la peau étoit aride & brûlante, le ventre paresseux ; le pouls dur, fréquent & tendu ; la fièvre redoubloit tous les soirs, & rendoit les nuits orageuses. Le cinq & le six, l'inflammation paroissoit à son comble ; l'expectoration étoit supprimée, ou du moins les crachats, quoiqu'abondans, restoient toujours ou sanguinolens ou *cruds* : le point de côté devenoit moins vif, l'oppression plus considérable ; le pouls vîte, petit & mol : une sueur gluante & chaude s'échappoit de la tête & de la poitrine ; les malades avoient le visage pâle, (à l'exception de la peau, qui recouvre les os de la pommette, qui conservoit encore sa vivacité), les narines dilatées, les yeux éteints, pleins de connoissance, & dans

le rôle mouroient communément le sept.

Telles étoient la marche & la terminaison ordinaire de ces maladies, lorsqu'on n'appelloit pas du secours à tems, que les saignées avoient été négligées, ou qu'une inflammation trop forte & trop étendue, rendoit inutiles les ressources & les efforts combinés de la nature & de l'art.

Arrêter les progrès de l'inflammation, calmer le spasme & l'érétisme de la poitrine, modérer la douleur & la toux, voilà les vues qu'on se proposoit dans le traitement. Les trois premiers jours on précipitoit les saignées, qu'on répétoit encore le quatre & le cinq, lorsque les circonstances l'exigeoient de nouveau: le sang présentoit constamment dans la poëlette, non seulement dans ces inflammations de poitrine, mais généralement dans toutes les maladies qui parurent dans le printems, (on ne le répétera plus) une coëne épaisse, ténace, de couleur de perle ou marbrée, & très-peu de sérosité: on appliquoit au côté douloureux, un cataplasme anodin; on servoit chaque jour un ou deux lavemens émolliens aux malades: on leur donnoit abondamment, & à l'alternative, des boissons nitrées, des apozemes pectoraux, & des loochs adoucissans; on employoit, par préférence dans les redoublemens de la nuit, une tisane émulsionnée.

On insistoit dans l'usage de ces remèdes;

jusqu'à ce que tous les symptômes inflammatoires commençassent à baisser : le calme arrivoit rarement le quatre ou le cinq ; il survenoit communément le six ou le sept : alors le traitement devenoit relatif aux changemens qui s'opéroient dans la maladie, aux mouvemens de la nature, aux voies qu'elle prenoit pour la coction & l'expulsion de la matiere inflammatoire. Nous suivrons ce détail.

1^o La résolution fut la terminaison la plus ordinaire de ces maladies ; elle étoit annoncée par la souplesse & le développement du poulx, par la diminution de la fièvre, de la toux & de la douleur, par la facilité de la respiration, &c.

On l'aideroit, on en facilitoit les moyens par l'usage abondant d'une tisane pectorale & nîtrée, par des lavemens laxatifs, par des purgatifs doux qu'on répétoit de deux jours l'un, jusqu'à ce que la fièvre eût disparu.

2^o Quelques malades, en particulier les pauvres, & ceux dont la maladie participoit le plus de la fluxion de poitrine, guérissent par l'expectoration d'une matiere purulente & visqueuse ; elle s'établissoit le sept ou le huit, & persévéroit sans relâche jusqu'au trentième ou quarantième jour : une fièvre lente, une toux fatigante & pénible par sa continuité, des crachats abondans au-delà de ce qu'on pourroit imaginer, caractérisoient cette suite fâcheuse

de la maladie qu'on venoit d'effuyer.

Ces malades se rétablirent à la longue ; à l'aide du régime, des bouillons, partie de viande & de ris lavé, des bols béchiques, d'apozemes préparés avec la bourrache, la chicorée, le capillaire, le lierre terrestre, le miel, &c.

3^o Une métastase critique déroba quelques pleurétiques à la mort. Le six ou le sept, dans le fort d'un redoublement violent, le point de côté se rendoit vague, ou s'étendoit jusqu'aux clavicules ; la respiration devenoit plus embarrassée, le visage plus rouge, plus animé : une douleur se faisoit sentir tout-à-coup avec chaleur, pulsation, bourdonnement dans l'intérieur de l'oreille, qui correspondoit au côté malade ; cette douleur duroit quatre ou cinq jours, à proportion qu'elle s'établissoit, qu'elle augmentoit en force, en vivacité, la poitrine reprenoit la liberté de ses fonctions.

On facilitoit la formation du dépôt critique, en appliquant aux environs de l'oreille la pulpe des plantes émollientes ; on faisoit rayer de tems en tems du lait de femme dans le conduit auditif externe, pour relâcher, pour appaiser la douleur plus vive encore & plus cruelle qu'elle n'étoit, lorsqu'elle étoit fixée au côté : on n'en vint aux lavemens, aux purgatifs, que lorsqu'on fut assuré de ne point troubler par ces

68 DETAIL DES MALADIES

remedes les opérations salutaires de l'ariature.

Je ne sçache pas qu'aucun malade ait rendu du pus par le conduit auditif externe ; on peut cependant soupçonner qu'il se formoit un abcès dans l'intérieur de l'oreille : la douleur , la chaleur & les pulsations que les malades disoient y ressentir , n'en sont-elles pas les signes pathognomoniques ? Cet abcès une fois ouvert , pouvoit s'évacuer insensiblement par les trompes d'Eustache dans le pharinx , & nous cacher son existence : *Quibus ex morbis pulmonis abscessus ad aures oboriuntur . . . iis secunda valetudo contingere solet.* Hipp. prænot.

4° L'inflammation de poitrine suppura dans une jeune fille , & fut suivie de l'empyeme : le pus épanché s'échappa par une ouverture qui se fit d'elle-même au côté , où siégeoit précédemment le point pleurétique.

5° Un homme de quarante ans se sentit frappé au commencement d'Avril , d'une pleuropneumonie inflammatoire. Le trois , (jour auquel je fus appelé), le quatre & le cinq , on fit sept à huit saignées & les autres remedes ci-dessus énoncés : malgré tous mes soins , le mal empira ; le fix , la toux étoit fatigante , l'expectoration difficile , la respiration laborieuse : le pouls devenu convulsif , ne se faisoit sentir qu'au bras droit ; il s'étoit éclipsé au bras gauche : à l'entrée de la nuit , tous les symptomes

redoublerent , le malade parloit à peine ; je crus qu'il alloit mourir.

Le lendemain , au point du jour , je fus le voir ; je fus surpris de le trouver mieux : son poulx s'étoit développé , il étoit souple , vigoureux & d'une intermittence marquée dans chaque quatrieme ou cinquieme pulsation , dont la durée supprimoit au moins deux diastoles ; les parties précordiales étoient élevées : point de douleur , point de tension dans le bas-ventre , mais beaucoup de grouillemens d'entrailles.

En comparant les symptomes du fix , & ceux que je voyois présens , avec les observations d'Hippocrate , & du célèbre Espagnol Solano , je ne doutai point que le malade n'essuyât dans le moment une diarrhée critique : je l'annonçai comme très-prochaine ; mon attente ne fut point vaine : une demi-heure après , il parut des déjections abondantes d'une matiere tantôt bilieuse , tantôt de couleur variée : cette évacuation reprit jusqu'à vingt-cinq ou trente fois dans la journée , dura trois jours consécutifs , & dissipa la fièvre ; je la facilitai le premier jour par deux onces de manne fondue dans un grand verre de la tisane ordinaire , & les jours suivans , par des lavemens laxatifs ; l'intermittence du poulx disparut insensiblement le troisieme jour de ce cours de ventre critique.

L'inflammation , qui formoit l'essence des

70 DETAIL DES MALADIES

maladies que nous venons de décrire , tenoit le plus généralement du caractère phlegmoneux ; elle parut cependant dans quelques sujets d'un tempérament très-délicat, de l'espece éréfypélateuse : un poulx petit , serré , convulsif , une douleur plus vive , une toux quinteuse , & toujours sèche , une oppression autant spasmodique , qu'inflammatoire , faisoient aisément distinguer celles-ci : les saignées abondantes étoient moins nécessaires ; l'infusion de pavot rouge nîtré , le diacode , le laudanum liquide de Sydenham , &c. avoient du succès.

Ces pleurésies & pleuropneumonies inflammatoires nous emporterent près du tiers des malades qu'elles attaquèrent ; elles disparurent vers le milieu du mois d'Avril , pour faire place à des maux de poitrine , dont les symptomes leur ressembloient beaucoup , mais dont le caractère étoit bien différent : les unes reconnoissoient pour cause prochaine une congestion catarrhale formée dans la poitrine ; les autres n'étoient dans le fond , qu'une fièvre putride-bilieuse , vermineuse , masquée sous les apparences trompeuses de la pleurésie & de la pleuropneumonie. Nous commencerons par décrire celles-ci , parce qu'elles furent les premières , & qui parurent les plus dangereuses : les catarrhales ne prirent naissance que vers la fin du mois ; les unes & les autres regne-

rent en nombre, & de concert jusqu'à la mi-Juin.

§. II. Pleurésies & pleuropneumonies putrides-bilieuses, vermineuses. Les malades dégoûtés depuis quelques jours, fatigués d'indigestions, d'envies de vomir, d'un malaise général, tracassés la plupart d'une toux presque continue, dont nous donnerons le détail, §. IV, se sentoient tout-à-coup saisis des frissons, & d'une douleur de côté sourde, mais qui se rendoit vive dans l'instant de la toux, située ordinairement vers les fausses côtes, ou près de l'orifice de l'estomac sous le sternum; ils vomissoient presque tous de la bile, des glaires, & quelquefois des vers ronds & longs; ils avoient la bouche mauvaise, les lèvres sèches & gercées, la langue enduite d'une crasse jaunâtre, ou d'une salive épaisse, visqueuse & blanchâtre: ils se plaignoient d'un mal de tête pesant, quelquefois pulsatif, d'une insomnie continuelle, & quelques-uns, d'un assoupissement pénible & fatigant: ils étoient altérés, & resentoient une chaleur mordicante, qui se manifestoit au toucher, & qui devenoit très-sensible & très-vive dans le tems des redoublemens: le pouls étoit fréquent, petit, embarrassé; dans d'autres, dur & tendu, la peau sèche & rude, les urines roussâtres, chargées; les déjections faciles, fœtides,

72 DETAIL DES MALADIES

d'une couleur jaunâtre, brune ou variée ; mêlées les trois ou quatre premiers jours des vers qui sortoient où seuls & vivans, ou ramassés en peloton ; les crachats étoient écumeux, sanguinolens, souvent amers, & ne cédoient qu'aux efforts d'une toux redoublée : dans quelques malades, la respiration n'étoit point gênée ; & ceux-là, ce qui paroît assez singulier, crachoient un sang pur & vermeil ; dans d'autres, l'oppression étoit assez considérable.

Ces maladies nous parurent dépendre d'une bile abondante & dégénérée, des matières hétérogenes-putrides, &c. qui passant des premières voies dans les routes de la circulation, vicioient les liqueurs, irritoient les solides, allumoient la fièvre, en entretenoient les redoublemens, & formoient dans la poitrine ces congestions en apparence inflammatoires, décidées sans doute vers cette partie, par le caractère spécifique de l'épidémie. *Sydenham de morb. epid.*

La méthode curative qu'on mit en usage pour combattre ces pleurésies & pleuropneumonies, fut relative à l'idée qu'on s'étoit formée de leur cause. Après une ou deux saignées préparatoires, on donnoit l'émétique ; il procuroit toujours des grandes évacuations, des humeurs bilieuses, glai-reuses, des vers, &c. & d'ordinaire un soulagement marqué : le lendemain on passoit à la purgation ; dans le redouble-

ment de l'après-midi, on faignoît de nouveau ou au bras ou au pied, selon la circonstance; cette dernière saignée dégageoit quelquefois la tête: les jours suivans, on réitéroit la saignée, si les symptômes paroïssent encore l'exiger; mais c'étoit sur les purgatifs qu'il falloit principalement insister: on les répétoit de jour à autre, jusqu'à la cessation de la fièvre; ou du moins on n'en terminoit l'usage, que lorsque les premières voies paroïssent entièrement débarrassées, & que les sécrétoires reprennent leurs fonctions; on les faisoit précéder la veille d'un lavement émollient ou laxatif, des potions huileuses, des bols vermifuges, avec le camphre, &c. On donnoit abondamment aux malades des boissons rafraîchissantes, pectorales & nitrées; des béchiques légèrement incisifs, lorsque les crachats étoient épais, qu'ils s'arrachent difficilement; des loochs adoucissans, si la toux étoit fréquente & sèche, les voies aériennes en éréthisme.

Lorsque les saignées & les évacuans n'emportoient pas le point de côté, on appliquoit l'emplâtre anti-pleurétique de la Charité de Paris, qui le faisoit ordinairement disparaître: rarement employa-t-on les narcotiques, quoiqu'ils parussent assez indiqués, par la continuité de la toux & de l'insomnie, & par les anxiétés spasmodiques que souffroient les malades: on craignoit que le laudanum

n'augmentât le mal de tête, qu'il ne suspendît l'expectoration, ou qu'il ne rendît difficile l'évacuation par les selles, d'où dépendoit tout le succès du traitement; la peau également rude & sèche dans le déclin, comme dans le début & dans l'état de la maladie, nous parut toujours former une contre-indication pour les diaphorétiques; aussi ne les mêmes-nous jamais en usage?

Les vomissemens spontanés qui survenoient assez généralement dans le prélude de la maladie, étoient de très-bon augure: je les regardai comme des efforts d'une nature vigoureuse, qui cherchoit à se débarrasser des matieres hétérogenes fébriles, & qui montrait à l'art la route qu'il falloit suivre dans le traitement. Ceux qui les essuyèrent, guérirent plutôt & plus facilement; ceux au contraire, (ils étoient en très-petit nombre) qui n'eurent point de nausées, d'envies de vomir, &c. auxquels conséquemment on ne donna pas d'émétique, furent malades plus long-tems & plus dangereusement; leur convalescence fut languissante & laborieuse; les secousses vives & promptes qu'excite l'émétique, devoient exprimer puissamment & abondamment la bile putride qui croupissoit dans la vésicule du fiel, & dans les vaisseaux biliaires.

À l'aide de la méthode énoncée, la fièvre & ses symptômes déclinoient sensiblement

le sept ou le douze , & les malades étoient hors d'affaire le dix ou le quinze : les personnes d'un tempérament foible & délicat , n'entrèrent en convalescence que le vingt ou le vingt-cinq ; tous ne guérèrent pas : j'en vis succomber quatre parmi le nombre de ceux que je traitai ; l'un mourut le sept , l'autre le onze , & le troisieme le dix-sept : dans ces trois-ci , des circonstances particulières , où l'absence des symptomes indiquans avoient fait supprimer l'émétique , ils périrent dans une espece de délire comateux ; le bas-ventre étoit météorisé ; point de râle , point d'oppression sensible dans la poitrine.

Le quatrieme qui subit le même sort , mourut d'une maniere différente ; c'étoit un homme de soixante ans , d'un très-mauvais tempérament , sujet aux érétypeles , aux fièvres putrides , &c. Il tomba malade ; sa maladie se présenta sous tous les symptomes rapportés. Un chirurgien , après une saignée , lui donna le tartre stibié ; l'évacuation fut abondante : il vomit des vers & des matieres bilieuses ; la nuit fut assez tranquille : le lendemain , le vomissement reparoit ; une diarrhée se met de la partie , les forces s'affoiblissent , &c. On m'appella le quatre ; j'examinai le malade ; son ventre étoit souple & mollet ; le pouls foible , irrégulier , souvent intermittent : d'heure en heure il alloit par haut & par bas ; les dé-

76 DETAIL DES MALADIES

jections étoient copieuses , jaunâtres , & d'une foetidité qui frappoit vivement l'odorat ; l'évacuation par le haut encore plus abondante , étoit amere , au rapport du malade , d'un verd foncé , & ne sentoit point mauvais , &c. Je mis en œuvre dans ces circonstances la même méthode qu'on emploie avec succès dans le *cholera* : je tâchai de modérer les évacuations , dont l'abondance épuisoit les forces , de corriger la putridité de la bile & des suc digestifs , d'en émousser l'âcreté , &c. Je prescrivis la limonade , l'eau & l'infusion des feuilles de menthe , la mixture saline de Riviere , les cordiaux les plus appropriés , avec l'eau de cannelle camphrée , des lavemens , une potion de tamarins , avec la manne , &c. Tout fut inutile , les symptomes persévérèrent , les extrémités devinrent froides , le pouls se perdit ; le malade , tranquille & plein de connoissance , mourut le sept.

Les pleurésies putrides-bilieuses n'ont point échappé à l'attention des médecins de l'antiquité la plus réculée. Aretée de Cappadoce , auteur célèbre , presque contemporain d'Hippocrate , en parle comme des maladies observées depuis long-tems. *Apud vetustiores medicos*, dit-il, *species quædam pleuritis , seu lateralis morbus vocabatur , cum bilis esset excretio cum dolore lateris & exigua febre , vel etiam sine febre*. Il nous fait sentir qu'on ne doit pas s'en laisser

imposer par la ressemblance des symptomes & du nom , mais qu'il faut les distinguer soigneusement des pleurésies de l'espece inflammatoire : *Hujusmodi sanè affectus nomen quidem pleuritidis , rem verò non obtinet.* Il finit par indiquer le traitement particulier qui leur convient , *Cùm bilis per inferiora subducetur , & dolor lateris & caliditas (febris) exhalabunt.* Curat. acut. lib. 1 , cap. 10 ad finem.

§. III. Pleurésies & pleuropneumonies malignes. Celles-ci ne différoient point , quant au caractère , de l'espece précédente : un abattement total , & quelquefois un sommeil comateux , une tension douloureuse dans le bas-ventre , des déjections liquides , souvent involontaires , & toujours très-fœtides , un pouls naturel ou petit , foible & languissant , & plus d'intensité dans les autres symptomes , en étoient les signes distinctifs.

La méthode curative étoit la même que dans les pleurésies bilieuses , avec cette différence , qu'il falloit ménager la saignée ; il suffisoit d'en faire une ou deux : l'emplâtre vésicatoire appliquée au commencement de la maladie entre les deux épaules , faisoit merveille ; il dégageoit la tête , relevoit le pouls , &c. Les malades négligés , ou qui n'appelloient pas du secours à tems , mourroient ou le cinq , ou le sept : on en vit périr un dans les vingt-quatre heures ; heureuse-

ment cette maladie fut assez rare dans nos cantons ; elle fut plus commune , & fit plus de ravages du côté de Moissac , & dans la campagne des environs d'Agen.

§. IV. Toux catarrhale. C'étoit une indisposition assez légère , qui prenoit par un sentiment de lassitude , par l'enchifrénement , par une ardeur au gosier , par une toux continuelle & sèche , qui devenoit humide le deuxième ou le troisième jour : on sentoit des picotemens dans la poitrine , & le long du col , dans la trachée-artère : la peau étoit ordinairement grasse & moite , la chaleur modérée , point de soif , point de dégoût , &c. le pouls paroissoit un peu fébrile.

La nature seule dans les personnes jeunes & robustes , terminoit heureusement la maladie ; elle excitoit dès les premiers jours des sueurs abondantes qui s'échappoient sous forme de rosée de toutes les parties du corps ; ces sueurs n'étoient point fœtides , elles persévéroient trois ou quatre jours de suite , & dissipoient tous les symptomes : avant & pendant la crise , le pouls étoit ondulant & mol , souvent inégal , & presque semblable à celui que décrit Solano , sous le nom de *pulsus inciduus*.

Les personnes d'un tempérament sec ; ceux qui brusquoient les sueurs , ou dont la poitrine étoit délicate , tomboient dans les maladies décrites , §. II, III & V , ou guérissoient par une autre voie plus longue &

plus fatigante ; ils effuyoient une expectoration plus ou moins abondante , des crachats blanchâtres , épais ou sanguinolens , dont la durée étoit de vingt ou trente jours ; dans ceux-ci , l'artere étoit tendue , ses pulsations brusques & rapides.

Les malades qui n'ayant point été favorisés des sueurs critiques , se firent saigner , prirent un purgatif , burent abondamment des tisanes chaudes , pectorales & diaphoniques , & firent usage du lait de chevre , guérissent beaucoup plutôt que ceux qui négligent ces remèdes.

La toux terminée sans crise , abandonnée à elle-même , laissoit toujours après elle une ardeur , une sécheresse de poitrine , une lassitude , & une foiblesse des jambes , qui duroit au moins une douzaine de jours.

§. V. Pleurésies & fluxions catarrhales. Elles préludoient le plus souvent cinq à six jours d'avance , par les symptomes de la toux catarrhale ; d'autrefois elles se déclaroient tout-à-coup par une fièvre assez vive , accompagnée de pesanteur de tête , d'un point de côté ambulant & vague , d'une oppression de poitrine , tantôt légère & presque imperceptible , & tantôt très-considérable , d'une toux fatigante , & suivie de crachats écumeux , visqueux & même sanguinolens : le pouls varioit dans les uns ; il étoit plein , embarrassé dans les autres , inégal dans la fréquence & dans la force des

80 DETAIL DES MALADIES

pulsations de l'artere : le visage & les yeux paroissoient quelquefois bouffis ; les malades étoient toujours baignés d'une petite sueur , qui , le matin , vers la pointe du jour , se rendoit abondante , &c.

Ces maladies , quoique très-communes dans nos cantons , n'y furent cependant pas funestes : je ne sçache pas qu'il en soit mort personne. A Moissac , où elles regnerent , elles porterent quelquefois à la tête , & se présentèrent sous tous les symptomes de la malignité. On vit quelques malades même désespérés , guérir par un écoulement abondant d'humeurs pituiteuses , lymphatiques , qui se faisoient jour par les narines ; écoulement qui provenoit sans doute de la rupture de quelque abcès placé dans la membrane pituitaire , ou dans quelque partie du cerveau.

Le traitement en étoit très-simple : du moment qu'on étoit appelé , on faisoit une ou deux saignées ; la saignée diminuant la quantité des liqueurs , dégageoit le poulx , & dissipoit quelquefois tous les symptomes pleurétiques ; on ne s'appercevoit guères plus que d'un mal de tête , qu'on ne manquoit jamais d'emporter par la saignée au pied : la purgation faisoit merveille ; on l'administroit le deux ou le trois ; on la répétoit encore une ou deux fois , selon l'exigence des cas : tous les jours on servoit un lavement laxatif ; les malades faisoient usage

usage des boissons dégourdiées , légèrement apéritives , béchiques & diapnoïques ; ils guériffoient tous , & fans récidive du sept au onze.

Quelques personnes , mais en très-petit nombre , essayèrent , dans le début de la maladie , des envies de vomir : on seconda ces dispositions de la nature , ou par une prise d'ipécacuanha , ou par le tartre stibié ; l'un & l'autre vomitif produisit toujours des bons effets. Des payfans confondant les fluxions catarrhales avec la toux décrite , §. IV , attendirent , dans l'espérance d'une guérison spontanée , jusqu'au quatrième ou cinquième jour , à demander les secours de l'art ; ils suèrent beaucoup ; mais on ne s'apperçut point que ces sueurs eussent eu rien de critique ; la maladie s'étoit toujours maintenue au même degré , & ne cédoit qu'aux saignées & aux purgatifs , qu'on se hâtoit d'administrer.

La toux , les pleurésies & les fluxions catarrhales que nous venons de décrire , ont un grand rapport avec les maladies qui regnoient dans cette constitution épidémique , dont Hippocrate nous donne le détail. *Epidem. lib. 6 , sect. 7.* Elles sont les mêmes , si je ne me trompe , que celles dont parle Sydenham , *sect. 5 , cap. 5.* Nous avons suivi , à peu de différence près , la méthode tracée par ce célèbre médecin.

82 DETAIL DES MALADIES

Pendant le regne de cette épidémie, on ne vit presque point dans nos cantons d'affections chroniques, ni même de maladie aiguë d'une espèce différente, si l'on en excepte une rougeole régulière très-bénigne, qui regna parmi les enfans.

A l'approche du solstice d'été, le tems changea, les vents cessèrent, l'air devint chaud pendant quelques jours. Nous eumes ensuite tout le reste de l'été, une alternative de quelques jours de pluie, & d'une chaleur assez tempérée. Malgré ce dérangement de l'atmosphère, dans une saison toujours fort chaude, dans nos climats, on ne vit point de maladies jusqu'à la fin du mois d'Août. Il parut alors des fièvres intermittentes, tierces & doubles-tierces, qui regnerent d'une manière épidémique dans les lieux humides & bas, dans les villages & les hameaux situés le long de la Barguelonne & de la Garonne : ces fièvres étoient rarement rebelles ; elles cédoient aisément, & presque toujours sans récidive, à la saignée, à la purgation, au quinquina, aux opiates fébrifuges, &c.

L'inconstance du tems, & les vicissitudes de chaud & de froid, qu'on éprouva dans l'automne, ramenerent dans les campagnes voisines de cette ville les pleurésies & les fluxions catarrhales, qu'on avoit vues dans le printemps. Ces maladies, quoique les mêmes

dans le fond, sont cependant accompagnées, (elles regnent encore 30 Janvier 1759), de symptomes plus violens & plus dangereux : la fièvre est plus forte, & tient du caractère putride ; la poitrine plus embarrassée, le point de côté plus vif ; il dispa- roît & reprend par intervalles : on ne sue presque jamais, la peau n'est moite que le premier ou le second jour de la maladie ; toutes les nuits, la tête se prend dans la plû- part des malades ; les uns les passent dans un assoupissement pénible & plein de rêves ; les autres sont dans un délire qui ne cesse que le matin, avec le redoublement de la fièvre ; les crachats quelquefois teints de sang, mais toujours très-visqueux, sont d'une ténacité qui rend la toux fatigante, & l'expectoration fort difficile : ces mala- dies sont longues ; il est rare qu'on en guérisse avant le quinze ; elles s'étendent souvent jusqu'au vingt ou vingt-cinq, &c. Dans la convalescence, les malades sont encore tracasés pendant quelques jours de la toux ; mais elle dispa- roît insensiblement, à propor- tion qu'on reprend ses forces.

Il faut dans ces maladies, commencer par désemplir les vaisseaux ; on travaille ensuite à débarrasser les premières voies des fucs putrides qui les engorgent, à atténuer l'humeur catarrhale, à l'évacuer ; ainsi après deux, trois ou quatre saignées, ou au bras

84 DÉTAIL DES MALADIES

ou au pied, & l'émétique, lorsqu'il paroît quelque disposition au vomissement, on fait prendre aux malades une purgation aiguë, avec deux ou trois grains de kermes minéral; on la réitère tous les trois jours, jusqu'à la cessation de la fièvre; les jours francs de purgation, on entretient le ventre libre par des lavemens ou par les huileux; on dégage la poitrine de l'humour gluante & visqueuse, qui l'engorge par un mélange de blanc de baleine, de kermes minéral, & de miel de Narbonne, préparé sous la formule suivante.

R[℞]. Du blanc de baleine, demi-once, du kermes minéral, quatre grains; battez le tout dans un mortier, mêlez-les intimement ensemble, incorporez-les avec le miel de Narbonne; de deux heures en deux heures, les malades prennent un scrupule, ou demi-gros de ce mélange qu'on renouvelle, lorsqu'il est fini, buvant par-dessus une tasse de tisane miellée, d'infusion de coquelicot, ou quelque cuillerée d'huile de lin, tiré sans feu. On auroit peine à croire jusqu'à quel point l'expectoration devient abondante, lorsqu'on fait usage de ce remède.

Les vésicatoires produisoient peut-être de grands effets dans ces maladies; mais nous n'avons pas jugé à propos de les employer, parce que la méthode énoncée réussit constamment, & qu'elle suffit à tous

les malades. Nous avons eu jusqu'ici le bonheur de n'en voir mourir aucun.

Nous dirons un mot, en finissant ce détail, qui n'est déjà que trop long, des causes éloignées de l'épidémie observée dans le printems. Un air vif, continuellement agité par des vents presque toujours froids, qui regnoient dans une saison ordinairement douce & tempérée dans nos cantons, devoit supprimer la transpiration cutanée, intercepter les exhalaisons pulmonaires, troubler ce concours réciproqué d'action & de réaction dans les viscères, qui constitue la santé. Le volume des liqueurs grossi & vicié par le défaut de dépuracion dans le sang, & par le reflux des suc's excrémenteux, suffisoit pour allumer la fièvre & pour former ces congestions, qui, dans ces maladies n'ont été vraisemblablement déterminées vers la poitrine, que parce que les organes de la respiration étant, pour ainsi dire, à découvert, étoient les premiers, & les plus exposés aux impressions d'un air altéré.

La nature de ces congestions étoit relative au tempérament, à la disposition des sujets, à la quantité des fluides interceptés, aux impressions qu'ils faisoient dans le sang, ou sur les solides, & decidoit du caractère & de l'espece de la maladie populaire. Ainsi dans les uns, c'étoit une vraie inflammation de poitrine; dans les autres, une affec-

tion catarrhale, grave ou légère, & dans ceux qui portoient en eux un levain putride-bilieux, une pleurésie ou pleurôpneumonie putride-bilieuse, ou maligne.

On a observé que ces maladies, quoique très-communes à la ville, regnoient encore en plus grand nombre à la campagne; qu'elles n'en vouloient, ce semble, qu'aux adultes, & de préférence aux personnes qui vivent du travail de leurs mains: les enfans, les vieillards étoient à l'abri de l'épidémie; les bourgeois, les gens aisés, les femmes sédentaires furent rarement attaqués: *Aer plus justò frigidus, humidus, aut ventosus*, dit Sanctorius, *moratur perspirationem; unde qui domi continentur, ut fœminæ, nec tussi, nec catharro, nec inflammatione pulmonis laborant*, Stat. medic. sect. 2, aph. 60.

PRIX PROPOSÉ

Par l'Académie royale de Chirurgie, pour l'année 1761.

L'Académie royale de chirurgie propose pour le Prix de l'année 1761, le sujet suivant :

Etablir la théorie des contreccups dans les lésions de la tête, & les conséquences pratiques qu'on peut en tirer,

Ceux qui enverront des Mémoires, sont priés de les écrire en françois ou en latin, & d'avoir attention qu'ils soient fort lisibles.

Les auteurs mettront simplement une devise à leurs ouvrages; mais pour se faire connoître, ils y joindront à part, dans un papier cacheté & écrit de leur propre main, leurs nom, demeure & qualité; & ce papier ne sera ouvert qu'en cas que la pièce ait remporté le Prix.

Ils adresseront leurs ouvrages, francs de port, à M. MORAND, secrétaire perpétuel de l'Académie royale de chirurgie, à Paris, ou les lui feront remettre entre les mains.

Toutes personnes, de quelque qualité & pays qu'elles soient, pourront aspirer au Prix; on n'en excepte que les membres de l'Académie.

Le Prix est une médaille d'or, de la valeur de cinq cens livres, fondée par M. DE LA PEYRONIE; qui sera donnée à celui qui, au jugement de l'Académie, aura fait le meilleur Mémoire sur le sujet proposé.

La médaille sera délivrée à l'auteur même, qui se fera fait connoître, ou au porteur d'une procuration de sa part; l'un ou l'autre représentant la marque distinctive, & une copie nette du Mémoire.

Les ouvrages seront reçus jusqu'au dernier jour de Décembre 1760, inclusive-ment; & l'Académie, à son assemblée

88 PRIX PROP. PAR L'ACAD. &c.

publique de 1761, qui se tiendra le Jeudi d'après la quinzaine de Pâque, proclamera la Pièce qui aura remporté le Prix.

L'Académie ayant établi qu'elle donneroit tous les ans sur les fonds qui lui ont été légués par M. DE LA PEYRONIE, une médaille d'or de deux cens livres, à celui des chirurgiens étrangers ou régnicoles, non membres de l'Académie, qui l'aura méritée par un ouvrage sur quelque matiere de Chirurgie que ce soit, au choix de l'auteur; elle l'adjugera à celui qui aura envoyé le meilleur ouvrage dans le courant de l'année 1760. Ce Prix d'émulation sera proclamé le jour de la Séance publique.

Le même jour, elle distribuera cinq médailles d'or de cent francs chacune, à cinq chirurgiens, soit académiciens de la classe des libres, soit simplement régnicoles, qui auront fourni, dans le cours de l'année précédente, un Mémoire, ou trois Observations intéressantes.



LIVRES NOUVEAUX.

Description abrégée des maladies qui regnent le plus communément dans les armées, avec la méthode de les traiter, par M. le baron de *Van-Swieten*, premier médecin de la reine de Hongrie, in-12, petit format, imprimé à Paris, chez *Vincent*. Prix relié 2 livres.

Collection de Theses Medico-chirurgicales sur les points les plus importans de la chirurgie théorique & pratique, publiées par M. le baron de *Haller*, rédigées en françois par M. ***, in-12, tom. IV & V, avec figures. A Paris, chez *Vincent*. Ces deux volumes qui terminent cette Collection, se vendent reliés 5 livres.

Lettre de M. *Gaullard*, médecin ordinaire du Roi, pour servir d'éclaircissement à celle qu'il a insérée dans le *Mercure* du mois d'Avril 1759. L'auteur, dans cette petite brochure, cherche à se justifier sur plusieurs articles que M. de la *Condamine* lui a contestés. Il veut faire voir que l'examen de la cause de la mort du fils de M. de Caze, n'a pas été assez juridique, ni conforme à quelques informations qu'il a faites en particulier : il soutient son défi vis-à-vis de M. de la *Condamine*, & lui offre de l'inoculer à certaines conditions.

Nota. Les Differtations de M. *Pott*, imprimées chez *Herissant*, se vendent 12 livres, & non 10 l. comme nous l'avons annoncé dans notre Journal de Juillet dernier.



OBSERVATIONS

MÉTÉOROLOGIQUES.

NOVEMBRE 1759.

Jours du mois.	Thermomètre.			Baromètre.			Vents.	État du ciel.
	A 6 h. du matin.	A midi.	A 10. h. du soir.	pou- ces.	lig- nes.	per- ches.		
1	3	7	4 $\frac{1}{2}$	28	7	0	E. méd.	Serein.
2	1	6	2		8		Idem.	Idem.
3	O. I.	6 $\frac{1}{2}$	2		7		Idem.	Id. Brouill. méd. le soir.
4	O. I.	5 $\frac{1}{2}$	3		6		Idem.	Idem.
5	1 $\frac{1}{3}$	8	7		5		E. au S-E.	Serein.
6	6	6 $\frac{1}{2}$	5		1		O. méd.	Couv. pl. méd. tout le jour.
7	4	6 $\frac{1}{2}$	6 $\frac{1}{2}$	27	9		Idem.	B. de nua. petite pluie par intervall. tout le jour.
8	4 $\frac{1}{2}$	7	5	28			Idem.	Peu de nua. petite pluie le soir.
9	5	8	7 $\frac{1}{2}$	27	11		Id. fort le soir.	Idem.
10	10	10	5 $\frac{1}{2}$		8		S-O. très- fort.	Couv. pet. pl. le mat. jusqu'à 3 h. du soir.
11	5	6 $\frac{1}{2}$	4	28		0	O. méd.	B. nuag.

Jours du mois.	Thermomètre.			Baromètre.			Vents.	État du ciel.
	A 6 h. du matin.	A midi.	A 10 h. du soir.	pou- ces.	lig- nes.	par- ties.		
12	3 $\frac{1}{2}$	4	3 $\frac{1}{2}$	27	7	$\frac{1}{2}$	S. id.	pl. méd. par interv. tout le jour. Couvert,
13	3 $\frac{1}{2}$	5	3		11		O. méd. & fort par interv.	pl. idem. Beaucoup nuag. pluie méd à 1 h. du soir.
14	3	6	3	28	0	0	O. méd.	Couvert. pet. pl. tout le jour.
15	2	5	3		2		Idem.	Beauc. de nuag. petite pl le soir.
16	1 $\frac{1}{2}$	3	1		4		N. méd.	Peu de nua.
17	0 $\frac{1}{2}$	3	0		5		E. idem.	Idem.
18	0.2.	1 $\frac{1}{2}$	0.1		3	$\frac{1}{2}$	Idem.	Idem.
19	0.3 $\frac{1}{2}$	0.2.	0.3.		1	0	Idem.	Idem.
20	0.4 $\frac{1}{2}$	0 $\frac{1}{2}$	1	27	6	$\frac{1}{2}$	S-E. id.	Id. Pluie méd. à 2 h. f.
21	1	2 $\frac{1}{2}$	1		8		O. idem.	Couv. pet. pl. presque tout le jour.
22	0.1 $\frac{1}{2}$	0	0.1 $\frac{1}{2}$		11	0	N-O. au O. id.	Beaucoup de nuages.
23	0.4	0.3 $\frac{1}{2}$	0.4 $\frac{1}{2}$	28	0		N. idem.	Couvert.
24	0.2 $\frac{1}{2}$	1 $\frac{1}{2}$	0.2		2		E. S-E. idem.	Beauc. de nuages.
25	0.5	0.2	0.1		4		Id. foib.	Serein.
26	1	4	4 $\frac{1}{2}$		4		S. id.	Couvert.
27	3	4 $\frac{1}{2}$	5 $\frac{1}{2}$		4		S. au E. idem.	Id. Bruine tout le jour.

62. OBSERV. MÉTÉOROLOGIQUES.

Jours du mois.	Thermomètre.			Baromètre.		Vents.	Etat du ciel.
	A 6 h. du matin.	A midi.	A 10 h. du soir.	pou- ces.	lig- nes.		
28	6	7 $\frac{1}{2}$	7	28	2	O. méd.	<i>Idem.</i>
29	4	6	3	4	$\frac{1}{2}$	O au N.-O.	Peu de nua.
30	1	3	1	6	0	N. méd.	<i>Idem.</i>

La plus grande chaleur marquée au thermomètre pendant ce mois, a été de 10 dégr. au-dessus du terme de la congélation de l'eau; & son plus grand abaissement a été de 5 dégr. au-dessous du même point: la différence entre ces deux termes est de 15 degrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le baromètre, a été de 28 pouces 8 lignes; & son plus grand abaissement de 27 pouces 6 $\frac{1}{2}$ lignes: la différence entre ces deux termes est de 13 $\frac{1}{2}$ lignes.

Le vent a soufflé 3 fois du N. 9 fois E. 4 fois du S.-E. 3 fois du S. 1 fois du S.-O. 12 fois O. 2 fois du N.-O.

Il y a eu 4 jours de tems serein. 15 jours de nua- ges. 9 jours de couvert. 2 jours de brouillards. 2 jours de bruine. 12 jours de pluie. 10 de gelée.

Les hygromètres ont marqué une humidité moyenne pendant tout le mois.

MALADIES qui ont régné à Paris pen- dant le mois de Novembre 1759, par M. VANDERMONDE.

Il y a eu pendant ce mois des fièvres continues; avec redoublemens accompagnées de chaleur à la peau; dans les uns, la respiration étoit embarrassée pendant les redoublemens; d'autres éprouvoient de violens maux de tête, & quelquefois du délire; la langue n'étoit pas chargée, mais sèche & brûlée; le ventre étoit serré, les urines fort rouges &

épaisses. Il y a peu de maladies où les saignées précipitées aient produit un soulagement plus marqué que dans celles-ci, lorsqu'elles étoient favorisées par des lavemens fréquens, & des boissons continuelles; les évacuans procuroient ensuite tout l'effet qu'on pouvoit en attendre.

Il a régné parmi les enfans de l'un & l'autre sexe, des coqueluches très-opiniâtres, produites sans doute par l'épaississement de la lymphe, occasionnée par quelques jours d'un vent de Nord-Ouest très-froid; quoique la toux fût quinteuse, & même presque convulsive, il n'y avoit pas de fièvre pour l'ordinaire. Les bols fondans, avec l'iris de Florence, l'ipecacuanha, la racine sèche d'arum en poudre, paroissoient assez bien réussir, soutenus par les purgatifs répétés. Sur la fin, il survenoit quelquefois des saignemens de nez & des échy-moses aux yeux, & aussi des diarrhées salutaires; ces maladies ont été fort opiniâtres, & même mortelles, malgré toute la prudence imaginable.

Observations Météorologiques faites à Lille pendant le mois d'Octobre 1759, par
M. BOUCHER, médecin.

Le mois d'Octobre n'a pas été aussi agréable, qu'il l'est ordinairement ici. Il y a eu une forte d'alternative de jours sereins & de jours pluvieux, & des variations assez considérables dans le barometre: l'un & l'autre état du tems n'a pas toujours néanmoins correspondu exactement à ces variations: il y a eu quelques jours de pluie au commencement & vers la fin du mois, le mercure étant au-dessus de la hauteur de 28 pouces, terme au-

94 OBS. MÉTÉOR. FAITES A LILLE.

dessus duquel il s'est trouvé le plus souvent pendant le cours du mois.

Depuis le 5 jusqu'au 18, le vent a toujours été au Sud ; & le reste du tems il a été le plus souvent au Nord.

L'air a été tout le mois à un point de température agréable , si l'on en excepte trois ou quatre jours vers la fin , où le tems s'est trouvé refroidi.

La plus grande chaleur de ce mois , marquée par le thermometre , a été de 19 degrés au-dessus du terme de la congélation ; & la moindre chaleur a été de 1 degré au-dessus de ce terme : la différence entre ces deux termes est de 18 degrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le barometre a été de 28 pouces 4 lignes , & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 4 $\frac{1}{2}$ lignes : la différence entre ces deux termes est de 11 $\frac{1}{2}$ lignes.

Le vent a soufflé 4 fois du Nord. 7 fois du Nord vers l'Est. 4 fois de l'Est. 5 fois du Sud-Est. 11 fois du Sud. 6 fois du Sud vers l'Ouest. 1 fois de l'Ouest. 2 fois du Nord vers l'Ouest.

Il y a eu 22 jours de tems couvert ou nuageux. 17 jours de pluie. 10 jours de brouillards. 1 jour de tempête. 1 jour d'éclairs.

Les hygrometres ont marqué de la sécheresse la premiere moitié du mois , & de l'humidité, la plus grande partie de l'autre moitié

*Maladies qui ont régné à Lille dans le mois
d'Octobre 1759, par M. BOUCHER.*

La fièvre rouge maligne a persisté tout ce mois ; mais elle a été moins meurtrière que les mois précédens. Elle a porté le caractère de la rougeole dans plusieurs enfans ; la saignée a été plus indiquée dans ce dernier cas , par rapport à la toux & à l'oppression de la poitrine , que dans la fièvre rouge , où en général elle a paru contraire , ainsi que les purgatifs.

La maladie la plus commune après la fièvre rouge , a été la fièvre continuë , synoque ou putride , qui dans plusieurs a participé de la malignité. On devoit être , dans la cure de cette fièvre , réservé sur la saignée , malgré l'état coëneux du sang , le pouls plein & fort , la chaleur , l'oppression & de violens maux de tête. Nous avons vu de ces fièvres rendues très-fâcheuses par l'abus des saignées , les malades étant tombés en conséquence dans l'affaîslement , le délire opiniâtre , les soubresauts des tendons , les convulsions , auxquels symptomes il a été très-difficile de remédier. J'ai vu en particulier une jeune personne succomber , dans ces circonstances , à une hémiplégie décidée , & à une aphonie complète de plusieurs jours , le vingt-troisième de la maladie.

La fièvre continue a été dans plusieurs du caractère de la double-tierce ou fièvre hémi-

tritée, avec un caractère de malignité, marquée par l'abbatement, par un pouls concentré & petit, dans l'intervalle des accès, par un œil morne ou clair & brillant, par une langue & des dents sèches, &c. Le meilleur parti que l'on a eu à prendre pour la cure de cette fièvre, a été de l'attaquer dès son commencement par des décoctions de quinquina, après avoir nettoiyé avec un émétique les premières voies, lorsqu'une langue chargée, jointe à un sentiment de pesanteur à la région de l'estomac, en a indiqué l'usage.

Il y a eu ce mois un bon nombre d'apoplexies & des morts subites; les unes causées par ce qu'on appelle *un coup de sang*, & les autres, par une espèce de concidence inopinée & ordinaire dans cette saison, aux corps cacochymes & aux blasés: les rhumatismes se sont réveillés dans nombre de personnes sujetes à cette maladie.

La petite vérole a paru être absolument dissipée en ville.

E R R A T A.

Tome XII, page 9, ligne 16, Vienne 1750,
lisez, 1759.

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le *Journal de Médecine* du mois de Janvier; & je lui en ai rendu compte, A Paris, ce 15 Décembre 1759.



BARON.

JOURNAL
DE MEDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. M^{gr} le Comte de
CLERMONT, Prince du Sang.

Par M. VANDERMONDE, Docteur
en Médecine de la Faculté de Paris, ancien
Professeur en Chirurgie François, Censeur
Royal, & Membre de l'Institut de Bologne.

. Artem experientia fecit,
Exemplo monstrante viam.

Marc. Manil. Astronom. lib. 1. v. 63. 64.

F E V R I E R 1760.

TOME XII.



A P A R I S,

Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de M^{gr} le
Duc de BOURGOGNE, rue S. Severin.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.

A V I S.

Il ne nous a pas été possible de publier jusqu'à présent toutes les observations qu'on nous a envoyées l'année dernière, parce qu'elles sont pour la plupart trop longues, & que plusieurs personnes s'en plaignent. Nous prions MM. les auteurs d'être persuadés que ce n'est pas par négligence de notre part, que leurs ouvrages n'ont pas encore vu le jour, & que c'est uniquement faute de place. Nous désirerions sincèrement pouvoir contenter tout le monde, mais c'est un projet difficile à exécuter.



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

F E V R I E R 1760.

*COLLECTION de Theses médico-chirurgicales sur les points les plus importants de la chirurgie théorique & pratiquée, recueillies & publiées par M. le baron DE HALLER, & rédigées en françois par M. *** , tomes IV & V. A Paris, chez Vincent, Imprimeur-Libraire, rue Saint Severin. Prix relié 5 livres.*

LES deux volumes que l'on donne aujourd'hui au public, terminent cette collection à laquelle a présidé un des plus sçavans médecins de l'Europe. Il est inutile d'en faire sentir le prix; la maniere avec laquelle cet ouvrage a été accueilli, fait assez son éloge.

Nous ne rendrons compte ici, que du quatrième volume : il renferme trente-neuf Differtations, dont dix-huit traitent des maladies des extrémités, & vingt-une ont pour objet les maladies des yeux & les opérations qu'elles exigent.

On examine dans la troisième these s'il n'y a pas une méthode plus sûre & plus aisée que celle qu'on suit ordinairement pour la curation chirurgicale de l'anévrysme : on sçait qu'avant de procéder à la ligature de l'artere, on fait celle du nerf, pour le stupéfier & amortir le sentiment dans la partie ; ces recherches sont longues & difficiles. On demande s'il ne seroit pas mieux de comprendre le nerf avec l'artere, dans la ligature que l'on fait de celle-ci ; le fait suivant le démontre. Valsalva avoit fait avec succès l'opération de l'anévrysme à un chirurgien qui survécut plusieurs années à cette opération, sans ressentir aucune incommodité, agissant & opérant également bien des deux mains : Valsalva avoit compris le nerf dans sa ligature. Après la mort de cet homme, il fut curieux d'examiner ce qui s'étoit passé. Il vit que la place qu'occupent la veine & l'artere brachiales qu'il avoit coupées dans son opération ; étoit remplie par un ganglion nerveux très-gros, rond, présentant des fibres distinctes, séparées les unes des autres, & communiquant

avec plusieurs nerfs. Il est fait mention dans cette these, des expériences intéressantes que l'auteur a faites sur des chiens, pour éclaircir ses idées sur la production des ganglions nerveux, qui se fait après la ligature du nerf. Cette these prouve la sagacité de l'auteur, & l'étendue de ses connoissances en chirurgie. Elle est de M. Thiery, médecin de la faculté de Paris; elle a été soutenue dans nos écoles sous la présidence de M. Hazon, qui a fait & publié une excellente these sur le remede de mademoiselle Stephens. L'éditeur avoit attribué l'honneur de cet petit ouvrage à M. Macquer, qui n'en est pas l'auteur.

La these de M. Lalouette, notre confrere, sur l'amputation du fémur dans la cavité cotyloïde, est une des mieux faites; elle contient, quoiqu'en raccourci, tout ce qu'on peut dire de plus solide sur cette opération.

La dissertation de M. Kulm, sur la rupture du tendon d'Achille, est un morceau qui a mérité les éloges des connoisseurs. Ce médecin s'est rencontré dans bien des choses avec M. Petit; il ne propose même que les remedes qui ont été vantés dans le livre du chirurgien de Paris. L'auteur de la dissertation fait voir comment la rupture du tendon a pu se faire; que cela n'arrive que dans les cas où un tendon a à soutenir une force

de beaucoup supérieure à celle de tout le corps en repos. Un corps de 100 livres en repos, pèse moins que le même poids en mouvement. Il répète les principes qu'a donnés à ce sujet M. Petit, dans son *Traité des maladies des os*. Il répond à l'objection & au doute qu'on pourroit avoir sur cette rupture du tendon, fondé sur ce que cet homme s'étoit soutenu après sa chute sur ce pied. Il montre que cela est arrivé par le secours d'autres muscles que les droits, comme du jambier postérieur, & du péronier postérieur; ce qu'il confirme par des expériences faites sur les cadavres.

La dissertation de M. Salzmann, fameux professeur de Strasbourg, sur la luxation du fémur, est encore un morceau précieux. Ce médecin discute ce point avec beaucoup de sçavoir. On peut dire que son ouvrage est ce qu'il y a de mieux fait sur cette question. Son objet est de faire voir que la luxation du fémur est très-rare; qu'il est plus commun que son col se casse, qu'il ne l'est qu'il sorte de la cavité cotyloïde. Il fait voir la façon dont est articulée la tête du fémur dans la cavité cotyloïde; qu'il faut la plus grande force pour l'en faire sortir; qu'au contraire cette tête montée sur la partie supérieure du fémur, & placée obliquement, peut se décoller assez aisément du reste de l'os; c'est ce qui arrive beaucoup

plus souvent que la luxation qui est très-rare ; que ces deux maladies sont très-difficiles à distinguer l'une de l'autre , les signes qui les annoncent, étant presque les mêmes. M. Salzmann confirme son sentiment par les observations de Ruisch. On peut même dire que la dissertation n'est que le développement du sentiment du médecin Hollandois.

La seizieme dissertation montre avec quelle attention il faut traiter une humeur érysipélateuse qui se porte à la peau , & qu'on fait courir les plus grands risques , en répercutant cette humeur. Cette dissertation est l'histoire de l'amputation d'un pied qui s'étoit desséché par une gangrene sèche , à la suite d'une érysipele répercutée. Le fait est intéressant & bien présenté.

Le plus grand nombre des dissertations sur les maladies des yeux , ont pour auteur M. Mauchart. Le nom de cet homme célèbre suffit pour les rendre recommandables. L'auteur de la rédaction ne dissimule pas qu'il a eu beaucoup de peine à se déterminer à donner ces morceaux , dans la persuasion qu'ils pouvoient & devoient nécessairement perdre beaucoup ; & pour en être convaincu , il suffit de faire réflexion qu'une profonde érudition , la lecture des anciens , une exactitude de nomenclature sont les caractères des dissertations de M. Mauchart ; que toutes ces choses d'où

ces dissertations tirent une partie de leur mérite , ne peuvent pas toujours se rendre en françois , & encore moins dans une analyse. L'auteur François s'est rendu aux sollicitations de ses amis , qui l'ont engagé à n'extraire de ses dissertations , que ce qui avoit un rapport direct à la pratique. Nous ne craignons pas d'avancer qu'il a rempli cet objet , de façon même à mériter les éloges de ceux qui sont en état d'estimer son travail.

Une des meilleures dissertations est celle sur la méthode de dégorgier l'œil , donnée par Hippocrate , & tirée de l'oubli par M. Woolhous. Le hasard a donné à M. Woolhous l'idée du moyen très-simple pour dégorgier l'œil , dont il est fait mention dans cette dissertation. Il fut consulté par un homme qui avoit un œil considérablement lésé par la barbe d'un épi de seigle ; il s'imagina alors que de la cause d'une maladie , on pourroit en tirer un remède , sinon pour celle-là , au moins pour d'autres , & que puisque ces barbes de bled étoient capables d'ouvrir des petits vaisseaux de l'œil , on pourroit s'en servir , quand on auroit cette indication à remplir. Voilà d'où est parti M. Woolhous , pour donner son scarificateur de l'œil ; ce n'est autre chose que des barbes de seigle ramassées & jointes ensemble. M. Mauchart fait voir la ressem-

blanche qu'a cet instrument, avec un dont il est parlé dans les anciens, sous le nom de *βλεφεροκυβρον*, & qui servoit pour la même opération. Il montre dans quels cas il faut l'employer, & avec quelles précautions.

La dissertation sur les taches de la cornée, contient des observations de pratique, nouvelles. On fait voir le danger de ces méthodes, dans lesquelles on se sert des cathérétiques actifs, & du sublimé corrosif même; que ces remèdes ne peuvent être mis en usage que par des charlatans qui en ignorent les suites, & qui n'ont rien à craindre, étant par-tout, on ne sçait pourquoi, à l'abri des punitions corporelles, & d'un autre côté n'étant sensibles ni au blâme ni aux remords. M. Mauchart s'étend dans cette dissertation sur les taches en forme d'arc, qui arrivent aux vieillards, lesquelles occupent la circonférence de la cornée, plus ou moins larges, blanches ou bleuâtres; cette tache de l'œil est importante à bien remarquer pour les opérations de l'hypopyon, de la paracenthèse & de la cataracte.

La dissertation sur la mydriase est une des plus intéressantes de ce recueil; elle a pour objet une maladie rare, & dont peu d'oculistes ont parlé. Les anciens l'ont connue; & ils prétendoient que dans cette affection où la prunelle est fort dilatée, les objets paroissent plus petits. M. Mauchart réfute ce sentiment. Il cite une cure & une obser-

vation de M. Demours à ce sujet. M. Mauchart parle avec éloge & dans ses dissertations , de ce médecin de Paris , qui exerce avec distinction la partie de la médecine qui traite des maladies des yeux. Il finit sa dissertation par la démonstration des fibres circulaires de l'uvée ; que presque tous les anatomistes ont jusqu'ici avoué n'avoir pu découvrir.

La dissertation sur la paracenthese de l'œil dans l'hydrophthalmie , & dans la vue obscure , ou amblyopie des vieillards , est très-curieuse. La vue des vieillards devient trouble & obscure , souvent parce que l'humeur vitrée s'épaissit. M. Tourville , fameux oculiste Anglois , faisoit une opération qu'on dit fort en usage chez les Chinois , pour cette maladie. Cette opération consistoit à insinuer jusques dans le corps vitré un trois-quarts ; on le remue alors , & on le fait tourner entre le doigt index & le pouce ; par cette manœuvre , l'humeur visqueuse qui est la cause de l'obscurcissement de la vue des vieillards , s'évacue , & il s'en régénere une autre plus claire. M. Woolhous dit l'avoir vu exécuter avec succès par M. Tourville , qui avouoit publiquement devoir cette opération à un officier Anglois , qui l'avoit vu pratiquer souvent à la Chine , où il avoit fait quelque séjour ; toute cette opération est décrite dans la dissertation,

DESCRIPTION

Abbrégée des maladies qui regnent le plus communément dans les armées, avec la méthode de les traiter, par M. VAN-SWIETEN, premier médecin de Sa Majesté Impériale la reine de Hongrie, imprimée à Paris, chez Vincent, Imprimeur-Libraire, rue S. Severin. Prix relié 2 liv.

Ce traité dont l'auteur est un des plus sçavans & des plus illustres médecins de l'Europe, a été fait en faveur des troupes de l'impératrice reine de Hongrie. Comme le nom de M. Van-Swieten suffit pour donner à cet ouvrage la plus grande célébrité, le Libraire n'a pas cru pouvoir mieux faire que de l'imprimer pour l'avantage des médecins & chirurgiens de nos armées, & pour le soulagement des soldats François. Cette édition est dédiée par le Libraire, à M^{sr} le duc de la Vauguyon, seigneur illustre, aussi connu par sa naissance & par ses talens militaires, que par la place éminente qu'il remplit si dignement auprès de M^{sr} le duc de Bourgogne.

On ne doit pas s'attendre à trouver ici un de ces traités complets de médecine,

ni une collection d'observations sur les maladies des armées; ce n'étoit pas là le but de l'auteur : il n'a pas voulu instruire les médecins , mais seulement ceux à qui par nécessité on est quelquefois forcé de confier le traitement des maladies dans les armées.

C'est un détail court & précis des maladies les plus communes des armées , des signes qui les caractérisent , de la conduite qu'il faut tenir , & des remèdes qui paroissent y convenir le mieux ; il ne semble pas que l'auteur ait eu dessein d'apprendre par principes aux médecins , comment il faut se comporter , selon les différentes circonstances , mais simplement leur tracer le plan ordinaire que l'on doit suivre le plus communément.

On trouve dans la préface des règles générales sur les alimens , les vêtemens , les logemens , la discipline & la conduite journalière des soldats auxquels nous croyons que les officiers dévoient faire attention , autant que les circonstances pourront le permettre.

L'auteur a placé à la fin de cet ouvrage les formules des remèdes qu'il conseille ; elles sont numérotées de façon qu'elles correspondent parfaitement aux maladies dans lesquelles ils se trouvent indiqués. Les re-

cettes nous ont paru simples, bien composées. Les remèdes sont faciles à se procurer, dans quelque pays & quelque circonstance qu'on se trouve. Ce double mérite rend ces formules supérieures à toutes celles qui ont été faites en ce genre pour les armées. M. Van-Swieten conseille dans les maladies vénériennes qui regnent dans armées, l'usage du sublimé corrosif; & il fait voir qu'en suivant ses principes, il n'est pas nuisible au corps, & qu'il est très-propre à détruire ces maladies. Quoique ce remède soit très-dangereux entre les mains des ignorans, on ne sçauroit s'empêcher d'être ébranlé par une si grande autorité que celle de M. Van-Swieten, par celle de M. Pringle cité dans le Journal de Décembre de l'année dernière, & par une expérience suivie & constante sur près de cinq ou six cent personnes qui n'en ont souffert aucune atteinte fâcheuse. Il faut espérer que le tems & des expériences nouvelles & authentiques nous apprendront la manière de doser & placer ce remède, comme il a presque déjà fait au sujet du tartre stibié, de la bella-dona, & de plusieurs autres substances très-nuisibles, dont on se sert tous les jours avec avantage dans le traitement des maladies les plus rebelles.





E X P E R I E N C E S

*Sur quelques remedes nouveaux ou peu
usités, par M. DE HAEN, professeur en
médecine, à Vienne en Autriche.*

Un homme qui avoit été en proie pendant sept ans aux plus cruels symptomes de la pierre, en fut délivré par 17 livres de savon, 1500 livres d'eau de chaux, & autant de lait; il y a plus d'un an qu'il jouit de la meilleure santé, sans cependant être délivré de sa pierre, qu'on retrouve encore avec la sonde. La longueur de cette méthode, le dégoût que cette espece de remede cause à la plupart des malades, nous fit chercher une voie plus courte & un remede moins désagréable; c'est ce que nous trouvâmes dans l'*uva ursi*.

I. OBSERVATION. Le 19 Avril de l'année dernière, on nous amena dans notre hôpital un enfant de onze ans; ses parens nous dirent que depuis quatre ans il éprouvoit les plus cruelles douleurs toutes les fois qu'il vouloit rendre ses urines; qu'elles ne venoient que goutte à goutte; qu'elles étoient pâles, chargées de glaires & très-puantes; enfin qu'il avoit rendu deux petites pierres de la grosseur d'un pois; l'ayant

sondé, nous découvrîmes en effet une pierre dans sa vessie : je le mis à l'usage de l'*uva ursi*, que je lui fis prendre deux fois le jour, à la dose d'un demi-gros chaque fois ; le soir, je lui donnois un narcotique : au bout de quatre jours, ses douleurs disparurent ; il put retenir ses urines fort long-tems, en un mot, il fut délivré de tous les symptômes dont il avoit été affligé : on le renvoya, après l'avoir gardé un mois dans l'hôpital ; mais soit qu'il se fût écarté du régime qu'on lui avoit prescrit, soit qu'il eût négligé de faire usage du remède, soit enfin que l'habitude l'eût rendu moins efficace, il fut obligé d'y revenir : ses premiers symptômes étant revenus avec plus de violence, je le remis à l'usage de la poudre, dont je lui fis prendre un demi-gros trois fois le jour ; toutes les fois qu'il éprouvoit des douleurs trop violentes, je lui prescrivais une dose d'opium ; il faisoit sa boisson ordinaire d'une eau d'orge, à laquelle on ajoûtoit un peu de miel : à peine eut-il été trois jours à cet usage, que ses douleurs s'évanouirent, il retint &c. il rendit ses urines comme l'homme le plus sain ; cependant nous lui retrouvâmes encore la pierre en le sondant : on le renvoya au bout de quinze jours ; il revint pour la troisième fois à la fin du mois d'Août, &c. comme notre première méthode ne nous parut pas avoir le même succès, je lui fis

injecter soir & matin de l'huile de lin dans la vessie ; mais la poudre suffit bientôt toute seule ; les symptômes ont disparu, son urine est seulement chargée d'une espèce de sédiment farineux , & elle est manifestement alcaline ; car elle fait effervescence avec les acides , & verdit le syrop de violette.

II. OBSERVATION. Je fus appelé pour voir un enfant de treize ans , qui rendoit ses urines avec beaucoup de douleur depuis deux ans : je le fis sonder ; on lui trouva une pierre qui étoit même sensible au toucher ; il fit usage pendant trois semaines de la poudre d'*uva ursi* & des narcotiques , cela lui procura la faculté de retenir ses urines , mais ne calma pas les douleurs. Persuadé que c'étoit son mauvais régime qui étoit la cause de ce peu de succès , je le fis entrer à l'hôpital , où je lui fis injecter deux fois par jour de l'huile de lin dans la vessie ; je lui donnai un demi-gros de poudre trois fois le jour , & un narcotique , toutes les fois que ses douleurs étoient trop vives ; il est parvenu à retenir ses urines , au point qu'il en rend dix à douze onces à la fois ; elles ne paroissent presque pas alcalines , elles sont muqueuses , purulentes ou farineuses , ce qui m'engagea à le retenir encore quelque tems à l'hôpital.

III. OBSERVATION. Un enfant de sept ans , attaqué depuis deux ans d'une difficulté d'uriner ,

d'uriner, & de grandes douleurs dans la vessie ; douleurs qui avoient commencé à la suite d'une petite vérole & d'une rougeole qu'il eut immédiatement l'une après l'autre, fut pris d'une fièvre quotidienne, qui dégénéra en continue-remittente, & lui dura treize jours : l'ayant sondé, nous lui trouvâmes la pierre, ce qui m'engagea à le recevoir à l'hôpital, & à lui prescrire la décoction d'orge miellée & l'*uva ursi*, à la dose d'un demi-gros, trois fois le jour ; j'eus recours aussi aux parégoriques & aux injections d'huile de lin dans la vessie : la fièvre & les symptomes de la pierre ont cessé en même tems ; il retient assez bien ses urines qui ne sont ni si alcalines, ni si pâles que celles du sujet de la première observation : elles sont rarement muqueuses, mais elles déposent un sédiment furfuracé

IV. OBSERVATION. Un homme attaqué d'une hydrocele pour laquelle il fit usage pendant long-tems de diurétiques & de purgatifs hydraguogues qui la diminuèrent & l'amollirent en effet, commença vers le milieu du mois d'Août, à rendre avec beaucoup de peine des urines pâles, qui presque aussitôt qu'elles étoient rendues, devenoient très-puantes & manifestement alcalines, puisqu'elles verdissoient le syrop de violette ; la sonde fit découvrir cette pierre dans la vessie : deux mois d'usage de la poudre

d'*uva ursi* détruisirent tous ces symptomes ; sans cependant faire disparoître la pierre ; on ne fut point obligé d'avoir recours à l'opium , ni aux injections d'huile de lin dans la vessie.

J'aurois pu rapporter un bien plus grand nombre d'observations , mais j'ai cru que celles-là suffisoient pour démontrer l'efficacité de ce remede. On me demandera peut-être comment il agit , & comment il peut produire les effets que je lui attribue , je répondrai ingénument que je l'ignore ; à moins qu'il ne mette la vessie dans l'état où la nature la met quelquefois , lorsqu'on a la pierre sans la sentir ; car on trouve dans les auteurs de médecine une infinité d'observations qui prouvent qu'un homme peut garder pendant long-tems la pierre dans la vessie , sans s'en appercevoir , & sans éprouver aucun des symptomes qu'elle a coutume d'y causer ; mais il suffit d'avoir observé les effets du remede que je propose , effets qui sont tels , qu'on peut s'en promettre un grand secours dans la pratique de la médecine.

Il est certain qu'il faudroit avoir recours à l'opération de la taille , si l'âge & les forces du malade pouvoient le permettre , & s'il étoit possible de l'y résoudre ; mais si le sujet est cacochyme , si c'est un enfant ou un vieillard , ou bien encore s'il ne peut pas

se déterminer à se faire faire l'opération, ou même s'il n'y a pas de lithotomiste dans le pays, & que les facultés ou l'état du malade ne lui permettent pas d'entreprendre un grand voyage, on pourra faire usage de notre remède avec succès.

Il arrive quelquefois qu'un homme a tous les symptômes de la pierre, qu'on la sent même avec la sonde, & que lorsqu'on vient à faire l'opération, on ne peut pas l'arracher : on a vu aussi plus d'une fois des malades avoir tous les symptômes de la pierre, sans l'avoir cependant, ce qui peut être occasionné par un squirrhe dans la vessie, ou par des matieres dures retenues dans les intestins ; on en trouve plusieurs exemples dans les écrits des médecins : j'ai éprouvé dans ces cas, que l'*uva ursi* étoit un palliatif sûr qui calmoit tous les symptômes.

Il y a une infinité d'observations qui prouvent qu'on peut avoir la pierre, sans qu'on le soupçonne, ce qui arrive sur-tout dans les hernies de la vessie. *Boerhaave* a vu une de ces hernies qui descendoit jusques dans le scrotum. *Bartholin* rapporte que *Jean-Dominique Sala* ayant ouvert le cadavre d'un de ses amis, trouva d'un côté une véritable entérocele, & de l'autre, la vessie dans laquelle il y avoit une pierre, & qui étoit descendue jusques dans le scrotum. *Dekers*, *Stalpart Vander-Viel*, *Fabrice de Hilden*,

Ruifch, *M. Mery*, &c. en rapportent des observations ; on en trouve aussi plusieurs dans les mémoires de l'académie de chirurgie. *Ruifch* a vu la vessie tomber dans le vagin , avec vingt-deux pierres dans sa cavité. On sçait qu'il s'engendre des pierres dans le canal de l'uretre & dans le scrotum , toutes les fois que par quelque accident l'urine vient à s'y porter ou à y séjourner : or il est évident que dans tous ces cas où il est si difficile de porter un jugement assuré sur l'espece de la maladie ; on peut avoir recours à *Puya urfi* , sans courir aucun risque ; c'est ce que je pourrois prouver par un nombre infini de faits , mais l'observation suivante suffira pour cela.

Il y avoit dans l'hôpital des bourgeois un homme de soixante ans , qui avoit été attaqué , il y a dix-huit ans , d'une fièvre accompagnée d'alternative de chaud & de froid , qui lui étoit survenue à l'occasion d'une frayeur & d'un effort violent qu'il avoit fait pour éviter un coup de pied de cheval. Dès le premier frisson , il sentit une douleur violente dans le côté gauche de l'hypogastre , un peu au-dessus de l'anneau des muscles du bas-ventre , qui dura l'espace de trois mois ; au bout de ce tems , on fit une incision dans cette partie ; il en sortit environ douze livres de pus bien conditionné : le mois suivant la plaie se cicatrifa

& se sécha : à peine fix mois furent-ils écoulés, qu'il lui survint une incontinence d'urine qui dura douze ans ; la treizieme année, il éprouva des douleurs qui avoient leur siège dans l'uretre, & qui étoient accompagnées de coliques ; il ne vint cependant à l'hôpital qu'au bout de quatre ans ; ses urines étoient purulentes, chargées de mucosité, & sentoient la saumure pourrie : immédiatement après qu'il les avoit rendues, elles faisoient effervescence avec les acides ; on ne trouva pas de pierre dans la vessie : les grandes douleurs que cet homme souffroit, obligerent d'avoir souvent recours à l'opium : on lui donna l'*uva ursi* ; le quatorzieme jour il lui survint une difficulté d'uriner, accompagnée de douleurs insupportables dans l'uretre, à l'anus & dans les intestins ; l'opium calma ces douleurs, & tout-à-coup il sortit avec une espece d'explosion, comme si quelque chose s'étoit crevé dans l'intérieur de son corps, des urines épaisses qui contenoient une demi-livre de pus, sans que cependant il y eût la moindre pierre, ni le moindre gravier ; depuis ce tems, la douleur s'évanouit peu-à-peu, & les urines reprirent leur cours ; au bout d'un mois & demi, cet homme se trouva délivré de toutes ses douleurs & de son incontinence d'urine : il ne rendit plus de pus, mais ses urines étoient toujours alca-

lines ; ce symptome céda encore au même remède , & il y a six mois qu'il jouit de la santé la plus parfaite. Il seroit difficile de dire précisément quelle étoit la cause de cette maladie ; il est donc démontré par cette observation , que l'*uva ursi* convient non seulement dans la pierre de la vessie , mais encore dans beaucoup d'autres maladies de ce viscere ; il convient aussi dans les coliques néphrétiques ; du moins on peut l'employer sans danger , sur-tout avec les narcotiques : j'ai observé qu'il diminuoit souvent les symptômes , & que quelquefois il guérissoit la maladie.

J'ai démontré dans ma Dissertation sur les fièvres malignes , insérée dans le Journal de médecine du mois de Septembre , que le quinquina étoit le remède le plus efficace qu'on pût employer contre ces maladies. Voici des observations qui prouveront qu'il convient aussi dans plusieurs maladies chroniques.

Une petite fille rachitique qui s'étoit luxée la cuisse à l'âge de trois ans , & qui en étoit restée boiteuse , commença à l'âge de dix ans , de sentir à cette même cuisse des douleurs si violentes , qu'elle jettoit continuellement les hauts cris : il y avoit trois mois que ces douleurs subsistoient , lorsqu'on l'amena à l'hôpital : en l'examinant , nous découvrîmes que toute la partie supérieure

de la cuisse n'étoit qu'un abcès ; elle avoit outre cela une fièvre hectique qui la consommoit : on jugea à propos de donner issue au pus par une petite ouverture , afin d'éviter l'impression de l'air sur ces parties délabrées , & on lui fit prendre chaque jour une demi-once de quinquina incorporé avec du miel : on enveloppa la cuisse dans une grosse étoffe de laine , imbibée d'une forte décoction de quinquina ; ces remèdes guériront l'abcès & la fièvre hectique dans l'espace de trois mois.

Le quinquina n'eut pas le même succès sur un enfant de seize ans qu'on amena à l'hôpital , à la vérité dans un état fort délabré. Il y avoit six ans qu'il avoit reçu sur les reins un coup qu'on négligea , & qui donna lieu à une tumeur qui paroissoit pleine de pus ; cette tumeur subsistoit encore , la fièvre hectique s'étoit mise de la partie , le malade crachoit le pus , en un mot , il avoit tous les symptômes d'une phthisie confirmée. Après avoir ouvert la tumeur pour donner issue au pus , & employé les remèdes les plus appropriés , nous eûmes recours au quinquina ; il parut d'abord lui faire du bien ; mais il survint une diarrhée & une douleur dans l'aîne qui l'emporta. Son cadavre ayant été ouvert , on trouva tout l'interstice des muscles grand dorsal & sacrolombaire ;

ceux du psoas & de l'iliaque interne , remplis de pus ; après s'étant fait jour sous le ligament de Poupart , étoit venu former une poche entre les triceps & le couturier : on pourroit appeller cette espece de phthisie , *phthisie* cellulaire , puisqu'en effet elle n'avoit attaqué que le tissu cellulaire de ces parties.

Voici une observation qui m'a été communiquée par MM. Kestler & Hombourg , l'un médecin , & l'autre chirurgien de leurs majestés Impériales. Une femme de trente-trois ans fut attaquée d'une fièvre continue-putride , à laquelle succéda une fièvre lente qui paroissoit causée par la métastase de la matiere morbifique , à la partie supérieure des cuisses : en effet il s'y forma des ulcères , dans lesquels il s'engendra des chairs fongueuses , de la grosseur d'un œuf de poule ; les deux grands trochanters étoient à nud sous ces excroissances & tariés ; le coccx & le sacrum étoient couverts d'un ulcere fistuleux & fongueux ; cette malheureuse femme avoit perdu le sommeil & l'appétit ; son pouls étoit fréquent , petit & serré ; ses urines étoient troubles & pleines de pus ; sa maladie avoit été jugée incurable par les plus habiles médecins & chirurgiens ; cependant MM. Kestler & Hombourg parvinrent à la guérir dans l'espace de quatre mois , pendant lesquels on lui fit prendre

tous les jours deux onces de quinquina en décoction, qu'on mêloit avec parties égales de lait de chevre.

Le *spina ventosa* est une maladie très-commune dans ce pays. J'ai souvent guéri des enfans de huit à dix ans qui'en étoient attaqués, en leur faisant prendre deux, trois ou quatre gros de quinquina par jour; & lorsque le mal étoit considérable, je fomentois la partie affectée avec une décoction du même remède. Il y a eu cette année dans l'hôpital des bourgeois, dix enfans guéris par cette méthode, dans l'espace de quatre à cinq mois.

Je fus consulté par une femme qui avoit porté pendant quatre ans au sein une tumeur carcinomateuse qui s'étoit enfin ulcérée; elle avoit outre cela une fièvre irrégulière, & une douleur périodique à la mamelle: je lui conseillai le quinquina, dans la vue seulement de diminuer la fièvre & de calmer les douleurs, & pour cet effet j'y ajoutai quelques grains de camphre; non seulement il diminua la fièvre & les douleurs, mais encore le pus qui jusques-là avoit été ichoreux, comme il a coutume de l'être dans les cancers, devint épais & louable: j'insistai, la dureté se fondit, & cette mamelle devint aussi molle & aussi petite que l'autre: il ne reste plus qu'une douleur superficielle, mais très-vive, qui se fait sentir

au plus léger attouchement , au-deffus de l'aréole , & un petit ulcere cutané , à peine visible. Il y a treize mois que j'ai entrepris cette cure , mais cette femme n'a jamais eu recours au remede , que lorsque ses douleurs ont été bien vives , de sorte qu'elle en a à peine fait usage pendant cinq mois , encore n'en a-t-elle pris que trois gros par jour.

M. Mioley , médecin des armées de leurs majestés Impériales , me manda , il y a quelque tems , qu'il employoit avec le plus grand succès , dans les diarrhées produites par un relâchement des intestins , la *lysımachia vulgaris flore purpureo* , qui est la même que la *salicaria* de Tournefort , & le *lythrum* de Linnæus. J'en ai fait l'essai sur dix personnes , auxquelles je l'ai fait prendre en poudre , à la dose d'un gros ou de quatre scrupales deux fois le jour ; après avoir fait précéder un purgatif , elle a parfaitement bien réussi , & ces dix malades ont été guéris en trois ou quatre jours de tems ; si la maladie étoit plus invétérée , il faudroit vraisemblablement plus de tems.

Nous avons fait usage de la machine électrique sur un grand nombre de personnes attaquées de tremblemens produits par le mercure , la plupart étant des doreurs , sur des paralytiques , sur deux filles attaquées de la danse de S. With , & sur une

troisième qui voyoit toujours des mouches devant ses yeux : il y en a eu beaucoup de guéris , le plus grand nombre en a été considérablement foulagé. On a remarqué que l'action de cette machine augmentoit les règles des femmes ; elle n'a produit aucun effet sur un paralytique attaqué de scorbut.

Le mercure sublimé corrosif donné dans l'esprit de froment , suivant la méthode de M. le baron de Van-Swieten , continue à nous réussir ; sur un grand nombre de personnes auxquelles nous l'avons fait prendre , il n'y en a que deux qui ayent salivé.

O B S E R V A T I O N

*Sur une constipation incurable , par M. LE
BŒUF , lieutenant de M. le premier
chirurgien , à Coutras.*

M. Bourseau , notaire royal , & procureur au sénéchal de Coutras , âgé de soixante-six ans , fut attaqué vers le mois de Décembre 1757 , de quelques douleurs de colique , accompagnées de borborygmes qui se faisoient sentir par intervalles. Il les supporta sans employer aucun remède , jusqu'au commencement du mois de Mai suivant , que son estomac se gonfla , son ventre se tendit , & qu'il éprouva une consti-

pation totale : il tenta vainement plusieurs especes de remedes ; il rejettoit tout ce qu'il prenoit, sans pouvoir rien garder ; le hoquet se mit de la partie, & le vomissement devint continuel : on eut recours au mercure, dont on lui fit avaler cinq onces, mais inutilement. Il mourut le sept ou le huit de sa maladie, laissant le médecin, deux de mes confreres & moi persuadés que sa maladie avoit pour cause un volvulus. Pour nous en convaincre, je fis l'ouverture de son cadavre, en présence de MM. Pointet, Chataigner & Joyeux, mes confreres. Nous parcourûmes le canal intestinal que nous trouvâmes rempli de matieres liquides & infectes, jusqu'à la tête du rectum, ou étoit situé l'obstacle que nous cherchions. C'étoit une excroissance charnue qui remplissoit exactement la capacité de l'intestin, dans l'espace de 12 à 15 lignes ; elle avoit une consistance ferme & compacte, mais plus dure au centre qu'à la circonférence ; elle étoit si adhérente aux parois de l'intestin, qu'elle sembloit ne faire qu'un même corps avec lui.

Je crois pouvoir attribuer la production de cette excroissance à la vie sédentaire que M. Bourseau menoit : sa profession de notaire & de procureur, l'obligeoit à être presque toujours assis ; & lorsqu'il avoit un moment de liberté, il l'employoit à jouer

pour se distraire. Dans cette situation , la tête du rectum a dû souffrir une légère courbure très-propre à procurer l'arrêt des sucs nourriciers, dont les parties grossières ont sans doute formé cette tumeur.

DESCRIPTION

D'une fièvre continue d'une espèce particulière , guérie par le quinquina , par M. MERLIN , docteur en médecine de l'université de Montpellier , & médecin de Lille en Flandre.

Mon pere qui fait le sujet de cette observation , âgé de soixante ans , homme replet & fort en apparence ; (je dis en apparence , car on verra ci-après , qu'il n'étoit rien moins que cela ,) eut plusieurs jours avant que la fièvre dont je vais parler , ne se déclarât , de légers frissons de tems en tems ; des lassitudes spontanées ; du défaut d'appétit ; des nausées , des vomissemens qui furent suivis d'une fièvre (a) qui s'établit

(a) Cette fièvre dont les accès tiercenaires avoient beaucoup de ressemblance entr'eux , & dont les quotidiens quadroient parfaitement ensemble , m'a paru être la *fièvre hémitritée* , qui , selon M. de Sauvages , dans ses classes de maladies , « est un » genre de fièvre redoublante , qui redouble cha-

par un frisson marqué, par la soif & ensuite par la sueur; ces signes sembloient bien annoncer une fièvre intermittente, que plusieurs circonstances qui suivirent immédiatement, me firent soupçonner d'un mauvais caractère, si effectivement elle devoit avoir lieu: quoiqu'après ce premier accès, il y eût beaucoup d'allegement, la fièvre néanmoins continua, avec moins de force à la vérité, & ne se termina pas par un sommeil paisible & par cette apyrexie, qui paroît être le signe distinctif ou caractéristique des fièvres intermittentes-légitimes (a).

Le second jour, l'accès reparut avec plus de violence & fut plus long: il y eut nausées, vomissemens, grande gêne & douleur dans la respiration; expectoration de crachats mêlés de sang; soif ardente, disparates.

Le troisieme jour fut moins orageux & assez semblable au premier, si j'en excepte le frisson, qui, dès ce jour-là disparut, pour ne plus se faire sentir dans les accès suivans.

L'accès du quatrieme jour réveilla tous

» que jour, comme l'*amphymere*, & tous les
 » trois jours aussi, comme la *tristée*, mais dont les
 » paroxysmes tiercenaires, sont accompagnés de
 » froid plus ou moins grand.

(a) *Tum ultimò ingens plerumque sudor; remissio omnium symptomatum, urina crassa, sedimentum lateri contuso simile, somnus, apyrexia, lassitudo, debilitas.* Boerhaav. §. 751. aph.

les symptomes du second, mais avec plus de véhémence : le délire fut décidé, quoique de tems en tems le malade s'en apperçût ; le visage & le col étoient rouges, enflés ; les yeux allumés ; l'accablement extrême ; la respiration laborieuse ; le pouls ne correspondoit pas à la violence des symptomes ; car dans les *accès tiercenaires*, il n'avoit ni plus de force, ni plus de volume que celui d'un homme en santé ; & dans les *amphymerins*, il étoit très-petit & très-foible : les urines de ce jour-là & des précédens étoient hautes en couleur, sans sédiment ; point de sommeil, qu'un assoupissement comateux, avec embarras dans la gorge.

Le cinquieme jour ne fut pas aussi favorable, que je devois naturellement m'y attendre ; l'amphymerine ne fut pas aussi traitable que les autres jours : à peine permit-elle que le malade pût prendre ce jour-là, selon la nécessité apparente de son état, les arrangemens convenables pour le temporel & pour le spirituel : en un mot, la nature étoit prête à succomber ; il falloit agir & s'opposer vigoureusement à la rapidité de la maladie ; mais que faire ? Le malade, au troisieme jour, avoit été amplement purgé par un apozeme de tamarins, de manne, de sel végétal & de fyrop violet ; les boissons, dans les accès tiercenaires,

étoient de la limonade au vin, la décoction de tamarins, le tamarin même en marmelade; dans les accès amphymériques au contraire, c'étoit la limonade à l'eau & les autres aigrelets végétaux; que faire, dis-je? Falloit-il tirer du sang? La foiblesse du poulx, la débilité, un corps assez habitué à la biere, au vin & aux liqueurs spiritueuses, toutes ces circonstances sembloient former d'assez puissans obstacles pour que j'y renonçasse: me défiant cependant de moi-même, dans l'incertitude du parti que j'avois à prendre dans une position aussi délicate, j'appellai à mon secours les médecins de la société dont j'ai l'honneur d'être membre. Ces MM. après avoir mûrement pesé l'état du malade, avouèrent tous unanimement que la saignée ne paroïssoit nullement praticable. Il fut décidé d'attaquer la maladie par des remèdes toniques, restaurans, fébrifuges: à cet effet, nous ordonnâmes une infusion de quinquina dans le vin blanc, qui, à la dose d'une pinte, fit entièrement disparoître la fièvre; le malade en continua l'usage pendant quelques jours; les forces & l'agilité revinrent bientôt; la nature reprit en tout le dessus & rentra dans ses fonctions, avec toutes les conditions nécessaires pour constituer un homme sain; à cela près cependant que la langue resta un peu chargée de jaune, & qu'il y avoit douleur

D'UNE FIEVRE CONTINUE. 129
au fondement, ce qui annonçoit les hémorrhoides, auxquelles le malade avoit été sujet déjà trois ou quatre fois; pour en favoriser l'écoulement, & enlever les restes de la sabure contenus dans les premières voies, nous employâmes l'hiera-picra de Galien & la crème de tartre unis avec le syrop de chicorée.

Nota. La guérison de cette maladie est remarquable en deux points : premièrement, parce que l'on s'est abstenu de la saignée, qui paroît à la plupart des médecins la base essentielle de la cure de toutes les maladies aiguës : secondement, par l'effet prompt & notable du quinquina, qui a été tel que l'on n'a eu presque plus rien à faire dans un sujet, en qui la maladie sembloit devoir laisser des suites à combattre.

OBSERVATION

Sur la vertu que la racine de fougere mâle a de procurer l'expulsion des fœtus hors de la matrice, par M. OLIVIER, médecin à Saint-Tropez.

Je fus appelé, il y a environ trois ans, pour voir quelques malades à Ramatuelle. On me pria de visiter une pauvre femme

Tomè XII, I

attaquée d'une fièvre putride-vermineuse ; elle étoit pour lors au septieme jour de sa maladie & dans le fixieme mois de sa grossesse , sans sentir remuer son foetus. J'examinai l'état de son ventre , & j'observai que , lorsqu'elle se couchoit sur l'un des deux côtés , il portoit pour lors sur le lit , & y appuyoit en entier ; d'ailleurs elle sentoit balloter dans son ventre un corps qui suivait tous les mouvemens qu'elle faisoit : cela me persuada que le foetus étoit mort , & me fit penser qu'il étoit nécessaire de débarrasser cette malheureuse de ce poids inutile , qui , en croupissant dans la matrice , pouvoit en altérer le tissu , & porter dans les humeurs des miasmes capables d'entretenir & d'augmenter la fièvre , supposé même qu'ils n'en fussent pas la cause.

J'avois lu dans Aëtius , que la racine de fougere mâle avoit la vertu d'expulser les foetus morts , & même de faire périr les vivans : *Fœtus vivos interficit , mortuos extrudit.* C'étoit ici le cas de vérifier cette propriété , d'autant mieux que je prescrivois en même tems un vermifuge indiqué dans la maladie : je prescrivis donc une forte décoction de fougere mâle , en tisane ; son effet fut si prompt , que dans la journée , la malade rendit son foetus entier , dont l'épiderme étoit enlevé , ce qui prouve qu'il ne vivoit plus depuis plusieurs jours ; cet avortement lui rendit la santé.

Cette propriété peu connue de la fougere, mérite d'être rendue publique, afin que les médecins ne s'exposent pas au malheur de faire avorter les femmes enceintes, à qui ils pourroient la prescrire comme vermifuge.

E X T R A I T

Du Mémoire sur la maniere la plus simple & la plus sûre de rappeler les noyés à la vie, qui a remporté le prix, au jugement de l'académie des sciences de Besançon, par M. ISNARD.

Il n'est pas douteux que plusieurs de ceux que l'on retire de l'eau, sans aucun signe de vie, seroient préservés d'une mort prochaine, si on leur donnoit des secours dirigés par la science & par un zèle éclairé. Pour pouvoir indiquer des soins efficaces aux malheureux qu'on a retirés de l'eau, & ne point leur en administrer de préjudiciables ou d'inutiles, il faut d'abord connoître la cause de la mort des noyés : il n'est pas douteux, d'après les expériences de M. Louis, que la cause de la dilatation des bronches & de la mort, est l'eau qui y entre. Ce fait est démontré par la submersion de plusieurs animaux, dans lesquels,

après leur mort, on a trouvé les poumons gonflés & noirs, la cavité des bronches & de la trachée-artere pleine d'une eau noire. Il résulte des différentes expériences faites sur ce sujet, 1^o que la dilatation & le gonflement des bronches du poumon, ne sont causés que par l'eau que les noyés ont inspirée, & que cette eau en remplissant les bronches, en a chassé l'air qui y étoit renfermé; 2^o que la circulation du sang n'a cessé qu'au défaut du nouvel air, qui pousse le sang dans la veine pulmonaire, pour le conduire au cœur; 3^o que le cerveau est engorgé par le sang artériel plus abondant en cette partie où il a réflué, à mesure que son cours a été arrêté dans les autres vaisseaux.

D'après ces principes, les secours que l'on peut leur donner ne tendent qu'à rétablir la chaleur naturelle & la circulation arrêtée; qu'à débarrasser la poitrine & le cerveau du sang dont ils sont engorgés, à vider les bronches du liquide qui a été inspiré.

M. le Baron de Haller a tenté avec succès la saignée à la jugulaire, aussi est-elle très-efficace. Il en est de même des vomitifs, des frictions faites sur tout le corps pour rétablir la circulation, de la fumée du tabac que l'on insinue par l'anus dans les intestins, ou par la bouche, d'un suppositoire

de tabac , des peaux de moutons nouvellement écorchés , des cendres de bois neuf dont on couvre le moribond qu'on retire de l'eau. Ces moyens sont les seuls qui conviennent , & sont préférables à ceux que l'on emploie vulgairement , comme de suspendre les noyés la tête en-bas , de les secouer , & agiter violemment , ce qui ne peut que chasser le sang vers la tête , & accélérer la mort. Voici un exemple qui prouve la bonté de la méthode que l'on propose.

M. de Sabran , depuis si célèbre par le fameux combat qu'il soutint seul contre plusieurs vaisseaux Anglois , & qui fit dans cette occasion des prodiges de valeur & de courage , eut une fregate de son escadre qui fut tellement dominée par le gros tems , qu'elle faisoit environ cinq lieues par heure. Un matelot qui travailloit à la manœuvre fut précipité dans la mer par un coup de vent. Il fit des vains efforts pour se sauver. On le retira de l'eau , & on le ramena à bord sans beaucoup d'espoir de lui donner la vie. Le capitaine connoissant le prix des hommes , ordonna qu'on en prit tout le soin possible , persuadé qu'il étoit qu'on pouvoit rappeler les noyés a la vie , quoiqu'ils aient été plusieurs heures dans l'eau. On enveloppa ce matelot dans des peaux de moutons écorchés dans le moment : cette chaleur naturelle le ranima peu-à-peu : à l'aide

de la saignée de la jugulaire, des vomitifs, de la fumée du tabac qu'on lui insinua dans les intestins par le fondement, la circulation se rétablit, & il fut rappelé à la vie, ainsi que par les frictions.

Quand le noyé a donné des signes de vie, il faut continuer les saignées, si elles sont nécessaires; si la respiration n'est pas libre, on excitera le vomissement par les potions expectorantes émétisées, l'oxymel scillitique & semblables médicamens dirigés suivant les cas par la prudence des gens de l'art.

La fameuse expérience de M. Dumolin, médecin à Cluny, n'est pas à négliger. Les cendres, le sable échauffé en été, sur-tout celui de la mer qui est impregné de sels, ou qu'on échauffe avec des broffailles ou des débris de bois, les cendres de charbon de pierre, les terres bitumineuses, les fientes desséchées, le sel marin réduit en poudre sont d'une très-grande efficacité pour envelopper les noyés. Ainsi on doit en faire usage pour suppléer aux autres secours dont on pourroit manquer. On ne sçauroit mieux faire, quand on le peut, d'employer tous ces secours à la fois, ou ceux qui sont les plus faciles, jusqu'à ce qu'on puisse pratiquer les autres.

Le premier soin qu'on doit observer au sujet des noyés, c'est de les couvrir sur le

champ , de les tirer du froid , de les approcher du feu par degrés , de leur infuser de la fumée de tabac par les narines , de leur faire respirer des eaux spiritueuses , de l'alcali volatil , de pratiquer la saignée à la jugulaire , des frictions par-tout le corps ; de leur donner des vomitifs huileux , de les couvrir de cendres , & de soutenir la circulation ensuite avec du vin & des cordiaux. Nous publions avec satisfaction ce prospectus curatif pour l'avantage des noyés , afin que tout le monde puisse dans les campagnes , dans les villes maritimes & sur la mer leur donner facilement du secours.

OBSERVATION

Sur une conformation extraordinaire du cordon ombilical qui a causé la mort du fœtus , par M. REGIS , chirurgien à Montpellier

Je fus prié par une sage-femme de cette ville , de voir une femme en travail , chez qui elle m'accompagna : nous la trouvâmes couchée dans son lit , se plaignant d'une perte assez considérable qui duroit depuis trois jours. A peine fûmes-nous arrivés , qu'elle ressentit des tranchées & une forte

envie d'aller à la selle, qui l'obligea de se mettre sur un bassin : après un léger effort, elle rendit par le vagin un corps assez considérable, qu'elle prit pour un caillot de sang ; m'étant fait apporter le bassin, je trouvai au fond un corps mollasse & charnu, de la grosseur du poing, & de la longueur d'environ trois pouces ; l'ayant bien lavé, je l'ouvris dans sa longueur : je ne fus pas peu étonné d'y trouver un enfant mâle très-grêle, mais bien conformé, quoique presque entièrement desséché.

Je demandai alors à la mere depuis quels tems elle croyoit être enceinte ; elle me répondit qu'elle devoit être à la fin de son neuvieme mois ; qu'elle avoit eu les mêmes marques & éprouvé les mêmes symptômes que dans ses autres grossesses : elle ajouta qu'elle avoit douté plus d'une fois de sa grossesse, parce que son ventre ne grossissoit pas comme à l'ordinaire, & qu'elle ne sentoit pas remuer son enfant ; elle avoua cependant qu'elle avoit éprouvé quelques légers frémissemens dans sa matrice.

Sur ce récit, j'examinai de nouveau l'enfant & ses enveloppes ; j'aperçus alors dans le cordon ombilical une espece d'entrelacement qui me parut fort singulier ; il étoit produit par un lien membraneux qui avoit son origine dans la partie charnue du placenta, à deux travers de doigt de celle

du cordon ; dans cet endroit , il étoit mince & large d'environ deux travers de doigt ; ses fibres se réunissoient ensuite & formoient un corps rond , de la grosseur d'une ficelle , & ayant l'air d'un nerf très-solide ; après un petit trajet , il s'entortilloit autour du cordon auquel il étoit uni par un tissu cellulaire très-serré , & lui faisoit faire dans l'intervalle , des étranglemens , des especes de bosses qui ressembloient à des varices : enfin , après avoir accompagné le cordon dans tout son trajet , il alloit s'épanouir , en forme de patte d'oie , sur le dos de l'enfant , vers la onzieme ou douzieme vertebre du dos , entraînant avec lui ce cordon ombilical , jusqu'à trois travers de doigt de son insertion , ce cordon revenoit ensuite se terminer à l'ombilic , ce qui lui faisoit faire une espece de demi-ceinture à l'enfant.

Il n'est personne qui ne voie que ce lien qui a dû se former , lorsque le fœtus est venu à se développer , a nécessairement produit dans les vaisseaux ombilicaux des étranglemens , qui , en interceptant le cours du sang du placenta au fœtus , a dû faire périr celui-ci dans les premiers mois de la grossesse ; mais ce qu'il y a d'étonnant , c'est qu'il ait pu se conserver si long-tems dans la matrice , sans se corrompre ,

OBSERVATION

Sur un spina bifida, par M. HENRY, chirurgien à Auxerre.

Une femme d'Arc-sur - Eure, accoucha le 17 Avril 1738 assez heureusement d'une fille.

Je fus appelé le second jour de sa naissance pour la voir ; l'ayant examiné , je trouvai une tumeur molle & assez considérable, qui occupoit toute la partie postérieure des vertebres dorsales & lombaires : je touchai cette tumeur, pour tâcher d'en découvrir la profondeur, mais je ne pus atteindre rien de solide ; ce qui me fit croire d'abord qu'il pouvoit y avoir séparation du corps des vertebres , tant parce que je prenois les apophyses transverses pour l'épine, que je croyois être divisée en deux, qu'à cause que les vertebres cervicales étoient à l'ordinaire dans ce sujet ; mais je fus dé trompé par l'examen que je fis de son cadavre , après sa mort qui arriva le lendemain.

Je commençai donc par ouvrir la tumeur ci-dessus, & il en sortit une grande quantité de pus , d'une odeur insupportable ; & l'ayant vuïdé, je disséquai le kiste qui renfermoit cette humeur : il se trouva que c'étoit

l'enveloppe commune & propre de la moëlle épiniere ; l'ayant suivi, je remarquai qu'il se terminoit à la premiere vertebre cervicale, en suivant son canal ordinaire ; enfin, après avoir nettoiyé cette cavité, j'apperçus une grande fosse naviculaire, comme si un instrument tranchant porté perpendiculairement, eût emporté toutes les apophyses épineuses, avec au moins les deux tiers des apophyses transverses ; en sorte qu'il ne restât plus que le corps des vertebres dorsales & lombaires, n'ayant pas même épargné les cornes de l'os sacrum, ni la substance osseuse qui forme le canal de la moëlle, de sorte que le canal de la moëlle épiniere se trouvoit totalement détruit depuis la premiere vertebre cervicale.

Les muscles épineux & dorsaux, au lieu d'avoir leurs attaches fixes aux parties emportées, les avoient aux parties latérales du corps de chaque vertebre & de ce qui restoit des apophyses transverses.

Je conserve cette piece : on y voit cette fosse naviculaire, fort lisse & polie, ayant une espece de cartilage très-blanc, qui la tapisse depuis le commencement de sa division, jusqu'au coccix.

OBSERVATION

Sur une tumeur singulière à la tête, qu'un enfant apporta en venant au monde, par
M. CHEMIN, chirurgien à Evaux.

Le 20 Avril 1757, je fus appelé à deux lieues de chez moi, pour voir un enfant qui n'étoit né que depuis huit jours : au moment de sa naissance, on lui avoit trouvé sur le pariétal gauche, une tumeur qui en occupoit presque toute l'étendue ; elle étoit molle, indolente, & on y sentoit une espèce de fluctuation.

Je ne sçus d'abord que penser de la nature de cette tumeur, parce que je sentois tout autour un cercle osseux qui me fit conjecturer que l'ossification ne s'étoit pas achevée dans cette partie ; je ne sçavois si je devois la prendre pour une hernie du cerveau, ou pour un anévrysme faux, produit par la rupture de quelque petit vaisseau : on sçait que cette espèce d'anévrysme n'est pas accompagnée de battemens, comme l'anévrysme vrai : afin de m'assurer mieux de la nature du mal par le progrès qu'il pourroit faire, je l'abandonnai à elle-même pendant cinq jours ; elle n'augmenta pas, ce qui me confirma dans l'idée où j'étois,

que c'étoit une hernie plutôt qu'un anévryfme, qui auroit indubitablement augmenté dans cet efpace de tems. D'après cette idée, je fis appliquer fur la tumeur des compreffes très-épaiffes, imbibées d'eau de-vie de lavande, que j'affujettis feulement avec un bonnet & un bandeau autour de la tête, pour foutenir le bonnet : je recommandai à la mère de les y laiffer trente-fix heures, fans les remouiller, afin que venant à fe deflécher, elles fifsent une légère compreffion : après avoir levé le premier appareil, je lui enjoignis d'arrofer les compreffes de deux jours l'un; ce qui ayant été exécuté, la tumeur difparut au bout de trois femaines : pendant, ce tems-là le pariétal s'offifia, ce que je fentois par la dureré qu'il acquéroit de jour en jour; le grand cercle que j'avois fenti d'abord, s'effaça peu-à-peu, il n'en refta qu'un petit, qui ne difparut entièrement qu'au bout de neuf mois.

Quoique j'aie regardé & traité cette maladie comme une hernie du cerveau, je laiffé cependant au lecteur à décider de fa véritable efpece; qu'on me permette feulement de faire les deux réflexions fuivantes : Si c'étoit un anévryfme faux, je conviens que la compreffion auroit pu en arrêter les progrès, mais que feroit devenu celui qui auroit été épanché ? Au contraire, en fuppofant que c'étoit une hernie du cerveau, la molle compreffion que les compreffes ont dû faire,

a d'abord soutenue cette partie, ensuite elle a rétabli le ressort des vaisseaux dilatés, le tissu de l'os n'étant plus distendu au-delà de ce qu'il devoit être, s'est à la fin durci & ossifié.

On m'objectera peut-être que les hernies du cerveau ne sont pas possibles, puisqu'il ne s'en fait point à la fontanelle, quoiqu'il y ait des sujets dans lesquels elle ne s'ossifie qu'au bout de quelques années; mais cette objection tombe d'elle-même, lorsqu'on fait attention que la portion de la dure-mère qui répond à cette fontanelle, est très-forte & même double, puisqu'elle forme la faux; il n'est donc pas étonnant qu'elle résiste à la pression du cerveau, & qu'elle s'assujettisse aussi efficacement que la portion osseuse du crâne.

O B S E R V A T I O N

Sur une opération du bubonocèle, dans laquelle l'on a retranché la plus grande partie de l'épiploon gangrené, sans y faire aucune ligature, & à la suite de laquelle le malade a rendu par le fondement, plusieurs lambeaux de la tunique intérieure du canal intestinal; par M. CAMPARDON, maître en chirurgie, à Marseube.

Je fus appelé le 2 Août 1748, pour

M. Bouffigues , avocat au Parlement , résidant dans la ville de Galan , éloignée de mon domicile de quatre lieues. Il étoit atteint depuis quatre jours d'un étranglement de hernie complete caractérisé par tous les symptomes ordinaires. On avoit mis en œuvre , mais sans succès , les différens moyens qu'on a coutume d'employer pour faire la réduction des parties. A mon arrivée chez le malade , vers midi , je lui trouvai le poulx petit & languissant , la face exténuée & cadavéreuse , la voix presque toute éteinte : son aspect , en un mot , représentoit un agonisant. D'ailleurs ayant jetté les yeux sur la tumeur herniaire , j'observai qu'elle étoit grosse comme la tête , flasque , & cédant légèrement à l'impulsion des doigts ; la peau qui la recouvroit étoit d'une couleur rouge tirant sur le livide , ce qui me fit augurer que les parties contenues dans le sac herniaire , étoient déjà gangrenées.

L'extrême épuisement du malade que je voyois pour la première fois , me faisoit craindre de le voir périr entre mes mains ; mais encouragé par M. Dassy , médecin ordinaire , & beau-frere de M. Bouffigues qui m'assura que le sujet étoit bien constitué , & encore en état de supporter l'opération , ne voyant d'ailleurs

d'autre ressource pour garantir ce malade d'une mort infaillible, je me déterminai à la faire sur le champ, après avoir déclaré aux parens & aux assistans le prognostic douteux que nous portions sur son succès.

L'appareil préparé, je mis la main à l'œuvre; en présence de M. Daries, juge royal, de M. Daries, procureur du Roi, beau-frere du malade, de M. le vicaire du lieu, & de plusieurs autres personnes de considération. Aidé de M. Ferrou, chirurgien, qui jusques-là avoit été le chirurgien du malade, j'incisai les tégumens, la graisse, les feuillet cellulaires du péritoine & le sac herniaire, selon la méthode ordinaire. Je trouvai que la plus grande partie de l'épiploon & une grosse portion de l'intestin colon formoient la descente. L'épiploon étant tombé en mortification, j'en retranchai tout ce qui me parut gangrené. La pourriture y avoit fait tant de progrès, & je fus obligé de le couper si près de ses attaches avec l'arc du colon, qu'il ne me resta point d'espace pour placer aucune ligature. Cet épiploon gangrené & retranché remplissoit une assiette en pyramide. Quant au boyau, il me parut légèrement enflammé, gonflé, tendu & plein de matières dures. Je voulus faire quelque tentative en les pressant doucement, & successivement

cessivement avec mes doigts pour les ramollir & les rendre plus coulantes ; espérant par-là , pouvoir réduire l'intestin , sans dilater l'anneau , après le retranchement prodigieux que j'avois fait à l'épiploon ; mais ayant senti un peu de résistance par la dureté des matieres fécales , je ne voulus point insister sur cette pression , quoique bien douce & modérée , craignant d'augmenter l'inflammation de l'intestin. J'aimai mieux me déterminer à la dilatation de l'anneau qui se trouvoit encore trop étroit pour permettre la rentrée du boyáu. Je coupai donc en débridant le pilier supérieur de cet anneau , & je réussis facilement ensuite à la réduction de l'intestin. Au lieu de la pelotte ordinaire , je crus devoir introduire dans cette ouverture une tente mollette & menue , pour ménager une issue libre aux matieres qui auroient pu s'épancher dans la capacité du ventre , à la suite de la section de l'épiploon ; j'appliquai mon appareil à l'ordinaire sans omettre les embrocations qu'on a coutume de faire sur le ventre en pareil cas. Le malade soutint cette opération avec plus de courage que je n'avois osé l'espérer. Bientôt après il se vuïda copieusement par les selles , & sans le secours d'aucun purgatif. Cela n'empêcha point que son ventre ne devînt un peu

flatueux & boursofflé , sans cependant être tendu , ni douloureux , excepté dans la région épigastrique tirant sur l'hypocondre droit , où la douleur étoit bornée dans un espace de l'étendue d'une petite main. (J'ai cru que ce point douloureux répondoit à la portion de l'intestin , qui avoit été comprise dans la hernie , & où lors de l'opération , j'avois remarqué de l'inflammation.) Ces accidens joints à une grosse fièvre qui survint bientôt au malade , nous firent recourir sans retardement à la saignée. Elle fut réitérée deux fois le lendemain ; malgré ce secours la fièvre redoubla le soir du même jour , c'est-à-dire , le 3 d'Août , surlendemain de l'opération. Les évacuations abondantes qui se continuoient par les selles , dégénérèrent en une diarrhée opiniâtre qui avoit commencé de se montrer au malade avant l'accident de l'étranglement , & qui n'avoit cessé que par l'interception du canal intestinal. M. Bouffigues dans cet état avoit l'estomac paresseux & embarrassé , l'haleine puante , la langue pâteuse ; tous ces symptômes présentèrent à M. le médecin l'idée d'une fièvre putride. Il la combattit par les moyens que son habileté & son zèle pour le malade lui suggéroient. .

Quant à la place , je ne levai l'appareil que le quatrième Août , surlendemain du jour de l'opération : je le trouvai mouillé

SUR UNE OPÉR. DU BUBONOCÈLE. 147
de quelque peu de sang & de sérosités mê-
lés, sans qu'il y parût encore aucune mar-
que de suppuration; les chairs étoient pâ-
les & blanchâtres. Ayant retiré la tente de
l'anneau, je n'en vis sortir aucune matiere
purulente, non plus que dans la suite des
pansements. Cependant la fièvre avec ses
redoublemens & la diarrhée subsistoient;
le ventre étoit toujours gonflé & bouffi,
mais exempt de tension; il n'étoit même
que peu douloureux dans le point marqué.
Après avoir retiré la premiere tente, de l'ou-
verture de l'anneau, j'y en introduisis une
seconde trempée dans un mélange d'huile
rosat & de jaunes d'œufs. Je pansai la plaie
avec un digestif un peu animé; on réitéra
ce pansement le 5, le 6 & le 7, sans qu'on
distinguât aucune marque de pus, mais seu-
lement quelque peu de matiere séreuse. Le
8, les bords de la plaie parurent un peu
humides. Le 9, l'appareil fut un peu plus
mouillé. Le 10, la suppuration commença
à être sensible. Le 11 & le 12, la plaie
suppura médiocrement, mais les matieres
étoient un peu sereuses. Le 13, le malade
rendit par le fondement, & fut la fin
de l'action d'un purgatif un corps mem-
braneux de l'étendue de deux pièces
de vingt-quatre sols. Après l'éjection de
ce lambeau, les redoublemens de la fié-
vre & la diarrhée perdirent un peu de leur

violence. Pour achever de combattre ces symptomes , on insista sur l'usage des purgatifs , des absorbans , des cordiaux , &c.

Pendant l'intervalle du 13 au 20 Août , la suppuration devint plus abondante & plus louable ; le ventre parut moins météorisé & sans douleur. Le 20 , M. Bouffigues rendit un autre corps membraneux plus épais , & moins large que le premier , par l'effet d'un purgatif qu'il avoit pris le même jour. Vers ce tems-là la fièvre céda presque entièrement ; la diarrhée devint extrêmement modérée ; la langue du malade dépoussa sa saburre ; son ventre devint souple & mollet ; la suppuration de la plaie étoit bien conditionnée ; les chairs étoient rouges , fermes & grainues. Toutes ces circonstances favorables donnerent l'espérance d'une guérison heureuse & prochaine ; cependant la petite fièvre & la diarrhée ne disparurent totalement que vers le 23 Août. On permit alors au malade de manger quelque potage , & peu-à-peu on le fit passer à l'usage des alimens plus solides. Au moyen de ce régime on voyoit d'une maniere sensible qu'il reprenoit ses forces & ses chairs. Sa plaie fut entièrement cicatrisée le 20 Septembre , par l'usage du seul baume d'Arcéus , sans qu'il fût besoin de se servir jamais d'aucune escarrotique. Depuis ce tems-là M. Bouffigues a recouvré son embonpoint

& sa premiere force. Il fait parfaitement toutes ses fonctions naturelles, & quoiqu'agé d'environ 60 ans, il jouit encore aujourd'hui de la plus brillante santé.

Un fait singulier a particulièrement fixé mon admiration dans le cours de cette curation : c'est le retranchement de la plus grande partie de l'épiploon, sans qu'il m'ait été possible d'y faire aucune ligature, & sans que ce défaut ait été suivi d'aucun épanchement sensible dans la capacité du bas-ventre ; car nous n'avons jamais vu couler aucune matiere purulente, sanieuse, ni fereuse, par l'ouverture de l'anneau du muscle oblique externe, malgré le soin que nous avons pris d'y tenir une tente introduite pendant quelque tems. Le retranchement d'une partie si considerable a-t-il pu se faire, sans que les arteres qui s'y distribuent aient fourni quelque peu de sang ? La plaie qui a procédé de cette section a-t-elle pu guérir sans suppuration ? Le sang & les matieres purulentes n'ont-elles pas dû s'épancher dans la capacité du ventre ? Et si ces suc's épanchés ne se sont pas vidés par l'ouverture de l'anneau, par quelle voie la nature a-t-elle pû les évacuer ? S'il m'est permis de hazarder mes conjectures sur ces questions qui se présentent naturellement, voici ce que j'en pense.

Je remarquai lors de la section de l'épi-

plœon que ses arteres ne rendoient presque pas de sang ; cela venoit sans doute de ce que ce viscere étoit tellement gorgé , que le sang par son arrêt s'étoit comme coagulé dans ses vaisseaux , & par conséquent il ne pouvoit couler , du moins qu'en petite quantité. Cette coagulation du sang aura , pour ainsi dire , bouché l'orifice des vaisseaux divisés , & préparé de cette maniere leur consolidation. Mais quoique le coagulum du sang ait pu boucher l'ouverture des arteres sanguines , il paroît bien difficile qu'elles n'aient laissé échapper quelques globules rouges ; dans ce cas ce sang & les matieres purulentes que la suppuration de l'épiploœon a dû fournir , n'auront pas manqué de s'épancher dans les replis de la surface extérieure des intestins les plus voisins de la section ; & comme la portion du colon , auprès de laquelle le retranchement a été fait , en reprenant sa place naturelle , est remontée d'environ un pied ; cet éloignement n'aura pas pu permettre aux fucs épanchés d'être rejettés au-dehors par l'ouverture de l'anneau. Ces fucs épanchés , après avoir été affinés & divisés , n'auroient-ils pas pu être repompés par les pores absorbans du mesentere , des intestins & du péritoïne , & remêlés de cette maniere dans la masse des humeurs ? La résorption de ces matieres , tant qu'elle a duré , n'au-

roit elle pas pu servir d'aliment à la fièvre ; & contribuer aussi à la persévérance de la diarrhée ?

A l'égard des lambeaux membraneux que M. Bouffigues a rendus par le fondement , nous les avons regardés comme des exfoliations de la tunique intérieure , ou de quelques valvules du colon , dont l'inflammation n'ayant pu se résoudre après la réduction des parties , s'est terminée par pourriture. On connoît tant d'exemples de ces sortes d'exfoliations , que nous n'avons pas cru devoir faire des remarques particulières sur celles-ci.

OBSERVATION.

Sur une rétention d'urine , avec un ver velu , tiré de l'uretre d'un homme , par M. LEAUTAU , chirurgien-juré de la ville d'Arles , ancien chirurgien-major de l'hôpital-général du Saint-Esprit de la même ville.

Le 10 du mois de Juin de l'année 1752 , le nommé Jean - Louis Richaud , travailleur , natif de Cavaillon , âgé de quarante-huit ans , d'un tempérament robuste & replet , fut conduit à l'hôpital de cette ville d'Arles , pour une rétention d'urine des plus

violentes, qu'il avoit depuis six semaines, avec pissement de sang, vomissement & douleur à la région lombaire droite; pendant tous ces premiers accidens, il fut saigné cinq à six fois, & mis dans les bains; les boissons adoucissantes, les lavemens & les cataplasmes anodins & émolliens furent mis en usage: il urinoit quelque peu, attendu que le rein gauche faisoit encore ses fonctions; mais environ trois semaines après, les douleurs n'étoient plus que dans la région hypogastrique, & par intervalle, à l'uretère; & les deux derniers jours, il survint une suppression totale d'urine, avec une douleur insupportable. Je fus appelé pour le sonder; j'aperçus à l'extrémité de l'uretère quelque chose qui paroissoit, & qui le bouchoit entièrement: je le tirai avec mes pinces ordinaires; ce fut un ver plein de petits poils, de la grosseur d'une grosse plume à écrire, de la longueur d'environ cinq pouces, d'une couleur fort brune, qui avoit la figure d'une aiguille, que j'ai conservé dans l'esprit de vin; d'abord que je l'eus retiré, les urines qui étoient sanguinolentes, coulerent avec tant de profusion, qu'il n'en resta plus dans la vessie. Je le fis user pendant quelque tems d'une boisson adoucissante & apéritive; il fut guéri entièrement de cette maladie, sans aucun retour, & il jouit actuellement d'une parfaite santé & d'un bon embonpoint.

EFFET salutaire des frictions mercurielles dans la guérison de plusieurs ulcères , à la suite d'un lait répandu , par M. COLLA , lieutenant de M. le premier chirurgien du roi , à Draguignan,

Il y a environ trois mois qu'on m'amena de Fréjus, distant de quatre lieues de Draguignan, une femme âgée de cinquante ans, sur une charrette : elle est épouse du sieur Aubert, négociant à Fréjus. Elle avoit ses jambes dans un état pitoyable, couvertes de vieilles plaies & d'emplâtres de toutes espèces.

Je questionnai soigneusement cette malade & son mari, pour connoître l'origine de ce mal. Je ne pus rien découvrir qui me fît croire qu'il y eût du mal vénérien. Le résultat de leurs réponses, fut que cette femme, il y a environ sept ans, nourrissoit son dernier enfant, qui mourut quelques mois après sa naissance; elle se contenta de donner du lait pendant quelques jours à divers enfans; elle se laissa bientôt de cet exercice, & ne prit aucune précaution pour faire passer son lait. Peu de tems après, le lait fit sur elle les ravages ordinaires : son corps devint tout pourpré; elle se flattoit, mal à propos, que l'éruption étant

faite, elle n'avoit plus rien à craindre. Une fièvre lente, qui la réduisit à l'extrémité, la désabusa bientôt de son erreur; elle traîna cette fièvre pendant deux ans, au bout desquels elle eut une érysipele très-enflammée à une jambe: les diverses saignées qu'on lui fit à cette occasion, & les purgatifs qu'on lui donna, suspendirent pour quelque tems le cours des ravages de son lait épanché: elle eut quelques mois de repos & d'une guérison apparente, à l'exception des taches pourprées de ses jambes, qui n'avoient jamais disparu, mais qui tout à coup devinrent autant d'ouvertures qui se tournerent en ulcères; ils duroient depuis trois ans, & avoient résisté à tous les emplâtres qu'on avoit mis en usage pour les cicatrifer, & qui lui causoient de vives douleurs nuit & jour: la fièvre lente, la maigreur, le marasme & l'épuisement de cette malade, ne me permirent pas de prendre des longs détours pour purifier une masse de sang si viciée: je la préparai sur le champ aux frictions mercurielles, par les préliminaires convenables, & je commençai cette opération peu de jours après son arrivée: j'ai ménagé les frictions pendant deux mois, au point d'empêcher toujours la salivation, afin de donner le tems au mercure de rouler jusqu'à parfaite guérison: ses plaies ont été parfaitement cicatrifiées.

tristées en deux mois ; la fièvre a disparu , l'appétit lui est revenu , ses forces se sont rétablies ; & le 15 de ce mois , c'est-à-dire , environ trois mois après son arrivée à Draguignan , elle est retournée à Fréjus , guérie au-delà de ses espérances.

OBSERVATION

Sur une chute accompagnée d'un accident très-singulier , par M. CONTENSON , fils , maître en chirurgie à Grisolles - sur Garonne ,

M. Contenson fut appelé le 21 Mars 1758 au village de la Bastide , pour y voir le nommé Pierre d'Aubas , jeune homme de vingt-quatre ans , qui , quelques heures auparavant , avoit fait une chute de la hauteur de vingt pieds : son premier soin fut d'examiner s'il n'avoit point quelque partie luxée ou fracturée ; mais il ne put rien découvrir ; cependant le malade n'en étoit pas plus tranquille ; il étoit extraordinairement oppressé , ce qui déterminâ M. Contenson à lui faire une saignée qu'il répéta deux heures après ; elles calmèrent un peu le malade ; on profita de ce moment pour faire de nouvelles recherches , & on l'assura

qu'il n'y avoit rien d'intéressé dans les parties offeuses, ni même dans les parties molles. Malgré cela, le malade souffroit toujours, le ventre se gonfla, on eut recours pour la seconde fois à la saignée qui avoit paru assez bien réussir jusqu'alors; mais quelle fut la surprise de M. Contenson, lorsque revenant quelque tems après, il trouva tout le corps de ce jeune homme, couvert de petites vésicules ou empoules de différentes grosseurs, depuis celle d'un pois chiche, jusqu'à celle d'une noix moyenne! Elles avoient leur siège principalement sur le tronc; elles étoient moins nombreuses sur les extrémités; il n'y en avoit point du tout dans la paume de la main; ni à la plante des pieds.

Le second jour de la maladie, le jeune homme se trouva assez bien; sa respiration étoit moins gênée, son ventre moins tendu; mais ce symptôme singulier engagea M. Contenson d'appeller un médecin du voisinage, qui jouit d'une réputation justement méritée: également étonné d'un phénomène dont il n'avoit point vu d'exemple, il remit au lendemain à déterminer ce qu'il y auroit à faire: les vésicules parurent se gonfler & se multiplier dans la nuit, mais leur couleur ni leur solidité ne furent point altérées; elles étoient transparentes: le malade étoit mieux, la plupart des accidens étoient

diminués pendant la nuit : le lendemain , le médecin s'étant rendu de bonne heure chez lui , après avoir bien examiné ces vésicules , on se détermina à en ouvrir quelques-unes , pour voir quel pouvoit être le liquide qu'elles contenoient , ce qui ayant été fait , il n'en sortit que de l'air : le malade se trouva soulagé de cette opération qu'on répéta sur toutes celles qui purent le permettre : l'épiderme qui avoit servi d'enveloppe à cet air , se dessécha & tomba en écailles : le malade fut parfaitement guéri au bout de sept jours , & depuis ce tems-là jouit de la meilleure fanté.

OBSERVATION

*Sur un enfant venu au monde sans anus ;
par M. GARNIER LAGRÉE , lieutenant
de M. le premier chirurgien , & chirurgien
de l'hôtel-dieu d'Angers.*

Le 4 Mai 1751, je fus mandé dans le faux-bourg de Bressigny de cette ville chez le nommé Dubled , tisserand , pour voir un enfant dont sa femme étoit accouchée depuis quatre jours ; il y en avoit deux que cet enfant rendoit ses excréments par la bouche. L'ayant examiné avec soin , je ne lui trouvai aucune trace d'anús : je proposai au

père & à la mère de lui en faire un artificiellement, ce à quoi ils ne voulurent pas consentir ; mais enfin voyant ce malheureux enfant prêt à expirer , ils m'envoyèrent chercher le sixième jour , en me priant de faire tout ce que je croirois nécessaire pour lui sauver la vie. J'examinai l'endroit où je devois pratiquer cet anus , & j'y plongeai une lancette assez avant , pour en faire sortir le mœconium avec beaucoup de bruit ; je dilatai ensuite cette ouverture , & j'y introduisis une tente imbibée d'huile d'amande douce ; l'enfant fut parfaitement guéri au bout de huit jours.

Ce n'étoit pas le seul vice de conformation que ce malheureux enfant eût apporté en naissant ; il avoit outre cela les paupières des deux yeux collées ensemble : je fus obligé de les séparer au bout d'un mois ; mais ce qu'il y a de plus singulier , c'est que cette même mère a mis au monde trois enfans qui avoient le même vice de conformation. Le dernier naquit le premier Avril 1759 : je lui fis la même opération ; mais il n'eut pas le même sort que les deux autres : il mourut le huitième jour , faute de pouvoir tetter , ayant les os maxillaires supérieurs écartés l'un de l'autre de cinq à six lignes ; les deux aîles du nez formoient la lèvre supérieure , & chaque os maxillaire étoit armé de deux dents incisives.

DESCRIPTION

D'une esquinancie inflammatoire-gangreneuse, qui a regné à Beaumont, à une lieue & demie de la ville de Ham, en Picardie, à la fin de l'année 1758, & au commencement de l'été 1759, par M. DEBERGE, docteur en médecine.

Le village de Beaumont, un peu élevé, est à une lieue & demie de cette ville; il est entouré de bois, excepté du côté de la ville, qui est à-peu-près à son nord: les bois mettent un obstacle au renouvellement de l'air, & les vapeurs & brouillards ne se dissipent pas aussi vite, que dans les endroits où l'air a un libre cours; pareille situation est très-propre à occasionner des maladies gangreneuses. M. Raulin l'a démontré dans sa réponse à la lettre de M. Marteau, l'une & l'autre insérées dans votre Journal du mois de Mars 1756, & encore mieux dans son traité des maladies occasionnées par les variations de l'air; au reste c'est la doctrine d'Hippocrate, de Sydenham & de tous les médecins qui ont écrit sur les épidémies.

Cette épidémie, dans son origine, affectoit les enfans; insensiblement quelques adultes en devinrent les victimes, sur-tout

lorsque cette maladie s'est renouvelée au commencement de l'été. Le mal chez les uns, commençoit avec violence ; chez, d'autres, il arrivoit par degrés : dans cette dernière circonstance, il ne parcouroit pas ses différens périodes avec la même rapidité ; je n'ai pas appris cependant, qu'aucun ait passé le cinquième jour de la maladie ; la plus grande partie a été enlevée le troisième, & quelques-uns en trente-six heures ; un enfant de deux à trois ans, duquel on a fait l'ouverture, étoit du nombre de ces derniers.

On n'a qu'à s'imaginer l'inflammation la plus violente & tous les symptômes effrayans qui en résultent, lorsqu'elle attaque la gorge & les parties voisines, & on aura une description exacte des premiers tems de cette funeste inflammation ; aussi une gangrene mortelle ne tardoit pas à se manifester. L'aphorisme 816 du grand Boërhaave a été confirmé dans tous ses points.

Cinq ou six enfans avoient déjà été emportés, lorsque madame de Valgeneuse, dame du lieu, avertie par M. Soucené, homme plein de zèle, & par des sœurs qui y enseignent la jeunesse, & donnent leur soin aux pauvres malades de ce village, me fit appeler. Je vis plusieurs malades ; & après avoir réfléchi & combiné tous les symptômes, je prescrivis ce qui me parut le plus convenable,

convenable, pour guérir & arrêter les progrès de la maladie : j'eus soin sur toute chose, de recommander de saisir la maladie dans son origine ; vain précepte pour la plupart des gens de la campagne ; les sœurs étoient souvent averties, lorsque les malades étoient sans ressource. Quand on étoit appelé à tems, le traitement rouloit principalement sur les saignées, les boissons nitrées, les anti-phlogistiques & les antiputrides ordinaires. Lorsque, par ces secours, la grande chaleur étoit diminuée, ainsi que la fièvre, & que l'émétique étoit indiqué, on le donnoit en lavage avec succès. J'ai vu aussi un très-bon effet du sel de Saturne, employé dans ces circonstances, & de la façon que M. Raulin l'indique. Nous eûmes, par cette méthode, le bonheur de sauver plusieurs malades ; elle échoua cependant très-souvent, & le nombre des morts égala au moins celui des guérisons. Il y eut dans ce village qui n'est pas considérable, au moins une vingtaine de victimes pendant six semaines, terme du premier regne de cette épidémie. Parmi ceux qui en rechaperent, plusieurs parloient du nez : j'en ai vu même, qui ne pouvoient pas se faire entendre. Tout médecin sçait pourquoi cela arrive : je remédiois à cet accident, au moyen des adoucissans : par exemple, la

gomme arabique dissoute dans l'eau, un mélange d'huile d'amande douce & de mucilage de la racine de guimauve, liés avec le jaune d'œuf & autres remèdes semblables, joints aux bains de vapeurs reçues par la bouche. Je pourrois, M. citer ici plusieurs circonstances où ces remèdes conviennent; mais elles ne sont pas ignorées des médecins, & je les passe pour cette raison sous silence.

Le froid revint & suspendit la maladie; les chaleurs de l'été la ramenerent; l'esquinancie avoit déjà plusieurs nouvelles victimes; la terreur s'empara des habitans, lorsque madame de Valgeneheuse, que je ne puis trop louer ici pour sa grande charité & sa générosité envers les pauvres, me facilita, de concert avec M. le curé, les moyens de parvenir à l'ouverture dont j'ai parlé ci-devant, à laquelle les parens n'avoient pas voulu consentir, comme il est fort ordinaire aux gens de la campagne; j'espérois tirer de grandes lumières de l'inspection du cadavre, aussi m'a-t-elle donné tous les éclaircissmens que je pouvois desirer, pour combattre cette épidémie avec plus de succès, que je n'avois fait jusqu'alors.

Voici ce que l'ouverture du corps me fit appercevoir : un ulcere gangreneux occu-

poit le côté gauche de la gorge , & s'étendoit dans le pharynx , &c. les vaisseaux & les glandes voisines étoient engorgés ; la poitrine montrait des signes d'une inflammation portée à son plus haut point ; les vaisseaux de ce viscere étoient distendus & gorgés de sang ; les ventricules du cœur étoient remplis d'une grande quantité de ce liquide noir & enflammé : l'estomac , l'abdomen & tous les viscères (excepté le foie , qui étoit aussi un peu engorgé) étoient dans l'état naturel ; de façon que l'inflammation & ses suites ne s'étendoient pas au-delà des organes de la déglutition & de la respiration.

Cette seule inspection jettoit un jour assez grand sur le traitement qui convenoit à la maladie régnante. J'ordonnai en conséquence d'insister davantage sur les saignées , & de tirer du sang dès l'invasion de la maladie , tant aux enfans qu'aux adultes , toutes les trois ou quatre heures , jusqu'à ce que les symptômes inflammatoires fussent apaisés. L'exemple du passé fit que je trouvais chacun docile à mes conseils. Quarante-vingt à cent saignées furent pratiquées dans ce village en peu de tems ; & ces flots de sang joints à une boisson abondante de petit lait vicié & édulcoré avec le syrop violat , aux lavemens fréquens aussi de petit lait & au-

tres, dont on avoit déjà fait usage, terminèrent la maladie; aucun n'en fut la victime: on n'a pas fait plus de six saignées à la même personne; ainsi le grand succès que j'en ai retiré, doit être attribué à la rapidité avec laquelle on les faisoit succéder l'une à l'autre.

Il est aisé d'appercevoir que l'esquinancie dont il s'agit, étoit une inflammation portée à son plus haut degré; inflammation suivie de près de la gangrene, pour les raisons alléguées par le célèbre Boerhaave, & parce que la situation du village favorisoit & accéléroit la gangrene, comme je l'ai dit ci-devant, d'après M. Raulin & l'expérience. Cette maladie a commencé & régné principalement parmi les enfans, parce que le *vis vitæ* n'est pas au même degré chez les enfans, que chez les adultes, & que les enfans sont plus sujets à la pourriture; par la même raison, elle a fait plus de ravages parmi eux. La difficulté d'employer certains secours, par exemple, les gargarismes y ont aussi beaucoup contribué: il est vrai qu'on peut y suppléer par les injections, mais elles ne produisent jamais un aussi bon effet; cependant dès que la cause m'a été mieux connue, & que je me fus assuré que la gangrene n'étoit que le produit d'une grande inflammation, j'ai

eu la satisfaction de voir terminer cette épidémie, en employant les saignées fréquentes, les nîtreux & autres anti-phlogistiques, suivis souvent de l'émétique en lavage, ou d'un purgatif, avec les tamarins, la casse, &c.

Cette observation prouve manifestement que le principal remède pour combattre l'inflammation, est la saignée, & que cette opération doit être précipitée, si l'inflammation est considérable. Si on suivoit toujours cette méthode, dès qu'il n'y a pas de contre-indication, je crois que quantité de malades ne seroient pas les malheureuses victimes des maladies inflammatoires; maladies qui le plus souvent ne deviennent mortelles, qu'à cause de la lenteur avec laquelle on les attaque. La seule attention qu'il faut avoir, est de pratiquer la saignée, suivant l'âge & les forces des malades. Le succès que j'ai retiré de cette opération dans l'épidémie, dont je viens de parler, prouve invinciblement, qu'on peut la mettre en usage chez les enfans, même d'un très-bas âge.

Nota. Il paroît par le détail que M. de Berge, donne ici de cette maladie épidémique, que c'étoit une véritable fièvre inflammatoire, avec disposition à la gangrene à la gorge. En ce cas, les saignées précipitées étoient indiquées, aussi ont-elles

très-bien réussi ? Mais cette maladie est-elle la même que celle que M. Huxham a décrite ; c'est ce que nous avons de la peine à nous persuader. Dans la description du mal de gorge par le médecin Anglois , la foiblesse du pouls & de la fièvre , la légereté de la douleur de la gorge , la puanteur qui sortoit de la bouche des malades , dès le commencement de la maladie , la gangrene qui se déclaroit dès le premier instant , la rapidité avec laquelle ce mal s'annonçoit dans les tempéramens foibles , épuisés , le succès marqué que produisoient les anti-putrides , les corroborans , les fondans & les cathartiques , les mauvais effets qui résultoient des saignées ; tout semble nous faire croire que ce n'est pas la même maladie. Celle de M. Huxham étoit une fièvre gangreneuse ; l'autre étoit une fièvre inflammatoire , qui dégénéroit en gangrene. Dans le commencement de ces deux maladies , le traitement doit être différent ; ce n'est qu'à la fin que les symptomes se réunissent de part & d'autre , & que les indications deviennent les mêmes. Nous avons cru qu'il étoit important de faire cette réflexion , pour éviter que l'on ne se laissât tromper par l'espece de ressemblance qui se trouve entre ces deux maladies ; car cette erreur seroit très-préjudiciable aux malades.

M E M O I R E

*Envoyé à l'académie royale des sciences,
par M. le comte de TRESSAN, associé.*

M. Borwflasky, gentilhomme Polonois, est arrivé à Luneville, à la suite de madame la comtesse Humiecska, parente de S. M. le roi de Pologne, & grande porte-glaive de la couronne. Ce jeune gentilhomme peut être regardé comme l'être le plus singulier qui soit dans la nature; & Bébé, nain du roi de Pologne, n'a plus rien qui doive surprendre depuis qu'on a vu celui-ci.

M. Borwflasky a vingt-deux ans, sa hauteur est de vingt-huit pouces; il est parfaitement bien formé dans sa taille, la nature ne s'est point échapée, & nulle partie monstrueuse ne le défigure. Sa tête est bien proportionnée, ses yeux sont beaux & pleins de feu; tous ses traits sont agréables, sa physionomie est douce, spirituelle, & annonce la gaieté, la politesse & toute la finesse de son esprit. Sa taille est droite & bien formée; ses genoux, ses jambes & ses pieds sont dans les proportions exactes d'un homme bien fait & vigoureux. J'ai sçu des personnes qui le servent, qu'il est en

pleine puberté. Il leve avec facilité, d'une seule main, des poids qui paroissent très-considérables pour sa stature.

Il jouit d'une bonne santé, il ne boit que de l'eau, il mange peu, il dort bien, & il résiste à la fatigue. Il danse avec justesse, il est adroit & léger; la nature n'a rien refusé à cette aimable créature, elle semble même avoir voulu le dédommager de son extrême petitesse, par les graces qu'elle a répandues sur sa figure, & par celles qu'on découvre à tous momens dans son esprit.

Il joint aux manieres les plus gracieuses des reparties fines & spirituelles; il parle très-sensément de tout ce qu'il a vu, sa mémoire est très-bonne, son jugement fort sain, son cœur est sensible, & capable de reconnaissance & d'attachement; il n'a jamais montré de colere, ni de méchanceté; il est d'une complaisance extrême; mais il sent vivement tout le prix des politesses qu'on lui fait, sur-tout lorsqu'on lui parle comme à un homme de vingt-deux ans, & avec les égards dûs à un gentilhomme; cependant il ne montre ni impatience, ni humeur à ceux qui abusent un peu de sa petitesse pour badiner, ou causer avec lui comme avec un enfant.

Le pere & la mere de M. Borwlskyy sont d'une taille fort au-dessus de la médioc-

cre; ils ont fix enfans, l'aîné n'a que trente-quatre pouces, & est bien fait; le second nommé Joseph (& celui dont je fais le rapport) n'en a que vingt-huit; trois freres cadets de celui-ci, & qui le suivent tous à un an les uns des autres, ont tous les trois environ cinq pieds six pouces, & sont forts & bien faits: le sixieme des enfans est une fille âgée de près de six ans, que l'on dit être charmante de taille & de visage, & qui n'a que vingt à vingt-un pouces au plus; elle marche, elle parle aussi librement que les autres enfans de cet âge, & annonce autant d'esprit que le second de ses freres.

Il est important de sçavoir que le pere & la mere de ces enfans ont regardé pendant trop long-tems les deux aînés comme des jouets infortunés de la nature, & les ont laissés sans éducation.

Ce n'est que depuis deux ans que madame la comtesse Humiecska, & une autre dame de ses parentes, se sont attachés ces deux jeunes gens. J'ignore quel est l'état présent de l'aîné; mais je n'ai pu voir sans admiration, que celui dont je fais le rapport, ait pu acquérir autant de connoissances dans le court espace de deux ans; celui-ci est très-instruit dans la religion catholique qu'il professe: il lit & écrit bien, il sçait l'arithmétique; il a même un esprit d'arrange-

ment qui lui fait tenir dans le meilleur ordre le compte de tout ce qu'il a, & de ce qu'il dépense ; il est d'une adresse extrême pour tous les ouvrages qu'il entreprend , & il est facile de remarquer qu'il ne se compromet jamais à tenter ceux qui sont au-dessus de ses forces : en quatre mois , il a appris l'allemand suffisamment pour ses besoins , & le françois assez à fond pour s'exprimer avec facilité , & en termes choisis ; en un mot , il n'a rien qui tienne à l'enfance , & à cette espece de foiblesse & d'imbécillité , qui , dans le nain du roi de Pologne , se manifeste souvent , & plus encore que dans un enfant de quatre ans.

Plusieurs différences essentielles sont encore à remarquer entre ces deux nains : celui du roi de Pologne nâquit à sept mois , d'une payfanne des montagnes des Vosges ; il n'avoit pas tout-à-fait huit pouces en naissant ; un sabot à moitié rempli de laine lui servit de berceau pendant plus d'un an.

Bébé est dans sa vingtième année ; il eût reçu la meilleure éducation , s'il eût été capable d'en profiter : il a présentement trente-six pouces de haut , son dos semble courbé par la vieillesse , son tein est flétri , une de ses épaules est beaucoup plus grosse que l'autre , son nez aquilin est devenu

monstrueux, l'apophise nasale s'est élevée d'une façon difforme dans sa partie supérieure; son esprit n'est nullement formé: on n'a jamais pu lui donner une idée de la religion, ni lui apprendre à connoître une lettre; il n'a jamais pu faire le plus petit ouvrage; il est imbécille, colere; & le système de Descartes sur l'ame des bêtes, seroit plus facilement prouvé par l'existence de Bébé, que par celle d'un finge ou d'un barbet.

Ce que j'ai rapporté de M. Borwlsky, prouve au contraire un esprit doux & très-intelligent dans ce jeune Polonois; j'avoue même que je n'ai jamais vu Bébé qu'avec répugnance, & une secrette horreur qu'inspire presque toujours l'avilissement de notre être; le jeune Polonois au contraire plaît par sa figure & par son esprit, il intéresse par ses sentimens, il n'inspire enfin que l'attendrissement & le desir d'adoucir tout ce que son sort peut avoir d'humiliant & de douloureux.

Voici des circonstances très-singulieres sur la naissance des trois enfans Polonois; & je les ai trouvées trop intéressantes, pour n'avoir pas l'honneur d'en rendre compte à l'académie: madame la comtesse Humiecska me les a certifiées, ainsi que plusieurs personnes de sa suite.

Madame Borwlska, mere, est toujours accouchée à terme de ses six enfans ; les trois garçons, qui sont aujourd'hui d'une grande taille, sont nés de la grandeur ordinaire de dix-huit à vingt-deux pouces, toutes les parties de leurs corps étant bien formées, libres & déployées.

Dans l'accouchement des trois nains, l'enfant en venant au monde avoit à peine une figure humaine ; la tête rentrée entre les deux épaules qui l'égalotent en hauteur, donnoit dans la partie supérieure une forme carrée à l'enfant ; ses cuisses & ses jambes croisées & rapprochées de l'os *sacrum* & du *pubis*, donnoient une forme ovale à la partie inférieure ; le tout ensemble représentoit une masse informe presque aussi large que longue, qui n'avoit presque d'humain que les traits du visage. Ces trois enfans ne se sont déployés que par degré ; cependant aucun d'eux n'est resté difforme ; ils sont au contraire bien proportionnés & bien faits ; ils n'ont jamais porté de corps, & nul art n'a été employé pour rectifier la nature.

Ces rapports ne permettent point d'imaginer un défaut de conformation dans l'*uterus*, qui ait pu gêner le fœtus, & l'empêcher de s'étendre ; puisque depuis l'accouchement des deux nains, la mere a eu trois garçons grands & bien formés, suivis d'une

filles, absolument semblable aux deux premiers enfans, & venue au monde sous la même forme.

Madame la comtesse Humiecska doit arriver bientôt à Paris ; elle y va chercher du secours contre un mal qu'elle a au genou droit. Elle doit consulter M. Morand en arrivant ; & elle m'a fait l'honneur de me promettre qu'elle enverroit M. Borwlsky à l'académie, pour y être examiné. J'avoue que je suis si touché du sort de ce jeune gentilhomme, que je me suis fait un vrai devoir d'avoir l'honneur de prévenir la compagnie à son sujet ; son amour pour l'humanité, les égards qu'elle a pour les étrangers, rendront son examen plus satisfaisant que fâcheux pour ce jeune homme ; qu'un esprit formé & des mœurs douces & honnêtes rendent si intéressant.

J'ai prié instamment madame la comtesse Humiecska de tâcher de procurer à l'académie un détail circonstancié de l'état de madame Borwlsky pendant ses grossesses, & un rapport de l'accoucheur ou de la sage-femme dont elle s'est servie : M. Morand pourra réitérer les mêmes instances pour obtenir ces rapports, qui serviront peut-être à former quelques conjectures sur la cause de ce phénomène.

REMEDE SPECIFIQUE

Contre le mal vénérien.

L'académie royale des sciences de Suède a publié en 1750 dans ses mémoires la description d'un spécifique contre le mal vénérien. C'est à M. Pierre Kalm, membre de cette académie, que l'on doit cette importante découverte ; ce sçavant Suédois a parcouru plusieurs contrées de l'Amérique septentrionale, dans la vue de faire connoître à ses compatriotes les plantes & les curiosités naturelles de cette partie du nouveau monde : comme peu de personnes sçavent la langue suédoise dans laquelle sont écrits les mémoires de Stockolm, & comme jusqu'ici ils n'ont été traduits qu'en allemand, une découverte si utile au genre humain a été en quelque façon perdue pour la France & pour beaucoup d'autres pays. On a donc cru qu'il seroit avantageux de donner en françois un extrait fidèle du mémoire de M. Kalm ; il y a lieu de présu-mer que la médecine pourra en tirer des fruits utiles à la société.

Les sauvages de l'Amérique septentrionale sont très-sujets au mal vénérien. Un

vieux sauvage a assuré M. Kalm qu'il avoit eu cette maladie , avant d'avoir connu les Européens & que leurs jeunes gens la gagnoient dans les guerres qu'ils faisoient aux sauvages des parties plus méridionales. Mais à quelque degré que le mal soit enraciné , ces peuples ont des remèdes , au moyen desquels ils se guérissent avec plus de promptitude & de facilité que l'on ne fait par les frictions mercurielles. D'un autre côté , il est presque impossible d'arracher ces secrets aux sauvages ; leur opiniâtreté à cet égard vient d'un préjugé qui leur fait croire que si les Européens découvroient les vertus des plantes qu'ils emploient , elles cesseroient d'avoir pour eux la même efficacité. Plusieurs Européens , tant François qu'Anglois , ont mis tout en œuvre pour pénétrer des secrets si utiles ; mais leurs efforts n'avoient point eu de succès , & les sauvages consentoient volontiers à guérir ceux qui se mettoient entre leurs mains , sans jamais vouloir leur faire connoître les remèdes à qui ils devoient leur guérison.

Enfin M. Kalm fit connoissance avec le colonel Johnson ; ses manieres affables & généreuses l'avoient rendu extrêmement cher aux sauvages ; ce colonel tenta la cupidité de quelques femmes dont la discrétion ne fut point à l'épreuve des présents ;

trois de ces femmes qu'il avoit sçu mettre dans ses intérêts , à l'insçu les unes des autres , lui apportèrent chacune une même plante , & lui enseignèrent les mêmes détails sur la méthode qu'on employoit pour guérir le mal vénérien.

Cette plante est , suivant M. Kalm , une espece de *Lobelia* , décrite sous ce nom , par M. Linnæus , dans son *Genera plantarum*. Voici la description que M. Kalm en donne dans son mémoire ; on la trouvera ici en latin , telle qu'elle est dans l'original , en faveur des botanistes & des médecins.

Radix perennis , fibrosa : fibras plurimas albas , lineæ crassitie , duorum digitorum longitudine plus minus , glabras tanquam à centro emittens.

Caulis simplex , interdum tamen ramos emittens , erectus , diversæ longitudinis , ab 1 ad 4 pedum longitudinem , communiter tamen 1 ad 2. pedum longit. teres , glaberimus , lævis , subnitidus , pallide irridis , aut interdum rubescens , præcipuè versùs inferiorem partem ; foliatus ; folia usque ad spicam florum gerens.

Folia duplicis generis : radicalia scilicet primo anno , caulina verò anno secundo prodeuntia.

Folia radicalia ovato-lanceolata , subacuta ,

acuta, crenato-plicata, glaberrima, utrinque subnitida, obscure viridia cum tincturâ purpurei, in petiolos desinentia.

Folia caulina per totum caulem sparsa; ovato-lanceolata, subacuminata, inæqualiter dentata, patentia, plura, glaberrima, subnitida, in petiolos desinentia; ad margines puncta albida tantillum elevata sunt; quid quod ipsi denticuli ejusmodi puncta albida elevata gerant; nervi in infernâ folii superficie longitudinales elevati.

Rudimenta florum ad alas inferiores.

Flores superiorem partem caulis occupant, pedunculis 2 vel 2½ linearum longit. incidentes, quivis flos sedet ad alam folioli lanceolati, acuti, serrati: serraturis subulatis.

Flores serè erecti, magni, cærulei, magnitudine vix floribus Lobeliæ, flos cardinalis aliàs dictæ, cedentes.

Calycis lacinie lineares, acutæ, longæ; scilicet 5 ad 8 linearum longitudinem, marginibus propè basin retrorsum flexis.

Reliqua floris sunt LOBELIÆ. Vide characterem in LINNÆI GENER. PLANT.

Telle est la description que M. Kalm donne de cette plante, qui est la même que Tournefort appelle *Rapuntium americanum flore dilutè cæruleo*. *H. Acad. R. Par. 105.* En françois, on lui donne le nom de *Cardinale-bleue*.

C'est la racine de cette plante qui fournit aux sauvages un spécifique contre le mal vénérien. On en prend cinq ou six racines, soit fraîches, soit séchées; on les fait bouillir pour en faire une forte décoction: on en fait boire abondamment au malade, dès qu'il est reveillé; & il continue d'en faire sa boisson ordinaire dans le cours de la journée: elle doit être légèrement purgative; si elle agissoit trop vivement, il faudroit la faire moins forte. Pendant l'usage du remede, il faut s'abstenir de liqueurs fortes, & des alimens trop assaisonnés: le malade continue sa boisson, il s'en sert même pour baigner & fomentier les parties extérieures du corps sur lesquelles le mal a fait impression: il ne faut que quinze jours ou trois semaines pour parvenir à une guérison totale.

Lorsque le malade a des ulcères putrides, il peut les sécher & les cicatrifier au moyen d'une poudre, faite avec la racine du *Geum floribus nutantibus, fructu oblongo, seminum caudâ molli, plumosâ. Linnæi flor. Suec. 424.* C'est la *caryophyllata aquatica nutante flore G. B. 321*; en françois, *Benoite de riviere*. On pulvérise cette racine séchée, & on en répand sur les ulcères véroliques.

Quand le mal étoit très-invétéré, & lors-

que la décoction de la *lobelia*, décrite ci-dessus, ne produisoit aucun changement, après que le malade en a fait usage pendant quelques jours, on rend cette décoction plus efficace, en y joignant une petite quantité des racines du *ranunculus*, *foliis radicalibus reniformibus crenatis, caulinis digitatis perziolatis. Gronovii. Flor. Virgin. 166.* C'est le *ranunculus virginianus*, *flore parvo, molliori folio. Herman. hort. Lugd. Batav. 514;* en françois, *renoncule de Virginie.* On commence par laver ces racines; on en mêle un peu dans la décoction de *lobelia*; mais il faut administrer ce remède avec précaution, vu qu'il est violent, & qu'une trop forte dose de cette racine pourroit causer des inflammations, des superpurgations & des vomissemens. C'est même, suivant M. Kalm, un poison très-violent, dont les femmes sauvages se servent pour se faire périr, lorsqu'elles sont maltraitées par leurs maris.

Suivant M. Kalm, d'autres sauvages, pour la cure de la vérole, préfèrent l'usage d'une décoction faite avec la racine de la plante que M. Linnæus appelle *Ceanothus* ou *Celastrus inermis, foliis ovatis, serratis, trinerviis. Hort. Clifford. 73; & Gronov. Flor. Virgin. 25.* C'est l'*Evonymus novi Belgii, corni sœmiinæ foliis. Commel. hort. Amstel. I. p. 167, tab. 86.* La décoction de cette racine

est d'un beau rouge; elle est plus difficile à se procurer en Europe, que les précédentes. M. Bernard de Jussieu soupçonne cette racine d'être la même que celle qui lui fut envoyée, il y a quelques années : elle avoit tant d'efficacité, que la tisane qui en étoit faite, guérissoit en deux ou trois jours les gonorrhées les plus invétérées ; expérience que ce sçavant botaniste eut occasion de répéter plusieurs fois : cette racine lui fut apportée, sans qu'on pût lui apprendre précisément d'où elle venoit ; & les efforts qu'il a faits depuis pour la retrouver, ont été infructueux jusqu'à présent.

La décoction du *Ceanothus* se fait de même que celle de la *Lobelia*, & se prend de la même manière. Lorsque le mal est très-opiniâtre, on joint à cette décoction celle du *rubus caule aculeato, foliis ternatis. Linnæi flor. Suec. 410* ; c'est le *rubus vulgaris*, sive *rubus fructu nigro G. B. 479*, en françois, *ronce*.

M. Kalm assure de la manière la plus positive, qu'au moyen de ces remèdes, il n'y a point d'exemple qu'un sauvage soit mort de la maladie vénérienne ; point d'exemple qu'aucun soit péri dans le traitement, quelque violent que fût le mal, lors même que ses ulcères étoient entrés en putréfaction, & répandoient l'odeur la plus infecte ; point d'exemple enfin de malades qui n'aient point

été soulagés, après avoir vainement passé par les frictions mercurielles.

Ces détails sont extraits fidèlement des *mémoires de l'académie royale de Suède*, année 1750, vol. XII.

L E T T R E

*De M. LIEUTAUD, médecin de M^{gr} le duc
de Bourgogne, à M. VANDERMONDE,
auteur du Journal.*

MONSIEUR,

Je viens de lire avec la plus grande satisfaction un *Traité ex professo*, sous le titre modeste de *Dissertation sur l'Onanisme*, vice qui attire, comme vous le sçavez, une infinité de maladies qui méritent d'autant plus l'attention des médecins, qu'on affecte de leur en cacher la source. Il n'est point de mon objet d'apprécier cet ouvrage; c'est un soin qui vous regarde. Je ne m'arrête pas non plus à l'éloge bien flateur que M. Tissot y fait des miens: je desire que le public le ratifie; mais je suis obligé d'en retrancher ce qui regarde le nouveau *Traité des fièvres intermittentes & rémittentes*, dont on me croit l'auteur. Ma délicatesse ne me permet pas de garder le silence, lorsqu'on m'attri-

bue dans un livre qui sera bientôt répandu par toute l'Europe, un bien qui ne m'appartient pas. J'ai à la vérité un peu contribué à la publication du manuscrit, qui auroit peut-être resté enseveli sous un tas d'autres de même genre, & qui ne seroient pas moins dignes de l'impression; mais c'est toute la part que j'y ai. Je vous prie de vouloir bien en avertir le public, & d'être persuadé qu'on ne sçauroit être avec plus d'estime,

MONSIEUR,

Votre très-humble
& très-obéissant
serviteur,

LIEUTAUD.

A V I S.

Nous n'avons fait mention dans le détail du concours des deux chaires vacantes à Montpellier, que de quatre disputans. M. René, médecin, étoit aussi un des concurrens. Nous n'aurions pas fait cette omission, s'il eût daigné nous communiquer dans le tems les dissertations qu'il a faites à ce sujet.

LIVRES NOUVEAUX.

Differtation sur les vapeurs , pertes de sang , pertes blanches , grosseffes & couches , dépôt de lait & autres maladies particulieres du sexe , par M. *Jean Maria* , chirurgien à Lyon , vol. in-12 de 261 pages. A Lyon , chez *Bessiat* , Libraire. On nous dispensera de donner l'extrait de cet ouvrage.

Essai théorique & pratique sur la phthisie , vol. in-12 de 235 pages. A Senlis , & se vend à Paris , chez *Duchefne* , Libraire , rue S. Jacques. Cet ouvrage qui traite de la phthisie pulmonaire , n'est qu'une compilation , & souvent même une copie littérale de plusieurs auteurs de médecine. On y établit , d'après *Desault* , l'acidité & la coagulation de la lymphe , comme cause de la phthisie. On propose , comme des moyens de guérison , la *saignée* , l'exercice à cheval , l'usage des purgatifs , des aborbans , des altérans , des apéritifs , des fondans & même du mercure. L'auteur ne fait aucune distinction de l'espece de phthisie , dans laquelle ces remedes peuvent convenir.

Catalogue de pièces d'anatomie , instrumens & machines qui composent l'arsenal de chirurgie , formé à Paris pour la chan-

cellerie de médecine de Petersbourg, sous la direction de M. *Morand*, écuyer-chevalier de S. Michel, chirurgien de Paris, &c. A Paris, de l'Imprimerie royale. Ce catalogue est dédié par M. *Morand*, à M. *Condoidi*, conseiller, premier médecin de Sa Majesté l'Imperatrice de Russie, chancelier de médecine, &c. Ce n'est pas un catalogue raisonné; le plus grand nombre de ces instrumens sont décrits & même gravés dans un ouvrage d'*Heister*, intitulé, *Institutiones chirurgicæ*, & dans le livre de M. *Garengeot*.

Lettre de M. *Dumoncheau*, médecin des hôpitaux militaires de Douai, reçu en survivance, à M. *Merlin*, docteur en médecine de Montpellier, sur l'*anti-quartium* ou le remède spécifique de Rivière, pour toutes les fièvres d'accès. A Lille, chez *Panckoucke*; à Paris, chez *Desaint & Saillant*. L'auteur prétend prouver que ce fameux remède dont *Rivière* faisoit tant d'éloges, n'est qu'un composé de la panacée mercurielle & de l'antimoine diaphorétique: il appuie son sentiment sur des conjectures lumineuses & sur quelques autorités. Il paroît sur-tout ne point s'écarter de l'opinion de l'auteur anonyme du *Traité des fièvres intermittentes & rémittentes*, dont nous avons donné l'extrait dans le Journal d'Avril de l'année dernière, page 301.



OBSERVATIONS

MÉTÉOROLOGIQUES.

DECEMBRE 1759.

Jours du mois.	Thermomètre.			Baromètre.			Vents.	Etat du ciel.
	A 6 h. du matin.	A midi.	A 10. h. du soir.	pou- ces.	li- gnes.	par- ties.		
1	$\frac{1}{2}$	2	2	28	6	0	N. méd.	Couvert.
2	2	$2\frac{1}{2}$	3				Idem.	Id. Bruine.
3	3	3	$1\frac{1}{2}$	27	9		N-E. id.	Id. Pluie méd.
4	$\frac{1}{2}$	1	0		10		N. idem.	B. de nuag.
5	$0\frac{1}{2}$	$1\frac{1}{2}$	1		8		Idem.	Couv. pet. pl. le soir.
6	$1\frac{1}{2}$	1	$0\frac{1}{2}$	28	0	$\frac{1}{2}$	Idem.	Id. Bruine le soir.
7	0.2.	0	0	27	11	0	N-E. mé- diocre.	B. de nuag. neige le soir.
8	$0\frac{1}{2}$	$\frac{1}{2}$	0				Idem.	Peu de nua.
9	0.3.	$0\frac{1}{2}$	0.2	28	1	$\frac{1}{2}$	Idem.	Serein.
10	0.2.	0	0				Idem.	Couvert.
11	0	0	$0\frac{1}{2}$	27	10	0	Idem.	B. nuag.
12	0.1.	0	0.3.			$\frac{1}{2}$	Id. fort. le soir.	Idem.
13	$0\frac{3}{4}$	0	0.3.		11		Idem.	Couvert.
14	0.4.	0.3.	0.2.				Idem.	Idem.
15	0.4.	0	0.4.		10	0	Idem.	Serein.
16	$0\frac{5}{8}$	0.3.	0.3			11	Id. foib.	Idem.
17	0.3	$0\frac{1}{2}$	0.1.				Idem.	Couvert, quelq. gout.

Jours du mois.	Thermomètre.			Baromètre.			Vents.	Etat du ciel.
	A 6 h. du matin.	A midi.	A 10 h. du soir.	pou- ces.	lig- nes.	par- ties.		
18	0	1	$1\frac{1}{2}$	27	10		E. <i>idem.</i>	de pl. le m.
19	0	$1\frac{1}{2}$	$1\frac{1}{2}$		11		S. S-O. méd.	Id. Bruine. Beaucoup nuag. bruine la nuit.
20	2	3	$2\frac{1}{2}$		9		S-E. foi- ble.	Couv. br. le mat. peu de neige à midi.
21	1	$2\frac{1}{2}$	$1\frac{1}{2}$	28	0		E. S-E. <i>idem.</i>	Brouill. ép. peu de nua- ges à 10 h.
22	1	2	0.1.				<i>Idem.</i>	Peu de nua. & brouill.
23	0 $1\frac{1}{2}$	$2\frac{1}{2}$	1	27	6		E. méd	<i>Idem.</i>
24	$1\frac{1}{2}$	4	4		7		S-E. foi- ble.	Beauc. de nuages & brouillard.
25	3	6	4	28	0		S-O. <i>id.</i>	<i>Idem.</i>
26	6	6	$4\frac{1}{2}$	27	10		<i>Idem.</i>	Id. Pl. méd. de gr. ma- tin.
27	$4\frac{1}{2}$	5	3	28	1		O. fort.	Couvert.
28	$\frac{1}{2}$	5	$4\frac{1}{2}$	27	9		S-E. mé- diocre.	B. nuag.
29	3	5	6		6		<i>Idem.</i>	Id. Pl. mé- diocre à 7 h. du soir
30	$5\frac{1}{2}$	6	7		5	$\frac{1}{2}$	S. foi- ble.	Couv. pl. méd. à 4 h. du soir.
31	$5\frac{1}{2}$	7	6		7		S-O. mé- diocre.	B. nuag. pl. <i>idem.</i>

MÉTÉOROLOGIQUES. 187

La plus grande chaleur marquée au thermomètre pendant ce mois, a été de 7 dég. au-dessus du terme de la congelation de l'eau; & son plus grand abaissement a été de $5\frac{1}{2}$ dég. au-dessous du même point: la différence entre ces deux termes est de $12\frac{1}{2}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le baromètre, a été de 28 pouces 6 lignes; & son plus grand abaissement de 27 pouces $5\frac{1}{2}$ lignes: la différence entre ces deux termes est de $12\frac{1}{2}$ lignes,

Le vent a soufflé 5 fois du N.
 13 fois du N-E.
 2 fois E.
 6 fois du S-E.
 1 fois du S.
 4 fois du S-O.
 1 fois O.

Il y a eu 2 jours de tems serein,
 14 jours de nuages.
 13 jours de couvert.
 5 jours de bruine.
 7 jours de pluie.
 6 jours de brouillard.
 2 jours de neige.
 17 jours de gelée.

Les hygromètres ont marqué une humidité moyenne, excepté les premiers jours du mois,



MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de Décembre 1759, par
M. VANDERMONDE.

On a observé pendant ce mois beaucoup de dévoiemens séreux, accompagnés de douleurs de colique; les malades rendoient quelquefois aussi une bile mousseuse: ils ressentoient des dégoûts, des mal-aïses, des grouillemens d'entrailles, & un état de vapeurs continuel. Après l'usage répété des lavemens, des purgatifs, des absorbans & des corroborans, le quinquina faisoit des effets merveilleux; c'étoit le remede qui nous a paru agir le plus efficacement: quelques malades ont été obligés de faire usage du simarouba en décoction, dont nous avons vu aussi de très-bons effets.

Les fièvres intermittentes, tierces & quartes ont été assez communes: elles ne paroïssent pas avoir leur siège dans les premières voies; car la bouche n'étoit pas mauvaise, la langue n'étoit pas chargée, & l'appétit étoit assez bon: d'ailleurs les purgatifs & le quinquina augmentoient le mal, en accélérant l'accès, & prolongeant la durée de la fièvre. Quand on s'est obstiné à continuer l'usage du quinquina, il est survenu des bouffissures universelles & un dérangement de toutes les fonctions. Les apéritifs, les absorbans, la racine d'arum, & celle d'iris de Florence, unies aux extraits de bourrache & de buglose, ont terminé la maladie; les purgatifs, à la fin, paroïssent mieux indiqués & plus salutaires.

*Observations Météorologiques faites à Lille
pendant le mois de Novembre 1759, par
M. BOUCHER, médecin.*

Quoiqu'il y eût eu le mois précédent plus de jours de pluie, que de jours sereins, les terres destinées aux nouvelles semailles & à la plantation des colfats, ne se trouvoient pas suffisamment humectées; le mois de Novembre y a suppléé, les pluies ayant été abondantes depuis le 5 jusqu'au 15, & étant revenues encore par intervalles les derniers jours du mois. Le barometre néanmoins a toujours été assez haut, n'ayant pas été observé à une moindre hauteur que de 27 pouces 8 lignes, si ce n'est le 10, qu'il a descendu à 27 pouces $5\frac{1}{2}$ lignes: il est resté à la hauteur de 28 pouces ou environ les deux tiers du mois.

Nous avons eu plusieurs jours de forte gelée. Elle a commencé, & a toujours augmenté jusqu'au 21: ce jour, le thermometre n'étoit qu'au terme précis de la congélation; mais le 22, il a descendu à 8 degrés en dessous de ce terme, & le 23 un peu au-dessous. La gelée forte a persisté les deux suivans; le thermometre, le 25, s'est trouvé encore à 7 degrés, sous le terme de la congélation.

Les vents ont varié du Sud-Est au Sud-Ouest jusqu'au 15: de-là jusqu'au 24 ils ont

190 OBS. MÉTÉOR. FAITES À LILLÉ.

été *Nord & Est*, & puis presque toujours *Sud*.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de 8 degrés au-dessus du terme de la congélation; & la moindre chaleur a été de 8 degrés au-dessous de ce terme: la différence entre ces deux termes est de 16 degrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le barometre a été de 28 pouces 7 lignes, & son plus grand abaissement a été de 27 pouces $5\frac{1}{2}$ lignes: la différence entre ces deux termes est de $13\frac{1}{2}$ lignes.

Le vent a soufflé 1 fois du Nord.

5 fois du Nord vers l'E.

2 fois de l'Est.

5 fois du Sud vers l'Est.

9 fois du Sud.

6 fois du Sud vers l'Ou.

7 fois de l'Ouest.

4 fois du Nord-Ouest.

Il y a eu 21 jours de tems couvert ou nuageux.

14 jours de pluie.

3 jours de neige.

1 jour de grêle.

1 jour de tempête.

9 jours de brouillards.

Les hygrometres ont marqué de l'humidité tout le mois.

Maladies qui ont régné à Lille dans le mois de Novembre 1759, par M. BOUCHER.

La maladie la plus commune a été une

fièvre catarrhale , qui n'étoit ni fâcheuse , ni bien opiniâtre , lorsqu'elle étoit traitée d'une maniere convenable. Ce traitement consistoit à faire d'abord une ou deux saignées , & une troisieme , en cas d'oppression de poitrine & de forte toux. Quelques-unes de ces fièvres ont participé de la double-tierce , & ont exigé parfois l'emploi des décoctions de quinquina , uni aux pectoraux incisifs. Nous avons eu des points de côté pleurétiques , qui ont été d'un caractere différent , avant & après le 15 du mois. Dans les premiers , la fièvre n'étoit pas si aigue , & le sang tiré des veines n'avoit pas une consistance bien ferme ; ainsi les saignées ont dû être menagées : l'état des premieres voies a obligé souvent d'avoir recours à un émetico-cathartique , ou à un purgatif doux : dans le tems de la gélée , la fièvre étoit aiguë , & le sang tiré des veines étoit d'un rouge brillant & solide , & présentoit souvent une coëne dure : ici , le sang devoit être prodigué d'abord , sur-tout à l'égard de ceux qui avoient une grande oppression , sans crachats : quelques malades ont eu des crachats glaireux , mouffeux , jaunes ou verdâtres , ce qui étoit de mauvais augure : d'autres ont eu des crachats sanguinolens ; ceux-ci ont guéri le plus aisément : il y a eu aussi des angines , qui ont suivi à-peu-près le

type des pleurésies , respectivement à la diversité du tems.

Il y a eu peu de fièvres rouges ce mois , & je ne sçache personne qui y ait succombé : je n'ai vu qu'une fille de quatorze à quinze ans , en danger de cette fièvre.

Le dégel a occasionné des fluxions de poitrine , auxquelles les corps cacochymes ont succombé , comme il est ordinaire dans cette saison. Il y a eu encore nombre de fluxions rhumatismales , & des affections de l'estomac , en forme de *cholera-morbus* , avec fièvre ou mouvement fébrile , qui ont exigé de la circonspection dans la cure , & sur-tout de la part des purgatifs : la saignée étoit d'abord nécessaire , & devoit être suivie de boissons délayantes , anodines & un peu aigrettes , de bouillon de veau ou de poulet , & de lavemens.

E R R A T A.

Page 105 de ce Journal, *ελεφροκυραν*, lisez, *ελεφαροκυραν*.

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le *Journal de Médecine* du mois de Février.

A Paris, ce 22 Janvier 1760.

POISSONNIER DESPERRIERES.

JOURNAL
DE MEDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de
CLERMONT, Prince du Sang.

Par M. VANDERMONDE, Docteur
en Médecine de la Faculté de Paris, ancien
Professeur en Chirurgie Française, Censeur
Royal, & Membre de l'Institut de Bologne.

. Artem experientia fecit,
Exemplo monstrante viam.

Marc. Manil. Astronom. lib. 1. v. 63. 64.

MARS 1760.

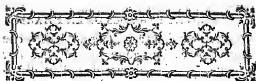
TOME XII.



A PARIS,

Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de Mgr le
Duc de BOURGOGNE, rue S. Severin.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

MARS 1760.

LES secrets & les fraudes de la pharmacie & de la chymie modernes , dévoilés par l'exposition de plusieurs pratiques nouvelles & importantes , pour tous ceux qui ont intérêt de s'assurer de la bonté des remèdes , & de pouvoir les fournir à un prix raisonnable ; ouvrage traduit de l'anglois , in-8°. La Haye , 1759.

QUI ne croiroit, à la lecture d'un pareil titre, que l'ouvrage qu'il annonce, est un volumineux *in-folio* ? Exposer les secrets de deux arts aussi féconds que le sont la chymie & la pharmacie ; détailler les fraudes tant de fois révélées, toujours multipliées de ces gens grossiers qui se mêlent

d'exercer ces deux arts, sans autre droit que leur volonté, sans autre sçavoir, que leur routine, plus industrieux dans l'art d'économiser, au détriment de leurs préparations, qu'habiles à perfectionner les remèdes; ce sujet ne fournit-il pas matière à un très-gros volume? Mais l'auteur des *Secrets & fraudes dévoilés*, oubliant bientôt les promesses de son titre, se borne à traiter très superficiellement des appareils que les distillateurs Anglois (dont nous soupçonnons très-fort qu'il fait partie,) substituent ou doivent substituer aux vaisseaux des chymistes, son unique but étant moins d'obtenir de bons produits, que d'en retirer la plus grande quantité possible. C'est d'après ce point de vue, qu'il prescrit différentes recettes qui deviennent encore plus difformes par les soins de son traducteur qui peut bien entendre l'anglois, mais qui certainement n'entend pas le françois, & ne comprend pas la chymie; double défaut dont sa traduction se ressent.

Quant aux falsifications qu'il dévoile, elles sont pour la plupart si grossières, qu'elles ne seront mises en pratique par personne. Les gens mal-intentionnés sont plus fins; & sçavent se retourner; enforte que le service qu'on croit rendre ici au public, sans l'instruire davantage, ne corrigera personne de ceux qui sont en contravention.

*COLLECTION de Theses medico-chirurgicales sur les points les plus importants de la chirurgie théorique & pratique, recueillies & publiées par M. le baron DE HALLER, & rédigées en françois par M. *** , tome V, & le dernier de cette Collection, A Paris, chez Vincent, Imprimeur-Libraire, rue S. Severin.*

Ce dernier volume contient treize Dissertations, & deux Lettres sur les maladies des yeux : on y traite successivement de la cataracte simple & membraneuse, de la lentille cristalline, de la cataracte cristalline, de l'ouverture de la capsule du cristallin, du tems où l'on doit opérer la cataracte, de la paracenthese de l'œil, & de la méthode de M. Daviel, pour extraire le cristallin, de la maniere de perfectionner cette méthode, du séton fait à la nuque & aux oreilles & de la goutte-serene.

Dans la dernière partie, on trouve quinze Dissertations sur des maladies qui attaquent différentes parties du corps, comme l'oreille, les gencives, l'extérieur du corps, sur des tumeurs enkistées, sur l'usage du quinquina dans la suppuration, de façon qu'on peut assurer que ce volume est au moins aussi étendu, & aussi intéressant que les précédens.



OBSERVATION

Sur une ascite remarquable guérie par une crise surprenante, par M. MOUBLET, bachelier en médecine de la faculté de Paris, & docteur de l'université de Montpellier, à Tarascon en Provence.

Je fus appelé le premier Octobre 1757, pour la femme d'un boulanger de cette ville, malade depuis long-tems, que je trouvai dans un abattement & un épuisement si grands, qu'elle ne pouvoit se remuer du fauteuil sur lequel elle étoit assise; son ventre étoit tendu & douloureux, le volume en étoit triple du naturel; son poids le faisoit descendre jusqu'aux aînes: on reconnoissoit, en le pressant, un ondoyement & une fluctuation distincte, & tous les signes d'une ascite confirmée.

Le lobe antérieur du foie étoit prominent, dur & rénitent, & la rate obstruée & squirrheuse; elle sentoit une douleur fixe & punitive aux hypocondres, & se plaignoit encore de coliques violentes & vagues, qui, sans garder des périodes réglées, étoient quelquefois si vives, que la malade, de lassitude & de douleur, tomboit en défaillance; elles commençoient dans

la région hypogastrique, & s'étendoient dans tout le bas-ventre.

La poitrine n'étoit affectée d'aucune lésion particulière ; mais l'affaïssement & le resserrement dans lesquels ses viscères se trouvoient réduits, lui occasionnoient une toux sèche par intervalles, & des palpitations fréquentes : sa respiration étoit gênée & difficile, & sa voix foible, à cause de la langueur de tout le corps.

Elle étoit continuellement tourmentée d'un mal de tête considérable, qui redoubloit au moindre bruit & à la plus légère secousse ; la plus petite agitation lui causoit une émotion si forte, qu'il lui survenoit un tremoulement, des émotions dans les membres, suivis de battemens, de cardialgies & de maux de cœur.

On pouvoit juger au froncement, à la sécheresse de la peau, à sa sensibilité extraordinaire, & aux mouvemens irréguliers, subits & convulsifs, que de foibles impressions produisoient, combien grande étoit la constriction spasmodique du genre nerveux, la tension & la vibratilité des nerfs.

Sa langue étoit aride, chargée & aduste, sa bouche sèche, avec un goût de pourri, sa salive âcre, salée & piquante, ses lèvres étoient rissolées, couvertes d'une croûte noirâtre ; la déglutition se faisoit lentement, quoique sans beaucoup de peine : elle avoit

une horreur pour les alimens, & une soif qu'elle ne pouvoit étancher ; mais le volume du ventre empiétoit tellement dans la capacité de la poitrine, & mettoit l'estomac si à l'étroit, qu'elle étoit obligée de partager un verre de tisane en huit ou dix prises éloignées : il lui prenoit une espece de gonflement, d'oppression & de suffocation, pour peu qu'elle bût de trop à la fois ; & dès qu'elle mangeoit quelques morceaux d'un aliment solide, les coliques augmentoient considérablement.

Le pouls étoit foible, déprimé, inégal, dur & fréquent : la fièvre lente qui la minoit, redoubloit tous les soirs depuis plus d'un mois ; elle étoit si exténuée, & les forces si abbatues, que les jambes fléchissoient ; & ne pouvoient supporter le poids du corps, *Tabesca febris ardore spiritus, sanguis, adeps, teneræ carnes liquantur*, Hipp. lib. 1, progn.

Un état si déplorable procuroit à la malade des inquiétudes & des douleurs persévérantes ; elle effuyoit tous les soirs des frissons entrecoupés pendant le redoublement de la fièvre ; les nuits qu'elle passoit, étoient tumultueuses & agitées, son sommeil interrompu par de cruelles insomnies ; elle n'avoit même qu'une situation qu'elle pût garder dans le lit ; elle étoit contrainte de s'y tenir couchée sur le dos, & ne pouvoit

se tourner & pencher le corps un seul instant sur un des côtés ; sans crainte de suffoquer & de réveiller les plus vives douleurs qu'elle rapportoit à la région du foie & à celle de la rate.

Elle étoit toujours travaillée par beaucoup de vents qu'elle faisoit par haut & par bas , avec beaucoup de difficulté ; ses déjections étoient en très-petite quantité ; l'urine étoit rouge , briquetée avec un sédiment épais ; elle souffroit même par intervalles des dyssuries & des suppressions d'urine ; elle alloit à la selle rarement , & avec ténésie ; les excréments qu'elle rendoit , étoient érugineux , durs , figurés , & lui coûtoient , disoit-elle , des douleurs presque aussi fortes , que dans un accouchement laborieux.

La marche , l'intensité & la durée de ces symptômes manifestotent assez le caractère de cette hydropisie , & le pronostic fâcheux que je devois en porter : *Magnum enim periculum significatur , si is morbus (ascites) calidum , siccumque corpus occupet , si ex acuto morbo cœpit , si sicca tussis , molestia assumpti , assumendi difficultas , urina modica , atque turbata , spiritus manet difficilis , & ipsa vertitur in tormina dejectio , &c.* Sopod. Lomm. observ. medic. lib. 2 , p. 202 , 203. La grandeur de la maladie & le péril de la malade m'exci-

terent à m'informer exactement des accidens qui l'avoient précédée, & des causes qui l'avoient procurée.

Cette femme, d'un corps sain & d'une fanté vigoureuse, étoit d'un tempérament bilieux : née extrêmement laborieuse, & douée d'un esprit fort actif, elle avoit toujours fait remarquer une grande vivacité dans ses actions ; cette maladie étoit le fruit de ses fatigues, de ses veilles réitérées, d'un très-mauvais régime, & d'un travail continu & excessif, auquel elle s'étoit livrée sans ménagement & avec passion ; elle avoit dérobé à son corps, pendant plusieurs années consécutives, la plus grande partie du repos qui lui étoit nécessaire, & n'avoit cessé de travailler avec ce zèle outré & cette même application, que lorsque ses indispositions augmentées l'obligèrent de les ralentir, & que ses forces épuisées ne lui permirent plus d'agir. *In biliosis multi in labore, & animi contentione sæpè irarum æstu fluctuantes, ac suum defraudantes genium corpus conficiunt.* Ludov. Duret. in coac. Hippocr. p. 338-35.

J'appris qu'elle avoit été atteinte dans le mois de Juillet de cette même année (1757) d'une fièvre continue, accompagnée de rétentions d'urine, & de douleurs violentes de néphrétique ; que pendant les cinq dernières années qui l'avoient précédée,

elle avoit ressenti dans les chaleurs de l'été les mêmes coliques ; & depuis leur première attaque , elle avoit éprouvé par intervalles des lassitudes spontanées , des anxiétés , des mal-aises , un manque d'appétit , des foiblesses , des pesanteurs d'estomac , d'oppressions de viscères qu'elle avoit négligés , & qui avoient toujours empiré.

Ces notions m'eurent fait comprendre que le principe de cette maladie étoit invétéré , qu'elle avoit fait des progrès sourds , & que l'ascite n'avoit pas tardé de se déclarer dès la dernière attaque des coliques : *Malum longissimum , longo enim tempore acquiritur , neque ab uno corporis vitio , neque ab uno viscere prodiens , sed omnium est in deterius conversio ; quo circa ab hac cachexia nascentes morbi inevitabiles sunt.* Aretæus Cappad. de caus. & sign. diuturn. morb. lib. I , cap. XVI , pag. 88.

Il n'est pas surprenant que cette ascite eût déjà produit de si grands désordres , puisque les parties premièrement lésées , & les viscères notablement dérangés , ont une liaison si intime avec les organes essentiels du corps. Quoique je ne pus me déguiser la situation triste & dangereuse de la malade qui avoit pris des remèdes de toutes mains , qui n'avoient pas peu contribué à l'augmenter , je voulus seconder la confiance qu'elle

me témoignoit, sonder les forces de la nature, & tâcher d'apporter tous les soulagemens possibles à son mal, que plusieurs considérations me persuaderent n'être point encore hors de tout secours, & sans espoir de guérison.

En effet la malade n'avoit pas encore atteint sa trente-fixieme année ; son tempérament étoit ferme & bon ; son corps bien constitué, n'avoit point été affoibli par des maladies antérieures ; les organes vitaux n'étoient point altérés, quoique leur force fût diminuée, & leurs fonctions gênées & opprimées : le mal étoit principalement concentré & renfermé dans les viscères du bas-ventre, dont les dérangemens entraînoient, par une dépendance d'action & un enchaînement réciproque, un désordre dans toute l'économie animale, & suffoquoit le mécanisme général du corps : il n'y avoit aucune bouffissure, aucune marque d'emphysème & d'infiltration à la peau & aux muscles des parties inférieures, ni d'œdématie au col, aux paupieres & à la face ; ses évacuations périodiques n'avoient pas totalement cessé : il est vrai que le sang des règles, dont le retour ne gardoit plus aucune régularité, étoit en très-petite quantité, épais, noir, dense, & pèchoit par trop de consistance ; ce qui montrait que le cours du sang n'étoit point

également intercepté dans tous les viscères du bas-ventre : d'ailleurs le mauvais régime de vie que la malade avoit mené , les remèdes contraires à son état , qu'elle avoit pris , étoient autant de lumières pour me conduire , & des raisons qui me laissoient entrevoir quelques lueurs d'espérance de guérison , en observant une méthode opposée à celle qui avoit produit de si mauvais effets.

Les idées que je me formois de cette maladie , & les indications curatoires que je crus devoir remplir , furent , 1^o de calmer les douleurs , d'affouplir les solides tendus , de donner du véhicule au sang sec , âcre & phlogistique , prêt à former des stases & des embarras par-tout :

2^o D'en rompre le visqueux , de lever les obstructions des viscères , en divisant & atténuant , sans fougue & avec précaution , la masse du sang , par les incisifs , les apéritifs & les fondans variés du sang , de la lymphe & des humeurs secondaires :

3^o Enfin d'ouvrir les couloirs , d'évacuer les humeurs épanchées dans la cavité du bas-ventre , d'épurer le sang , de rétablir les sécrétions & de fortifier les viscères.

Je persuadai à la malade de se mettre au lit , d'où elle ne s'est levée qu'à la fin de la maladie : je la réduisis à un régime exact , relatif à l'état des forces , & aux symptômes du mal ; il consista long-tems en bouillons

fucculens, altérés avec des feuilles rafraîchissantes : je lui prescrivis des apozèmes faits avec les racines & les feuilles des plantes légèrement apéritives, auxquelles on ajoûtoit le crystal minéral, & qu'on édulcoroit avec le syrop de chicorée, composé avec la rhubarbe ; elle usa en même tems d'une tisane adoucissante & laxative, à laquelle je fis ensuite ajoûter le nître purifié, dont elle but abondamment.

Afin d'indulger aux causes qui ralentissoient le cours du sang, & de crainte que ces apéritifs, quoique foibles, ne causassent du trouble dans la circulation, & de rupture dans les vaisseaux, je voulus, avant que de passer à des plus forts, jeter beaucoup de détrempe dans le sang, & commencer par le rendre plus coulant & plus fluide par un long usage des diluans.

Six jours après, afin de rendre la liberté au ventre, je fis fondre deux onces de manne dans l'apozème ; je la repurgeai encore le douze de la même façon & avec le même minoratif ; & on ajoûta le lendemain les racines apéritives & rafraîchissantes dans la tisane & un noilet de safran de Mars, & vingt cloportes dans l'apozème.

Les urines me parurent couler avec plus de facilité ; cependant les mêmes accidens revenoient aussi fréquemment & subsistoient dans le même degré. Je continuai, pour mé-

nager les forces & la grande sensibilité des nerfs, de la purger avec quelques onces de manne, de la maniere décrite, que je réitérois de cinq ou de six en six jours, & qui lui procuroient, sans la fatiguer, plusieurs selles copieuses.

Elle rendoit des matieres dures, noirâtres, en forme de pilules : *Fæces velut caprarum pillulatæ, quia diutius cunctantur in alvo, & quia actione caloris cujusdam ignei dura redduntur, perusta, atque coacta, non suâ sponte, sed medici artificio.* Ludov. Duret. in coac. Hippocr. pag. 334-54.

Le corps de la malade s'accoutuma peu-à-peu à cette méthode douce & simple, dont je ne me suis point écarté durant tout le traitement. Lorsqu'elle eut pris une vingtaine de ces apozèmes, je la mis à l'usage des bouillons de tortue, propres à fournir un mucilage fin au sang appauvri & dépouillé de ses particules balsamiques & spiritueuses, auxquelles j'ajoutai les racines & les feuilles apéritives, les cloportes & le sel admirable de Glauber : j'insistai toujours sur l'usage du nître dans la tisane.

Je ne m'attendois point à une diminution prompte ; il me suffit, pour m'encourager, de voir qu'à la fin d'Octobre les douleurs étoient un peu apaisées ; leur paroxysme n'étoit ni si long, ni si fréquent ; la malade passoit des nuits plus tranquilles ; le bas-

ventre n'étoit plus si sensible & si douloureux ; ses urines , quoique rouges & enflammées , paroissoient plus abondantes que sa boisson : elle alloit tous les jours à la selle , la sortie des excréments lui caufoit moins de peine ; par ces fréquentes & légères purgations , les matieres prenoient facilement leur cours ; & trois onces de manne dissoutes dans le bouillon , & noyées dans beaucoup de véhicule , opéroient aussi efficacement qu'une médecine composée des cathartiques forts , peut le faire dans des circonstances favorables.

Ces bouillons furent continués pendant vingt-deux jours ; les parties mucilagineuses de la tortue calmerent la sécheresse des solides & l'acrimonie des humeurs : on reconnut alors une amélioration ; la malade avoit acquis plus de forces , elle éprouvoit moins de difficulté à se relever : le ventre étoit moins bouffi , & ondoyant ; la circulation moins gênée , puisque le pouls désormais plus souple & moins tendu , s'étoit développé davantage , quoique toujours concentré & fréquent ; les organes vitaux étoient moins oppressés , puisque la respiration étoit plus libre ; l'estomac moins à l'étroit , puisque ses fonctions se faisoient avec moins de peine : elle ne mettoit plus que quatre à cinq reprises , pour achever un verre de tisane , dont elle buvoit abondamment ,

damment , pour éteindre la salure & la sécheresse de la bouche , les épreintes & les feux qu'elle sentoît dans le corps.

Elle ne laissoit point , malgré ces bons effets , d'éptouver tous les soirs des redoubiemens assez forts : elle effuya même , au commencement de Novembre , des coliques violentes qui durèrent plusieurs heures , & qui la tourmentèrent beaucoup ; elles l'irriterent , & l'épuisèrent à un point à détruire tout le bien que les remedes antérieurs avoient produit : je tâchai de les appaiser par les calmans , les nîtreux , les sédatifs , les huileux & les narcotiques modifiés & combinés ; suivant l'exigence des cas : je fus souvent obligé d'ajouter à ces potions altérantes les confectîons , pour soutenir les forces :

Ces coliques furent moins fréquentes & moins vives dans le courant de Novembre. Ce fut précisément à leur suite qu'apparurent ses règles , dont l'irruption du sang dans les viscères causa sans doute les douleurs & les désordres qui les précédèrent : elles coulerent en très-petite quantité ; elles ne s'étoient point montrées depuis plusieurs mois , & ne reparurent plus pendant tout le cours de la maladie , soit à cause des embarras de la circulation , soit à cause de la petite quantité du sang.

Son pouls devint peu-à-peu moins inégal ;

moins vîte & plus régulier; elle reconnoissoit une plus grande aptitude dans les membres; l'estomac digéroit mieux: les humeurs se séparoit avec moins de peine; elle éprouvoit moins de feu & de chaleur: il étoit évident que les remèdes profitoient, parce que la malade se sentoît soulagée, & que le volume du bas-ventre diminuoit insensiblement par l'abondance des selles, & par le flux rétabli des urines plus naturelles & moins chargées.

La fièvre depuis l'éruption des règles, n'augmentoît plus tous les soirs comme auparavant; ses redoublemens avoient changé de type: la malade éprouvoit seulement de quatre en quatre ou de cinq en cinq jours des redoublemens considérables, vagues & irréguliers, précédés de frissons plus ou moins longs, produits par la quantité, la qualité & le développement des matieres détachées qui obstruoient les viscères, & par celles qui, extravasées, étoient repompées dans les vaisseaux, inondoient la masse des humeurs & troubloient la circulation.

Ces redoublemens symptomatiques me servoient de bouffole & de règle pour placer les purgations, & m'avertissoient de purger la malade le lendemain matin, avec le minoratif ordinaire, dissous dans le bouillon apéritif: elle rendoit quelquefois huit à dix selles copieuses, & les redoublemens

ressoient, jusqu'à ce que les vaisseaux fussent de nouveau surchargés, & la circulation embarrassée d'une pareille quantité de matieres hétérogenes, pour les obliger de reparoître.

Je suivis ce traitement jusqu'au milieu de Novembre, que la malade termina les bouillons de tortue : les symptomes de la maladie étoient mitigés, le corps moins affaîssi & accablé, mais toujours douloureux; les excrétiions paroissoient se faire librement; mais cependant le mécanisme général étoit énérvé, & l'action simultanée & univoque des organes, étoit toujours notablement dérangée; les coliques revenoient de tems en tems; elle ressentoit par intervalles des maux de cœur, des tranchées, des borborygmes, des grouillemens suivis de fréquentes & difficiles explosions de vents par haut & par bas, dont elle étoit beaucoup incommodée, & le bas-ventre étoit toujours d'un volume considérable.

Ses viscères étoient encore très-resserrés; puisqu'elle étoit obligée de faire plusieurs reprises d'un verre de tisane : la douleur fixe des hypocondres, la dureté, la rénitence du foie & de la rate subsistoient toujours; de crainte de lui causer de trop fortes secousses, on ne faisoit point son lit, & on la changeoit seulement d'un côté à l'autre; elle avoit souvent froid aux pieds,

malgré l'attention continuelle qu'on eût d'entretenir du feu dans sa chambre, où l'atmosphère avoit un degré modéré de chaleur.

A ces froids succédoit une transpiration quelquefois très-abondante, parce que la peau étant devenue plus lâche par la chaleur, le sang étoit mieux poussé du centre à la circonférence, & parce que les remèdes précédens avoient procuré une plus grande liberté dans la circulation, en désobstruant un grand nombre de vaisseaux, & en les déchargeant des crudités qui en ralentissoient le cours.

Je crus dans cette occurrence, ayant toujours présent la nature de la maladie, que je devois m'attacher, en favorisant les évacuations rétablies, & en soutenant les forces abbatues par l'action des remèdes & la longueur du mal, d'en corriger plus particulièrement le levain & l'acrimonie acide des humeurs, de relâcher la constriction spasmodique du genre nerveux, & de fournir des sucs fins & mucilagineux, qui pussent s'assimiler facilement & qui fussent plus propres à la nutrition & à la vivification des parties si affoiblies & exténuées.

Pour seconder ces vues, j'ordonnai le lait d'ânesse, que je fis précéder immédiatement par un bol composé avec le safran de Mars apéritif, les cloportes en poudre, l'antimoine diaphorétique, le mercure doux,

& la gomme ammoniac, dosés suivant l'état du corps, & liés ensemble avec le syrop de chicorée, composé avec la rhubarbe.

J'observai exactement son régime, & je réglai la quantité & la qualité des alimens qu'elle prenoit, selon l'état du pouls, & suivant la vigueur & les forces que son estomac me paroissoit avoir acquis.

Les fondans & les stomachiques qui composèrent le bol, résolverent puissamment les obstructions, & faciliterent l'action du lait : j'avois soin de le discontinuer de cinq ou de six en six jours, quand les redoublemens, qui survenoient de la même manière m'en donnoient l'indice, & je faisois fondre trois onces de manne dans un bouillon ordinaire, ou dans une légère teinture de rhubarbe, qui a été le plus fort purgatif qu'elle ait pris durant tout le traitement.

Ainsi le lait adoucissoit l'âcreté du sang, fournissoit une sérosité fine & analogue aux humeurs, & donnoit un baume au chyle & à la lymphe, tandis que les engorgemens des viscères étoient détruits en même tems par le bol apéritif.

La malade commença, quinze jours après leur usage, de se reconnoître dans un calme qu'elle n'avoit point encore éprouvé : elle avoit plus de goût pour les alimens ; son estomac digéroit sans incommodité quelques morceaux de volaille blanche ; sa voix étoit

plus forte ; elle buvoit tout d'un trait un verre de tisane : les vaisseaux avoient plus de jeu & de souplesse , le poulx plus égal s'étoit relevé ; elle se sentoît soulagée des vents qu'elle faisoit : la quantité des eaux répandues dans la cavité du bas-ventre , étoit beaucoup diminuée ; elle n'étoit pas tourmentée de coliques si violentes ; elle avoit cependant toujours des frissons suivis de redoublemens , souffroit également par intervalles la douleur pongitive de l'un & de l'autre hypocondre , & ne pouvoit absolument s'appuyer sur aucun des côtés.

Je craignois qu'une situation si gênante n'attirât des excoriations aux cuisses & aux fesses : le fâcheux état de la malade changeoit néanmoins insensiblement en mieux ; & j'étois flaté de ces foibles & premiers succès , lorsqu'un accident imprévu renversa toutes nos espérances.

Elle faisoit coucher auprès d'elle , pour fournir à ses besoins , une de ses parentes jeune , forte & vigoureuse , qui , atteinte d'une totale suppression de règles , tomba dans un délire furieux : elle s'agitoit violemment dans le lit , & donnoit des rudes secousses à notre malade , qui plongée dans une tristesse & une crainte continuelle d'en recevoir quelques coups dangereux , resta pendant deux heures en proie à ces inquiétudes & à ces alarmes.

Dès que je fus averti, je la fis changer de lit : elle avoit une fièvre forte ; elle essuya ce soir même une colique violente, & son ventre étoit extrêmement tendu : elle cessa l'usage du lait qu'elle avoit pris avec succès & sans interruption, pendant plus de vingt jours, jusqu'au commencement de Décembre ; la tension & le météorisme augmentèrent le lendemain ; les urines devinrent rouges & enflammées ; elle souffrit même des rétentions d'urine : je ne pus lui faire prendre aucun lavement, parce qu'il ne lui étoit pas possible de se renverser sur le côté, & de se mettre en situation pour les recevoir : j'eus recours à des linimens adoucissans, & j'employai intérieurement, sous toute sorte de formes, les calmans, les acides, les anodins & les narcotiques.

Ces fâcheux accidens diminuerent peu-à-peu, après avoir sévi avec violence ; les suites en étoient d'autant plus à craindre, qu'elles détérioroient davantage le corps, épuisoient les forces, aggravoient la maladie, & la rendoient plus longue, plus dangereuse & plus difficile : trois jours après que ces cruels symptômes furent dissipés, je la purgeai avec la médecine ordinaire ; elle rendit beaucoup de matieres qui ne la soulagerent pourtant pas autant que je l'espérois.

La fièvre étoit constamment forte, & redoubloit tous les soirs ; & malgré qu'elle

eût continuellement froid aux extrémités inférieures, il lui arrivoit, dans la chaleur du redoublement, des sueurs colliquatives qui laissoient son corps engourdi & douloureux, l'abbatoient, & dénotoient la faiblesse du cœur & de toute la machine.

Cinq jours après la dernière purgation, que les douleurs eurent relâché, la malade me parut plus tranquille : afin de fortifier l'action musculaire, de faciliter le repompe ment des eaux & déterger les vaisseaux, (parce que plus ils ont de jeu & de ressort, plus les tuyaux absorbans sont ouverts,) je lui fis prendre pendant quelques jours un bol fondant & stomachique, & je réitérai la même potion purgative, faite avec deux onces de manne, une once de syrop de chicorée, composé dans une décoction de fleurs de violette.

Cette purgation la fatigua beaucoup ; elle rendit, avec des coliques & des tranchées, douze à quinze selles copieuses de matières argilleuses de différente couleur, d'une odeur fétide & insoutenable.

J'étois charmé de procurer l'évacuation de ces excréments putrides, qui ressemblerent à des raclures de boyaux, parce que j'attribuois les douleurs qu'elle souffroit à leur accroupissement & à l'irritation qu'ils causoient, en se détachant.

Cependant ces mêmes douleurs continu

rent toute la nuit, pendant laquelle elle fut encore fix ou sept fois à la selle ; le lendemain elle fut également tourmentée : ses coliques étoient si vives , qu'elles étoient suivies de syncopes ; elle se plaignoit de tiraillemens & de déchiremens dans le bas-ventre , & les selles furent aussi abondantes & fréquentes , que le jour d'auparavant.

J'étois étonné qu'une médecine si légère , qui avoit si souvent réussi dans des circonstances à-peu-près semblables , procurât une superpurgation si terrible , soit que l'état actuel des humeurs plus âcres & plus rarefiables , & des fibres nerveuses plus susceptibles de vibration & d'irritabilité , y eût contribué , soit enfin que les intestins fussent plus sensibles , & le corps mal disposé ; cette évacuation dangereuse dura quatre jours consécutifs , avec la même violence , sans que les cordiaux , les confectons , le diascordium , mêlés avec les astringens employés avec toute sorte de précautions , pussent modérer la fougue des solides , & suspendre cet écoulement extraordinaire.

Cependant j'avois la douleur de voir les forces de la malade s'éteindre : le flux de ventre qui peut être salutaire au commencement de l'hydropisie , est ordinairement mortel à la fin ; elle étoit réduite à l'état le plus triste : tout m'annonçoit le funeste présage que je devois en tirer ; la durée & la

violence des symptômes, les évanouissemens fréquens, les frissons, le pouls qui devenoit toujours plus languissant & foible, étoient les signes rassemblés de la nature défaillante, *E mortuo calore nativo*; car, *non inde facta profusior alvus, hydropicis ullum videtur adjumentum adferre, sed maximam potius noxam, atque damnum ingravescentis hydropis, & virium collapsarum. Quidquid enim morbum auget fovetque, & unà corpus facit infirmum, desperationem adfert salutis.* Ludov. Duret. in coac. Hippocr. pag. 338-8.

Ce qui augmentoit encore le danger de la malade, c'est qu'en même tems que ses déjections ærugineuses & écumeuses couloient par les selles comme une fonte, les urines troubles étoient en proportion aussi abondantes, & les sueurs si considérables, qu'on lui changea, pendant ces quatre jours consécutifs, six, huit chemises par jour, & autant la nuit; son corps distilloit presque sans cesse; il sembloit qu'on les eût trempées dans l'eau: je remarquai qu'après qu'elles étoient séchées, elles exhaloient une odeur mauvaise, & extrêmement pénétrante: *Sudor hydropicorum summopere acidus.* Olæus Borrichius in Theophil. Bonnet, p. 716.

Les hydropiques & tous les cachectiques suent difficilement: ordinairement quand les sueurs sont considérables, le flux des urines

s'arrêta, ou elles suppriment les selles. Ici, toutes ces voies excrétoires étoient ouvertes, & les évacuations de la peau, des reins & des selles ont coulé toutes à la fois pendant cet intervalle d'une manière si prodigieuse, qu'il est difficile de s'en représenter la grandeur & l'excès.

La malade épuisée & à l'extrémité, sans jouir d'aucun repos, se plaignoit de déchiremens dans les entrailles, & de coliques si véhémentes, *cum torminibus & morfu*, qu'elles entraînoient des syncopes plus longues & plus dangereuses : elle pouvoit à peine, lorsqu'elle avoit repris connoissance, proférer d'une voix foible quelques paroles de suite ; elle n'avoit pas la force de lever le bras sur la tête, & il ne lui restoit plus que le souffle.

Le ventre, le troisième jour de cette crise, quoique tendu & météorisé, me parut plus affaissé : je reconnus le quatrième, que son volume étoit presque au naturel ; on ne distinguoit plus de fluctuation : les eaux épanchées dans sa capacité paroissoient s'être écoulées ; mais ce changement qui m'auroit flaté dans un autre tems, ne me promettoit plus rien dans celui-ci.

Nous voyons que le plus grand nombre des hydropiques meurt d'épuisement & de foiblesse. Le pouls de notre malade étoit presque effacé ; la pulsation de l'artere étoit

si lente & si petite , qu'elle avoit peine à se faire sentir ; elle étoit dans une prostration entière de forces , tant les déperditions qu'elle avoit souffertes , étoient grandes : le froid qu'elle ressentoit aux extrémités , étoit souvent suivi d'une horripilation dans tout le corps ; ces frissons augmentoient toutes les fois qu'elle alloit à la selle , par la petite agitation qu'on lui caufoit , & les légères impressions qu'elle recevoit de l'air.

Elle sentoit encore des douleurs véhémentes dans la tête ; la tête & le col transpiroient sans cesse ; les défaillances & les syncopes continuèrent le quatrième jour , d'autant plus que les forces s'affoiblissoient davantage ; la respiration étoit petite , rare & extrêmement lente ; la peine qu'elle avoit d'articuler & d'entendre parler , marquoit assez la foiblesse du cœur & de la circulation : le ventre étoit si douloureux & si sensible , qu'elle ne pouvoit supporter le drap du lit ; la pesanteur des couvertures l'irritoit de telle sorte qu'on mit un petit bâton entre les draps pour les soulever : la quatrième nuit de ces funestes accidens , il lui prit un froid glacial & si universel , qu'elle claqua fortement des dents pendant plus d'une heure & qu'elle resta sans mouvement : à ce froid subit succéda une colique violente , & une chaleur brûlante ; la sueur fut excessive par tout le corps , & pénétra les matelas ; les

personnes qui la servoient , craignoient à chaque instant , qu'elle n'expirât : *Qui à frigore perfrixerint , caput , collumque doluerint , hi voce capti , obortâ sudatiunculâ , ut se colligerent , moriuntur.* Hipp. §. 38-4.

La violence des accidens se ralentit le cinquieme jour de leur durée ; la malade étoit dans cette triste situation , lorsque les parens souhaiterent appeller en consultation M. Mouret , médecin de cette ville , qui jouit d'une grande réputation , & qui d'ailleurs avoit vu la malade , avant que je l'entreprisse : il fut étonné de cet état d'abbatement & de foiblesse , qui sembloit devoir la conduire à une mort prochaine , & il étoit conséquent de penser qu'elle ne pourroit y résister.

M. Mouret , après que je lui eus fait le récit des symptomes rapportés , & le détail des remedes que j'avois employé , examina le bas - ventre extrêmement douloureux , & reconnut qu'il n'y avoit plus d'eau épanchée dans sa cavité ; il convint , dans les circonstances présentes , qu'il ne falloit s'appliquer qu'à calmer les douleurs , & à ranimer les forces : je prescrivis une gelée restaurant , dont on délayoit une cuillerée dans chaque bouillon qu'elle prenoit fréquemment , & en petite quantité.

C'est par ces secours , & par des cordiaux & des sédatifs ménagés , que j'appaitai

le trouble & l'irritation des viscères , & que je soutins les forces nécessaires à la vie : j'avois même à cet effet augmenté le feu de la chambre.

Dans cet épuisement extrême & cette inanition , la malade avoit tout le corps immobile , & comme brisé ; la tête & la poitrine étoient relevées , afin de lui faciliter la respiration : elle n'a pourtant jamais perdu la mémoire , ni l'usage des sens internes : ces évacuations ne cessèrent peu-à-peu , qu'à mesure que la source des matières qui les fournissoient , tarit : la sueur fut la seule qui continua ; il lui resta une exsudation spontanée & souvent froide , autour du col , du visage , de la tête , & au haut de la poitrine. *Sudor utilis qui levat , verum qui est frigidus , ac præsertim circa caput & collum exsudat , pravus ob diuturnitatem , & ob periculum.* Hippocr. Aph. I , pag. 6.

Ce qui démontroit combien cette sueur étoit dangereuse , c'est la foiblesse qu'elle entretenoit , les fâcheuses suites qu'elle pouvoit emmener , sa quantité , le tems qu'elle duroit , & la manière dont elle se déclaroit.

J'eus néanmoins la satisfaction de voir appaiser peu-à-peu ces symptômes ; les forces se releverent avec le tems , & elle revint , pour ainsi dire , à la vie. Au commencement de Janvier 1758 , la chaleur & la vigueur

de son corps se ranimerent ; la douleur même fixe des hypocondres étoit considérablement diminuée ; elle pouvoit rester quelques momens penchée sur les côtés indifféremment , sans ressentir une grande peine ; mais ce qui fut un nouveau sujet de crainte , quand la nature fut un peu plus forte , que son mécanisme se rétablit , elle ressentit des petits frissons vagues & récurrents , qu'on s'apperçut augmenter en proportion des forces ; ils commencèrent derrière les épaules , & s'étendoient dans tout le corps : ils étoient suivis d'une fébricule qui dégénéra bientôt tous les jours en un redoublement qui duroit quatre ou cinq heures , pendant lequel elle éprouvoit un mal de tête insupportable , des battemens dans le cerveau ; son visage étoit enflammé , la bouche sèche , les lèvres arides , & le corps dans une chaleur extrême ; les sueurs qui la terminoient la nuit , l'obligeoient de changer trois , quatre chemises.

Elle ne put plus bientôt reposer la nuit : ces accès éloignés au commencement , étoient devenus si violens , qu'ils duroient jusqu'au lendemain , & que souvent ils se joignoient ; les fonctions des viscères étoient troublées ; elle avoit une douleur de tête , qui , se faisant sentir plus vivement au milieu du front , l'obligeoit de le serrer fortement pour l'as-

C'est ainsi qu'elle paroïssoit retomber dans un état aussi déplorable que celui dont elle étoit heureusement délivrée, à proportion que le corps s'étoit refait; elle étoit plus tourmentée: il sembloit que la vigueur de chaque viscere étoit trop foible pour supporter la santé du corps: j'étois porté à croire qu'il y avoit encore un reste de levain qui dérangeoit les fonctions, & produisoit ces funestes symptomes, *Quæ relinquuntur in morbis post judicationem, recidivas facere assueverunt.* Hipp. Aph. XII, Comm. Gal. l. II. Ces rechutes sont toujours fort à redouter, *Recidivæ hydropicorum post evacuationes invadentes, plerumque lethales.* Holler. de morb. intern.

Le dépérissement & le marasme dont elle étoit menacée, la dépression & l'irrégularité du pouls, les sueurs colliquatives, l'inappétence & les maux de tête, la rougeur des joues & les autres symptomes que nous avons déjà remarqués, paroïssient assez porter le caractère d'une fièvre lente consomptive, qui suit assez souvent l'hydropisie.

J'aurois facilement soupçonné que ces désordres dépendoient du défaut d'énergie, des suc digestifs, de l'appauvrissement des humeurs & de la foiblesse des viscères énervés par la multiplicité, la durée & la grandeur de tant de dérangemens successifs,
arrivés

arrivés à un corps si débilité ; mais la malade souffroit en même tems des coliques , des fréquentes rétentions d'urine , que je regardois comme autant de contre-indications à des remèdes toniques , échauffans & irritans ; car après même les suppressions apaisées , il lui sembloit que les urines la brûloient en passant ; elles étoient rouges & enflammées , & elle sentoit un feu dans tout le corps qui incendioit tous les viscères.

Cependant je la purgeois plusieurs fois ; j'employois divers remèdes sédatifs & prophylactiques , pour calmer cette effervescence , cette sécheresse & cette ardeur , dont je retirois peu de succès. Observant enfin que ces frissons & ces accès gardoient dans leur retour des périodes réglés , je prescrivis avec ménagement quelques bols de quinquina à petite dose , que je tempérois avec le nître & les adoucissans : j'y fis ajouter ensuite le sel ammoniac & la rhubarbe , & je reconnus que ces accès étoient moins longs.

Les forces s'étant réparées , elle prit le quinquina à plus forte dose : au bout de vingt jours , les accès cessèrent , les sueurs se dissipèrent , l'appétit revint , le sommeil fut plus tranquille , les selles & les urines devinrent naturelles.

Il lui restoit encore des pesanteurs & des vertiges ; soit que son corps fût extrêmement

foible, soit parce que le froid de 1758 fut très-vigoureux, les mêmes frissons accompagnés des mêmes symptômes, lui revinrent dans le mois de Février : ces seconds accès furent très-opiniâtres ; ils durèrent jusqu'au milieu de Mars, & furent combattus par le quinquina & les remèdes supérieurs.

La multiplicité des symptômes dont cette maladie étoit compliquée, sembloit telle, qu'on ne pouvoit guérir les uns, qu'en reproduisant les autres ; dès que son corps fut légèrement fortifié, elle fut tourmentée sur la fin de Mars de coliques violentes, & de difficultés d'uriner ; quelques jours après elle sentit renaître des frissons irréguliers, des malaises, des foiblesses d'estomac, des petites sueurs : je lui fis prendre des apozemes avec les plantes stomachiques & légèrement diurétiques, auxquels je joignis la limaille d'acier, le sel de Glauber & le quinquina.

Son corps étoit si foible & si exténué, que ses forces se réparèrent lentement : pour donner plus de ressort aux viscères, rectifier les sécrétoires & les tuyaux rénaux, j'eus recours à quelques pilules de savon, qu'Artbuthnot recommande comme les meilleurs correctifs de la viscosité de la lymphe dans l'hydropisie. *Artbuth. Essai sur la nature des alim. part. II, pag. 303.*

Pendant ces remèdes , sa santé parut se raffermir : elle reprit peu-à-peu sa vigueur par l'exercice & l'habitude : il lui survint pourtant encore une affection prurigineuse , & une demangeaison excessive à la peau ; elle avoit des taches exanthémateuses , & des plaques rouges érysipélateuses & comme dartreuses en différentes parties du corps : elle se plaignoit même de feux & d'ardeur dans les entrailles ; ses lèvres restèrent longtemps sèches & croûteuses : je lui conseillai des bouillons de poulet , altérés par les feuilles des plantes légèrement stomachiques & diurétiques , auxquelles on ajoûta le safran de Mars & un sel neutre.

Depuis le printems de 1758 que ces remèdes furent terminés , la malade a été délivrée sans retour de cette maladie longue & si dangereuse : son tempérament s'est fortifié ; elle jouit de la meilleure santé , & se trouve dans un embonpoint où elle ne s'étoit jamais reconnue , & qui n'a été altéré par aucune indisposition.

Je puis assurer que les soins & les attentions extrêmes que les personnes qui la servoient , ont apportés durant tout le cours de la maladie , n'ont pas peu contribué à sa guérison : ajoûtez la soumission de la malade à tout ce qu'on a exigé d'elle , sa confiance & sa sécurité ; car elle m'a avoué plusieurs fois du depuis , que lors même qu'elle étoit

dans le plus grand danger, elle n'avoit jamais craint pour sa vie. Je reconnois par-là la vérité de ce précepte : *Hoc peculiare & proprium hydropicis vitæ sunt cupidissimi.* Schenchi. p. 418. *Circà minima quædam sollicitudo, vivendi cupiditas, mali tolerantia non ex animi alacritate, ac bonâ spe, ut in iis est, qui prosperâ fortunâ utuntur, sed ex ipsâ morbi naturâ, atque causâ dici potest, mirari tantum id licet, quod me-Hercle, magnum est; namque in aliis ferè omnibus perniciosis affectibus ægrotautes abjecto sunt animo, tristes, mortis amatores; in his (hydropibus) verò & bene sperant, & vitæ cupidi sunt.* Aretæus Capadoc. libr. 2. de morb. chron. cap. 1, pag. 94.

Cette maladie qui renferme des circonstances qui lui sont particulieres, est remarquable dans sa cause, & dans l'assemblage des accidens qui l'ont accompagnée. Le traitement varié qu'elle a exigé, & qui semble s'écarter si fort des règles généralement reçues, demanderoit de longues explications, & des détails théoriques dont ce Journal n'est pas susceptible, & auxquels les médecins instruits peuvent aisément suppléer.



O B S E R V A T I O N

Sur les heureux effets des pepins de Sappotille dans les coliques néphrétiques & autres maladies, par M. RANSON, médecin du Roi, à S. Jean d'Angely.

1^o De toutes les maladies dont le genre humain est affligé, la colique néphrétique est une des plus cruelles, & contre laquelle on n'a point toujours de remèdes précis & spécifiques, quoique les auteurs en indiquent assez, selon les différens degrés du mal. Ce défaut force les différens praticiens de se tourner de divers côtés, pour trouver ce qui peut mieux délivrer les reins des glaires & des graviers qui s'y arrêtent trop fréquemment, & qui y acquièrent un tel volume, & une telle consistance, qu'ils éludent souvent les efforts de la nature, que les plus puissans remèdes ne peuvent faire agir. C'est dans ces extrémités que les pepins de sappotille ont été employés avec des succès extraordinaires dans l'Amérique, où ce mal est plus fréquent & plus opiniâtre qu'en Europe. Leur usage s'est communiqué depuis dix à douze ans dans ces provinces maritimes.

2^o Son efficacité est encore bien prouvée par la guérison qu'en reçut dès ces pre-

miers tems un médecin de Niort (a), réduit à une grande extrémité par la colique néphrétique, pour laquelle il avoit épuisé ce que son habileté & ses précédentes expériences lui avoient suggeré. Il fut invité par un officier nouvellement venu de l'Amérique, de se servir de la sapotille qui, malgré son épuisement, qu'une cruelle goutte avoit occasionné, fut guéri le plus heureusement du monde, par la sortie des glaires & des gros graviers qui arrêtoient le cours des urines. Cet ancien ami, en m'informant de son heureuse délivrance, m'envoya aussi de son remède, pour l'employer, comme je l'ai fait, à la célèbre abbaye des Bénédictins, & à l'hôpital dont les malades me sont confiés, & par tout où j'ai pu placer ce bon remède, constamment avec d'heureux succès.

3°. Je n'entrerais point dans le détail de cette maladie aussi connue, qu'elle est commune, non plus que dans son traitement préparatoire, que chaque sexe & chaque âge demande relativement aux forces & aux divers degrés de leur mal, qui font proportionner les saignées, les bains, les évacuans, les différens diurétiques, les substances huileuses, &c. à l'importance des

(a) M. Cavillis, ancien médecin très-suivi, dont le fils est troisième médecin du Roi, & professeur, démonstrateur de chirurgie, à l'hôpital de Rochefort.

principaux symptomes, dans la supposition que chaque praticien choisit l'indication principale de délivrer au plutôt les reins. Je me bornerai au rapport simple & fidèle des succès que j'ai eu dans l'administration de ces pepins, dont je crois, par préalable, devoir faire connoître l'origine, avant d'en exposer les propriétés.

4° L'arbre d'où vient ce fruit, est nommé par les naturels du pays de l'Amérique, *Sappotillier*, & par M. Linnæus, *Achras Plumieri*, Traité des plantes, édition de Paris 1753, N° 1001. Il a le port & la grandeur de nos poiriers de bon chrétien, laissés en plein vent, communément plus élevés, qui, avec cette ressemblance, produisent les uns des fruits assez semblables aux poires, tandis que d'autres ont plus de rapport aux pommes; ce qui les fait nommer par les Européens, poiriers ou pomiers de l'Amérique.

L'un & l'autre a durant presque toute l'année des fleurs, & pendant neuf mois, des fruits, dont les uns restent verts, tandis que les autres meurent à l'instar de nos figues; & si le fruit n'est pas pris à son vrai point de maturité, sa dureté & son étrange goût ne permettent pas qu'on le mange, non plus que quand il est trop attendu, contractant par-là une acidité insoutenable.

La chair de l'un & l'autre de ces fruits

est mollassé , pulpeuse , approchant de celle des oranges , sans en avoir la couleur , étant presque blanche , fournissant un suc doux , vineux & fort rafraîchissant , sans différer entr'eux à cet égard , non plus que du côté des pepins , dont la forme est en gros approchant de ceux de nos poires bien mûres. Ces pepins se trouvent au centre de chaque fruit , communément depuis trois jusqu'à sept ou neuf , tandis qu'il s'en rencontre qui n'en ont aucun.

Chaque face présente une convexité semblable , ayant les bords des côtés tranchans , l'un des bouts presqu'arrondis , & l'autre en pointe , longs de six à neuf lignes , larges de trois à quatre , & d'environ trois d'épaisseur , couleur de marron lustrée.

La coque est assez ferme pour son peu d'épaisseur , mais facile à casser , lorsque les pepins sont desséchés. Ils portent sur l'arrête la plus aigue une cicatrice qui en occupe la plus grande partie , creusée en rainure , tirant sur le blanc , qui désigne l'endroit par où ce noyau étoit adhérent au fruit , & d'où il tiroit sa nourriture.

L'amande qui contient ces pepins , est recouverte de deux pellicules , couleur de noisette , comme l'intérieur de leur coque , & qui se détache aussi facilement de l'une que de l'autre : elle contient beaucoup d'huile & de sel ; son inflammabilité le

démontre sensiblement ; son amertume qui n'est pas nauséuse, se fait plus sentir, à mesure qu'on la savoure.

5° La maniere simple de piler depuis un gros jusqu'à deux, de ces pepins mondés, dans un mortier de marbre ou autre, pour les délayer dans six à huit cuillerées d'eau commune, se pratique quelquefois ici comme en Amérique, avec le même succès ; pour chaque dose qu'on en donne de quatre en quatre ou de six en six heures, selon que le mal presse, & sur-tout que l'estomac du malade soutient ce remede qui ne fournit point de fucs laiteux, comme les matériaux dont on se sert pour les émulsions ordinaires ; mais quand son amertume rebute, deux ou trois gros de sucre candi, ou l'équivalent du commun, en favorisant la trituration de ces noyaux, en rend le goût plus supportable, sans en altérer la vertu, non plus que l'addition d'une cuillerée de syrop de Charpentier ou de calebasse, qu'on tire de l'Amérique, comme celui des cinq racines apéritives, & même de celui de capillaire, &c.

Outre cela, l'addition des véhicules diurétiques, telle que l'eau distillée des fleurs de fèves, de camomille, de chardon-bénit, celle de pariétaire, ou son suc, concourent utilement au bon succès ; & quand il s'annonce, il est bon de ne continuer ce remede

que de huit en huit ou de douze en douze heures, discontinuant de le donner, quand l'urine soutient son cours, qu'elle prend une bonne qualité, & sur-tout lorsqu'elle charrie des glaires ou des graviers, n'insistant point au-delà de quatre à cinq jours consécutifs, & même moins sur ce remède : si au lieu de favoriser le cours des urines, l'issue des glaires & des graviers, l'inflammation des reins continue, le mal s'aggrave ; on pourra bien y revenir, en saisissant quelques autres momens plus favorables, s'il s'en présente, car cette maladie n'est pas toujours susceptible de guérison, comme l'ouverture de ceux qui en périssent le démontre par le délabrement que souffrent les reins & les engorgemens qu'on découvre dans les ureteres.

6° Mais si ce remède servi en liquide, est constamment rejeté par l'estomac, sans produire de délivrance, il faut le donner en substance, bien pilé, avec un peu de sucre candi ou ordinaire, un peu de syrop approprié à la dose d'un gros seulement & même moins, par des intervalles assortis à la foiblesse de l'estomac, l'incorporant avec la confection d'hyacinthe, du syrop de kermes & des gouttes anodines de Sydenham, afin qu'y séjournant davantage, il y produise l'effet désiré, s'accommodant par

le véhicule propre à la facilité qu'on trouvera de le faire passer. Lorsque les malades ont une aversion soutenue pour les bouillons, on doit les supprimer, & essayer le chocolat vanillé à l'eau, ou mêlé d'un peu de lait, ce que j'ai vu souvent réussir fort heureusement, & reprendre ces bouillons avec goût & avantage, après trois ou quatre jours ou plus de privation. On doit insister sur l'usage de cette préparation variée à proportion de l'avantage qu'on en retirera, sans se rebuter pour avoir été vomé dès le commencement, mais même après en avoir digéré quelques prises, puisqu'une seule qui occasionne le déplacement des graviers amoncelés, ou des glaires recuites dans le bassinet du rein ou dans les ureteres, fait cesser les nausées & le vomissement.

7^o Le respectable prélat qui remplit si dignement le siège de Saintes, fut un des premiers qui adopta ce remède pour le pratiquer chez lui; & sa satisfaction s'est montrée depuis, par une lettre dont il m'honora à cette occasion.

8^o Un religieux bénédictin(a), presque aussi replet que monseigneur de Saintes, plus âgé, sujet à la goutte & affligé du tremblement, paralytique, graveleux à l'excès, dont les urines voituraient souvent des glaires, s'est

(a) On n'a pas pu lire : a.

fervi plusieurs fois de ce secours à S. Jean d'Angely, avec un succès satisfaisant, précédé ou suivi des préparations de casse, assorties de sel polycreste de seignette.

9^o Un religieux dominicain, nommé P. Gibaut, curé de la Chapelle, paroisse voisine de la ville, d'un tempérament sec & échauffé, fort usé par la goutte & la gravelle, autant que par son âge, s'est dégagé les voies urinaires avec le secours de la sappotille, la casse nitrée, & quelques boisons de racines d'aunée, contre le pronostic de ceux qui l'ont jugé à mort, il y a quelques années.

10^o Il n'est guères de personnes qui aient tiré plus d'avantage de la sappotille en substance, que l'épouse du doyen des apothicaires de cette ville, la dame *Rocher*, toute vieille & exténuée qu'elle fût, & aussi fréquemment attaquée de néphrétique la mieux caractérisée, & prenant en général les moindres remèdes avec des peines infinies, de sorte que la plus utile ressource fut d'incorporer les pepins pilés avec la pulpe de casse, aromatisés, tantôt avec de l'essence d'anis, de l'huile de girofle ou de celle de muscade, que son estomac retenoit & digéroit à son avantage, puisque son ventre originellement constipé, recouvra une liberté utile dans l'espace de trois à quatre

ans, qu'elle fut si malade, en atteignant sa quatre-vingt-deuxieme année, & que l'espece de carriere qu'elle portoit, fut assez diminuée, pour uriner facilement. Elle produisit, avant son départ pour le Poitou, où elle alla dans le sein de sa famille, finir sa carriere nonagénaire, une boîte du poids de deux livres, des pierres & graviers qu'elle avoit trouvés dans ses urines, & qu'elle avoit ramassés en détail.

Je grossirois trop ce mémoire, en rapportant différens faits relatifs à ceux-ci, par lesquels cette sappotille a produit des effets heureux & constans.

Je dois cependant ajoûter qu'un matelot Anglois ayant été fait prisonnier, étant tombé malade au sortir des prisons de la Rochelle, fut amené à l'hôpital militaire de cette ville, dont je suis chargé. Des graviers lui embarrassoient les reins, & lui causoient des douleurs si aigues, qu'à peine se pouvoit-il soutenir, tout robuste qu'il étoit. L'usage de la sappotille le soulagea si promptement & si efficacement, que ce secours, joint aux attentions charitables qu'on eut pour lui pendant sa maladie, lui fit abjurer sa croyance luthérienne, pour embrasser une religion, dont il avoit si agréablement & si utilement éprouvé les secours dans les fureurs de la guerre la plus sanglante entre

deux ennemis qu'il regardoit comme irrécconciliables.

La plupart des hydropiques à qui j'ai fait faire usage de sappotille, s'en sont bien trouvés : leur estomac en a été soulagé, & le cours des urines s'est mieux maintenu. Les cachectiques, les enfans oppilés & remplis de vers, à qui j'ai pu faire pratiquer ce remède, s'en sont toujours bien trouvés, & sur-tout les adultes de l'un & l'autre sexe, fatigués de fièvres vermineuses.

OBSERVATION

Sur les bons effets de l'ipécacuanha en infusion, par M. DEPLAIGNE, docteur en médecine de la faculté de Montpellier, médecin & conseiller du Roi, aux hôpitaux militaires de Valenciennes.

L'ipécacuanha est assez connu par sa vertu spécifique dans les dyffenteries & les diarrhées; peut-être même l'emploie-t-on avec trop de confiance, sans faire attention aux grands efforts qu'il occasionne, & aux suites fâcheuses qu'il produit quelquefois : d'un remède salutaire, on en fait souvent un remède dangereux; la dose fait tout le bien ou tout le mal : les praticiens ont coutume

d'ordonner cette racine en poudre ; les uns la donnent depuis demi-gros jusqu'à un gros , souvent au détriment des malades ; les autres plus modérés , la prescrivent depuis six grains jusqu'à vingt ; en cela ils remplissent plus méthodiquement leur objet , & sans rien craindre , d'autant que cette poudre agit plus efficacement à petite dose : je l'emploie avec beaucoup de succès dans les diarrhées invétérées & dans le ténésme , depuis deux grains jusqu'à quatre , mêlée avec le diascordium ou la thériaque.

Doser ce spécifique suivant les différens cas , adoucir le mauvais goût qu'il laisse dans la bouche , & qui rebute la plupart des malades , soit qu'on le prenne en opiat ou dans tout autre véhicule , ce seroit l'accréditer davantage & lui donner une nouvelle qualité : j'ai éprouvé de le prescrire sous forme liquide , inusitée dans les provinces , & peut-être inconnue à plusieurs médecins , qui paroît moins dégoûtante , plus efficace & plus facile à ménager ; on peut même la rendre plus agréable , avec un peu de réglisse ou de sucre : une expérience , depuis dix ans , a confirmé les bons effets & les grands avantages de cette méthode.

Je fais concasser l'ipécacuanha , & je le mets en infusion , en guise de thé : huit ,

dix, douze, quinze ou vingt grains pour les plus robustes, sont suffisans pour une dose : on verse par-dessus trois verres d'eau bouillante, on les laisse infuser comme le thé ; on prend un verre de quart d'heure en quart d'heure ; il faut boire de l'eau tiède, lorsqu'il commence à opérer, pour faciliter le vomissement ; cette infusion théiforme, qui n'est autre chose qu'une eau impregnée & chargée des parties résineuses les plus déliées & les plus volatiles de cette racine, fait un doux vomitif qui n'excite point de secousses considérables, ni éréthisme, ni mouvemens violens & convulsifs, qui ne laissent aucune impression sur les organes : on peut le donner en sûreté aux enfans & aux femmes enceintes, sans qu'il en arrive le moindre accident.

Ce remede simple & expérimenté, convient sur-tout dans les dyssenteries & diarrhées fomentées & entretenues par des humeurs bilieuses & glaireuses ; dans les nausées & envies de vomir occasionnées par des glaires dont l'estomac se trouve farci & surchargé, il a la même efficacité dans l'asthme humide & glaireux, dans la toux & certaines fluxions de poitrine, où l'on rend une pituite glaireuse & visqueuse : son principal effet est d'agir sur l'estomac ; s'il ne trouve pas de quoi mordre sur ce viscere,

viscère , il travaille sur ceux du bas-ventre , à l'instar d'un doux minotatif qui évacue par les voies inférieures : supposé qu'il ne soit pas assez actif la première fois , pour remplir son attente , la même dose réitérée le lendemain ou deux jours après , aura toujours un effet certain : dans ce remède doux , simple , facile à prendre & à ménager , la médecine trouve des secours infinis.

OBSERVATION

Sur une espèce d'Opistotonos , par M. DE SAINT-HERAN D'AMBON , docteur en médecine de la faculté de Montpellier , médecin de l'hôpital général de la ville de Saint-Pourçain.

L'opistotonos est une de ces maladies rares que peu de médecins peuvent se vanter d'avoir rencontrée dans leur pratique , quelque étendue qu'elle puisse être : j'ai donc cru que l'observation suivante pourroit être de quelque utilité ; c'est ce qui m'a engagé à la communiquer au public.

Elisabeth Pacot , femme d'un vigneron de cette ville , âgée de quarante ans , d'un tempérament sec , quoique sanguin , ayant été exposée pendant trois jours , qu'elle fut occupée à lier sa vigne , à une pluie très

froide, se sentit attaquée, à la cuisse gauche, d'une douleur qui passa, au bout de quinze jours, dans la droite; de-là elle remonta le long des vertebres dorsales, & ensuite descendit aux lombaires: quelquefois la malade s'appercevoit dans la partie affectée, d'une tumeur accompagnée d'une douleur lancinante: tantôt cette douleur se faisoit sentir, quoiqu'il n'y eût point de tumeur; & dans d'autres circonstances, la tumeur n'étoit accompagnée que d'une douleur sourde, ou même elle étoit sans douleur: l'éloignement pour les remèdes, sa misère & les occupations de son ménage l'empêcherent de demander du secours pour ses maux.

Lorsque la matiere de cette maladie affectoit les muscles dorsaux & lombaires, la malade ne trouvoit de soulagement, qu'en appliquant très-intimement son échine à un mur; dans cette situation, elle éprouvoit, disoit-elle, un plaisir singulier; nulle autre situation ne lui procuroit le même avantage, pas même lorsqu'elle s'étendoit horizontalement.

Je fus appelé pour la première fois le 10 Avril 1755; je la trouvai dans un état qui m'effraya: tous les muscles de ses épaules, de ses bras, de ses avant-bras, de ses mains, de ses cuisses, de ses jambes & de ses pieds étoient en convulsion: ses mains

étoient fermées ; les carpes étoient renversés sur les avant-bras qui faisoient eux-mêmes un angle avec les bras : ceux-ci étoient fortement appliqués contre le corps ; les osselets étoient courbés vers la plante des pieds ; les pieds étoient étendus par les muscles jumeaux & solaires, & la malade sentoit une douleur très-aigue dans leurs tendons, vulgairement connus sous le nom de *chorde d'Hippocrate* ou de *tendon d'Achille* : les jambes & les cuisses étoient fléchies ; les muscles abdominaux, ceux du col & de la tête étoient dans une douce inaction ; la région lombaire sembloit être le centre de la douleur, & le point où toutes les parties affectées tendoient.

La tête n'étoit affectée que d'une douleur sourde très-légère ; ayant voulu appuyer mon doigt sur le tendon du biceps, & ensuite sur le muscle deltoïde, où il ne paroissoit cependant aucune tumeur, elle jeta les hauts cris, comme si je lui eusse causé la douleur la plus vive : les membres affectés étoient si roides, qu'il ne me fut pas possible de les fléchir ni de les étendre, quelque force que j'employasse : la chaleur de la peau étoit un peu plus considérable que dans l'état naturel ; le pouls étoit dur & plein : il y avoit de la fièvre.

N'ayant trouvé aucun signe de saburre dans les premières voies, & persuadé, vu

ce qui avoit précédé la maladie, qu'elle n'étoit produite que par un arrêt de la transpiration, je lui fis faire une saignée de seize onces; je lui prescrivis un lavement émollient, deux heures après la saignée, & une potion diaphorétique, à laquelle j'avois joint les narcotiques pour le soir: ses parens, pour seconder mes vues, l'accablèrent sous le poids des couvertures; mais cela ne put pas lui procurer la plus légère moiteur.

Je ne pus la revoir que le lendemain onze, sur le soir; son sang qu'on avoit gardé, me parut coëneux & sans férosité; les douleurs étoient considérablement diminuées: j'ordonnai de la tenir toujours à une diète étroite; je lui prescrivis une tisane apéritive & sudorifique, & une potion narcotique: le 12, je lui fis faire des fomentations émollientes: le 13, je la fis resaigner; le 14, je lui ordonnai les bains domestiques, qu'on continua le 16 & le 17; elle y restoit une heure, pendant laquelle elle ne ressentoit pas la moindre douleur; mais on voyoit la sueur lui couler du visage: elle sortit du premier bain, comme elle y étoit entrée: au sortir du second, elle put aller à son lit, sans secours; elle fut parfaitement guérie, après le troisième; comme je lui trouvai du dégoût, & quelqu'autres signes de pourriture dans les premières voies, je lui pres-

crivis un minoratif qui completa la cure.

Lorsqu'elle sortoit de ses bains , elle suoit pendant une heure , au point de tremper sa chemise & ses draps : cette sueur étoit si infecte , qu'une de ses voisines se trouva mal , en lui donnant une chemise , & que la nuit son mari ne put pas tenir dans son lit ; cette odeur s'affoiblit peu-à-peu : je la croyois parfaitement guérie , lorsque le 26 , on vint me dire qu'elle étoit retombée dans les mêmes accidens : j'appris , en arrivant chez elle , qu'elle avoit eu froid la veille : j'eus recours au traitement qui m'avoit si bien réussi la première fois : j'y ajoutai les vésicatoires ; ils eurent le même succès ; la cure s'opéra seulement avec un peu plus de lenteur : depuis ce tems , la malade a joui de la meilleure santé.

OBSERVATION

Sur une hydropisie ascite , par M. LEAUTAUD , chirurgien-juré de la ville d'Arles , prévôt de sa compagnie , ancien chirurgien-major de l'hôpital général du Saint-Esprit de la même ville.

Dominique-Barthelemi Diégos , natif de Belloly , dans le royaume de Castille , âgé de trente six ans , ayant déserté de son régi-

ment en 1748, & s'étant retiré dans la Camargue, qui est une campagne très-étendue, des environs d'Arles, y tomba malade & fut long-tems sans secours; à la fin, on le conduisit à l'hôpital. Il se plaignoit d'une pesanteur dans tout le corps; sa respiration étoit gênée: il avoit une fièvre lente, accompagnée d'une soif excessive; ses urines couloient difficilement; son ventre étoit enflé; & la tuméfaction s'étendoit à la verge, au scrotum, & jusqu'aux cuisses & aux jambes: je le mis à l'usage des apéritifs & des diurétiques, pour tâcher, s'il étoit possible, de rappeler les urines; mais la maladie étoit trop invétérée, pour qu'on pût en attendre beaucoup de secours: voyant que ces remèdes étoient sans effet, je me déterminai à lui faire la ponction, & je lui tirai en cinq fois 150 livres d'eau; ensuite je le remis à l'usage des remèdes apéritifs & diurétiques: les urines coulerent alors avec facilité & avec profusion; l'enflure des parties inférieures se dissipa; & il fut entièrement guéri. Il a resté cinq ans dans la Camargue, depuis sa maladie, travaillant avec la même force qu'auparavant, sans récidive & sans aucune incommodité.

M. Couture, apothicaire de l'hôpital d'Arles, fit l'analyse des eaux que j'avois tirées du ventre de cet homme; il en obtint dix ou douze livres, d'un sel un peu

DESC. D'UN NOUV. TROCART, &c. 247
rouffâtre, d'un goût amer, ayant l'odeur
d'urine, & ressemblant au sel polycreste par
sa solidité.

DESCRIPTION

*D'un nouveau Trocart pour la ponction de
l'hydrocéphale, & pour les autres évacua-
tions qu'il convient de faire à diverses
reprises, par M. L E C A T, maître en
chirurgie, secrétaire perpétuel de l'acadé-
mie de Rouen, &c.*

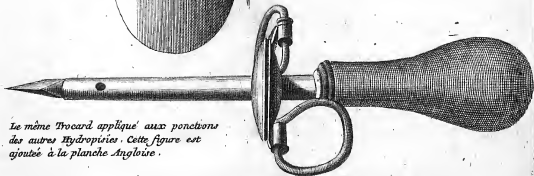
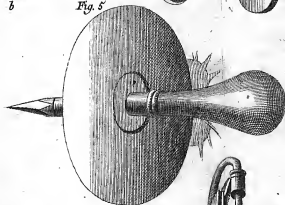
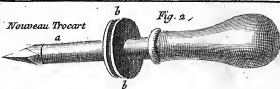
Le 15 Octobre 1744, on m'apporta un
enfant nommé Pierre-Michel, fils d'un toilier
du fauxbourg Saint-Sever de Rouen, âgé de
trois mois & demi, & ayant, depuis cinq
semaines seulement, la tête prodigieuse-
ment grosse : toutes les futures du crâne
étoient fort écartées, les veines extérieures
de la tête très-enflées, & les yeux tournés
en dessous : cet enfant étoit assez gras ; il
n'avoit eu aucune maladie, avant cet acci-
dent ; depuis qu'il l'avoit, il étoit devenu
criard, loin d'être assoupi, comme quelques
auteurs le disent.

Une hydrocephale aussi énorme & aussi
promptement formée, me parut incurable par
les médicamens sur un enfant si jeune :
n'ayant pas beaucoup plus d'espérance dans

l'opération , j'exhortai ses parens à la patience ; ils revinrent chez moi , & me sollicitèrent vivement : leur enfant ne pouvoit pas résister à une maladie qui prenoit des accroissemens si précipités : ils se chargèrent de l'événement , & firent tant par leurs sollicitations , que je me déterminai à l'opération.

Je soupçonnai que ce qui avoit fait périr jusqu'ici , presque subitement , ceux à qui on avoit fait la ponction de l'hydrocéphale , c'étoit peut-être parce qu'on avoit tiré toutes les eaux à la fois ; qu'on avoit laissé le cerveau , comme à vuide & exposé à l'impression de l'air qui doit remplir le grand espace que les eaux occupoient , puisqu'ici les tégumens ne peuvent pas se resserrer sur ce viscere , comme cela arrive aux tégumens du ventre , après la ponction de l'hydropisie ascite. Je me proposai donc , puisqu'on vouloit que je fisse la ponction , de tirer les eaux peu-à-peu , à diverses reprises , éloignées les unes des autres , & dans l'intervalle de ces évacuations , de comprimer les tégumens avec un bandage propre à les rapprocher du cerveau.

Les trocars ordinaires ne me parurent pas propres à remplir ces vues. Je pensai que des ponctions souvent répétées dans ces parties nerveuses , étoient dangereuses ; d'ailleurs les tégumens de la tête étant très-



*Le même Trocart appliqué aux ponctions
des autres Hydropsies. Cette figure est
ajoutée à la planche Angloise.*



minces & tendus , l'ouverture une fois faite , ne se feroit jamais assez fermée pour arrêter l'évacuation , quand on auroit ôté la canule : en laissant cette canule dans l'ouverture , & la fermant d'un bouchon , cette même disposition des tégumens auroit fait couler les eaux entr'eux & les parois de la canule ; ainsi , malgré moi , l'évacuation devenoit totale , quelque parti que je prisse avec les trocars connus : ces réflexions me firent imaginer l'instrument suivant.

C'est un nouveau trocart représenté par la figure 2 , & qui a cela de particulier , que la canule est beaucoup plus courte qu'à l'ordinaire : cette canule est représentée à part , figure 3 ; mais on doit en avoir de différentes longueurs pour les différens cas : à la partie supérieure de cette canule , sont deux cercles qui tiennent chacun à une pièce différente ; elles sont représentées séparées dans la figure 4 , & elles sont faites pour être vissées l'une sur l'autre ; ces cercles sont un peu concaves par les surfaces qui se regardent réciproquement , en sorte que leurs circonférences se touchent , tandis qu'il y a encore un vuide passable vers leur centre : moyennant cette mécanique simple , j'applique l'emplâtre troué , X , sur le cercle inférieur A , dont la visse passe dans le trou de l'emplâtre , après quoi je visse la

250 DESC. D'UN NOUVEAU TROCART

pièce supérieure B, sur l'inférieure A, & je ferre fortement l'emplâtre entre ces deux cercles ; l'instrument devient alors comme dans la figure 5 : l'emplâtre que j'ai choisi, est celui d'André de la Croix ; on peut prendre la poix de Bourgogne, ou tel autre emplastique puissant qu'on voudra. Mon emplâtre avoit trois pouces de diamètre : je fis adapter à l'extrémité supérieure de la canule un bouchon d'argent, C, figure 3, fort exact. La partie où je projettois de faire la ponction, fut rasée dans une étendue plus grande encore que l'emplâtre.

Ayant ainsi tout préparé, & la canule étant armée de son trocart, & munie de l'emplâtre, comme elle paroît dans la figure 5, je fis la ponction le vendredi 23 Octobre 1744 : en enfonçant le trocart & la canule jusqu'aux cercles & à l'emplâtre que j'appliquai & collai dans toute son étendue, sur la tête, en appuyant dessus la main & les doigts fort chauds, & des linges aussi très-chauds. Quand l'emplâtre fut bien collé, j'ôtai le trocart, je tirai quatre ou cinq onces d'une sérosité d'un blanc roussâtre, ou couleur d'un vin blanc paillet & un peu trouble ; après quoi je fermai la canule avec son bouchon, C.

Par les expériences chymiques, cette liqueur ne se trouva ni acide, ni alcaline ;

mise sur le feu , elle s'évapora en entier , & laissa au fond un sédiment écumeux & salin neutre.

Le samedi 24 Octobre, je débouchai la canule, & je tirai une pareille quantité de cette eau : l'enfant se trouva mal le dimanche; je le laissai reposer ce jour-là. Le lundi 26, il étoit mieux : je tirai encore cinq onces d'eau ; je le laissai reposer le mardi. Toutes les fois que je faisois cette évacuation, je resserrois la tête avec une forte *capeline* (a) ; malgré ces précautions, la nuit du mardi au mercredi, l'enfant mourut, & l'on va voir que cette hydrocéphale étoit d'une espee incurable. J'en fis l'ouverture : je trouvai le cerveau appliqué contre la dure-mere, à l'ordinaire ; mais ce cerveau étoit émincé & comme déployé ; il ne faisoit plus qu'une espee de sac mince, rempli d'eau : j'ouvris, & je vis que cette maladie n'étoit que la dilatation excessive des deux ventricules latéraux, par les eaux qui s'y étoient amassées : la glande pinéale étoit presque fondue, aussi bien que le plexus choroïde, dont on ne trouvoit que quelques vestiges ; au contraire les autres vaisseaux qui tapissoient l'intérieur de ce sac, étoient très-sensibles.

Le cerveau étant un viscere mol, sans

(a) Bandage particulier à la tête.

ressort, on voit bien qu'il ne lui étoit pas possible de reprendre sa forme naturelle, quelque lentement que j'eusse évacué les eaux; mais l'opération eût peut-être réussi, si l'hydropisie eût eu son siège hors du cerveau. Quoi qu'il en soit, ce trocart m'a paru utile à plusieurs opérations; c'est le premier motif qui m'a engagé à le présenter au public: le second motif qui m'y a porté, ce sont les conséquences qu'on peut tirer de cette observation, par rapport à l'apoplexie.

Comment croira-t-on que l'apoplexie soit causée par l'épanchement des liqueurs, ou par la plénitude des vaisseaux; quand on a vu un cerveau rempli d'eau & distendu au point où étoit celui-là, sans aucun des symptômes apoplectiques? Verduc, qui se fait une objection pareille à celle-ci, dans sa Pathologie, s'efforce de la résoudre; mais il n'y réussit point: l'objection est victorieuse.

Cependant, quand quelqu'un est mort d'apoplexie, qu'on ouvre son cerveau, & qu'on y trouve du sang épanché, on attribue sa mort à ce seul épanchement, & l'on prononce que cette apoplexie est *sanguine*; c'est ce qui est arrivé à la mort de M. de Frequienne; président de notre parlement: je lui trouvai environ plein une cuiller à café de sang épanché dans l'intérieur de

la moëlle allongée, entre le troisieme & le quatrieme ventricule, au commencement de celui-ci. Une si petite quantité de sang pouvoit-elle comprimer le principe des nerfs, de façon à intercepter tout le cours des esprits ? Non, sans doute ; ce seroit prendre l'effet pour la cause : ce sang extravasé n'étoit qu'un accident dépendant des mouvemens convulsifs de la dure-mere & des vaisseaux de toute la base du crâne, saisis par l'affection apoplectique, qui, pour l'ordinaire, n'est autre chose que l'affection goutteuse ou rhumatismale, attachée à cette mere des nerfs. Or cette attaque générale, qui gonfle & roidit la dure-mere dans toute cette base, en faisant refouler le sang dans les vaisseaux, dont quelques-uns plus foibles crevent, ferme en même tems tous les canaux des nerfs, & tue par conséquent le malade, à moins qu'on ne veuille dire que ces canaux rompus étoient ceux qui concouroient, dans la substance du cerveau, à la formation des esprits moteurs du cœur, ce qui ne seroit pas sans difficultés, cet organe recevant, comme on sçait, les influences de plusieurs nerfs à la fois, sur lesquels il faudroit étendre cet accident qui n'est au fond que la rupture d'un simple capillaire. Le but de ces réflexions est d'engager les mauvais praticiens à faire un peu

moins de fond sur leurs théories, & par exemple, à ne point faire périr sous la lancette, comme je l'ai vu plusieurs fois, un pauvre apoplectique, par l'opinion où ils sont, que c'est le trop de sang qui le tue; car, outre que cette fausse opinion est fatale à ce malade-là en particulier, elle le sera encore à toute la race future, si la prévention en faveur de cette théorie est telle; qu'elle empêche de chercher les vraies causes & les véritables remèdes de l'apoplexie.

OBSERVATION

Sur la coupure & la rupture du tendon d'Achille, par M. JUVET, médecin de l'hôpital militaire de Bourbonne-les-bains, associé au collège royal des médecins de Nancy, de l'académie des sciences de Dijon.

M. de Rochemont, officier des Grenadiers à cheval, se coupa transversalement & entier, le tendon d'Achille, à un pouce & demi de son insertion au calcaneum.

Cette coupure fut l'effet d'un fragment d'une cuvette de fayance, dans laquelle il se lavoit les pieds, & qui lui cassa sous le

pied : il n'y eut point d'accidens consécutifs ; & à la faveur d'un bandage convenable, six semaines après ou environ, la réunion des parties divisées fut bien faite : cette situation avantageuse lui assuroit la guérison la plus parfaite ; on sent que le bandage & l'inaction du pied pendant six semaines ; le premier, par la contrainte & l'inertie des muscles & de leurs tendons ; l'autre, par l'amas & l'épaississement de l'humeur synoviale dans l'articulation, devoient être suivis d'un peu de gonflement au pied, de quelque difficulté de s'en servir, & de sensations plus ou moins douloureuses.

La patience, la jeunesse étoient le remède à tout ; l'envie de marcher bientôt comme à l'ordinaire, le fit venir à nos eaux en 1757 ; l'événement le plus fâcheux, l'empêcha d'en user : il écrivoit avec attention ; son talon, sans qu'il le sçût, étoit engagé sous un des batons de sa chaise, il lui arriva compagnie ; s'appuyant des deux mains sur le devant de sa chaise, pour se lever plus promptement, la chaise résista au talon, & dans le même instant il entendit un bruit, un craquement, cria, Mon tendon est cassé, je suis perdu ; on reconnut en effet la rupture du tendon ; ses parties séparées laissoient entr'elles sous la cicatrice demi-circulaire de

la peau, suite de la coupure, un espace profond, de la longueur d'un pouce ou plus, sur toute l'épaisseur du tendon, dans le même endroit où il avoit été coupé : on le raffura le mieux qu'on put ; on appliqua un bandage, & cette rupture se termina heureusement.

Il resta dans son centre un ganglion, de la grosseur d'une petite noix, dont le principe remontoit jusqu'à la coupure du tendon, de façon que ce ganglion n'étoit que plus gros qu'alors ; le suc tendineux mis deux fois hors de ses vaisseaux, l'avoit formé, comme il arrive souvent dans les fractures, que les calus forment des exostoses, par la surabondance du suc osseux.

Ce ganglion gênoit quelquefois le jeu du jambier postérieur & du long péronier ; & dans quelques mouvemens forcés, cette gêne influoit sur le mouvement des jambes, qui ne s'exécutoit pas pour lors aussi librement & aussi fortement que de coutume, ce qui engagea M. de Rochemont à revenir à nos eaux en 1758 : il se baigna, & fut douché, fit un long usage des boues minérales ; il s'en trouva bien, & acquit presque tous les mouvemens qui lui manquoient auparavant ; le ganglion parut diminuer ; au reste le fond de cette tumeur subsista, & l'on sçait qu'il est indissoluble.

REMARQUES.

REMARKES.

1^o. Cette observation est une leçon vive de circonspection à ceux qui s'abandonnent à trop de sécurité, six semaines & plus, après s'être trouvé dans le cas de la rupture ou de la coupure d'un tendon, & sur-tout d'un tendon d'Achille.

2^o. La réunion des plaies récentes, faites par des verres, ne doit point s'entreprendre par la situation, le bandage ou l'opération : ces trois moyens, dit un auteur moderne qui a beaucoup écrit, dont l'autorité peut séduire de jeunes gens, augmentent les accidens de ces plaies : on voit que cette règle est trop précise, qu'elle souffre de très-grandes exceptions, puisque le bandage qui suppose la situation, a réuni parfaitement un tendon d'Achille, coupé par un fragment de fayance, & toute l'incision demi-circulaire de la peau, qui avoit été le prélude de cette coupure ; si on n'eût pas préféré le bandage & la situation aux adoucissans, aux suppuratifs, tels que les baumes d'Arcæus, les huiles d'hypéricum, les térébenthines, si le principal objet n'eût pas été la réunion la plus prompte des parties divisées, le malade demeureroit estropié.

Le vernis d'un fragment de fayance, qui n'est que matiere vitrifiée, à la transparence près, produit tous les effets du verre, &

le verre peut couper aussi-bien que l'instrument le mieux affilé, d'où les plaies faites par le verre, peuvent être traitées comme celles qui ne demandent que la réunion, la plus prompte, sur-tout lorsque cette indication exige qu'on passe sur toutes les autres : le tranchant du verre & celui de l'acier, ont toujours des inégalités qui échappent à la vue la plus perçante ; le rasoir qui coupe le mieux, n'est qu'une scie extrêmement fine ; n'en peut-on pas dire autant du verre ? Le verre & l'acier feront toujours des plaies qui demanderont d'être traitées différemment, selon les circonstances, & au surplus, selon que la scie sera plus ou moins fine ; c'est ce que les yeux ne peuvent pas toujours décider ; les lumières à ce sujet, tirées de cette maxime fondamentale de l'art de guérir, *A juvantibus, à lædentibus*, doivent alors diriger la cure, & suppléer à leur impuissance.

En général, les plaies faites par les verres, doivent rester dans la classe de celles qui sont faites par les instrumens tranchans & doivent être traitées selon les mêmes principes ; & si la suppuration leur convient quelquefois plutôt qu'aux autres, ce ne peut être que parce que le tranchant du verre est quelquefois plus susceptible d'inégalités déchirantes & contondantes, que celui de l'acier, qui sort des mains de l'ouvrier,

quoique cependant on ne puisse pas nier que le même hazard qui rend le verre moins bien coupant que l'acier, peut aussi le rendre plus tranchant & plus divisant que lui, ce qui est plus rare.

Il y a long-tems qu'on est revenu de l'erreur qui faisoit regarder les plaies faites par des verres, comme des blessures venimeuses. L'exemple des vitrivores, qui, dans les excès de la débauche, mâchent impunément le verre, avec des efforts de mâchoire poussés au plus haut degré. Les verriers, les vitriers qui se blessent journellement, qui pour tout appareil ne font que sucer leurs plaies & les bander, fortifient cet exemple.

On peut voir dans Fabricius Hildanus, un fragment de verre qui avoit quatre pointes (a), qui resta deux ans sous la peau, près de l'index, qui y formoit une tumeur dure, indolente, de la grosseur d'une fève, qui paroissoit squirrheuse, qui se termina en très-peu de jours par la sortie du corps étranger, sans aucune suite fâcheuse. Il faut remarquer que ce fragment de verre s'étoit introduit & enfermé sous la peau, sans que le blessé s'en aperçût; qu'il se pansa lui-même, après avoir perdu beaucoup de sang,

(a) Observ. 78, centur. 6.

avec du coton, & qu'en trois jours, il fut guéri.

3^o La future des tendons abandonnée par Galien, faite avec succès, il y a environ 400 ans, par Guidon, abandonnée & reprise alternativement par les modernes, que l'inutilité trop fréquente & les suites funestes paroissent avoir enfin proscrite pour jamais, semble recevoir un dernier coup par cette observation, où la réunion s'opere heureusement, & dans le cas de la coupure & dans le cas de la rupture du même tendon d'Achille, sur-tout en y joignant tant d'autres observations faites de nos jours, dont quelques-unes sont rendues publiques.

Les os ne se cassent point dans les endroits des calus bien formés; c'est toujours hors du centre de ces calus, que se placent les fractures; il en est de même des parties molles, que des os : les cicatrices, les parties réunies, lorsque l'ouvrage de la nature est consommé, forment des points d'adhérence qui ne cedent plus; & si la violence donne lieu à une solution de continuité, elle se trouve hors de leur centre; dans cette observation, il falloit pour que la rupture arrivât, que les points d'adhérence n'eussent pas encore acquis cette rigidité que le tems leur auroit donnée, mais que la réunion des parties séparées dans la rupture du ten-

don, se soit aussi-bien faite, aussi facilement que dans ces mêmes parties qui avoient été divisées par la coupure ; c'est ce qui ne se comprend pas fort aisément.

De toutes les parties qui ressembtent le plus aux os, ce sont les tendons qui sont d'une substance forte, dure, sèche, presque dénués de vaisseaux apparens, d'où ils peuvent se casser ; on peut les considérer comme des os petits, longs, multipliés, qui n'ont que plus de souplesse que les autres, pour les faire agir ou pour les contenir.

L'analogie d'ailleurs des tendons & des os est prouvée par la disposition qu'ils ont à s'ossifier, après être devenus cartilagineux (*a*) ; par les tendons osseux ou ossifiés de la volaille, qui ne tiennent plus aux muscles & aux os, que par des cordons tendineux, des expansions aponévrotiques ; par les os de cœur de cerf, les ossifications fréquentes (*b*) de quelques parties tendineuses du cœur même de l'homme, comme celle de ses colonnes, & enfin par la conformité qui se trouve entre leurs maladies, comme les ganglions, les exostoses, les exfoliations des uns & des autres, suites de leurs blessures ou des vices du sang, &c.

(*a*) Riolan, Antroph. liv. 4, c. 2.

(*b*) M. Senac, Struct. du cœur, liv. 2, ch. 5.

L E T T R E

A M. VANDERMONDE, *sur quelques maladies traitées par les eaux de Baresges, par M. DE BORDEU, docteur en médecine de la faculté de Montpellier.*

MONSIEUR,

J'ai l'honneur de vous envoyer l'extrait d'un ouvrage sur les eaux de Baresges, qui a paru en anglois en 1742, sous ce titre : *A Treatise of the nature of Baresges waters*, par M. MEIGHAN, docteur en médecine. J'y joindrai une observation sur l'usage des mêmes eaux dans les maladies vénériennes.

L'ouvrage de M. Meighan contient, outre bien des raisonnemens, l'histoire de dix-huit guérisons. 1° Un asthme convulsif, qui duroit depuis près de trente ans, qui avoit résisté à toute sorte de remèdes, & qui guérit radicalement par la boisson de nos eaux. 2° Une jaunisse fort ancienne, & pour laquelle le malade avoit usé de la plupart des eaux minérales du royaume, & entièrement dissipée par la boisson & les bains des eaux de Baresges. 3° Des hémorrhoides très-douloureuses, avec dérangement d'estomac, maigreur extraordinaire, trem-

blement universel, perte de mémoire, & guéri en peu de tems par la boisson du mélange de lait & d'eau de Bareges. 4^o Deux dérangemens d'estomac invétérés, dont l'un, avec des vomissemens fréquens, entièrement guéris par le même mélange. 5^o Un rhumatisme goutteux qui avoit engourdi la plûpart des articulations, singulièrement soulagé par la boisson des eaux. 6^o Un rhumatisme universel, guéri par les bains & les douches. 7^o Une contraction ou une espece de sécheresse des doigts de la main, entièrement dissipée par le même remede, qui produisit aussi le même effet sur un autre sujet attaqué de la même maladie. 8^o Des mouvemens convulsifs violens, & dans toutes les parties du corps, suite de la petite vérole dans un enfant que les douches, les bains & la boisson de nos eaux guérissent radicalement. 9^o La gravelle, accompagnée des plus violens symptomes qui céderent au même remede. 10^o Une plaie d'armé à feu, devenue fistuleuse par son ancienneté, guérie par les douches & les injections; la balle étoit entrée par la partie postérieure du jarret; elle passoit le long des tendons & de l'artere de cette partie, & effleuroit l'articulation qui étoit devenue immobile, ce qui faisoit craindre une ankylose; les os avoient même été entamés, car les injections en firent

sortir beaucoup d'esquilles ; la partie revint , à peu de chose près , dans son état naturel. 11^o Une autre plaie d'arme à feu , presque entièrement guérie : la balle avoit emporté une portion de la partie antérieure de l'omoplate , ce qui avoit été suivi de carie & de suppurations opiniâtres ; les eaux de Baresges formerent une bonne cicatrice & redonnerent plusieurs mouvemens au bras & à l'épaule. 12^o Un cancer au nez , cicatrisé par la douche & la boisson des eaux. 13^o Une tumeur squirrheuse à la matrice , dissipée par le même remède : les eaux d'Aix-la-Chapelle n'avoient rien fait à cette tumeur. 14^o Un ulcère à la matrice , dont le pus qui étoit fœtide & de mauvaise espece , fut rendu très-louable , & de nature à donner beaucoup d'espérance pour une entière guérison. 15^o Un engorgement du testicule , formant un vrai sarcocèle ulcéré , presque entièrement dissipé & bien cicatrisé par le même remède.

Toutes ces guérisons paroissent miraculeuses. Le Journal de Baresges (a) ; qui con-

(a) On donne ce nom à une Collection d'observations que MM. de Bordeu , pere & fils , envoient chaque année aux ministres & à M. le premier médecin , au sujet des eaux de Baresges & des autres eaux du Bigorre & du Bearn. Ce Journal a été commencé en 1749 , & continue chaque année jusqu'à la présente.

tient plus de mille observations, contient aussi beaucoup de guérisons non moins surprenantes; mais on n'a pas négligé, comme on pourroit le reprocher à M. *Meighan*, de parler des maladies que les eaux de Bareges n'ont point guéries, ou qu'elles ont aggravées. Je viens, Monsieur, à mon observation sur une maladie vénérienne.

Le nommé *La grave*, grenadier au régiment de Bourbonnois, avoit plusieurs exostoses véroliques aux bras & aux jambes; ces exostoses avoient succédé à deux gonorrhées virulentes, accompagnées de chancres: le malade fut mis à l'usage des frictions mercurielles, avec les précautions ordinaires: ce traitement n'ayant presque rien changé aux accidens véroliques, on en fit un second de la même espece, & qui n'eut pas plus de succès: enfin le malade fut mis pour la troisième fois à l'usage des frictions, avec plus de précautions encore qu'on n'en avoit pris les deux premières; pendant ce troisième traitement, les chancres & la gonorrhée disparurent; mais il survint un ulcere au voile du palais; rien ne put arrêter les progrès de cet ulcere, qui caria les os du palais & ceux de l'intérieur des narines.

Lagrange arriva à Bareges, avec des douleurs très-considérables aux articulations &

à l'endroit des exostoses ; le voile du palais & ses piliers rongés, ainsi que les amygdales, les os du palais troués ; de manière qu'en avalant les liquides, il étoit obligé de les rendre en grande partie par le nez : il ne pouvoit pas avaler les alimens solides ; il paroissoit être dans le dernier degré de marasme ; il avoit la fièvre lente, avec plusieurs frissonnemens par jour ; il ne dormoit presque point.

Le lendemain de son arrivée à Bareges, *Lagrange* essaya de boire quelques verres d'eau, dont il n'avaloit que peu : il lava plusieurs fois sa bouche avec la même eau ; & il prit quelques légères douches sur les parties douloureuses ; d'ailleurs il vivoit de quelques cuillerées de bouillon & de purée, ou de panade : au bout de six jours de l'usage des eaux, *Lagrange* parvint au point de les boire beaucoup plus aisément ; il souffrit moins, il commença à dormir & à avoir des frissonnemens moins fréquens : on le mit alors à la boisson des eaux coupées ; avec parties égales de lait ; il buvoit à-peu-près, deux pintes de ce mélange par jour, sans compter qu'il faisoit sa boisson ordinaire de l'eau minérale : il continuoit à se laver très-souvent la bouche avec l'eau de la source royale : on lui fit prendre des douches un peu plus fortes que les pre-

mières ; on le mit à l'usage des bains tempérés ; il commença à se fortifier & à être sensiblement mieux.

L'usage des frictions mercurielles avec les eaux de Baresges , est très-ordinaire ; on craignit que dans ce cas-ci , les frictions qui avoient déjà manqué trois fois le malade , ne le manquassent encore : on crut pouvoir essayer sur un grenadier du régiment de Bourbonnois les *dragées anti-vénériennes*, qu'on essaye depuis quelque tems à Paris , sur les gardes françoises. *Lagrange* prit , à commencer le 14^e jour de son arrivée à Baresges , pendant huit jours , le matin , une *dragée*, continuant toujours l'usage des eaux & du lait pour toute nourriture ; les progrès en bien furent encore plus sensibles pendant ces huit jours , au bout desquels on lui fit prendre chaque soir , une seconde *dragée*.

Jusqu'ici les douches avoient fait peu transpirer ; les urines étoient demeurées assez claires : le malade étoit constipé , après deux jours d'usage des deux *dragées* par jour ; les douches firent suer assez abondamment ; les urines se chargèrent , le malade fut purgé deux ou trois fois par vingt-quatre heures , pendant huit jours : il demanda à manger de la soupe , qu'on ne lui refusa point ; il but de l'eau minérale beaucoup plus aisément & plus abondamment qu'il n'avoit pu faire encore : il se baigna

& doucha plus long-tems chaque fois ; on augmenta le nombre des *dragées* jusqu'à cinq par jour ; enfin tous les accidens diminuèrent sensiblement, les exostoses disparurent, les douleurs cessèrent, l'ulcère du palais se cicatrifa, le malade avala parfaitement, & la boisson & les alimens solides ; il parvint à la fin à n'être presque plus purgé par les *dragées* ; il prit des forces & de l'embonpoint.

Ce changement inattendu arriva dans deux mois de tems, & il fut l'effet d'environ cent vingt douches tempérées, de soixante-dix bains tempérés, d'une grande quantité de boisson d'eau la plus chaude, d'un nombre infini de gargarismes de la même eau, & d'environ cent cinquante *dragées*.

Lagrange avoit-il la vérole à son arrivée à Bareges ? Est-il entièrement guéri, s'il l'avoit ? Cette guérison est-elle dûe à l'usage des eaux ou à celui des *dragées* ? Ces deux remèdes n'ont-ils pas concouru pour le même objet ? Voilà, Monsieur, des problèmes bien importans, que je me garderai bien de tenter de résoudre. J'aurai pourtant l'honneur de vous dire que le grand nombre de faits de cette nature, dont nous sommes tous les jours témoins à Bareges, serviront, ce me semble, un jour à résoudre ces problèmes & bien d'autres. La these, *Aquitania minerales aquæ*, soutenue dans les

écoles de la faculté de médecine de Paris, en 1744, contient à cet égard quelques-unes de ces observations qui se trouvent dans le *journal de Bareges*. Permettez-moi d'en joindre ici une fort singulière sur la même matière.

Un homme âgé d'environ quarante-cinq ans, eut la vérole à la suite d'une gonorrhée, de chancres & de bubons. Il fut mis à deux reprises différentes à l'usage des frictions par extinction, tous les accidens disparurent très-bien dès la première fois; mais il resta un petit gonflement dans la cloison cartilagineuse des narines; c'est pour ce gonflement que les médecins de Montpellier firent administrer les frictions pour la seconde fois, huit mois après la première: ce gonflement, loin de diminuer, augmenta pendant le second traitement; il suppura, la carie se manifesta quelque tems après; cette carie rongea tout l'intérieur des narines, les os propres du nez se carierent; il se fit un trou entre les deux sourcils; tout le nez paroissoit ébranlé & prêt à tomber; l'ulcère gaignoit le voile du palais: dans cet état, on décida un troisième traitement par les frictions; dès la quatrième friction, les accidens augmentèrent, la salivation survint. Mon frere appelé dans ce moment-là, fit suspendre les frictions, décida que le malade n'avoit point la vérole, ou que s'il l'avoit, ce n'étoit pas le moment de la traiter

par le mercure. Il envoya le malade à Barges ; il le fit traiter sous ses yeux (en 1750) par les injections ; des lavages ; des bains & douches des eaux ; les accidens disparurent , les cicatrices se fermeront ; le nez reprit sa forme en moins de deux mois. Le malade a joui depuis d'une santé parfaite ; sans aucun soupçon de vérole. Vous voyez, Monsieur , combien cette histoire a du rapport avec celle de *Lagrange*.

J'ai l'honneur d'être , &c.

OBSERVATION

*Sur un Epiploon monstrueux, par M. DIEU-
DONNÉ DUMONT, fils, maître
chirurgien à Bruxelles.*

Le nommé Vander Pooten, receveur de quelques droits qui se payent aux barrières de cette ville, fut attaqué en 1756 d'une hydropisie ascite, pour laquelle un très-habile médecin lui fit les remèdes les mieux indiqués ; cependant ils n'eurent aucun succès : le ventre continua à s'enfler, au point qu'il pendoit bien bas sur les cuisses, & la respiration devint extrêmement gênée ; ces signes réunis, & la fluctuation étant très-sensible, on se détermina à lui faire la ponction. Ce fut mon père qui fut chargé de l'opéra-

tion : il lui tira cinq à six livres , poids de médecine , d'une liqueur séreuse , rougeâtre & d'une odeur fade : le malade en parut soulagé ; mais un mois après , les mêmes symptômes ayant reparu , on lui fit une seconde ponction , il ne sortit que trois ou quatre livres d'une liqueur semblable à la première : le mal alla toujours en augmentant , & au bout d'un mois , le malade mourut dans le dernier degré de marasme & de consomption.

Curieux de connoître la cause de cette tuméfaction extraordinaire , je demandai de faire l'ouverture de son cadavre , ce qui me fut permis : comme j'imaginai que son ventre étoit plein d'eau , je fis préalablement une ponction ; mais il n'en sortit que quelques gouttes d'eau : je procédai alors à l'ouverture de l'abdomen ; pour cet effet , je fis une incision depuis le cartilage xiphoïde , jusqu'aux os pubis ; je ne fus pas peu étonné , lorsqu'au lieu de voir paroître les intestins , je ne découvris qu'un corps étranger qui sembloit occuper toute la capacité du ventre & s'étendoit très-bas dans le bassin ; je le déchirai avec les doigts , afin d'en découvrir la nature , & pour tâcher de trouver les intestins : ma surprise ne fit qu'augmenter , lorsque je vis qu'il avoit quatre à cinq pouces d'épaisseur dans presque toute son étendue : il paroissoit composé de petites

masses cubiques, d'un pouce chacune, serrées les unes contre les autres, qui avoient l'apparence d'une gelée, & qui lorsqu'on les pressoit entre les doigts, s'échappoient par les interstices, comme auroit pu faire une véritable gelée; je ne pus appercevoir rien de membraneux dans toute cette masse, j'enfonçai ma main au travers de ce corps, jusqu'aux intestins, & je remarquai que leurs interstices étoient remplis d'un corps semblable: je n'apperçus point le moindre vestige d'épiploon; mais ayant chetché les attaches de ce corps inconnu, & l'ayant trouvé adhérent à la grande courbure de l'estomac & à la partie transverse du colon, je ne doutai pas un instant que ce ne fût l'épiploon dégénéré. Nous jugeâmes qu'il pouvoit peser environ neuf à dix livres; le reste des viscères du bas-ventre étoit dans son état naturel; à cela près, qu'ils étoient rapetissés: le malade s'étoit plaint long-tems d'une ceinture qui lui serroit, disoit il, le ventre: il ne pouvoit manger rien de solide, qu'il n'eût des coliques très-vives, cequ'on doit attribuer à la diminution du calibre des intestins, & sur-tout du colon. On trouve dans le 4^e volume des Essais de médecine d'Edinbourg, une observation, à-peu-près semblable, d'un épiploon dégénéré, par l'illustre M. *Monro*; c'est la seule que je connoisse de cette espece.

GUERISON

GUÉRISON

D'une Ankylose générale, avec quelques observations théorético-pratiques, par M. OLIVIER, docteur en médecine de l'université de Montpellier, & médecin à Saint-Tropez.

Une demoiselle âgée de sept ans, ayant passé l'hiver de 1756, dans un climat plus froid que celui sous lequel elle avoit vécu jusqu'alors, il lui survint sur le dos de la main & du pied droit une tumeur froide qui dégénéra bientôt en ulcère scrophuleux. Elle revint chez ses parens au mois de Mai de la même année : les chaleurs de l'été qui sont très-vives dans tout ce quartier de la Provence, desséchèrent ses ulcères ; mais la matière qui s'y portoit, commença à se jeter sur les articulations, en épaissit la synovie, gagna peu-à-peu les articulations des vertèbres, & fit une statue vivante de ce malheureux enfant : elle ne pouvoit ni fléchir le tronc, ni mouvoir ses membres ; il lui étoit impossible de changer de place dans son lit ; & comme elle avoit coutume d'avoir sa tête penchée du côté droit sur son chevet, elle retint si bien cette posture, qu'elle avoit toujours la face tournée sur

l'épaule : cette humeur s'accumula tellement sur les vertebres du dos , qu'elle y produisit une gibbosité ; le sternum s'en ressentit aussi un peu ; cependant il n'y avoit ni gonflement dans les articulations , ni douleur dans les muscles , ce qui éloignoit tout soupçon de goutte & de rhumatisme.

Je proposai de rouvrir les plaies par le moyen de quelque vésicatoire ; mais ses parens se confiant en une poudre qu'ils avoient apportée de la ville , & qu'ils nommoient la poudre de l'*Italien* , ne voulurent point y consentir ; mais leur attente ayant été trompée , ils se décidèrent au printems de 1757 à faire des remedes.

Comme , du côté de sa mere , cette jeune demoiselle sortoit de parens phthifiques , que d'ailleurs elle avoit une petite fièvre lente , qu'elle étoit extraordinairement maigre , je n'osai point avoir recours aux préparations mercurielles ni aux autres atténuans trop actifs. Je lui fis faire un cautere à la partie interne du bras affecté , pour servir d'égoût aux matieres que je me proposois de fondre par l'usage intérieur du savon de Marseille , que je lui fis prendre à la dose d'un demi-gros , soir & matin. L'effet répondit à mes vues ; car les mouvemens des membres & la faculté de fléchir le tronc revinrent au bout de quelque tems de cet usage : maintenant la malade marche seule ,

se sert à table ; elle a repris son embonpoint & la fièvre a disparu ; elle se soutient dans cet état depuis le commencement de l'année 1758 , & la gibbosité s'étoit presque effacée en Décembre de la même année , qu'elle partit pour aller passer l'hiver dans la ville avec sa famille , ce qu'elle n'avoit pu faire les deux hivers précédens.

On auroit tort d'attribuer au cautere le rétablissement de la malade , puisque dès qu'elle cessoit l'usage du savon , l'écoulement s'arrêtoit , la plaie devenoit sèche & qu'elle reprenoit son humidité par l'action du remede. Les ankyloses de cette demoiselle étant d'une nature scrophuleuse , donnent lieu de conjecturer que le savon est propre à détruire ce vice de la lympe , & qu'il agit dans ce cas , en qualité de fondant : une partie de cette lympe ainsi divisée , se porte sur le cautere ouvert , tandis qu'une autre partie est poussée vers les reins , dont les sels alcalis du savon augmentent l'action ; ces mêmes alcalis agissant sur les vaisseaux lymphatiques par leur stymulus , en augmentent les oscillations & les débarrassent d'une lympe acido-sulfureuse colée à leurs parois ; lympe qu'ils dissolvent & dont ils absorbent les acides , ce qui forme un sel neutre très-propre à être évacué par les urines : ces évacuations dispensent de faire usage des purgatifs qu'on est toujours obligé

276 GUÉRISON D'UNE ANKYLOSE, &c.
d'entremêler avec les atténuans & les fondans, mais dont le trop fréquent usage est souvent nuisible, sur-tout dans les enfans, comme l'a très-bien observé Sydenham, parce qu'en déterminant les humeurs à couler par les intestins, ils en détruisent le ton & l'élasticité, occasionnent à la plupart des tuméfactions dans le bas-ventre, & des engorgemens aux glandes du mésentère.

Cette lymphe scrophuleuse circulant partout, avoit sans doute obstrué ces glandes, & par ce moyen, intercepté le cours du chyle qui devoit même être mal travaillé, ce qui a dû produire nécessairement le marasme dans lequel la malade étoit tombée; marasme que le savon a détruit en rouvrant tous les couloirs, & par-là procurant un plus grand abord du chyle & de la lymphe dans le sang.

Pour achever la cure & détruire la pente de la tête sur le côté droit, comme j'imaginai qu'outre le peu de jeu des vertebres, les muscles sterno-mastoïdiens y avoient la plus grande part, je fis faire sur celui du côté droit des embrocations avec l'onguent de laurier, pour l'agacer & le réveiller, & sur celui du côté gauche, avec l'huile de lin & l'onguent Althéa, afin de le relâcher; ce qui me réussit si bien, que la malade a maintenant la liberté de la tourner comme elle veut, quoique ses mouvemens à gauche soient encore un peu gênés.

C E R T I F I C A T

*Qui prouve la bonté & l'utilité de la Jambe
artificielle inventée par BEAULATON ,
avocat à Montaignu-lez-Combrailles.*

Nous, médecins & chirurgiens fousignés, avons examiné avec attention une jambe artificielle, qui nous a été présentée par M^e Gabriel Beaulaton, avocat au parlement, demeurant en la ville de Montaignu, en Combrailles, près Montluçon. Le mécanisme nous en a paru très-bien imaginé, très-solide, & il répond à merveille aux mouvemens naturels de la jambe, c'est-à-dire, que cette jambe a les mouvemens de flexion & d'extension à la rotule & à la malléole. Le sieur Beaulaton s'est fait à lui-même une heureuse application, d'un goût marqué qu'il a pour les mécaniques. Il se sert depuis long-tems de cette jambe avec facilité ; il marche sans bâton ni canne, quand il veut : il se met à genoux, il s'assied avec aisance ; & quand il se relève, la jambe devient solide, comme si elle étoit sans genu-flexion : elle appuie à plein contre terre, & rend fort bien le mouvement naturel de la malléole : elle est chauffée comme la naturelle ; & sans être prévenu, on ne

278 CERTIFICAT D'UNE JAMBE ARTIF.

ſçauroit ſ'appercevoir ſi le ſieur Beaulaton ſe ſert d'une jambe artiſcielle.

La ceinture qui ſert à porter ladite jambe , eſt auſſi imaginée fort heureuſement ; elle eſt faite de façon que cette jambe ne peut ni fatiguer ni bleſſer. Il ne manque à cette eſpece de découverte , pour faire fortune dans le public , je veux dire dans le monde boiteux , que l'avantage d'être connue , dans un tems ſur-tout où la chirurgie travaille auſſi efficacement à ſa perfection ; elle doit ſaiſir avec emprefſement ces fortes d'inventions qu'elle a peut-être trop négligées juſqu'ici. On fait des yeux , des dents , des nez artiſciels qui imitent parfaitement la nature. Une jambe artiſcielle qui ſe prêtera à tous les mouvemens naturels , ſera bien d'une autre utilité. Ces fortes d'inventions ſont des branches éloignées de la chirurgie , il eſt vrai ; mais ſi dans les ſecours qu'elle nous porte , elle peut joindre l'élégant & l'agréable à l'utile , elle n'en ſera que plus glorieuſe.

DEPLAIGNE , docteur en médecine de la faculté de Montpellier. A Mon-	BOUCHET , maître en chirurgie. PELLISSIER , maître en chirurgie.
taigu , 18 Janvier 1760. DEPLAIGNE , maître en chirurgie.	en chirurgie. CHABROS , maître en chirurgie.

LIVRES NOUVEAUX.

Lettre de M. *Bernard*, docteur en médecine de la faculté de Montpellier, premier professeur en médecine en l'université de Douai, & correspondant de l'académie royale des sciences, à M. *Needham*, de la société royale de Londres, pour servir d'éclaircissemens aux deux premières parties de la Dissertation, qu'il a publiées sur la solution de son problème, & en même tems d'introduction à la troisième partie qu'il doit publier. A Douai, chez *Jacques-François Willerval*, Imprimeur du Roi, 1759.

Méthode courte, aisée, peu coûteuse ; utile aux médecins, & absolument nécessaire au public indigent, pour la guérison de plusieurs maladies, comme la toux, l'enrouement, l'asthme, la phthisie commençante, la jaunisse, & toutes les fièvres intermittentes. Par *P. J. de Bavay*, licencié en médecine, pendant les dernières guerres, médecin ordinaire des hôpitaux françois, établis en cette ville de Bruxelles, ancien démonstrateur public d'anatomie & professeur en chirurgie. A Bruxelles, chez *Pierre-J. de Griek*, Imprimeur des seigneurs états de Brabant, rue l'Evêque 1759.

De colico dolore Pictonum dicto, Disserta-

tio, seu Oratio à Joanne-Jacobo Poitevin, regi à consiliis & in academiâ Piſtavienſi doctore medico, aſſu regente, habita pro ſolemni ſcholarum medicarum inauguratione. Die duodecimâ menſis Decembris anni 1758. Pariſiis, 1760.

Lettre concernant quelques obſervations ſur diverſes eſpeces de cataracte, écrite à M. *Daviel*, maître ès-arts & en chirurgie de Marſeille, penſionnaire des galeres du Roi, ancien profeſſeur & démonſtrateur royal d'anatomie & de chirurgie de la même ville, aſſocié-correſpondant des académies royales des ſciences de Toulouſe, de Dijon, &c. Par M. *Hoin*, chirurgien à Dijon, & des mêmes académies, &c.

Lettre à M. *** ſur pluſieurs maladies des yeux, cauſées par l'uſage du rouge & du blanc, par M. *Deſhaies Gendron*, docteur en médecine de l'univerſité de Montpellier. A Paris, 1760.

Mémoires ſur les Os, pour ſervir de répoſe aux objections propoſées contre le ſentiment de M. *Duhamel du Monceau*, rapporté dans les volumes de l'académie royale des ſciences, avec les Mémoires de MM. *Haller* & *Bordenave*, qui ont donné lieu à ce travail. Par M. *Fougeroux*, de l'académie royale des ſciences. A Paris, chez H. L. *Guerin* & L. F. *Delatour*, rue S. Jacques, à S. Thomas d'Aquin, 1760.



OBSERVATIONS

MÉTÉOROLOGIQUES.

JANVIER 1760.

Jours du mois.	Thermomètre.			Baromètre.			Vents.	État du ciel.
	A 6 h. du matin.	A midi.	A 10. h. du soir.	pou- ces.	li- gnes.	par- ties.		
1	4 $\frac{1}{2}$	6	7	27	3	$\frac{1}{2}$	O. au S. O. fort.	B. de nuag. pl méd. par intery. tout le soir.
2	4 $\frac{1}{2}$	5 $\frac{1}{2}$	4	9	0		O. méd.	B. de nuag.
3	1	2	1	11			S. au S. O. idem.	Peu de nuag. petite neige le soir.
4	1 $\frac{1}{2}$	3	2	10			O. au S. idem.	B. de nuag. pet. pluie le soir.
5	3 $\frac{1}{2}$	6	4 $\frac{1}{2}$	9			S-S-O. au O. id.	Couv. pet. pluie par int. tout le jour.
6	5	7	6	10			O. méd.	B. de nuag.
7	0	0.1.	0.4.	28	2	$\frac{1}{2}$	N. fort.	Couv. peu de neig. le f.
8	0.4 $\frac{1}{2}$	0.4.	0.4 $\frac{1}{2}$	4			N-N-E. idem.	B. de nuag.
9	0.5 $\frac{2}{3}$	0.2 $\frac{1}{2}$	0.4 $\frac{1}{2}$	3			N. méd.	Idem.
10	0.7	0.6	0.6.	2			Idem.	Idem.
11	0.5.	0.4.	0.4.	1			Idem.	Couv. pet. neige presq.

Jours du mois.	Thermomètre.			Baromètre.			Vents.	Etat du ciel.
	A 6 h. du matin.	A midi.	A 6 h. du soir.	pou- ces.	lig- nes.	par- ties.		
12	03 $\frac{1}{2}$	0.3.	0.7.	28	3	0	<i>Idem.</i>	tout le jour. B. de nuag.
13	07 $\frac{1}{2}$	0.6.	0.6.	10		$\frac{1}{2}$	<i>Idem.</i>	Couv. pet. neige tout le jour.
14	0.6.	03 $\frac{1}{2}$	0.5.	28	0	0	<i>Id.</i> au O.	<i>Idem.</i>
15	04 $\frac{1}{2}$	03	04		4		N. foible.	B. de nuag.
16	05	05	06 $\frac{1}{2}$		6		N-E. mé- diocre.	Peu de nua.
17	04	02 $\frac{1}{2}$	02			$\frac{1}{4}$	<i>Idem.</i>	Couvert.
18	02 $\frac{1}{2}$	03	03 $\frac{1}{2}$		7	0	<i>Idem.</i>	<i>Idem.</i>
19	05	03	03		6	$\frac{1}{4}$	<i>Idem.</i>	<i>Idem.</i>
20	03 $\frac{1}{2}$	03	04		7		<i>Idem.</i> S-E. <i>id.</i>	<i>Id.</i> Tremb. de terre à 10 h. du f.
21	05 $\frac{1}{2}$	03	04		6		<i>Idem.</i>	Couvert.
22	0	2	2		4	$\frac{1}{2}$	S-O. <i>id.</i>	<i>Idem.</i> pet. pluie tout le jour.
23	0	1 $\frac{1}{2}$	3		0	0	S. <i>idem.</i>	<i>Idem.</i>
24	3	4	7	27	11		<i>Id.</i> très- fort.	<i>Idem.</i>
25	6	6	3		7		O. impét.	<i>Idem.</i>
26	2	6	3 $\frac{1}{2}$		10		S-S-O. fort.	<i>Idem.</i>
27	3	6	6		8		S-O. mé- diocre.	Peu de nua. pet. pluie le matin.
28	6	8	7		5		<i>Id.</i> im- pétueux.	Couvert. petite pluie par intervall.
29	5 $\frac{1}{2}$	5 $\frac{1}{2}$	4 $\frac{1}{2}$		4		S. au O. fort.	B. de nuag.

Jours du mois.	Thermomètre.			Baromètre.		Vents.	Etat du ciel.
	A 6 h. du matin.	A midi.	A 10 h. du soir.	pou- ces.	lig- nes.		
30	2	5	3½	28	2	O. méd.	Idem.
31	5	7	5		½	Idem.	Couv. pl. méd. de gr. matin.

La plus grande chaleur marquée au thermomètre pendant ce mois, a été de 8 dégr. au-dessus du terme de la congélation de l'eau; & son plus grand abaissement a été de 7½ dégr. au-dessous du même point: la différence entre ces deux termes est de 15½ dégrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le baromètre, a été de 28 pouces 7 lignes; & son plus grand abaissement de 27 pouces 3½ lignes: la différence entre ces deux termes est de 15½ lignes.

Le vent a soufflé 8 fois du N.
5 fois du N-E.
1 fois du S-E.
5 fois du S.
8 fois du S-O.
10 fois O.
1 fois du N-O.

Il y a eu 14 jours de nuages.

17 jours de couvert.

11 jours de pluie.

4 jours de neige.

17 jours de gelée.

1 jour de tremblement de terre.

Les hygromètres ont marqué une humidité moyenne pendant tout le mois.



MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de Janvier 1760, par
M. VANDERMONDE.

Il a regné pendant ce mois des fièvres continues, avec redoublemens, qui s'annonçoient par des frissons suivis de chaleur, par un pouls grand & fréquent, des urines crues, des nausées, une pesanteur de tête, une soif considérable, une langue jaunâtre & chargée, des déjections & des sueurs fœtides, ce qui caractérisoit assez bien des fièvres putrides.

Les enfans y ont été plus sujets que les adultes, & ils ont été plus dangereusement affectés. On a observé dans certains sujets, des dévoiemens bilieux & des sueurs considérables qui n'étoient que symptomatiques dans le commencement, & quelquefois colliquatives sur la fin.

Les saignées, le petit lait aiguisé, les minoratifs, les apozèmes altérans, avec les plantes nitreuses, & la décoction de tamarins étoient les remèdes les plus efficaces. Les saignées étoient rarement poussées au-delà de trois ou quatre, avec succès. Un plus grand nombre, en général, faisoit dégénérer ces fièvres en fièvres malignes. On voyoit quelquefois un point de côté se déclarer, qui ne se dissipoit pas par les saignées, mais par les émétiques & les minoratifs.



*Observations Météorologiques faites à Lille
pendant le mois de Décembre 1759, par
M. BOUCHER, médecin.*

La gelée a commencé de bonne heure ; dès le premier du mois , le thermometre a été observé au terme de la glace ; & le 8 il étoit à quatre degrés au-dessous de ce terme ; mais ce n'a été-là que le prélude du froid , qui s'est fait sentir peu de jours après : depuis le 13 jusqu'au 18 , le thermometre , avant le lever du soleil , n'a pas été observé plus haut qu'à 7 degrés au-dessous du terme de la congélation : le 14 & le 15 il étoit à $8\frac{1}{2}$ degrés sous ce terme ; nous avons eu néanmoins quelques jours de pluie à la fin du mois.

Le barometre a été toujours observé dans le voisinage , de 28 pouces , finon vers la fin du mois , qu'il a descendu pendant cinq jours jusqu'à environ 27 pouces 6 lignes.

Les vents ont été *Nord* jusques vers le 20 , & de-là *Sud* jusqu'à la fin du mois.

La plus grande chaleur de ce mois , marquée par le thermometre , a été de $6\frac{1}{2}$ degrés au-dessus du terme de la congélation ; & la moindre chaleur a été de $8\frac{1}{2}$ degrés au-dessous de ce terme ; la différence

286 OBS. MÉTÉOR. FAITES A LILLE:

entre ces deux termes est de 15 degrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le barometre a été de 28 pouces 5 lignes ; & son plus grand abbaiffement a été de 27 pouces 6 lignes : la différence entre ces deux termes est de 11 lignes.

Le vent a soufflé 16 fois du Nord vers l'E.

2 fois de l'Est.

8 fois du Sud vers l'Est.

4 fois du Sud.

2 fois du Sud-Ouest.

1 fois de l'Ouest.

2 fois du Nord-Ouest.

Il y a eu 18 jours de tems couvert ou nuageux.

10 jours de pluie.

1 jour de neige.

13 jours de brouillards.

Les hygrometres ont marqué de l'humidité tout le mois, & sur-tout au commencement & à la fin.

Maladies qui ont régné à Lille dans le mois de Décembre 1759, par M. BOUCHER.

Les maladies les plus communes ont été de gros rhumes & des fièvres catarrhales, qui souvent étoient accompagnées de chaleur & de gonflemens à la gorge, & même d'inflammation. Il y a eu aussi des fluxions

rhumatismales, les unes sans fièvre & les autres avec fièvre, des fluxions de poitrine, & quelques affections pleurétiques : ces dernières maladies ont dû être traitées avec circonspection, & sans trop prodiguer de sang.

Quelques fièvres catarrhales se sont annoncées à la fin du mois, avec des symptômes de malignité, grand abbatement, violens maux de tête, sentiment de pesanteur ou oppression au creux de l'estomac, le pouls petit & fréquent, disposition prochaine au délire, &c. Les remèdes généralement indiqués pour relever le ton abbatu des solides, n'ont point également réussi ici : après une ou deux saignées au plus, on s'est bien trouvé de s'en tenir aux délayans légèrement incisifs, aux lavemens, aux bains des pieds, aux synapismes ou aux vésicatoires.

Il y a eu encore ce mois des coliques d'estomac, de la nature de celles dont il a été fait mention le mois précédent : j'en ai vu qui ont été le symptôme de la fièvre tierce & double-tierce, ne se faisant ressentir que dans les heures d'accès. On s'est bien trouvé en pareil cas, après l'usage de quelques minoratifs, d'employer des décoctions de quinquina, avec addition de la liqueur anodine d'Hoffman,

288 MALADIES REGN. A LILLE.

Les fièvres tierces & quartes ont regné tout le mois.

La petite vérole a fait des progrès, & sur-tout parmi les enfans ; mais en général elle n'a point été fâcheuse.

E R R A T A.

Pour le Journal de Décembre.

Page 568, lign. 23 & 24, effacez ces mots ;
à l'exception des quatre ou cinq derniers jours.

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le *Journal de Médecine* du mois de Mars.

A Paris, ce 22 Février 1760.

POISSONNIER DESPERRIERES.



JOURNAL
DE MEDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de
CLERMONT, Prince du Sang.

*Par M. VANDERMONDE, Docteur
en Médecine de la Faculté de Paris, ancien
Professeur en Chirurgie Française, Censeur
Royal, & Membre de l'Institut de Bologne.*

. Artem experientia fecit,
Exemplo monstrante viam.

Marc. Manil. Astronom. lib. 1. v. 63. 64.

AVRIL 1760.

TOME XII.



A PARIS,

Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de Mgr le
Duc de BOURGOGNE, rue S. Severin.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

AVRIL 1760.

MEMOIRE

Sur les Os, pour servir de réponse aux objections proposées contre le sentiment de M. DÜHAMEL DU MONCEAU, rapporté dans les volumes de l'académie royale des sciences, avec les Mémoires de MM. HALLER & BORDENAVE, qui ont donné lieu à ce travail, par M. FOU-GEROUX, de l'académie royale des sciences. A Paris, chez Guerin & Delatour, rue S. Jacques.

LA formation des os a été de tout tems, un des objets les plus capables de fixer l'attention, & de piquer la curiosité des

anatomistes les plus éclairés. Les travaux des anciens sur cette matiere, n'ont rien offert que de très-peu satisfaisant. C'est pourquoi M. Duhamel a crû en devoir faire le sujet de ses recherches particulieres, & l'on ne peut se dispenser d'avouer que la plûpart des expériences que ce célèbre physicien a publiées, sont neuves, que ses observations sont ingénieuses, & qu'il en a tiré des conséquences qui répandent le plus grand jour sur cette partie de l'œconomie animale. Le sentiment de M. Duhamel a souffert quelques contradictions ; & l'illustre M. de Haller est un de ceux qui a semblé y être le plus opposé, dans plusieurs Mémoires qu'il a imprimés à ce sujet. M. d'Ethleef, disciple de M. de Haller, fit une these en 1753, où il semble vouloir s'élever contre la doctrine de M. Duhamel, sur les os, & la démentir par des expériences. Depuis, M. Bor-denave, maître en chirurgie, a suivi le même objet, & s'est rencontré avec M. d'Ethleef, dans la plûpart de ses expériences & de ses raisonnemens. M. Duhamel, entraîné par des affaires étrangères à cette discussion, n'a pu répondre à ses adversaires. M. Fougéroux, son neveu, s'en est chargé dans cet ouvrage, & nous paroît l'avoir fait d'une maniere très-satisfaisante.

Les expériences faites par M. Belchier, chirurgien Anglois, sur les effets de la garance,

pour teindre les os des animaux, ont été le germe des découvertes que M. Duhamel a faites depuis, concernant la formation des os. On sçait que ce célèbre académicien est venu à bout, en nourrissant différens animaux de pâtée, dans laquelle il entroit de la garance, de découvrir par la teinture successive que cette racine communiquoit aux os, qu'ils étoient formés par couches; que ces différentes couches n'étoient autre chose que les lames du périoste, qui s'offoient. M. Duhamel a également examiné la formation du cal, & il a prouvé qu'il ne se faisoit pas, comme on le pensoit, par l'effusion d'un suc osseux qui suinte des os rompus, & qui en soude les extrémités, mais par une membrane qui les lie & les recouvre, & s'identifie avec eux. Voici les principales conséquences que M. Duhamel tire de ses expériences sur les os.

1° Les os sont recouverts par une membrane, qu'on appelle périoste; on peut la diviser en plusieurs lames. 2° Il n'y a point d'os dans l'embryon; on y trouve une substance cartilagineuse, qui devient ensuite osseuse. 3° L'os s'étend dans toute sa longueur, plus dans les parties moins dures, que dans celles qui le sont davantage; l'extension de l'os ne cesse que quand l'endurcissement est complet. 4° Les os se durcissent d'abord à leur partie moyenne & dans leur intérieur,

sous le périoste. 5° Les lames intérieures qui enveloppent la moëlle, sont celles qui s'ossifient les premières. 6° Les os augmentent en longueur, par l'allongement des lames qui s'étendent aux endroits où elles conservent de la dureté, & en grosseur, par l'aggrégation des lames osseuses qui s'ajoutent les unes sur les autres. 7° Les lames intérieures des os longs s'endurcissent les premières, & les lames extérieures continuent de s'allonger, lorsque les autres ont perdu cette propriété.

Voici les principales objections qu'on oppose à son sentiment : 1° Que le célèbre Albinus nie que les os passent de l'état gelatineux par celui de la membrane, pour devenir os ; il soutient que ce suc devient toujours un cartilage, avant de s'ossifier. 2° Que le suc gelatineux des articulations forme sans cartilage ni membrane une substance crétacée. 3° Que si l'os n'est que le périoste endurci, & que celui-ci ne participe point à la couleur de la garance, la couche osseuse qui en naîtra, sera blanche ; si au contraire la lame osseuse est rouge, on aura lieu de conclure que le périoste ne forme pas les os. 4° Que le périoste est d'une structure différente de celle des os ; donc il ne peut pas être soupçonné se convertir en os. 5° Qu'il n'y a rien dans le périoste qui tende à un arrangement parallèle à la longueur de l'os ; que néanmoins les

fibres osseuses prennent cette disposition. 6° Que l'os differe essentiellement du périoste, en ce qu'il est formé de fibres & de lames qui en suivent la longueur, & qu'il faudroit, dans le système de M. Duhamel, assigner une cause qui donnât aux parties du périoste, lorsqu'il dégénere en os, une direction certaine & parallele à leur longueur. 7° Que les ossifications qui se font contre nature, n'ont aucune direction longitudinale. 8° Qu'il faudroit, dans le sentiment de M. Duhamel, que le périoste fût formé avant l'os; ce qui n'est pas. 9° Que le périoste doit contenir la matiere de l'os qui en doit naître. Nous avons rapporté une partie des objections qu'on a faites à M. Duhamel, pour mettre le public en état d'apprécier leur valeur. Nous desirerions également donner une idée des réponses que M. Fougereux a faites à ses adversaires, mais cette discussion deviendroit trop longue. Nous croyons seulement pouvoir assurer que M. Fougereux s'est tiré de cette querelle littéraire, avec autant de sagacité & de lumieres, que de décence.

Outre la solidité qui regne dans cet ouvrage, on y trouve des découvertes intéressantes. La plupart des anatomistes conviennent que les os sont formés par couches; mais quelques-uns parmi eux le nient. M. Duhamel avoit déjà prouvé cette

formation par la couleur différente des différentes lames du périoste, dans les animaux nourris avec la garance. M. Fougereux a poussé ses expériences plus loin, & a mis la matiere en évidence. M. Duhamel avoit tiré ses preuves d'un os qu'il voyoit se former sous ses yeux. M. Fougereux a choisi, pour prouver le même fait, la destruction d'un os ou plutôt sa décomposition; il a réduit en cartilage un gros os de bœuf, par le moyen d'un acide qui s'est emparé de la partie terreuse de l'os; & en plongeant le cartilage dans l'eau chaude, il est parvenu à le diviser en une infinité de feuillets faciles à séparer.

M. Fougereux a observé une espece de greffe singuliere qui avoit échappé aux recherches des anatomistes. Il a disséqué un grand nombre de foetus de vaches & de brebis, sur la dernière partie de leurs pieds, qui, dans les animaux se nomment *le canons*, Cette partie consiste en de deux os très-distinctifs: les épiphyses qui se forment ensuite, lient les deux os; les deux cloisons intermédiaires se dissipent insensiblement; elles diminuent ensuite d'épaisseur, elles deviennent réticulaires, & enfin s'effacent totalement; & l'os devient unique & n'a plus qu'une cavité. Nous avons eu lieu également d'observer la maniere ingénieuse dont M. Fougereux explique la couleur rouge que

la garance communique aux os , & la solidité des preuves qui font croire qu'elle réside dans la partie terreuse des os , & que c'est la seule partie qui se charge de la fécule colorante que dépose cette racine.

On trouve dans ce même volume le Mémoire de M. le baron de Haller, sur la formation des os ; ceux de M. Bordenave, sur le mécanisme de la nature dans la génération du cal , sur l'ostéogénie , sur la façon dont se fait la réunion des os fracturés. Cette manière d'exposer aux yeux du public les propres expressions de ses adversaires , fait voir qu'on ne craint pas d'entrer en lice avec eux , & que l'on a une juste confiance dans la bonté de sa cause.

Nous avons apperçu dans le Discours préliminaire, page 11, une faute d'impression, que nous avons cru devoir relever. On y lit : *On voit dans les Mémoires de 1751, &c.* & deux pages après, l'auteur cite le Mémoire de M. Duhamel, & ses expériences rapportées dans le volume de 1739. M. Fougereux a voulu citer apparemment les Mémoires de l'académie de 1737, où l'on trouve que M. le chevalier Haës-Sloane écrivit que M. Belchier, chirurgien, dînant à Londres chez un teinturier, avoit observé des os d'un cochon colorés par la garance, & que cette découverte produite par le hasard, avoit été un des premiers moyens dont M. Duhamel s'étoit servi pour

faire ses excellentes observations sur la formation des os.



OBSERVATIONS

Sur la Maladie noire, par M.^r CAMPARDON, chirurgien à Masseube.

Quoique les excellens mémoires sur la maladie noire, qu'on lit dans le Journal d'observations de médecine, chirurgie, &c. donnent les notions les plus précises sur la nature & les causes de cette affreuse maladie, & qu'ils indiquent la méthode la plus prompte & la plus efficace pour sa curation, il ne sera peut-être pas inutile de rapporter deux nouvelles observations que j'ai eu occasion de faire, & qui confirment d'une manière bien évidente les principes théoriques & pratiques qu'on a établis sur cette maladie extraordinaire.

La première de ces observations contient l'histoire d'une cure opérée sous mes yeux, par M. Dallas, docteur en médecine, & médecin pensionné de la ville de Masseube, qui y exerce sa profession avec succès. Il m'a permis de la joindre à la mienne, après en avoir approuvé la rédaction.

PREMIERE OBSERVATION.

Toinette, fille du sieur Abbadie Saint-Hubert, aubergiste à Masseube, âgée d'en-

viron vingt-quatre ans, d'une constitution maigre & sèche, d'un tempérament fort sanguin, bilieux & colérique, étoit sujette vers le tems de sa puberté, à de fréquentes hémorragies du nez : ses évacuations menstruelles étoient très-abondantes, & duroient ordinairement fix à sept jours; pendant quelque tems elles lui revenoient tous les quinze jours, dans une quantité très-considérable, mais moindre cependant, que lorsque cet écoulement n'arrivoit qu'une fois le mois.

Depuis fix ou sept semaines, avant la maladie dont il est ici question, elle étoit affectée d'une chaleur & d'une sueur excessives aux pieds, qui l'obligeoient à les tremper souvent dans l'eau froide : ses mois lui étant venus le 28 de Juin 1758, elle alla le lendemain, par un tems fort chaud, au village d'Esclaffan, distant d'un gros quart de lieue de cette ville; elle y dansa beaucoup, & se retira sur le soir chez elle, fatiguée, rouge & très-échauffée : elle mangea pour son souper, un peu de sang frit; elle tomba aussi tôt dans une grande tristesse, dans une altération & un abbatement excessifs, & dans un dégoût affreux, qui ne lui permettoit de prendre aucune nourriture, lui semblant toujours avoir l'estomac plein du peu de sang qu'elle avoit mangé : elle déguisa à ses parens le fâcheux état où elle se trouvoit réduite par la suppression survenue

à ses règles, & par le vomissement d'un sang noirâtre, qu'elle éprouva régulièrement à cinq heures du soir, les cinq ou six premiers jours de sa maladie; vomissement qui fut toujours accompagné d'une évacuation de matieres noires par les selles.

Elle étoit tellement obstinée à céler à sa famille cet étrange vomissement, qu'elle a déclaré postérieurement qu'il lui étoit arrivé plusieurs fois de mâcher & d'avaler des caillots de sang qui lui étoient montés à la bouche, par le regorgement de l'estomac. Enfin se trouvant surprise, le 5 Juillet, par une de ses sœurs, dans ce vomissement périodique & quotidien, elle ne put plus cacher sa situation; elle vomit alors parmi beaucoup de sang liquide & noirâtre, deux gros grumeaux de sang, d'une couleur brune; dans le même tems elle rendit par les selles, une grande quantité de matieres noires, molles comme de la poix liquide, & très-fétides. Dans la persuasion où étoit d'abord sa sœur, que le produit de ces évacuations n'étoit que la matiere du sang mal digéré, qu'elle avoit mangé précédemment, elle s'empressa de lui faire boire beaucoup d'eau chaude. Toinette la rejetta successivement, mais toujours chargée d'une teinture noirâtre, & analogue aux matieres qu'elle avoit rendues.

On appella cependant M. Dallas, méde-

cin, qui, n'ayant pu sçavoir par la déclaration de la malade obstinée à garder le secret, les circonstances qui avoient précédé la dernière scene, dont on lui fit seulement le détail; & ne voyant rien de plus pressant dans son état, que la foiblesse où elle étoit réduite, se contenta de lui ordonner quelques cordiaux; le lendemain, de grand matin, il revint auprès de la malade, qui se leva elle-même pour lui ouvrir la porte, tandis que le reste de sa famille étoit encore plongé dans le sommeil. Toinette avoit assez bien passé la nuit; elle étoit même alors dans un état assez satisfaisant, mais il ne fut pas de longue durée. Epuisée par l'excès de l'abstinence & par les évacuations extraordinaires qu'elle avoit souffertes, elle tomba sur les neuf heures du matin, dans des langueurs, des angoisses & des défaillances effrayantes; elle rendit peu de tems après, & presque en même tems, par le vomissement & par les selles, une très-grande quantité de matieres noires comme de l'encre, d'une consistance épaisse comme de la bouillie, & d'une odeur insupportable; parmi les matieres qu'elle vomit, elle rendit un caillot de sang noirâtre, presque aussi gros que le poing. On rappella pour lors M. le médecin; il l'a trouva dans un épuisement alarmant, avec un pouls presque imperceptible; le corps, & sur-tout le visage

& les mains humectés par une petite sueur froide & gluante. Il lui ordonna le suc de limons, mêlé avec ceux d'ortie & de plantain, & une tisane composée avec la racine de symphitum, les feuilles de plantain & d'ortie, l'écorce de grenades, les fleurs de roses rouges, & les balaustes; cependant on ne perdit pas de tems, pour donner à cette fille les secours spirituels que les apparences d'une mort prochaine sembloient rendre inévitable : on lui administra les derniers sacremens.

J'arrivai de la campagne sur les trois heures de l'après-midi. Comme je suis le chirurgien ordinaire de cette maison, je m'empressai de répondre à la confiance de la famille qui m'avoit réclamé pendant mon absence : je trouvai Toinette à-peu-près dans le même état, où elle étoit tombée sur les neuf heures du matin. Bientôt après mon arrivée auprès d'elle, elle vomit un plein plat de matieres noires, & rendit par le tondement un bassin presque plein d'ordures de la même qualité, de la consistance d'une bouillie épaisse & grumelleuse, & d'une odeur extrêmement puante. Dans l'examen attentif que j'en fis, je n'eus pas de peine à reconnoître que c'étoit du sang. M. Dallàs arrivant en ce moment, je lui proposai mes remarques, tant sur la nature de ces excré-tions, que sur celle de la maladie. Quoique

nous la vîmes l'un & l'autre pour la première fois, je la reconnus pour la maladie noire, si bien décrite dans plusieurs Journaux de médecine. Je les communiquai à M. Dallas, qui, par rapport à une toux sèche & un peu habituelle, qui importunoit la malade, n'osa point la livrer à l'usage abondant des acides éprouvés par les auteurs qui ont traité avec succès cette affreuse maladie. M. Dallas insista donc le 7 & le 8 sur l'usage de sa potion & de sa tisane astringente : il soutint leur effet par une autre potion, composée avec les eaux distillées de plantain & de roses, le sang-dragon, l'alun de roche, la terre sigillée, & les syrops de roses & de coings. On soutint les forces de la malade par de bons consommés, de bonnes gelées, &c. A mesure que Toinette se relevoit de son épuisement, on remarquoit que son poulx devenoit plus plein, plus fort & plus fébrile.

Pendant ces deux derniers jours, Toinette ne vomit pas ; mais la nuit du 8 au 9 de Juillet, elle rendit par le vomissement une masse de sang, que son pere comparoit pour la grosseur, la figure & la couleur, à un petit levraut encore dégarni de poil, & tel que les cuisiniers en trouvent quelquefois dans le ventre de leurs meres. Il ne pouvoit pas comprendre comment une si grosse masse avoit pu passer par l'œsophage : tel fut le

dernier vomissement qu'elle éprouva.

Cependant on lui faisoit donner de fréquens lavemens qui évacuoient toujours des matieres noires ; la teinte dont ils étoient chargés , diminua successivement & passa par degrés , de la couleur noire à la jaune. Ce fut alors que M. Dallas jugea à propos d'employer quelque léger purgatif , tant pour fixer la fièvre , que pour évacuer les restes de cette humeur noire qui pouvoit encore séjourner dans le ventricule & dans les intestins. Il choisit par préférence les adoucissans & les astringens , comme la casse , la manne , la rhubarbe , les mirobolans , avec quelques correctifs convenables ; la malade vomit cette purgation d'abord après l'avoir avalée , le 8 , le 9 & le 11 de Juillet. Il fallut donc s'en tenir aux lavemens & aux autres remèdes prescrits jusqu'au 13. elle prit ce jour-là un purgatif ; à-peu-près semblable aux premiers ; il procura des évacuations douces & suffisantes : cette médecine fut répétée le 15 & le 17 , avec le même succès ; ce fut : à-peu-près dans ce tems-là , que la fièvre se fixa.

Malgré la lenteur de sa convalescence , Toinette subit , au tems ordinaire , le retour de son flux périodique , mais dans une quantité modérée , la cure fut heureusement terminée par un régime convenable , par l'usage du lait & celui des eaux minérales de Capvern.

Capvern. Toinette jouit aujourd'hui de la plus parfaite santé.

On a déjà remarqué que Toinette étoit fort sanguine , & sujette depuis sa puberté à de grandes & fréquentes hémorragies par le nez ; que ses mois lui revenoient quelquefois tous les quinze jours , & couloient ordinairement en abondance , & pendant fix à sept jours ; au lieu que dans le période auquel s'est montrée sa maladie , ils n'ont coulé que pendant vingt-quatre heures , & encore dans une quantité beaucoup moindre que de coutume. Il n'y a pas de doute par conséquent , que la maladie noire dont elle a été atteinte , ne dût sa principale cause à la suppression de ses règles. M. son médecin m'a dit que s'il avoit été requis & bien informé dans son invasion , il n'auroit pas manqué de tirer ses indications capitales de cette suppression , dont nous n'avons eu connoissance que long-tems après sa guérison. Les moyens qu'il auroit mis en usage pour rappeler cette évacuation naturelle vers les vaisseaux utérins , auroient infailliblement prévenu l'excès de l'irruption du sang sur les intestins & sur l'estomac ; du moins les saignées qu'on auroit pu faire au commencement de la maladie , en diminuant la pléthore , auroient soustrait une partie de celui qui s'est épanché dans le ventricule & dans le canal intestinal , où sa dissolution & sa

pourriture l'ont réduit à la forme des matières noires, que la malade a rendues par le vomissement & par les selles.

Il est vraisemblable aussi que si l'on n'avoit pas trouvé des contre-indications à l'usage des acides, ces remèdes amplement administrés dans la curation, auroient beaucoup hâté la guérison de Toinette. L'observation suivante, après tant d'autres rapportées dans le présent Journal, paroît bien propre à étayer cette conjecture.

II. O B S E R V A T I O N.

Le nommé Passama, natif de Peguilhan, au diocèse & comté de Cominges, âgé d'environ cinquante ans, d'une haute stature, d'un tempérament maigre, sec & un peu bilieux, travailloit de sa profession de maçon, à Mont-d'Astarac, durant le carême de l'année 1757. Un jour qu'il travailloit à détacher une grosse pierre d'une carrière, avec un levier que ses compagnons abandonnerent subitement, il fit un effort violent pour se débarrasser de ce poids énorme, par une vive secousse : à la suite de cet ébranlement universel, il a toujours senti une gêne douloureuse à la région antérieure de la poitrine, sur l'estomac & sur les hypochondres, mais sur-tout vers le milieu de la partie supérieure de la région ombilicale, où la douleur s'est plus particulièrement

fixée : douleur sourde & peu vive, qui s'est soutenue depuis ce tems-là, & qui a été suivie d'une dureté remarquable & d'une pulsation extraordinaire dans cette région ; ni les remèdes prescrits par la médecine, ni les topiques employés par les empiriques, n'ont pu le délivrer de cet embarras fixe & douloureux ; ce qui, joint à la perte que Passama avoit faite de sa femme & à plusieurs chagrins domestiques, lui a fait traîner une vie languissante & un peu mélancolique ; ces indispositions lui permettoient néanmoins depuis quelque tems de suivre les exercices de sa profession.

Travaillant dans le cours du carême de l'année 1759, au château de Massès, appartenant à M. le marquis de Valence, il fut saisi le 7 Avril, veille de Pâques, vers midi, & deux heures après avoir dîné, de quelques légères tranchées qui le sollicitèrent d'aller à la selle : il quitta son atelier pour vaquer à cette fonction naturelle. Mais quel fut son étonnement, lorsqu'il s'aperçut qu'il avoit rendu une très-grande quantité de matieres noires comme de l'encre & d'une odeur très-puante ! Cela ne l'empêcha pas de reprendre son ouvrage, qui consistoit pour lors à tailler de la pierre ; il le continua jusques vers les quatre heures du soir, mais non sans éprouver beaucoup d'abattement & de défail-

lance , comme s'il avoit eu un besoin pressant de manger : il sentoit en même tems des angoisses & des langueurs qui se terminerent par un évanouissement

Me trouvant dans ce tems-là chez M. le marquis de Valence , je courus au secours du malade , je le trouvai couché par terre , la tête & le dos appuyés sur une pierre ; sa face étoit cadavéreuse , ses yeux presque éteints , sa voix mourante , son pouls quasi imperceptible ; une humidité gluante transsusoit de toute la superficie de son corps ; je me hâtai de lui faire prendre un peu d'eau de vie , que je trouvai sous ma main. Quelque tems après , le malade recouvrant la parole , se plaignit de quelques langueurs douloureuses dans l'estomac , de nausées & d'envies de vomir. Comme je me préparois à lui donner de l'eau chaude pour favoriser ces indications , le malade , sans vouloir attendre qu'il fût bien remis de son évanouissement , voulut absolument , & malgré mes avis , qu'on l'aidât à se transporter dans le château , pour se mettre au lit : à peine eut-il fait quelques pas , que ses jambes pliant sous le poids de son corps , il tomba sur ses genoux , quoique soutenu par deux hommes vigoureux ; & n'ayant pas la force ni le loisir de s'asseoir à terre , il vomit dans cette premiere attitude une grande quantité de matieres sanguines , parmi les-

quelles on remarquoit sept à huit grumeaux rouges, solides & arrondis, qui avoient la figure & la grosseur d'œufs de pigeon, & nombre d'autres de la même forme, mais d'un volume beaucoup moindre, nageant tous dans une liqueur sanguinolente & brune, mais non pas tout-à-fait noire; ces grumeaux étoient d'une consistance fibreuse & solide, comme celle des polypes; leur surface étoit unie & polie, comme s'ils eussent été recouverts d'une membrane très-mince; leur couleur étoit d'un rouge un peu foncé: j'évaluai tout ce sang grumelé ou le véhicule dans lequel il nageoit, au poids de plus d'une livre, parmi lequel il y avoit sans doute quelque partie de la boisson que le malade avoit prise: j'y distinguai aussi quelques fèves de haricot qu'il avoit mangé à son dîner.

Le malade délivré de ce formidable vomissement, fut transporté dans un lit: sa foiblesse & son épuisement me paroissant dans ce moment, les accidens les plus pressans de sa maladie, je lui ordonnai sur le champ, faute de cordial plus approprié à son état, une cuillerée d'elixir de Garus, tempéré avec pareille quantité d'eau: ce vomissement extraordinaire joint aux foiblessees spontanées qui l'avoient précédé & suivi, me fit regarder ces symptômes, comme des indices encore équivoques de

la maladie noire dans son invasion ; mes soupçons se trouverent bientôt réalisés par la déclaration du malade : dès qu'il eut repris assez de force pour répondre à mes questions , il m'apprit que dans la selle qu'il avoit poussée vers midi , il avoit rendu une grande quantité de matieres noires qui ressembloient à de la poix liquide , & qui exhaloient une odeur insupportable. Il ajoûta , que tandis que son estomac s'étoit vuïdé par le vomissement , il avoit évacué par le fondement & dans sa culotte , beaucoup d'ordures noires & semblables à celles qu'il avoit rendues sur le midi.

Eclairé sur le caractère de la maladie par les précieuses observations insérées dans le Journal de médecine (a) , je n'eus qu'à suivre pour sa curation , les moyens que leurs sçavans auteurs nous indiquent. Eloigné des villes & des apothicaires , je fis sur le champ un syrop avec le vinaigre & le sucre , dont je fis donner au malade durant la nuit suivante , à la dose d'une bonne cuillerée sur chaque verre d'eau panée : il prenoit aussi de bons bouillons ; & par rapport à son épuisement ,

(a) Observations de M. Varnier , Journal de médecine , tome 6 , pag. 83.

Observations de M. Vandermonde , auteur du Journal , tome 6 , pag. 336.

Observations de M. Bonté , tome 7 , pag. 222 , & de M. Merlin , tome 8 , pag. 517.

je lui permettois de boire une cuillerée de bon vin rouge, après chaque prise; le malade se remit un peu par ces secours: j'observai sur les dix heures du soir, que la fièvre lui étoit survenue; son poulx étoit cependant assez souple, uni & réglé. Toutes les fois qu'il s'asséyoit dans son lit, pour prendre des alimens & des remèdes, ou pour d'autres nécessités, il lui sembloit apercevoir une espece de nuage qui couvroit ses yeux: il a essuyé cet accident pendant tout le cours de sa maladie; il passa néanmoins la nuit assez tranquillement.

Le lendemain, 15 Avril, au point du jour, le malade pressé de quelque grouillement & de quelque légère tranchée, fut obligé de se présenter une troisieme fois à la selle; il rendit une grande quantité de matieres noires & fétides: leur évacuation fut suivie de beaucoup de langueurs & de foiblesse: au syrop de vinaigre, je substituai (quoique le malade fût peu altéré) une boisson abondante de limonade: durant le cours de cette journée, Passamia n'alla plus à la selle, ni dans la suite de sa maladie, que par le secours des lavemens: je lui en fis donner deux ce jour-là, qui évacuèrent beaucoup de matieres noires; ils étoient composés avec une décoction émolliente; la camomille, le miel & quelque peu d'huile d'olives.

Le 16, la petite fièvre persistoit ; mais le poulx étoit assez plein & réglé. Les citrons nous ayant manqué, je lui fis faire une ample boisson d'eau panée, à chaque verrée de laquelle on ajoûtoit une cuillerée de suc de limons : je lui fis donner deux lavemens anodins, où l'on avoit délayé quelques cuillerées de vinaigre : celui du matin lui fit rendre beaucoup de matieres noires, bourbeuses & puantes ; il ne rendit pas celui du soir ; dans la crainte que le vinaigre ne fût la cause de cette rétention, je le fis supprimer tout-à-fait dans les lavemens, & je revins aux premiers qui m'avoient si bien réussi.

Le 17, le malade étant dans le même état, je lui donnai un lavage, composé avec la casse, les tamarins, les mirobolans & le crystal minéral ; quatre verrées de ce remède ne produisirent aucune évacuation : sur le soir, je lui fis donner un lavement qui vuida beaucoup de matieres noires, moins bourbeuses & moins fétides que les précédentes : il passa la nuit assez tranquillement.

Le 18, deux lavemens évacuèrent encore des matieres noires, mais en moindre quantité que les précédens ; elles n'étoient pas aussi bourbeuses : on distinguoit au fond du liquide, plusieurs pelotons de matieres grumeleuses & un peu plus solides que celles qui les avoient devancées.

Le 19, Passama fut purgé avec deux verrees d'une potion faite avec les tamarins, la casse, les follicules de séné, les mirobolans, le sel prunelle, & demi-gros de rhubarbe en poudre; les deux premieres selles que ce remede procura, furent abondantes; leur produit fut des matieres épaisses & bourbeuses, mais beaucoup moins noires & piquantes que les précédentes: dans les suivantes, le malade rendit beaucoup de glaires visqueuses & brunes; je soutins cette évacuation par un lavement qui vuida beaucoup d'autres glaires jaunâtres: il rendit encore pendant la nuit des matieres bilieuses, cuites & épaisses, avec quelques autres glaires jaunes.

Le 20, Passama fut très-dégagé & tranquille; mais craignant qu'il ne restât encore beaucoup d'autres ordures à évacuer, je lui fis réitérer sa purgation le 21: elle évacua en effet une grosse quantité de matieres glaireuses, jaunes & bien cuites; il fut entièrement quitte de sa fièvre le même jour: je lui permis de manger le lendemain; une diète analeptique & régulièrement observée, l'a remis en peu de tems au même état où il étoit avant cette derniere maladie.

Durant tout son cours, j'ai observé au-dessus de l'ombilic de Passama une dureté fixe, de l'étendue de la main, suivant la direction de la ligne blanche vers l'épi-

gastre : cette tumeur qui n'étoit pas sensible à la vue , l'étoit beaucoup au-tact par la résistance qu'elle offroit à la main , & plus encore par les violentes pulsations des arteres , qui s'y faisoient remarquer , mais qui ont successivement diminué , à mesure que le malade a évacué les matieres noires.

Néanmoins cette dureté & ces pulsations ne se sont pas entièrement dissipées ; elles existent encore , quoique dans un degré peu considérable : l'usage des vulnéraires , en guise de thé , dont Passama a fait usage dans sa convalescence , a paru corriger cet accident , & diminuer les douleurs qui lui restoient aux parties précordiales , & dans la région des hypocondres.

Le silence que les auteurs gardent sur l'usage des émétiques , seroit sans doute suffisant pour leur faire donner l'exclusion dans la curation de la maladie noire , quand bien même le danger de cette espece de médicamens , ne seroit pas évident aux moins clairvoyans. Il n'est personne en effet qui n'apperçoive du premier coup d'œil les funestes effets qu'ils peuvent produire dans cette maladie ; les violentes secousses & les contractions tumultueuses qu'ils causeroient aux tuniques de l'estomac , au diaphragme , aux muscles de l'abdomen , & généralement à tout le système nerveux & vasculaire , ne sçauroient manquer (ce semble) de forcer

& dilater les crevasses des vaisseaux sanguins qui fournissent l'hémorragie ; & c'est sans doute pour ces raisons que Frédéric Hoffman recommande de s'abstenir des vomitifs , après la guérison de la maladie en question. (*Voyez* le Dictionnaire général de médecine , à l'art. *Morbus niger.*)

Cependant puisque le vomissement spontané a été si favorable à Passama , l'art ne pourroit-il pas tenter de le provoquer utilement dans des occasions semblables , où la nature paroîtroit l'indiquer par un poids incommode dans la capacité de l'estomac , par des angoisses , des nausées & des vomissemens , même de grumeaux sanguins , qui en feroient soupçonner une plus grande quantité dans le ventricule ? Ne seroit-ce pas là le lieu d'appliquer cette règle d'Hippocrate : *Quò natura vergit , eò ducendum* ? En évacuant promptement & immédiatement par ce moyen , ce sang épanché dans le ventricule , ne le soustrairoit-on pas à la décomposition putride qu'il lui faudroit éprouver pour passer par le pylore , & ne diminueroit-on pas d'autant la semence & la matiere de la pourriture , qui du canal intestinal pourroit s'introduire dans la masse du sang , & porter son infection jusques sur les solides ?

La prudence exigeroit sans doute dans ce cas , qu'on réprouvât les émétiques

antimonialaux, & tous les autres qui portent quelque caractère de violence dans leur action ; mais ne pourroit-on pas sans danger y employer l'ipecacuanha ? La vertu astringente de cette racine, la maniere douce & modérée avec laquelle elle agit, lorsqu'elle est administrée avec précaution, son succès dans plusieurs maladies de poitrine, quoiqu'accompagnées d'effusion de sang, & sur-tout dans les dysenteries où elle agit si efficacement. Toutes ces circonstances ne nous offrent-elles pas des analogies bien propres à rendre son usage plausible dans la position présente ? Néanmoins quelque probables que puissent être ces conjectures, elles ne sçauroient me suggérer le ton décisif. Je me contente de les proposer, & je les subordonne à la décision de MM. les médecins, seuls juges en cette partie.

Mais du moins pourroit-on en toute sûreté fixer son choix sur les émétiques les plus benins & les plus doux, tels que l'eau tiède, l'huile d'olives ou d'amandes douces, dont on régleroit la quantité & l'effet avec prudence & sagesse. Ces moyens doux & modérés ne sçauroient être susceptibles des inconvéniens que les autres émétiques doivent faire craindre, & ne pourroient vraisemblablement que favoriser les tentatives & les indications de la nature.

Au reste les deux maladies dont je viens

de tracer l'histoire, renfermoient le caractère essentiel de la maladie noire, puisqu'on a remarqué dans l'invasion de l'une & de l'autre un vomissement abondant de matières noirâtres, & que, selon l'observation de MM. Bonté & Merlin, Hippocrate ne donna le nom de maladie noire, qu'à celle où l'on vomit des matières de cette couleur.

OBSERVATIONS

Sur la Maladie noire, par M. de GLATIGNY, docteur en médecine, à Falaise.

On trouve peu d'éclaircissemens dans les auteurs, sur la maladie noire; elle n'est cependant pas si rare, que je ne l'aye vue plus de vingt fois en moins de dix ans. J'en puis citer trois exemples depuis six mois.

Je fus appelé au mois de Juin dernier à Bons, village à deux lieues de Falaise, pour y voir la fille du maréchal. Je lui trouvai le pouls vite, ferré, beaucoup de foiblesse, une pâleur brune, le ventre inégalement mollet, une anxiété aux hypocondres, & l'estomac un peu douloureux : la malade venoit de rendre par haut & par bas une quantité prodigieuse de matières noires, visqueuses, extrêmement fétides. Je lui

prescrivis des bouillons légers de veau & de ris, des lavemens émolliens rendus acides avec le vinaigre, & pour boisson, de la décoction d'oseille vinaigrée. Le régime & les remèdes furent continués pendant six ou sept jours; le vomissement cessa dès le premier; les selles, devinrent, par degrés, moins noires & moins fétides: elle fut purgée avec la casse, la crème de tartre & les tamarins, & elle se rétablit assez promptement. Sur la fin du mois de Septembre de cette année, M. le Vavasseur de Treun, bourg à quatre lieues de Falaise, fut attaqué de coliques d'estomac & de vomissemens bilieux. On le saigna; on lui fit prendre des apozèmes avec de la chicorée, des lavemens émolliens & plusieurs minoratifs: le malade étoit mieux, mais il avoit encore un certain embarras aux hypocondres. Il fut pris le 6 Octobre d'un vomissement de sang noirâtre, suivi de selles copieuses, noires, grumeleuses, d'une assez mauvaise odeur. J'arrivai chez lui le soir du même jour; son visage étoit pâle-brun; son poulx étoit tendu, serré & petit; il avoit le ventre assez mollet, quoiqu'un peu sensible: il lui survenoit de tems à autre; un hoquet incommode. Je lui prescrivis l'eau de groseilles, avec le syrop de limons: il prit des clysteres émolliens, légèrement narcotiques; on le purgea quelques jours après,

avec la casse & les tamarins : sa guérison fut assez prompte.

Le nommé le Cointe, compagnon tanneur de cette ville, fut attaqué, il y a un mois, de la même maladie : il rendit tout-à-coup par haut & par bas une matière noirâtre, grumeleuse, comme du sang coagulé, moins fétide, que dans les deux cas ci-dessus. Il prit les acides végétaux en boisson, en lavemens, en purgatifs : il a été guéri huit jours après.

Ces trois cures annoncent l'efficacité des acides dans la maladie noire ; mais ces remèdes ne sont pas les seuls qui m'aient réussi dans la même maladie.

Avant les observations de MM. Varnier & Bonté, ces indications que je me proposois de remplir, étoient de diminuer la pléthore, rendre le sang plus fluide dans les vaisseaux, de condenser celui qui étoit épanché, de calmer les spasmes & de détruire les obstructions qui rendoient la circulation difficile dans l'estomac & les vaisseaux du bas-ventre. Dans ces vues, je prescrivois quelques saignées, des bouillons avec le veau & les plantes nitreuses & mucilagineuses, des suc épurés de pourpier & d'ortie, la décoction d'une ou deux têtes de pavot, des lavemens fréquens, des laxatifs répétés de casse & de tamarins, & vers la fin, quelques verres d'infusion des vul-

néraires de Suisse, avec quelques gouttes de teinture de Mars tartarisée; un seul cas m'avoit fourni l'occasion d'employer les acides : le voici.

Le nommé Lebrun, tambour de la ville, fut attaqué, il y a dix ans, d'une fièvre ardente; qu'on pouvoit attribuer à l'abus excessif des liqueurs spiritueuses : il fut saigné promptement & copieusement; le quatrième jour, il rendit par le vomissement & par les selles une quantité extraordinaire de matieres noires, partie fluides, partie grumeleuses, d'une fétidité insupportable. Je prescrivis une décoction de laitue, de pourpier, de nymphæa avec le nître & le syrop de limons : je lui fis prendre des lavemens émolliens & rafraîchissans : voyant l'hémorragie continuer, & le malade dans un danger évident, j'y joignis quelques verres d'une eau rendue fortement acide, avec l'esprit de vitriol : les évacuations continuèrent, l'odeur en devint de plus en plus corrompue, la fièvre ne diminua point : le malade mourut, sentant le cadavre avant de mourir, comme huit jours après la mort (a).

(a) Ce n'est pas le seul exemple que nous ayons de l'insuffisance des acides dans certaines circonstances de cette maladie. M. de Berge, médecin de l'Hôtel-Dieu de Ham, en Picardie, nous a communiqué dans une lettre que nous aurions
J'ai

J'ai vu le nommé Lorient, marchand de bas, à Guibray, qui ne fut traité ni par les acides, ni par ma première méthode, excepté pendant les premiers jours. Il fut pris tout-à-coup, au mois de Février 1756, d'un vomissement de sang noirâtre & grunelé : je lui fis ouvrir la veine ; le vomissement revint de tems à autre, & le sang qu'il rendoit, étoit plus fluide & plus rouge : la saignée fut répétée trois fois dans quelques heures ; bientôt le malade rendit par bas, des matieres noires, visqueuses, de mauvaise odeur : l'eau de vie & de consoude, à laquelle on ajoûta le nître, les décoctions de plantain, de bugle, de pervenche, avec le syrop de coings, les lavemens émolliens, quelques verres d'infusion légère des vulnéraires de Suisse, émulsionnés, furent les remèdes qu'on mit en usage : il étoit assez bien, à la foiblesse près ; je fus obligé de l'abandonner : en mon absence, on lui donna

voulu pouvoir insérer en entier l'histoire des deux maladies noires, dans lesquelles il employa les acides sans aucun succès ; ses malades moururent, malgré tous les soins qu'il se donna pour les arracher à la mort. Il fit même usage des pilules de M. Merlin, qui ne lui réussirent pas. Il paroît donc que nous ne connoissons pas encore de traitement qui convienne à tous les cas de cette maladie, ce qui doit redoubler l'attention des médecins, & leur faire faire de nouveaux efforts pour trouver une méthode sûre de la traiter.

des potions , avec la confection d'hyacinthe , l'ipécacuanha & les eaux vulnéraires astringentes ; quoique l'ipécacuanha ne fût que par grain dans chaque cuillerée de mélange , il n'en eût pas plutôt pris quelques-unes , qu'il vomit comme la première fois ; les mêmes potions furent néanmoins continuées , & le malade se rétablit assez bien.

Ces exemples prouvent que les acides , même les plus forts , sont quelquefois insuffisans dans la maladie noire , au moins quand elle est compliquée avec la fièvre ardente , & que cette maladie se guérit quelquefois avec des remèdes , en quelque sorte opposés aux acides. Quoi qu'il en soit , je crois ces derniers bien supérieurs à tous les autres médicamens.

Les cures que j'ai faites par leur moyen , m'ont paru plus promptes , plus sûres , moins embarrassantes ; mais quelle espèce d'acides doit-on préférer dans la maladie noire ?

Le vinaigre , par son acidité , donne aux fibres un certain ressort ; par sa partie huileuse , qui enveloppe l'acide , il devient anti-spasmodique. Si l'on en croit Felix Platerus , Riviere & quelques autres , il dissout le sang coagulé. Suivant l'illustre Boerhaave , cet acide fond & divise le sang & les humeurs ; il paroît donc , ainsi que les autres végétaux , convenir efficacement dans la maladie noire ; mais les acides minéraux y conviennent-ils également ? Les hémor-

ragies reconnoissent pour cause l'épaississement , la dissolution du sang , la surabondance , les obstructions , les spasmes. La maladie noire est produite par les mêmes causes , dont l'action se porte principalement sur les ramifications de la veine-porte. Les astringens ne conviennent que rarement dans les hémorragies : ils coagulent le sang , ils augmentent les obstructions , ils occasionnent des étranglemens dans les vaisseaux ; ils augmentent donc souvent les causes des hémorragies : les acides minéraux sont de la classe des astringens , ils ne doivent donc point convenir dans la maladie noire. Si l'on dit que les acides minéraux ont la vertu de détruire l'alcalescence putride du sang , les acides végétaux ont également cette propriété ; cette alcalinescence putride n'est pas d'ailleurs essentielle dans la maladie noire. On y rencontre souvent la coagulation & l'acidité ; cette acidité n'a pas échappé à Hippocrate , qui dit , en parlant de la matiere de la maladie noire : *Quandoque acidum tanquam acetum.*

Nota. M. Landeutte , médecin du Roi , à Bitche ; a eu lieu d'observer une maladie noire , à la suite d'une affection hypocondriaque , qui a cédé à l'usage des acides administrés avec intelligence. Cette cure dont nous ne pouvons pas rapporter les détails , fait beaucoup d'honneur à M. Landeutte , & est une nouvelle preuve de la puissance qu'ont ordinairement les acides dans cette espèce de maladie.

OBSERVATION

Sur deux Hydropisies ascitiques guéries dans une année, sur le même sujet, par l'usage du tartre stibié, par M. MELVÉ-LATOCHE, chirurgien-major du régiment de Saint-Jal, cavalerie.

Le nommé Nicolas Becquet, vigneron, âgé d'environ quarante ans, demeurant à la Chapelle-sur-Crecy, en Brie, fut attaqué dans le mois d'Août 1755 d'une leucophlegmatie qui l'empêcha de continuer une moisson qu'il avoit commencée depuis huit ou dix jours. Cet homme, après avoir été transporté chez lui, demanda du secours, & je fus appelé pour le voir. Je lui trouvai une petite fièvre lente qui duroit depuis cinq à six jours que la maladie avoit commencé à lui interdire ses exercices; il avoit outre cela une grande difficulté de respirer; son appétit étoit perdu; ses urines couloient en plus petite quantité qu'à l'ordinaire; il avoit le visage jaune & bouffi, & toute l'habitude du corps pesante & tendue, enfin tous les symptômes qui annonçoient un épanchement prochain dans la capacité du bas ventre: j'employai promptement, pour m'opposer à cette complication de maux, les

apéritifs en tisane , & je fis prendre au malade une potion , avec le séné , le sel végétal , la poudre cornachine , le jalap & le syrop de noirprun , pour dégager les premières voies farcies depuis long-tems de fucs indigestes ; mais malgré tous mes soins , l'épanchement se forma , le ventre grossit considérablement , & la fluctuation se fit aisément sentir , trois ou quatre jours après. Je craignis alors que la maladie ne résistât à tous les remèdes : heureusement ma crainte ne fut pas fondée ; car sept ou huit jours après l'usage des diurétiques , hydragogues & apéritifs , &c. je fus agréablement surpris de voir que des sueurs assez suivies , & un cours abondant d'urine , se dissipoient peu-à-peu ; en moins de vingt jours , le malade fut entièrement rétabli , à la petite fièvre près , qui continua encore quelques tems , mais qui fut enlevée par l'usage d'un apozème apéritif & purgatif , dont il prenoit deux verres par jour.

En 1756 , dans le mois d'Août , le même Nicolas Becquet fut encore attaqué de la même maladie , le sixième ou septième jour d'une moisson qu'il avoit entreprise , comme l'année précédente. Cet homme , malgré sa résistance , fut obligé d'abandonner son travail & de se retirer chez lui , où il fut traité pendant quelques jours par des commeres & des voisines ; mais s'apercevant que sa

maladie empirait, il me fit appeler : je le trouvai comme la première fois, avec une petite fièvre lente, le visage très-jaune, la respiration difficile, les urines presque supprimées, l'appétit perdu, le ventre tendu & très-gros, au point que la fluctuation se faisoit déjà sentir. Cette maladie qui étoit accompagnée d'un œdème considérable sur tout le bras gauche, & qui paroissoit presque à son plus haut degré, me fit craindre avec raison, de n'avoir pas les mêmes succès que l'année précédente, & je ne me trompai point ; car malgré l'exacte application des remèdes prescrits en pareil cas, elle empira de jour en jour ; il se forma, au bout d'un tems très-court, une hydrocele considérable ; l'œdème augmenta si prodigieusement, que la grosseur du bras surpassoit celle du corps d'un enfant de deux ans. L'hydrocele ne méritant aucuns soins particuliers, je tâchois d'en détruire la cause ; mais pendant plus de vingt-cinq jours, le ventre grossit de plus en plus, au point que je conjecturai qu'il contenoit plus de trente pintes d'eau : la résistance de cette maladie à tous les remèdes me faisoit appréhender d'être obligé d'en venir à la ponction. Avant que de la proposer, j'eus recours à l'émétique ; j'en fis prendre au malade deux grains qui opérèrent une évacuation assez abondante, & par le ressort qu'ils donnerent

aux vaisseaux de toutes les parties dans lesquelles il étoit affoibli ; les urines reprirent un peu leur cours ; les hydragogues & les diurétiques continués commencerent à opérer efficacement ; le malade reprit encore une seconde dose d'émétique , qui l'évacua abondamment , & ouvrit entièrement la voie des felles ; les urines devinrent ensuite si abondantes , que le malade , pendant quatre jours , urinoit plus de vingt fois par jour , & chaque fois plus d'un demi-septier d'une urine d'un jaune clair & d'une odeur très-forte ; l'œdème céda aussi peu-à-peu aux remèdes , & la partie inférieure du bras , l'avant-bras & la main diminuèrent insensiblement , l'enzûre se dissipa entièrement ; mais il se trouva sous l'aisselle , un dépôt si considérable , que le pus inondoit le tissu cellulaire , qui recouvre les premières côtes & tout le tour de la mammelle. J'ouvris le dépôt sous l'aisselle , & je pansai le malade trois fois par jour ; la suppuration fut très-abondante les premiers jours ; mais elle diminua le troisiemé ou quatrieme jour , & l'abcès guérit parfaitement. (Je n'aurois point été surpris , quand l'ouverture de ce dépôt seroit devenue l'égout d'une partie des eaux contenues dans l'abdomen , mais il n'en sortit point du tout par-là :) le malade se rétablit enfin très-bien ; il souffrit

ependant beaucoup pendant plus de deux mois & demi : il jouit aujourd'hui d'une santé à toute épreuve.

L'homme qui fait le sujet de cette observation, est d'un tempérament froid, mélancolique, malgré cela, fort colere ; la couleur jaune de son visage annonçoit depuis long-tems un défaut de sécrétion de la bile dans le foie, & par conséquent des obstructions dans le viscere : il est très-grand mangeur ; & la fortune ne l'ayant pas favorisé, il est obligé de vivre d'alimens de toute espece ; malgré la mauvaise qualité de ceux qu'il prend, il s'en farcit l'estomac si considérablement, qu'il est sujet à des indigestions fréquentes ; le chyle crud & mal digéré qui en résulte, a dû être la source de la premiere hydropisie : il n'étoit guères possible que cette maladie n'éclatât tôt ou tard.

Les mauvaises récoltes des années 1755 & 1756, en Brie, obligerent Becquet à moins de délicatesse ; encore un mauvais pain, & des fruits étoient presque son unique nourriture ; la disposition d'ailleurs des parties à une rechute, & les boissons abondantes d'eau froide, dont usent presque tous les moissonneurs, dans les fortes sueurs qu'occasionne l'espece de travail qu'ils font, furent sans doute la cause de sa rechute.

O B S E R V A T I O N

Sur une Epilepsie guérie par l'usage du quinquina , par M. CHEVALIER , chirurgien de l'hôpital royal & militaire de Bourbonne-les-bains , en Champagne.

Le fils de M. Mallebranche , de Langres , qui avoit été élevé jusqu'à l'âge de sept ans dans la maison de son pere , où on l'avoit accoutumé à se livrer à tous ses petits caprices , fut mis en pension chez un curé du voisinage , pour apprendre les premiers principes de la grammaire. La contrainte où on le tint dans cette pension , le rendit triste , rêveur & excessivement craintif : fatigué d'un si dur esclavage , il revint chez son pere , au bout de quelque tems , c'est-à-dire , le 24 Mars 1758. Il perdit tout-à-coup l'usage de tous ses sens. Un chirurgien qui fut appelé , crut au premier coup d'œil , que c'étoit une attaque d'apoplexie ; en conséquence il le saigna au bras , & lui donna l'émétique en lavage , qui le rappella à lui : revenu de son assoupissement , il lui resta une foiblesse dans le bras & la jambe droite ; sa bouche étoit tournée du même côté , & un bégayement qui lui étoit naturel , se trouva considérablement augmenté : tous

ces signes confirmèrent la première idée qu'on s'étoit faite de sa maladie. Le chirurgien qui le traitoit, lui fit user des remèdes les mieux indiqués, qui n'eurent pas tout le succès qu'il s'en étoit promis ; enfin il l'envoya à Bourbonne, dans le mois de Mai suivant.

A son arrivée, je fus appelé pour le voir : on me fit le détail que je viens de rapporter. Je pensois comme le chirurgien qui l'avoit traité jusqu'alors, que c'étoit une véritable attaque d'apoplexie, & que la paralysie qui lui restoit, en étoit une suite : je le traitai en conséquence, pour le préparer à l'usage des eaux ; mais à peine en eut-il pris pendant cinq à six jours, qu'il eut une attaque aussi violente que la première. Le malade se plaignoit d'un engourdissement dans le bras & la jambe, & d'une pesanteur considérable à la tête : il avoit le visage pâle, l'air triste & rêveur, & les yeux égarés. Je n'hésitai pas à lui faire donner sur le champ quelques grains d'émétique en lavage, qui opérèrent très-bien & calmerent ses accidens : je le remis aussi-tôt à l'usage des eaux ; mais le troisième jour tous les accidens reparurent avec plus de force & de vigueur que jamais. On vint me chercher aussi-tôt ; je trouvai le malade sans parole, que l'on soutenoit par les bras, en le promenant & l'agitant : j'apperçus qu'il avoit

les yeux fixes & étincellans ; qu'il laissoit échapper un peu de salive ; que ses paupieres , ses joues , ses lèvres , son bras & sa main droite étoient agités de mouvemens convulsifs , alors je ne méconnus plus sa véritable maladie ; mais pour m'en assurer encore plus parfaitement , j'attendis la fin du paroxysme , qui cessa trois quarts d'heure après mon arrivée , & le malade reprit son état ordinaire : il se plaignit , comme de coutume , d'une pesanteur de tête & d'un engourdissement aux bras & aux jambes. Il m'ajouta encore que lorsque l'accès l'avoit voulu prendre , il avoit senti dans l'hypochondre gauche une douleur qui lui étoit montée tout le long du côté , comme un filet d'eau froide ; qu'arrivée à la tête , les oreilles lui avoient sifflé , & qu'il étoit tombé dans l'état où je l'avois trouvé. Il me dit aussi qu'il souffroit de l'estomac , & que cette douleur l'avoit saisi en même tems que celle du côté. Tous ces signes ne me laisserent plus aucun doute , & me firent juger que c'étoit une véritable épilepsie. Je le laissai tranquille jusqu'au lendemain ; & quand j'y retournai , il me dit qu'il avoit passé le reste de la nuit dans des rêves effrayans.

Après lui avoir fait cesser l'usage des eaux , & prescrit un régime approprié à son état , je le saignai & le purgeai plusieurs fois , avec

un minoratif que j'aiguisois de tems en tems d'un grain d'émétique; ensuite je le mis à l'usage d'une infusion de plantes ameres, stomachiques & céphaliques; j'y entremêlai les anthelminthiques, parce que je soupçonnois qu'il y avoit une matiere vermineuse dans les premieres voies: je joignis à ces remedes un opiat martial, fondant & absorbant, mais cela ne me réussit pas mieux que les premiers moyens que j'avois employés: au contraire les paroxysmes se multiplioient & se rapprochoient au point qu'il en avoit plusieurs dans la même semaine. Déconcerté de ce peu de succès, j'allois employer les remedes qu'on vante le plus contre cette maladie, quoiqu'ils n'ayent pas toujours répondu à l'idée qu'on s'en étoit fait, lorsqu'une fièvre continue avec redoublemens vint me traverser dans mes tentatives: j'espérai que cette fièvre apporteroit quelque changement à la maladie, fondé sur cet aphorisme d'Hippocrate: *Qui à convulsione aut distensione nervorum tenentur, febre superveniente liberantur*, Lib. IV, aph. LVII: je la combattis avec succès; mais la premiere maladie se remontra comme auparavant, & subsista environ deux mois en cet état, malgré les différens moyens que je pus mettre en usage pour la déraciner.

Je commençois à désespérer du succès de

mon entreprise , lorsque réfléchissant aux grandes vertus du quinquina , il me vint dans l'esprit qu'il pûroit convenir dans ce cas-ci , où il s'agissoit de redonner du ressort aux fibres , de corriger le vice des humeurs , de rétablir les premières voies dans leurs fonctions naturelles , & de rendre le calme aux esprits. Je lui prescrivis donc un opiat composé de quinquina & de syrop de racine de pivoine mâle , dont je lui fis user pendant deux mois , à la dose de deux gros par jour : au bout de quinze jours , les paroxysmes diminuerent ; ils cessèrent entièrement au bout d'un mois , & n'ont plus reparu depuis : il a toujours joui d'une très-bonne santé.

E S S A I

Sur une nouvelle espece de minéral connu sous le nom de Platina del pinto , par M. MARGGRAF , de l'académie royale des sciences & belles-lettres de Berlin.

Il y a déjà quelques années qu'on apporta en Europe une substance métallique , à laquelle on donnoit le nom de *Platina del pinto*. Il n'a pas encore été possible d'apprendre quelle est la mine dont on la tire , ni quels sont les travaux que les Espagnols ,

dans les colonies desquels on la trouve , lui font subir ; mais le docteur Lewis , de la société royale de Londres , à qui on en donna quelques livres en 1753 , a fait sur cette substance un grand nombre d'expériences qui ont été insérées dans le 48^e volume des Transactions philosophiques. J'en ai eu moi-même une quantité assez considérable pour en faire l'objet de mes recherches , dont je vais exposer les résultats.

Je ne m'arrêterai point à décrire les apparences extérieures de cette substance , & je passerai tout de suite aux expériences que j'ai faites pour en connoître la nature. M'étant apperçu que lorsqu'on battoit la platine sur une enclume , il y en avoit quelques grains qui s'applatissoient : je choisis ceux qui me parurent les plus malléables ; je versai de l'eau-forte par-dessus , & je les fis digérer ; mais il ne parut pas que ce menstrue en eût rien enlevé : le sel ammoniac que j'y ajoûtai , me procura à peine une foible teinture ; mais je remarquai que l'aiman attiroit une partie de cette substance : je crus ensuite devoir essayer de la calciner ; j'en mis donc une certaine quantité sous une moufle embrasée , dans laquelle je la tins pendant plus de deux heures , ayant soin de la remuer de tems en tems ; mais je ne m'appergus point qu'il s'en élevât aucune vapeur ; lorsque je la retirai , elle

avoit l'air de plomb rouillé ; & ce qui me surprit beaucoup, elle avoit augmenté de poids, & l'aiman ne l'attiroit plus.

Je pris ensuite une once de platine crue : je la mis dans un creuset, que je lutai ; je l'exposai sur un culot, dans un fourneau de fusion qui donne un feu assez violent pour pouvoir y fondre la mine de cuivre la plus réfractaire : il est garni d'un long tuyau qui vient aboutir à la porte du cendrier, & la cheminée en est fort élevée ; après trois ou quatre heures de ce feu, la platine étoit un peu pelotonnée, mais n'étoit pas fondue ; son poids étoit augmenté de cinq ou six grains.

Je mis une once de platine dans une retorte de verre, à laquelle j'adaptai un balon ; je lui donnai le feu le plus violent qu'il me fut possible : j'obtins par ce moyen quelques atomes de mercure ; mais ayant examiné ma platine, j'y trouvai du mercure coulant : ce qui me confirma dans l'idée où j'étois, que cette substance étoit le produit de quelque amalgame, qu'on fait sans doute pour séparer l'or des matières auxquelles il est uni : ce qui étoit resté dans la cornue, ressembloit à la platine ; j'y remarquai seulement quelques petits grains jaunes, qui se laisserent entendre sous le marteau ; & qui étoient de véritable or.

Je mis de ce résidu dans une cucurbite ;

je versai de l'eau régale par-dessus, & je la mis à digérer; il ne se fit point de dissolution, & la dissolution d'étain n'en précipita rien.

Je versai une once d'esprit de sel assez concentré, sur un gros de platine cruë que j'avois mis dans une retorte de verre: j'y ajoutai un récipient; je donnai le feu par degrés, & je le pouffai au point d'embraser les vaisseaux: je trouvai dans le col de ma retorte un sublimé blanc qui, regardé à la loupe, avoit toutes les apparences d'un arsenic crySTALLISÉ; au-dessus de ce sublimé, il y en avoit un autre qui étoit rougeâtre; mais ils étoient en si petite quantité, qu'il ne me fut pas possible de les soumettre à aucun examen; ce qui restoit dans la retorte, étoit brunâtre, & attiroit un peu l'humidité de l'air. Il paroissoit que l'acide avoit attaqué le fer qui étoit dans la platine: je traitai ensuite la platine avec l'acide nitreux concentré & l'huile de vitriol; j'eus les mêmes résultats qu'avec l'acide du sel marin, à cela près, que je n'eus point de sublimé rougeâtre, en employant l'acide nitreux, & que rien ne se sublima, lorsque je fis usage de l'huile de vitriol. Il résulte de ces expériences, que les trois acides minéraux ont quelque prise sur la platine, quoique l'acide du sel marin soit celui qui l'attaque le plus fortement; mais il n'y a point de

de menstree qui agisse sur elle avec plus de force, que l'eau régale.

En effet ayant mis une once de platine dans une cucurbite, & ayant versé par-dessus six onces d'une eau régale, faite en dissolvant une once de sel ammoniac, dans une livre d'eau-forte, il se fit une forte effervescence, & le menstree se teignit d'abord en jaune, & se fonda de plus en plus, jusqu'au point de prendre une couleur rouge très-foncée : je décantai la dissolution, & je remis de nouvelle eau régale sur le résidu, ce que je répétai jusqu'à ce que l'eau régale ne se teignît plus : j'employai de cette sorte une livre & demie d'eau régale. Je ferai remarquer, ici que cette dissolution filtrée & exposée dans un lieu frais, dépose toujours quelques petits cristaux rougeâtres : je mis dans une même retorte toutes ces dissolutions, après les avoir filtrées, & j'en fis la distillation, que je poussai jusqu'à faire passer la moitié de la liqueur dans le récipient ; je mis ce qui restoit dans la cornue, dans un vaisseau de verre, que je fermai bien exactement, pour pouvoir m'en servir à faire de nouvelles expériences : j'édulcorai exactement ce que l'eau régale n'avoit pas pu dissoudre ; après l'avoir fait sécher, je m'aperçus que l'aiman l'attiroit presque tout entier : je l'examinai ensuite au microscope, & j'y remarquai quelques petites par-

ties blanches & transparentes qui étoient vraisemblablement du spath ou du quartz ; leur petite quantité ne me permit pas de les examiner plus particulièrement.

Je mêlai la dissolution de platine , faite de la maniere qui vient d'être rapportée , avec toute sorte de dissolutions métalliques & demi-métalliques ; voici celles qui ont produit quelque précipitation. 1^o La dissolution de platine , mêlée avec une dissolution d'or , par l'eau régale , il se fait un précipité rougeâtre , orangé. 2^o Avec une dissolution d'argent de coupelle par l'eau-forte , un précipité de couleur jaune. 3^o Ce qui arrive aussi avec une dissolution d'argent , faite dans l'acide vitriolique. 4^o Avec la dissolution d'étain , faite dans l'eau régale , il s'est fait un précipité de couleur orangée ; les autres dissolutions métalliques ne produisirent aucune précipitation , non plus que la dissolution de craie dans l'esprit de nître , ni les solutions d'alun , de sel de Glauber , & de sel fusible de la seconde cristallisation.

L'or mis en substance dans une dissolution de platine , ne l'en dégage point ; mais l'argent de coupelle , le cuivre , le fer , l'étain , le plomb , le mercure , le zinck , le régule d'antimoine , le bismuth & le régule de cobalt l'en dégagent sous la forme d'une poudre tantôt noirâtre , tantôt blanchâtre ; celle

que l'étain dégagea, étoit d'un rouge foncé, & la dissolution étoit couleur de café; cette poudre rouge, fondue avec du borax calciné & du nître; du sel de tartre & des cailloux pulvérisés, donna un verre, couleur d'améthyste.

Les alcalis, soit fixes, soit volatils, précipitent la dissolution de platine sous la forme d'un précipité jaunâtre : l'alcali de la soude paroît dissoudre ce précipité; car en en saturant une dissolution de platine, elle reste claire; cependant si on verse sur cette dissolution une lessive faite avec ce même alcali calciné avec du sang de bœuf, on a dans certaines circonstances un très-beau bleu de Prusse, mais qui est accompagné d'un précipité orangé. Ce bleu de Prusse démontre évidemment qu'il y a du fer dans la platine; lorsqu'on précipite la dissolution de platine, avec l'alcali fixe du tartre, il se fait un précipité jaunâtre qui, coupellé avec le plomb, laisse un bouton semblable à celui de la platine : traitée de la même manière, la liqueur qui surnage ce précipité est toujours jaune; si on l'évapore jusqu'à siccité, & qu'on verse de l'eau distillée dessus, elle se colore en jaune.

La dissolution de platine évaporée, laisse un résidu qui, lorsqu'on le calcine, devient d'un brun rougeâtre; ce résidu passé à la coupelle, augmente de poids; & si on l'y

repasse deux ou trois fois, il conserve toujours cette augmentation, preuve qu'il est une portion de plomb, comme l'a observé M. Lewis.

Je mêlai du sel ammoniac avec de la platine, dans le rapport de 2 à 1 ; je les poussai à grand feu, jusqu'à ce que les vaisseaux fussent prêts à fondre. Il se fit dans le col de la cornue, un sublimé qui avoit l'air des fleurs martiales ; l'ayant dissous & précipité avec un alcali fixe, j'eus une poudre jaune que je pris pour du fer ; ce qui étoit resté dans la cornue, attira l'humidité de l'air.

Je traitai ensuite la platine avec le sublimé corrosif, & je les poussai à grand feu ; le sublimé corrosif s'éleva tout entier dans le col de la cornue, & il paroît qu'il s'éleva seul ; la platine qui étoit restée dans la cornue, étoit d'un gris foncé, & on y remarquoit çà & là, comme des taches de rouille : on y appercevoit aussi des grains jaunes, brillans, très-malléables, qui me parurent être de l'or ; le sel *alembrot* ou le sel ammoniac, mêlé avec le sublimé corrosif, me présenta les mêmes phénomènes ; il y avoit cependant cette différence, c'est qu'il se fit un petit sublimé jaunâtre derrière celui du sublimé corrosif & du sel ammoniac. La platine traitée avec le cinnabre & avec l'arsenic, auquel j'avois mêlé du soufre,

ne parut éprouver aucun changement ; le cinnabre & l'arsenic se sublimerent, le dernier, sous la forme d'arsenic jaune, à raison du soufre que j'y avois ajoûté.

Deux dragmes d'arsenic blanc, que je mêlai avec une dragme de platine, se sublima en entier & conserva sa couleur blanche ; la platine étoit devenue blanche, mais n'avoit rien perdu de son poids : elle se laissoit applatir sous le marteau, & j'y remarquai les mêmes grains jaunes que j'avois vus, en la traitant avec le sublimé corrosif. Dans une seconde sublimation, l'arsenic s'éleva encore fort blanc, mais la platine étoit devenue noire ; cependant elle n'avoit rien perdu de son poids ni de sa malléabilité.

Je crus devoir examiner les petits grains, couleur d'or, que j'avois remarqué dans ces dernières expériences ; pour cet effet, je les passai à la coupelle, ils y devinrent noirâtres : j'y ajoûtai de l'air, & je les repassai une seconde fois ; j'eus un bouton, mais qui n'étoit pas bien arrondi ; j'y ajoûtai une nouvelle quantité d'or, & je les coupellai pour la troisième fois : le grain que j'obtins, n'étoit pas bien rond, mais il conservoit assez de malléabilité ; je le mis en lame ; & l'ayant fait rougir, je voulus en faire le départ ; l'eau-forte l'attaqua à peine ; je lavai la lame avec de l'eau distil-

lée ; je la fis rougir , je la mis sur une coupelle , avec de l'argent pur & du plomb : j'eus un bouton qui pesoit trois grains de plus que la platine & l'argent que j'avois employé ; j'en fis le départ , & j'eus quelques petites lames qui , rougies sous la moufle , me parurent d'une belle couleur d'or.

Je mêlai une dragme de platine , avec une dragme & demie de lune cornée ; je les poussai dans une retorte de verre , exposée au bain de sable ; il se fit un petit sublimé blanc au haut de la cornue : la matiere qui restoit au fond , s'étoit fondue , & faisoit corps avec le verre de la cornue ; elle étoit d'un jaune d'hyacinthe-foncé : ayant réduit cette masse en poudre dans un mortier de fer , je la fis fondre dans un creuset , avec du plomb ; je le passai ensuite à la coupelle ; j'eus un bouton qui s'applatit & se crevaissa comme de l'argent qui se seroit refroidi trop vite : j'y ajoutai de nouveau plomb , & je le coupellai encore une fois , le grain fut semblable au premier ; je le fondis ensuite avec du nître ; j'eus un régule , couleur d'argent ; les scories paroissoient de couleur de foie ; elles tomberent en déliquium à l'air , & me parurent très-caustiques : je refondis ce régule avec du borax & du nître : les scories parurent troubles , laiteuses , mais elles étoient jauniâtres à leur partie inférieure ; ce nouveau régule se trouva d'un

beau blanc : j'apperçus sur les côtés quelques scories , comme celles qu'on observe sur le cobalt ; ce régule se laissoit applatir , quoiqu'il fût un peu plus dur que de l'argent fin. Ayant réduit ce régule en lame , je le mis dans de l'eau-forte , & je l'y tins en digestion ; elle s'y dissolvit à la fin , & pendant la dissolution , il se déposa au fond de la liqueur une poudre noire , pesante , semblable à de la chaux d'or : je l'édulcorai & la fis rougir sous un têt ; mais elle ne prit point la couleur d'or : traitée à la coupelle , cette poudre me présenta les mêmes phénomènes que la platine crüe , c'est-à-dire , qu'elle lui résista.

Je mis dans un creuset d'essai une dragme de platine , avec une once de sel marin décrépité : je les pouffai à grand feu , jusqu'à ce que la matiere me parût bien fondue ; lorsque le tout fut refroidi , je brisai le creuset ; je trouvai les scories salines de couleur jaune , & la platine ramassée dans la pointe , qui n'avoit éprouvé aucun changement.

Une once de platine , traitée avec le nître purifié , à trois différentes reprises , ne détonna point & ne perdit que cinq grains de son poids ; le nître s'étoit alcalisé , & je trouvai , en dissolvant les scories , une terre grise qui diminua à chaque fois , & qui fondue avec une matiere de verre , lui donna une

couleur d'améthyste ; l'alcali fixe n'eut pas plus de prise sur cette substance singulière , que le nitre.

J'essayai ensuite de dissoudre la platine dans le foie de soufre ; pour cet effet , je mêlai une once de sel de tartre , demi-once de soufre purifié , & autant de platine ; je mis le tout dans un creuset , que je recouvris d'un second , ayant soin de les bien luter ; je l'exposai dans un fourneau de fusion , dans lequel je lui donnai le feu le plus violent pendant deux heures ; ayant brisé le creuset , lorsqu'il fut refroidi : je trouvai que la matière étoit entrée en fusion ; il y avoit dans le milieu , des crystaux rougeâtres , qui ressembloient beaucoup à l'antimoine rouge de Braunsdorff ; au reste , cette masse étoit feuilletée comme l'*Einsienrham* des Allemands : je mis ce mélange dans l'eau bouillante , & j'eus une dissolution de foie de soufre , qui ne contenoit point de platine.

Ayant traité la matière feuilletée , avec du nitre que je tins en fusion dans un creuset , & ayant fait la dissolution de la masse qui en provint , je retrouvai ma platine , que j'avois cru détruite dans cette opération.

Le sel de Glauber , joint à de la poudre de charbon & sans poudre de charbon , le tartre vitriolé , le borax , ni le sel fusible de l'urine , privé de son alcali volatil , n'ont agi

que foiblement sur la platine, & principalement sur la partie ferrugineuse; mais ayant mêlé deux gros d'acide séparé du phosphore, avec un gros de platine, & ayant distillé ce mélange à la cornue, que je plaçai à la fin sur des charbons où je la tins jusqu'à ce qu'elle fût prête à fondre, lorsque je vins à la retirer de dessus le feu, il se fit une vive explosion qui fit voler la cornue en éclats; cependant je retrouvai la platine dans son entier, en lavant les fragmens de la cornue, que j'avois ramassés avec soin: j'attribuai cette explosion à un phosphore régénéré, produit par l'acide, & une petite quantité de phlogistique de la platine.

Je fis un verre de plomb, en fondant ensemble quatre parties de minium, & une partie de cailloux calcinés: je mêlai huit onces de ce verre réduit en poudre, & dont j'avois séparé les petits grains de plomb qui s'étoient réduits; je les mêlai, dis-je, avec une once & demie de platine cruë: je tins ce mélange dans un fourneau de fusion, pendant deux heures de tems; j'obtins par ce moyen un régule d'un blanc grisâtre, cassant & recouvert d'une scorie jaunâtre; j'ajoutai encore à ce régule autant de verre de plomb, & je le fondis une seconde fois dans un creuset luté, que je mis devant la tuyère d'un soufflet de forge: j'obtins un

346 DESCRI. DE L'OREILLETTE

régule semblable au précédent, pesant une once deux dragmes & six grains ; je fondis pour la troisième fois ce nouveau régule , avec du verre verd en poudre : les scories parurent vertes & en quelques endroits , bleuâtres ; le régule que j'obtins , étoit moins cassant que les précédens ; l'ayant refondu une quatrième & une cinquième fois avec du borax , j'obtins un beau régule blanc , raboteux & spongieux à la surface , mais qui en le limant , paroissoit très-blanc ; les scories étoient de couleur de topaze , tirant sur la chrysolithe.

Le régule que j'obtins , en faisant fondre une once de platine , avec un verre fait avec huit parties de minium , deux parties de cailloux & une partie d'arsenic blanc , étoit en tout semblable au précédent , à cela près que la surface en étoit unie & polie , & que les scories étoient d'un brun obscur ; le régule pesoit une once un scrupule & huit grains.

 DESCRIPTION

*De l'oreillette droite d'un cœur extraordinairement dilaté , par M. CHEMIN ,
maître chirurgien à Evaux.*

Madame Taverne étoit incommodée de-

puis plusieurs années, d'une difficulté de respirer, accompagnée d'une toux sèche; son pouls étoit intermittent, & elle avoit un battement de cœur violent & continu, qui se faisoit sentir sous le sternum; elle éprouvoit en outre dans ce même endroit; un picotement continu qui l'affectoit, comme si plusieurs épines l'avoient piquée en même tems: ce sentiment douloureux augmentoit dans certains tems.

La malade s'alita, trois semaines avant de mourir; & pendant tout ce tems il lui fut impossible de se tenir couchée, sans souffrir cruellement, ce qui la mit dans la cruelle nécessité d'être toujours sur son séant; le jour on la mettoit sur un fauteuil, où elle se tenoit penchée sur la poitrine: ses pieds étoient si froids, qu'à peine pouvoit-on les rechauffer; ils commencèrent bientôt à s'enfler: cette enflure gagna les jambes, quinze jours avant sa mort, & peu-à-peu elle monta jusqu'au haut des cuisses; son pouls alloit en diminuant, quoiqu'il y eût un peu de fièvre; elle s'affoupiſſoit de tems en tems; des douleurs affreuses la réveilloient bientôt; malgré cela, elle conserva son jugement sain jusqu'à l'instant de sa mort, qui arriva le 5 Décembre 1758, dans la cinquante-cinquième année de son âge.

Ayant fait l'ouverture de son cadavre, en présence de M. Momet, son médecin, nous

348 OBSERVATION ANATOMIQUE

trouvâmes l'oreillette de son cœur extraordinairement dilatée , étant au moins de la grosseur de la tête d'un enfant ; je la conservé dans de l'esprit de vin , pour convaincre les incrédules : outre cela le poumon du côté droit , étoit adhérent à la plèvre.

OBSERVATION

Anatomique sur un homme qui n'avoit qu'un rein & qu'une uretere , par M. GUIGNEUX , maître chirurgien à Orléans.

La personne qui fait le sujet de cette observation , étoit un marchand d'Orléans , qui depuis douze ans souffroit de tems à autre , des douleurs très-vives de colique néphrétique , ce qui l'obligea de faire un grand nombre de remedes , & de se mettre à la fin entre les mains des charlatans qui lui firent faire un long usage de remedes savonneux ; enfin il mourut d'une rétention d'urine. Quoique je ne fusse pas son chirurgien , sa famille me chargea de faire l'ouverture de son cadavre.

J'ouvris d'abord le bas-ventre , & je cherchai tout de suite le rein gauche ; mais je ne trouvai ni ce rein , ni son uretere , mais en revanche je trouvai celui du côté droit , un tiers plus gros qu'il n'auroit dû l'être

naturellement ; son extrémité inférieure couvroit presque entièrement les vertebres lombaires ; sa surface étoit lisse , polie & entièrement dépourvue de tissu cellulaire : l'ayant ouvert , la substance mammelonnée me parut détruite ; il y avoit à la place , une grande quantité d'une liqueur grasse & savonneuse , de la nature sans doute des remèdes que le malade avoit pris ; le bassinet étoit très-considérable , il y auroit tenu un œuf de pigeon : je passai ensuite à l'uretere qui étoit d'un calibre proportionné au bassinet ; il étoit assez grand pour recevoir une aveline médiocre dans toute sa longueur ; la vessie étoit d'un tiers moins grande , qu'elle n'auroit dû l'être ; l'ayant ouverte dans toute son étendue , je la trouvai toute barbouillée d'une matiere semblable à celle qui étoit dans le bassinet , c'est-à-dire , d'un sédiment savonneux ; elle contenoit une pierre qui étoit de la grosseur d'un œuf de pigeon , & qui étoit enduite de cette même matiere : il y en avoit une seconde , adhérente dans un repli , de la grosseur d'une grosse amande , & une troisieme , de la grosseur d'un pois , qui bouchoit l'entrée de l'uretre ; c'est probablement celle qui a causé la mort du malade. Ces trois pierres étoient dures ; & lorsque je les eus lavées , elles étoient inégales & raboteuses.

OBSERVATION

*Sur une tumeur monstrueuse guérie par
délitescence ; par M. TILLIET, maître
chirurgien à Sandillon, près Orléans.*

Je fus appelé au mois d'Août dernier , pour voir la veuve d'un tisserand , âgée d'environ soixante-quatre ans , qui se plaignoit d'une douleur sur l'omoplate gauche , assez vive pour gêner les mouvemens du bras. L'ayant fait dépouiller pour la visiter , je trouvai en effet sur cette omoplate , une tumeur accompagnée d'une très-grande tension. Je lui fis sur le champ une saignée que je réitérai le lendemain : je fis appliquer en même tems un cataplasme anodin , qu'elle continua pendant quatre jours , sans en éprouver aucun soulagement : j'eus ensuite recours aux émolliens & aux maturatifs qui ne me réussirent pas mieux ; enfin je me déterminai à ouvrir cette tumeur qui avoit plus de seize pouces de circonférence : le jour que j'avois pris pour faire l'opération , elle m'envoya chercher à quatre heures du matin : je lui trouvai beaucoup de fièvre ; elle avoit outre cela un hoquet continuel & des nausées fréquentes : je crus ne devoir pas différer plus long-tems l'ouverture que

j'avois projetée; mais tandis qu'on cherchoit les linges nécessaires pour le pansement, il survint à la malade un vomissement de matieres purulentes d'une odeur très-fétide; en moins d'une demi-heure, elle en rendit au moins six pintes, mesure d'Orléans; mais ce qui me surprit le plus, c'est que la tumeur disparut, l'humeur qui la formoit, étant vraisemblablement celle qu'elle avoit rendue par le vomissement; les tégumens étoient mols, flasques & ridés: depuis ce tems-là elle a joui d'une très-bonne fanté.

L E T T R E

A l'auteur du Journal, sur un cas très-singulier, par M. TAIGNON, chirurgien-major au régiment de Soissonois.

MONSIEUR,

Le cas que je vais avoir l'honneur de vous rapporter, m'a paru si singulier, que j'ai cru devoir le rendre public.

La nommée Mouraille, femme sexagénaire, me manda à Aigues-mortes, vers la fin de Juillet 1759. Son mal étoit une hernie crurale qui l'obsédoit depuis quelques jours, à l'occasion des efforts imprudens & inutiles qu'elle avoit fait pour la réduire. La superficie

de cette tumeur étoit flasque, livide & plombée : il y avoit au milieu un petit trou , par lequel suintoit une humeur ichoreuse , jaunâtre & très-fétide : elle y sentoit des élancemens considérables qui provenoient du séjour de cette matiere âcre , dans quelque poche particuliere : je me déterminai sur le champ à l'ouvrir ; j'introduisis une sonde creuse dans le petit trou , & avec mon bistouri , je fis une incision à la peau , d'environ deux ou trois pouces : cette ouverture me fit voir un bout d'intestin assez long , pourri & rempli d'une matiere fécale très-dure ; à peine voulus-je le pincer , pour l'emporter & faire un anus artificiel , qu'il me restât entre les doigts : la nature avoit déjà travaillé à la séparation du mort d'avec le vif ; mais ce qui me surprit & m'embarrassa encore plus , c'est que cette séparation s'étoit faite au-delà du ligament de Poupart. Que faire alors ? Pouvois-je pratiquer de grandes incisions , pour aller chercher dans l'intérieur du bas ventre , l'orifice de la portion saine de l'intestin ? Je ne crus pas le devoir : je me contentai de faire faire de fortes inspirations à la malade , dans la vue que le bout de l'intestin se présenteroit à l'ouverture ; mais ce fut en vain : je pansai l'ulcere avec des bourdonnets , imbus d'un digestif animé , un plumaceau & deux compresses ; le tout fut soutenu par le spica de
laine :

laine : je levai mon appareil, vingt-quatre heures après : je demandai à la malade si elle alloit à la selle ; elle me répondit qu'oui ; cela me surprit d'abord ; ensuite je fis réflexion que ce qu'elle avoit rendu par l'anüs , devoit être depuis quelque tems dans l'intestin rectum. Enfin, Monsieur, voici le singulier de cette maladie : pendant un mois que j'ai pansé cette femme , il y a eu une double expulsion de matiere fécale , l'une , par l'ulcere , & l'autre , par le fondement , avec cette différence , que celle-ci avoit plus de consistance que la premiere. Je ne sçai point comment cette maladie s'est terminée ; ce qu'il y a de sûr , c'est que lorsque je fus obligé de partir , pour me rendre au régiment , l'ulcere commençoit à se fermer , la malade se portoit assez bien.

Souffrez, Monsieur, que j'hazarde ici mes conjectures. Ne pourroit-on pas dire que l'appendice du cœcum formoit la tumeur , & que par la séparation en sa chute , il a resté une ouverture au diametre de l'intestin, par laquelle une partie de la matiere fécale s'échappoit , & l'autre , en suivant la route ordinaire , sortoit par l'anüs ? Mais si l'on m'objecte que rarement le cœcum ou son appendice cause des hernies, je répondrai que la rareté d'une chose n'exclut pas la possibilité ; & quand même cela seroit , l'on m'accordera du moins qu'un prolongement ou

une expansion des tuniques d'un intestin quelconque, en forme de petit cœcum, s'étoit engagée sous le ligament de poupart sans que tout le diametre du canal y fût compris, & pour lors j'expliquerai cette double expulsion de matiere fécale, de la même maniere que ci-dessus.

J'ai l'honneur d'être, &c.

DESCRIPTION

D'une fièvre putride-maligne, vulgairement appelée LA SUETTE, qui a régné à Guise, en Juin & Juillet de l'année 1759, par M. VANDERMONDE, docteur en médecine, à Guise.

Guise est une petite ville située sur la riviere d'Oise, placée dans un fond, presque environnée de montagnes, qui ne laissent aux vents aucune liberté, & qui en empêchent la circulation; elle est sur-tout fermée au vent du Nord, qui, comme l'on sçait, est le plus salutaire & le plus propre à détourner les maladies épidémiques. Le côté du Midi, est celui qui a le plus d'ouverture, & ce vent est aussi celui qui se répand le plus facilement sur la ville; l'air y est communément mal sain, & les habitans y sont

ſujets aux maux de gorge, aux impreſſions rhumatifantes & aux fièvres putrides.

La maladie qui ſ'eſt déclarée l'année dernière, eſt d'un caractère ſingulier, & m'a paru mériter d'être obſervée avec exactitude, tant par rapport à ce qu'elle n'eſt pas commune dans ce pays, que parce qu'elle eſt d'une nature d'autant plus dangereuſe, qu'elle ſemble ſe préſenter ſous des ſymptomes qui peuvent en impoſer à des médecins peu exercés, & encore plus à ceux qui entreprennent le traitement de pareilles maladies, ſans avoir les connoiſſances & les talens convenables pour mériter quelque ſuccès.

Ce n'eſt pas la première fois que l'on a obſervé cette maladie dans cette ville. Elle y regna en 1726; elle fut dans ce tems plus funeſte, qu'elle ne le fut l'année dernière. C'eſt la même maladie qui ſe déclara en 1747 dans les villes de Beaumont-sur-Oiſe & Chambly; à Beauvais en 1750 (a), & en 1758 aux environs D'Amiens.

La maladie ſe déclare dans la plûpart des ſujets, par une douleur gravative à l'eſtomac, une laſſitude univerſelle, une peſanteur, & quelquefois un ſentiment doulou-

(a) M. Boyer, doyen de la faculté de médecine de Paris, qui fut envoyé par le Roi à Beauvais, publia dans le tems une méthode de traitement qui fut couronnée du plus grand ſuccès.

356 DESC. D'UNE FIEVRE PUTRIDE

reux à la tête ; les malades sentent une oppression considérable à la poitrine , la respiration est difficile & entrecoupée de soupirs ; une chaleur brûlante se répand sur tout le corps , & il en sort une sueur âcre & copieuse ; souvent il survient des nausées , les yeux sont étincellans , le visage est plein de feu ; la langue est blanche & assez humide , quoique les malades soient tourmentés d'une soif ardente ; le pouls est fréquent & onduleux , & médiocrement rénitent : douze à quinze heures après , il survient des démangeaisons insupportables ; la peau se couvre d'exanthemes , ou plutôt de petites pustules rondes , milliaires , très-serrées & de la grandeur d'un grain de moutarde ; les malades s'agitent dans leur lit : quelque tems après , il sort de leur bouche & de leur corps , une vapeur putride & infecte : le ventre est ordinairement constipé , quand les sueurs sont considérables ; quelquefois cependant elles sont accompagnées d'une diarrhée séreuse & d'une évacuation colliquative de matieres extrêmement putrides : il survient de l'insomnie & du délire ; l'urine vient tantôt abondamment & est très-crue , tantôt elle est rouge & en très-petite quantité : au bout du second ou du troisieme jour , le pouls est très-dur , tendu & fort plein , la respiration devient laborieuse & très-précipitée ; bientôt après les sueurs augmentent , le

pouls s'affoiblit, les forces se dissipent, les urines se suppriment, le sang coule par le nez, & les hémorrhoides, ou dans les femmes, par les parties naturelles, & les malades périssent avec des convulsions dans la mâchoire & dans les tendons, qui précèdent la mort de peu de tems.

Tous les malades attaqués de cette fièvre, ne sont pas tourmentés des mêmes symptômes; les plus constants, sont des sueurs continuelles & abondantes, une éruption de pustules, plus ou moins vives; une douleur aigue à l'orifice supérieur de l'estomac; un abattement & une lassitude universelle, & un pouls dur, tendu & très-fréquent. J'ai vu des malades qui avoient des sueurs moins violentes, mais qui éprouvoient un dévoiement colliquatif qui les affoiblissoit considérablement; d'autres effuyoient des sueurs excessives, précédées, accompagnées & suivies d'une espèce d'érésypelle universelle, & d'une démangeaison insupportable; quelques-uns rendoient du sang par les narines, dans les premiers jours; dans les autres, l'éruption ne paroissoit que le quatrième ou cinquième jour: les uns avoient une fièvre violente; quelques-uns avoient le pouls plus égal, & de l'intermission dans la fièvre; quelquefois la fièvre étoit très-médiocre le matin, & le soir, elle étoit excessive, & le malade étoit dans le délire,

J'ai vu des malades dans lesquels la fièvre étoit si forte, la chaleur si grande, qu'ils éprouvoient alternativement différens embarras inflammatoires à la tête & au bas-ventre : plusieurs, dès le premier jour, se plaignirent d'un violent point de côté, accompagné néanmoins des sueurs les plus violentes, qui étoient comme le symptôme pathognomonique, qui m'empêchoit de me méprendre sur le caractère de la maladie essentielle.

L'éruption qui est quelquefois éréthypelateuse, souvent milliaire, se déclaroit principalement à la poitrine, sur le ventre & aux extrémités. J'ai observé dans quelques sujets, des exanthesmes vésiculaires & des taches noirâtres répandues sur la peau.

Les enfans & les vieillards étoient communément exempts de cette cruelle maladie. Ceux qui y étoient les plus exposés, étoient les jeunes gens de l'un & l'autre sexe, surtout les bruns & les blonds foncés, ceux qui étoient habitués aux exercices violens, aux travaux durs & pénibles de la campagne, à l'usage de la bière & des liqueurs spiritueuses, aux passions vives ; mais la maladie ne faisoit jamais tant de progrès sur aucuns sujets, que sur ceux qui étoient obsédés par la crainte de la mort, ou qui avoient éprouvé quelque chagrin, avant de tomber malades.

Il n'est pas douteux que l'air est la cause de presque toutes les maladies épidémiques, & en particulier de celle dont je donne ici la description. La grande chaleur que nous avons éprouvée dans cette ville pendant les mois de Juin & de Juillet; le vent du midi qui a presque toujours soufflé sur nous, la chaleur humide & putrescible qu'il cause, le défaut de circulation de cet air mal sain, tout concouroit à faire naître des maladies putrides; les travaux de la campagne, brûlée par le soleil, l'usage des boissons spiritueuses, la vigueur de l'âge & du tempérament des malades; les passions plus ou moins vives, auxquelles ils pouvoient être sujets, étoient les causes déterminantes, qui, de concert avec l'air, ont engendré ce fléau qui a désolé nos habitans, & ravagé nos campagnes.

En examinant la marche & les symptômes de cette maladie, on ne peut pas se tromper sur sa nature. Il est évident, en jugeant par la rapidité avec laquelle elle parcourt ses différens périodes, que c'est une maladie des plus aiguës, puisqu'elle fait périr les malades quelquefois en un ou deux jours, & que très-rarement elle passe le septieme. Si l'on considère son caractère, la nature, la force & la violence des symptômes qui l'accompagnent, on se persuadera aisément que c'est une fièvre putride-

maligne ; enfin en rassemblant la multiplicité , la variété & la durée des symptomes , on verra que c'est une maladie très-grave , & dont le traitement exige la plus grande intelligence , le coup d'œil le plus sûr & l'administration la plus méthodique.

Les malades pour lesquels j'étois appelé , le premier & le second jour , guérissent presque tous par la méthode que je me suis prescrite. Ceux qui avoient passé les deux premiers jours , sans que je les soignasse , étoient plus long-tems & plus grièvement malades.

Quand on me mandoit le quatrième & le cinquième jour , les malades en étoient presque toujours les victimes , tant par rapport au mauvais régime qu'ils avoient suivi jusques-là , & à l'usage pernicieux dans lequel ils étoient presque tous de prendre du vin & des cordiaux pour favoriser les sueurs , qu'à l'épuisement total de leurs forces , qui m'ôtoit la liberté de placer les remèdes convenables. Quelques-uns de ceux qui ont été dans ce cas , en ont cependant rechappé ; mais j'ai été à leur égard plus réservé sur les remèdes propres à abbatre les forces. J'ai observé qu'ils avoient une convalescence très-longue , & que pendant quinze jours ou un mois après , ils éprouvoient des sueurs nocturnes , des éruptions milliaires , ou érysipélateuses , &

des insomnies continuelles, qui ne cédoient qu'à l'usage continué des remèdes prophylactiques, des purgations réitérées & d'un régime analeptique.

Les malades qui avoient dans le commencement de leur maladie, un dévoiement avec des sueurs, périssoient beaucoup plus vite, quand ils n'étoient pas secourus très-promptement : quand le mal étoit avancé, les antiputrides & les mucilagineux réussissoient mieux dans ce cas, que les anti-phlogistiques, & sur-tout la saignée.

Ceux qui, après avoir été saignés & traités méthodiquement, passaient tout d'un coup d'un état très-fâcheux, à une situation tranquille, & dans lesquels la fièvre & les symptômes paroissent calmés, avant que la maladie eût donné quelques signes de coction, étoient enlevés subitement par des convulsions & un délire furieux.

Les tempéramens les plus robustes étoient toujours ceux qui avoient les symptômes les plus graves, & auxquels il falloit donner du secours le plus promptement.

Quand le sang dans les femmes se faisoit jour par les parties naturelles, & dans les hommes, par les hémorrhoides ou par le nez, & que ce symptôme se déclaroit le troisième ou le quatrième jour de la maladie, il étoit très-dangereux & annonçoit une grande dissolution du sang.

Je n'ai jamais rien observé de fâcheux de la rentrée ou plutôt de la cessation subite des pustules ni de la cessation des sueurs, surtout lorsque c'étoit l'effet de la bonne administration des remèdes.

Des sueurs très-fétides & très-tenues, des pustules d'un rouge noirâtre, présageoient une mort presque certaine.

Quand après des sueurs copieuses & un dévoiement abondant, les urines étoient rouges & enflammées, qu'elles avoient une odeur forte, qu'elles étoient en petite quantité; quand le pouls devenoit petit & onduleux, le malade étoit presque toujours sans ressource.

Le ventre boursouflé, les excréments noirâtres, l'haleine cadavéreuse étoient les signes précurseurs de la mort.

Les premiers signes de coction s'appercevoient dans les urines qui étoient d'une couleur citrine, & dans lesquelles il y avoit beaucoup de sédiment, le pouls devenoit souple, fort & élevé, la respiration étoit plus libre, les sueurs étoient moins abondantes & d'une odeur plus supportable; l'altération étoit moindre, les pustules pâlissoient, & la peau tomboit par écailles ou devenoit farineuse; une chaleur douce & vivifiante succédoit au grand feu & à la sécheresse, qui tourmentoient les malades.

J'aurois désiré que le préjugé fatal où l'on

est dans la province, de respecter le corps des morts, ne m'eût pas ôté la facilité de les ouvrir, j'aurois pu en tirer des secours pour éclaircir davantage la nature de cette maladie, & des lumières qui m'auroient guidé dans les détails du traitement ; mais c'est une opinion funeste qu'ont adopté la plupart des familles, & qu'il est presque impossible de détruire ; ce qu'il y a de certain, c'est que l'odeur infecte qui sort de l'haleine, des sueurs, des urines & des selles des malades, les taches noires qui s'élèvent sur leur peau après la mort, la promptitude avec laquelle leurs corps se putréfient, démontrent assez la dissolution des humeurs & la nature gangrenée des solides, qui sont les deux principaux désordres que peut offrir l'inspection des cadavres.

Comme les sueurs, l'éruption & le dévoiement n'étoient que symptomatiques & dépendoient de la fièvre putride-maligne, qui étoit la maladie essentielle ; comme la saison, le tems, l'âge, le tempérament, les symptômes de la maladie annonçoient une grande effervescence dans le sang ; que la chaleur excitée par la violence de la fièvre, étoit considérable ; que les liqueurs étoient extrêmement raréfiées, que les sels en étoient exaltés, & qu'en un mot tout annonçoit une dissolution prochaine ; j'ai cru que les premières indications que j'avois à remplir,

étoient d'arrêter la fougue & l'impétuosité du sang, en diminuant son volume, & de m'opposer à la putréfaction, en corrigeant, décomposant & détruisant le levain qui l'altéroit.

Pour cet effet, j'ordonnai la saignée plus ou moins répétée, suivant la force de la fièvre & le tempérament du malade. Je la fis, au commencement, pratiquer au bras, surtout quand les symptomes de la poitrine étoient considérables; je la fis faire au contraire au pied, quand la tête paroissoit embarrassée, que les yeux étoient rouges & étincellans, & qu'il y avoit disposition à la phrénésie.

Immédiatement après la première, la seconde ou la troisième saignée, je faisois prendre deux ou trois grains de tartre émétique en lavage, persuadé que l'estomac contenoit une partie des mauvais levains qui se répandoient dans le sang & qui l'infectoient, & qu'ils étoient la cause des redoublemens fréquens que j'observois dans la plûpart des malades. Je suspendois cependant l'usage de l'émétique, quand il y avoit une douleur vive à l'estomac, & je faisois précéder en ce cas, plusieurs saignées. Quand après l'effet des saignées & de l'émétique, les sueurs & les autres symptomes subsistoient, je prescrivois une décoction de tamarins, dans laquelle je faisois dissoudre un grain de tartre stibié,

d'un côté pour fondre & diviser doucement & préparer à la coction, & de l'autre, pour arrêter par le minoratif acide, les progrès de la dissolution. Quand les symptômes avoient cédé aux saignées, je me contenois de prescrire de la limonade légère, & pour les pauvres gens, un peu de syrop de vinaigre dans l'eau, ce dont je me suis toujours parfaitement bien trouvé, tant parce que ces deux boissons sont anti-putrides, que parce qu'elles sont légèrement cordiales & propres à relever l'abattement des nerfs.

J'avois soin, quand j'avois calmé le grand feu de la fièvre, de faire passer une minotif, composé d'une décoction de tamarins & de sel d'épsom, pour évacuer la matiere putride qui s'amassoit dans les premières voies: je favorisois cette évacuation par des lavemens, avec des décoctions de feuilles d'ozeille, d'alleluia, de graine de lin & du crystal minéral. Quelquefois quand j'appercevois sur la langue, des signes de saburre dans les premières voies, je réitérois le tartre stibié, dans une limonade légère, & j'en tirois presque toujours un succès plus marqué, que des purgatifs.

Quand j'étois sûr que l'effervescence du sang étoit apaisée, & que les acides en avoient empêché la dissolution, je faisois prendre pour boisson aux malades, une

décoction d'orge mondé & grillé, & je faisois faire des bouillons au veau, avec la bourrache, la buglose, les pistaches, les pour rendre au sang & aux humeurs, le pignons doux, le gruau, mucilage qu'ils avoient perdu, & pour empâter & enchaîner les sels qui excitoient l'érétisme & favorisoient l'engorgement des humeurs.

Quand les malades avoient fait usage pendant un jour ou deux des incrassans, je retournois aux purgatifs qui terminoient la cure. Quelques-uns étoient trop épuisés pour soutenir la saignée, ou étoient trop avancés dans leur maladie : je me contentois de leur faire prendre des acides en abondance pendant les deux premiers jours : je passois ensuite aux bouillons incrassans & mucilagineux, dont je favorisois l'effet par des purgatifs de casse ou de tamarins : je leur faisois prendre des lavemens, avec le petit lait, qui n'étant pas clarifié, étoit un excellent anti-putride.

Quand les sueurs étoient excessives, & qu'elles ne se calmoient pas, je faisois répandre beaucoup de vinaigre dans le lit, sur des serviettes chaudes : j'en faisois respirer aux malades, à chaque instant ; j'en faisois verser sur une pelle chaude ; je découvrois leur lit ; je les faisois mettre sur leur séant, & je leur prescrivois à l'intérieur,

une poudre tempérante , avec la magnésie , le sel de nître , le sel fédatif , & la corne de cerf préparée en poudre , & j'avois recours aux purgatifs , pour détourner l'humeur de la peau.

Si le dévoiement étoit considérable & colliquatif , j'employois avec succès le decoctum album du Codex de la faculté de médecine de Paris : j'y ajoûtois , au lieu de sucre , du syrop de limon ou de celui de coing , & j'avois également recours aux minoratifs , parce que ce dévoiement n'étoit produit que par des matieres âcres , & cédoit aux évacuations.

Le délire se calmoit presque toujours par la saignée au pied , par les lavemens & l'usage modéré des poudres tempérantes , que je prescrivois de façon que leur effet ne se rencontroit pas avec celui des acides , qui les auroit décomposés.

Quand la pourriture étoit considérable , & qu'elle avoit fait de très-grands progrès , j'ordonnois avec succès le quinquina en décoction , à très-grande dose. Je prescrivois quelquefois en pareil cas , des bols faits avec l'extrait de quinquina , la racine de contrayerva en poudre , le camphre dissous dans l'huile , & une suffisante quantité de syrop de limon. J'ai vu plusieurs fois de grands succès de ces remedes , administrés avec intelligence.

Cette maladie qui étoit fort aigue , se terminoit ordinairement le six ou le septieme jour , quand le malade y succomboit ; elle duroit quatorze ou quinze jours , quand elle étoit terminée par la guérison.

Pendant cette épidémie , j'ai eu grand soin d'empêcher les malades de rester toujours dans les linges & les draps dans lesquels ils étoient pendant leurs sueurs ; je faisois renouveler l'air de la chambre , surtout chez les pauvres , parce qu'ils sont communément moins susceptibles de propétés & de ces attentions utiles , qui concourent dans ces fortes de maladies , à favoriser leur guérison.

La plûpart des malades qui ont été les plus vivement attaqués , ont éprouvé dans leur convalescence , des effets de la dissolution : les uns devenoient hydropiques , d'autres languissoient dans une espece de cachéxie , le plus grand nombre restoit épuisé & sans force : j'ai remédié à ces inconvéniens , avec des bouillons légèrement apéritifs , faits avec les racines de chardon-roland , de fraiser , les feuilles d'ozeille , d'aigrémoine , &c. j'employois aussi les sucS dépurés de creffon de fontaine , de bourroche , de buglose , & je terminois le traitement par l'usage du lait pour toute nourriture , qui rendoit au sang la partie balsamique qu'il avoit perdu , qui donnoit une
nouvelle

nouvelle consistance aux humeurs, & réparoit tous les désordres que le corps avoit éprouvés.

Je finis, en avertissant tous ceux qui auront occasion de traiter de pareilles maladies, de bien se défier de donner dans le préjugé populaire où l'on est de pousser les sueurs par le moyen des cordiaux; c'est une méthode funeste; elle a fait périr beaucoup de personnes de cette maladie, qui en seroient rechappées, si on avoit suivi un traitement plus raisonnable.

Il n'est pas moins dangereux de vouloir rappeler les pustules, quand elles se dissipent, & de se servir pour cet effet des vésicatoires; elles enflamment le sang, augmentent l'érétisme & accélèrent la dissolution du sang. Il n'y a que les médecins, & les médecins éclairés qui savent connoître le caractère particulier des maladies. Cet axiome qui a lieu dans toutes les maladies, est d'une vérité absolue dans celle que nous venons de décrire, tant parce qu'elle est rare, que parce qu'elle est accompagnée de symptômes qui en imposent. C'est ici qu'on voit la routine & l'empyrisme céder aux connoissances nécessaires, & à une pratique lumineuse.



COURS DE BOTANIQUE.

M. Gauthier, docteur de Montpellier , fera dans son jardin , rue du fauxbourg Saint Jacques , vis-à-vis les filles Sainte-Marie de la Visitation , le Cours de plantes , à l'ordinaire. Il a fait imprimer un nouveau Catalogue , où les plantes se trouvent rangées dans un ordre plus méthodique , que ci-devant , pour en apprendre les propriétés par principes : à chaque espece se trouvent les caracteres de M. Tournefort , les vertus , d'après la pratique journaliere & l'usage qu'en fait la pharmacopée de Paris : à chaque classe , il a ajoûté une notice abrégée des drogues étrangères qui se trouveront dans un droguier , numérotées comme les plantes le sont aussi dans son jardin , pour la commodité des commençans , pour éviter toute méprise , & que chacun puisse à son gré , les examiner , voir & revoir autant de fois qu'il le jugera à propos. Il fera de plus , pendant l'été , une démonstration de ces mêmes drogues & plantes , & une explication de toutes leurs propriétés , des différens usages qu'en ont fait les anciens , & qu'en font les modernes dans leurs pratiques ; ce qui n'a pu être qu'indiqué dans le Catalogue , qui peut passer pour un abrégé succinct & exact de ce qu'il faut absolument sçavoir sur le regne végétal. Il suppléra , dans le Cours qu'il

LETTRE A L'AUTEUR DU JOUR. 371
se propose de faire, à ce qui pourroit y manquer. Nous rendrons compte incessamment de ce Catalogue.

LETTRE

De M. CHAIGNERRUN, ancien chirurgien-major de régiment, à M. VANDERMONDE, auteur du Journal, sur la cautérisation des plaies d'armes à feu, & l'effet des caustiques sur les cadavres.

MONSIEUR,

La plûpart des plus grands chirurgiens pensent aujourd'hui que les plaies faites par des armes à feu, ne sont pas suivies de cautérisation. Les différentes observations que j'ai eu occasion de faire, sur-tout après la bataille de Fontenoy, m'ont persuadé du contraire. MM. Dionis & Garengéot ont déjà été de cet avis, & leur sentiment me paroît fondé sur l'expérience. Voici sur quoi j'appuie le mien. 1^o Presque toutes les plaies d'armes à feu sont suivies d'escarre, qui est l'effet de la brûlure ou des caustiques. 2^o Les plaies contuses sont sujetes à tomber en mortification; elles répandent plus de sang, la suppuration en est moins longue; les plaies d'armes à feu sont couvertes d'une croûte que la nature sépare plus ou moins facilement, & elles n'ont pas le même aspect que les plaies contuses. 3^o Les boulets ou les balles qui

A a ij

occasionnent ces sortes de plaies , font ordinairement chauds , quand on les touche , & ils doivent l'être assez par le frottement de l'air , pour exciter la cautérisation. 4^o Il arrive quelquefois que les décharges se font *à bout touchant* , ce qui fait que la flamme de la poudre & de la bourre entre dans les parties qu'elle brûle , de même qu'elle rouffit le linge & les habits des blessés. 5^o Comme la flamme doit se porter où elle trouve moins de résistance ; elle doit nécessairement suivre le trajet de la balle , & porter son impression sur la plaie , & la brûler.

On peut m'objecter que si la balle peut cautériser , elle doit porter son effet sur les corps combustibles , comme la poudre , le bois , le suif , &c. ce qu'elle ne fait pas ; mais le soleil ne brûle-t-il pas la peau , sans enflammer la poudre ? Le feu ne cautérise-t-il pas la peau des jambes , sans endommager la texture des bas , ni brûler la chaussure ? D'ailleurs les caustiques ne font-ils pas effet sur la peau , sans attaquer les corps les plus combustibles ? Ainsi cette objection tombe d'elle-même. Il n'en est donc pas moins vrai que les plaies d'armes à feu sont suivies de cautérisation , & que cette observation est intéressante pour le traitement. J'ai observé de plus que les caustiques , comme la pierre à cauter & l'eau-forte , font des impressions marquées sur les cadavres , en les

cautérisant, quoique de célèbres chirurgiens ayent assuré le contraire. A l'égard des vésicatoires, je les ai appliqués sur les cadavres, sans en tirer aucun succès, & en cela leur effet est différent de celui des caustiques.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LIVRES NOUVEAUX.

Tableau des maladies de Lomnius, ou Description exacte de toutes les maladies qui attaquent le corps humain, avec leurs signes, diagnostics & pronostics; ouvrage servant d'introduction au Manuel des dames de Charité: traduction nouvelle, par M. l'abbé *Le Mascrier*. A Paris, chez *Debure l'aîné*, Libraire, Quai des Augustins. Prix broché 2 liv. 10 sols.

Quoique cette traduction ait été faite par un homme qui n'est pas médecin, elle est cependant assez correcte & assez exacte. La traduction faite précédemment par M. *Le Berthon*, & les conseils que M. l'abbé *Le Mascrier* a reçus du médecin célèbre, auteur du *Manuel des dames de Charité*, n'ont pas peu contribué à la bonté de cette nouvelle traduction.

Dissertation épistolaire adressée à Monseigneur le maréchal de Biron, &c. sur une Lettre de l'auteur du *Traité des Tumeurs*

& des Ulceres, contenue dans un Recueil imprimé chez *Cavelier*, intitulée : *Lettre d'un médecin de Province, à un médecin de Paris*, sur les dragées du sieur Keyser.

Cette brochure qui a environ 70 pages, n'a pour objet que la partie doctrinale de la question. On se propose de traiter ailleurs de l'authenticité des faits pour ou contre le remède de M. Keyser. Ce petit ouvrage est fait dans le goût d'un plaidoyer. Tout y est preuve ou raison. On y suit de très-près l'auteur anonyme du *Traité des Tumeurs* ; on y réfute tous ses systèmes : on y fait voir qu'il a avancé légèrement que le sublimé corrosif faisoit la base du remède de M. Keyser ; que ce sentiment déjà démenti par l'analyse de MM. *Piat & Cadet*, est également contraire aux effets doux qu'il produit. On établit un parallèle entre les frictions mercurielles & les dragées de M. Keyser, & on donne la supériorité à celles-ci. Cet article nous a paru le mieux travaillé, & contenir des notions très-exactes de la plus saine chymie, & des effets des remèdes sur le corps humain.

Annales Typographiques ou Notice du progrès des connoissances humaines, dédiées à M^{te} le duc de Bourgogne, par MM. Roux, médecin, & Morin d'Herouville. A Paris, chez Vincent, &c.

Cet ouvrage a la même forme, la même distribution que le Journal de médecine, & il est du même prix. Il en paroît un cahier de six feuilles tous les mois. Ce Journal qui contient une notice de tous les livres de l'Europe, est divisé en plusieurs articles, la Théologie; la Jurisprudence, les Sciences & Arts, les Belles-Lettres, l'Histoire & les Mélanges. On trouve dans les sciences & les arts, une infinité de livres anglois, espagnols, latins, allemands, que nous ne pouvons pas annoncer ni extraire, & dans lesquels cependant il y a des découvertes intéressantes pour la médecine, la chirurgie & la pharmacie, ce qui établit entre les Annales Typographiques & le Journal de médecine, une espèce de conformité qui doit piquer la curiosité de tous ceux qui veulent ne rien ignorer de ce qui se fait dans le monde instruit au sujet de leur profession. C'est aussi une excellente ressource pour tous ceux qui ont entrepris quelques travaux particuliers, dans quelque genre que ce soit; ils éviteront par-là de s'occuper à des objets qui pourront être déjà traités, ou ils seront dans le cas de rectifier par des expériences particulières les travaux des autres, & de faire des progrès plus sûrs & plus rapides dans l'art qu'ils ont embrassé.

Traité d'Ostéologie du corps humain où

A a iv

376 LIVRES NOUVEAUX.

l'histoire des Os, avec leurs figures en taille-douce, de plusieurs faces différentes, pour les jeunes étudiants en médecine & en chirurgie. A Avignon, chez la veuve *Girard*, Imprimeur-Libraire, à la Place de Saint-Didier, 1 volume in-12 de 322 pages. Prix broché 2 livres 10 sols. On en trouve des Exemplaires chez *Desaint & Saillant*, Libraires, rue Saint-Jean de Beauvais.

Ce petit ouvrage est un Abrégé portatif d'Ostéologie. Il paroît que l'auteur a puisé dans les bonnes sources, & qu'il a eu dessein de faire de ce Traité, une compilation utile & peu coûteuse. Ce volume contient quinze Planches gravées en cuivre, où presque tous les Os sont représentés au naturel. Malgré ces avantages, le prix en est fort modique.

Traité des accouchemens, par M. *Puzos*, maître en chirurgie, de l'académie royale de chirurgie, corrigé & publié par M. *Morisset Deslandes*, docteur régent de la faculté de médecine de Paris, précédé d'une dissertation de l'éditeur sur un point intéressant, relatif aux accouchemens, & suivi de la traduction d'une Dissertation latine de M. *Crantz*, médecin Allemand, sur la rupture de la matrice. A Paris, chez *Desaint & Saillant*, rue Saint-Jean de Beauvais, & *Le Prieur*, rue Saint Jacques, in-4^o de 420 pages. Prix relié 9 livres 10 sols.



OBSERVATIONS

MÉTÉOROLOGIQUES.

FÉVRIER 1760.

Jours du mois.	Thermomètre.			Baromètre.			Vents.	Etat du ciel.
	À 6 h. du matin.	À midi.	À 10 h. du soir.	pou- ces.	li- nes.	par- ties.		
1	6	8	6	28	2	$\frac{1}{2}$	O. inéd.	Couv. pl. médioc. par int. tout le jour.
2	3	4	3	3	0		N-O. fort.	Idem.
3	$1\frac{1}{2}$	2	$\frac{1}{2}$	5			N. idem.	B. de nuag.
4	0	1	$0\frac{1}{2}$	4	$\frac{1}{2}$		Idem.	Idem.
5	$02\frac{1}{2}$	0.1.	0.3.	1	0		N-E. mé- diocre.	Peu de nua.
6	0.4.	0.2.	0.2.	0			Idem.	Idem.
7	0.3.	0	$0\frac{1}{2}$	3			E. au O. id. foible.	Idem.
8	0.3.	0	0.1.	5			N. idem.	Id. brouill. médiocre.
9	0.2.	4	$1\frac{1}{2}$	3	$\frac{1}{2}$		S. id.	B. de nuag.
10	$1\frac{1}{2}$	4	3	6			Idem.	Id. Pet. pl. par interv. tout le jour.
11	$1\frac{1}{2}$	7	3	7			Idem.	B. de nuag.
12	2	8	$4\frac{1}{2}$	5			Id. fort.	Idem.
13	6	8	$5\frac{1}{2}$	2			S-O. im- pét. le f.	Idem.
14	$7\frac{1}{2}$	10	5	0	0		Idem.	Couv. pet.

Jours du mois.	Thermomètre.			Baromètre.			Vents.	Etat du ciel.
	A 6 h. du matin.	A midi.	A 10 h. du soir.	pou- ces.	lig- nes.	par- ties.		
15	4 $\frac{1}{2}$	8	7 $\frac{1}{2}$	27	9		O. idem.	pluie tout le mat.
16	6	7	6		8		Idem.	B. de nuag. Id. Pet. pl. par int. tout le jour.
17	8	5	3		4	$\frac{1}{2}$	Idem.	Idem.
18	$\frac{1}{2}$	5	3	28	0	0	O-N-O. méd.	Peu de nua.
19	2	3	4 $\frac{1}{2}$	27	6	$\frac{1}{2}$	S. idem.	Couvert. neige forte le soir.
20	4	7	4 $\frac{1}{2}$		5	0	S. au O. foible.	Peu de nua.
21	4	4 $\frac{1}{2}$	2 $\frac{1}{2}$		3	$\frac{1}{2}$	O. au N. O. idem.	Couvert, petite pluie le mat.
22	0	1 $\frac{1}{2}$	02	28	6		N. au N-E. méd.	B. de nuag.
23	0.2.	0	1		4	0	N-E. foible.	Idem.
24	2 $\frac{1}{2}$	5	4		1		S-O. au O. id.	Couvert, petite pl. le mat. beauc. de nuag. le soir.
25	2 $\frac{1}{2}$	5	2		0		O. méd.	B. de nuag. pl. & grêle méd. par int. tout le jour.
26	1	4	4		1	$\frac{1}{2}$	Idem.	B. de nuag.
27	4	6	4	27	10	0	O. méd.	B. de nuag. pet. pl. par

Jours du mois.	Thermomètre.			Baromètre.			Vents.	Etat du ciel.
	A 6 h. du matin	A midi.	A 10 h. du soir.	pou- ces.	lig- nes.	par- ties.		
28	3	5	2 $\frac{1}{2}$	28	3	$\frac{1}{2}$	Idem.	interv. tout le jour.
29	2	4	2 $\frac{1}{2}$	6	0		N. idem.	Idem. Pcu de nua. pet. pl. le f.

La plus grande chaleur marquée au thermomètre pendant ce mois, a été de 10 dég. au-dessus du terme de la congélation de l'eau; & son plus grand abaissement a été de 4 dég. au-dessous du même point: la différence entre ces deux termes est de 14 degrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le baromètre, a été de 28 pouces 7 $\frac{1}{2}$ lignes; & son plus grand abaissement de 27 pouces 3 $\frac{1}{2}$ lignes: la différence entre ces deux termes est de 15 lignes.

Le vent a soufflé 5 fois du N.

4 fois du N-E.

1 fois E.

6 fois du S.

3 fois du S-O.

13 fois O.

2 fois du N-O.

Il y a eu 23 jours de nuages.

6 jours de couvert.

11 jours de pluie.

1 jour de neige.

1 jour de grêle.

1 jour de brouillard.

8 jours de gelée.

Les hygromètres ont marqué de l'humidité au commencement du mois.

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de Février 1760, par
M. VANDERMONDE.

Il a régné pendant ce mois beaucoup de fluxions catarrhales-inflammatoires, qui attaquoient tantôt la gorge, la poitrine, & tantôt la tête. La plupart des malades étoient ordinairement incommodés d'une petite toux opiniâtre & sèche, & ils éprouvoient l'écoulement d'une sorte d'humours gluantes & visqueuses, par le nez & par la gorge : le poul étoit dur, fort & grand ; quelques-uns avoient la peau sèche & le visage bouffi ; d'autres ressentoient une oppression à la poitrine. Ces sortes de maladies n'ont pas été mortelles ordinairement, quoiqu'elles fussent quelquefois accompagnées de beaucoup de fièvre, & d'un engorgement assez considérable à la tête ou à la poitrine. Les saignées étoient médiocrement utiles ; les apozèmes altérans & purgatifs, les délayans, les fondans & les diaphorétiques employés successivement, opéroient la guérison ; les catarrhes accompagnés d'un point de côté, exigeoient plus de saignées.

On a observé aussi des péripneumonies & des pleurésies catarrhales, qui se monroient par des sueurs excessives ; elles étoient symptomatiques : les saignées n'en étoient pas moins indiquées, & réussissoient très-bien, avec les remèdes convenables en pareil cas.



Observations Météorologiques faites à Lille pendant le mois de Janvier 1760, par M. BOUCHER, médecin.

La gelée a commencé la nuit du 6 au 7, le thermometre s'étant trouvé ce jour à 4 degrés au-dessous du terme de la congélation ; elle a été précédée d'une neige abondante, & a persisté jusqu'au 22, avec plus ou moins de violence. Le 10, mon thermometre s'est trouvé à 11 degrés en-dessous du terme de la congélation ; il a remonté les deux jours suivans, & le 13 il a été observé à 14 $\frac{1}{2}$ degrés sous ce terme ; ensuite de quoi jusqu'au 21 inclusivement, la liqueur du thermometre n'a pas descendu plus bas qu'à 5 degrés en-dessous du même terme (a). La gelée a repris légèrement le 30.

On a senti, le 20 au soir à dix heures & environ dix minutes, une forte secousse de tremblement de terre, qui dura un peu plus de demi-minute.

La nuit du 28 au 29, le barometre étant au terme de 27 pouces 2 lignes, il y eut une tempête qui continua la journée du 29.

Le barometre a été observé au-dessous

(a) Les thermometres de plusieurs particuliers n'ont point descendu si bas que le mien, à la différence d'un degré, & même d'un degré & demi ; cependant j'ai trouvé de la glace dans mon quartier, lorsque la liqueur de mon thermometre n'étoit qu'au terme de la glace.

382 OBS. MÉTÉOR. FAITES A LILLE.

du terme de 28 pouces, depuis le premier jusqu'au 7 du mois; de-là jusqu'au 24 il s'est toujours trouvé au-dessus de ce terme, & du 15 au 20 inclusivement, il a resté constamment à celui de 28 pouces 7 lignes.

Les vents ont presque toujours été *Nord* jusqu'au 20, & de-là jusqu'au 31 ils ont été *Sud*.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de 7 degrés au-dessus du terme de la congelation; & la moindre chaleur a été de $14\frac{1}{2}$ degrés en-dessous de ce terme: la différence entre ces deux termes est de $21\frac{1}{2}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le barometre a été de 28 pouces $7\frac{1}{2}$ lignes, & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 2 lignes: la différence entre ces deux termes est de $17\frac{1}{2}$ lignes.

Le vent a soufflé 2 fois du Nord.

15 fois du Nord vers l'E.

1 fois du Sud-Est.

4 fois du Sud.

10 fois du Sud-Ouest.

3 fois de l'Ouest.

1 fois du Nord-Ouest.

Il y a eu 25 jours de tems couvert ou nuageux.

11 jours de pluie.

3 jours de neige.

10 jours de brouillards.

Les hygrometres ont marqué de l'humid-

dité les sept ou huit premiers jours, & les dix à douze derniers du mois.

Maladies qui ont régné à Lille dans le mois de Janvier 1760, par M. BOUCHER.

[Le grand froid a causé des péripneumonies & pleurésies légitimes, qui ont dû être traitées selon la méthode ordinaire : il s'est trouvé néanmoins dans nombre de malades, des indications d'évacuer les premières voies par des purgatifs doux, après les saignées suffisantes. Il en a été de même des rhumes violens & opiniâtres, qui ont été communs, & dans lesquels on s'est bien trouvé d'employer de tems en tems une eau de manne ; ils ont été souvent accompagnés de mal de gorge. Les sujets foibles & cacochymes ont été exposés à tomber dans la phthisie & la pulmonie, à la suite de ces maladies. Il y a eu encore beaucoup de fluxions rhumatismales, qui ont exigé l'usage répété des apozèmes incisifs & laxatifs, ensuite de quelques saignées modérées. Le dégel a amené des apoplexies, des affections comateuses & des fluxions de poitrine. Les saignées promptes & réitérées ont été d'un grand secours ; mais elles ont dû être bien proportionnées à la force actuelle des malades, une soustraction de sang considérable & trop subite, pouvant les faire tomber dans un affaïssement dangereux. On a eu besoin souvent, après les saignées, de ranimer le ton engourdi ou relâ-

ché des solides , soit par des émétiques ou des purgatifs toniques , soit par des incisifs , tels que le kermès minéral , &c.

Nous avons eu de la petite vérole ce mois , même parmi les adultes ; mais en général , elle a été de l'espece discrete & bénigne. J'ai traité une demoiselle de vingt-quatre ans , qui l'avoit pour la seconde fois : l'éruption a été abondante ; la malade l'avoit eu très-caractérisée dans son enfance , au point d'en avoir été aveugle plusieurs jours , & il lui en étoit resté des marques sur le visage. Il y a quatre à cinq ans que j'ai traité sa sœur aînée de la même maladie ; & ses parens m'ont assuré qu'elle l'avoit eu encore étant au sein de sa nourrice.

Je n'ai vu ce mois que deux enfans d'une même famille , dans le cas de la fièvre rouge-maligne , avec cette particularité , que l'éruption a été fort foible , & seulement par de petites élevures , de l'étendue des morsures de puces , derriere les oreilles & à la partie postérieure du col.

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu , par ordre de Monseigneur le Chancelier , le *Journal de Médecine* du mois d'Avril.

A Paris , ce 22 Mars 1760.

POISSONNIER DESPERRIERES.

JOURNAL
DE MEDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de
CLERMONT, Prince du Sang.

Par M. VANDERMONDE, Docteur
en Médecine de la Faculté de Paris, ancien
Professeur en Chirurgie François, Censeur
Royal, & Membre de l'Institut de Bologne.

. Artem experientia fecit,
Exemplo monstrante viam.

Marc. Manil. Astronom. lib. 1. v. 63. 64.

M A I 1760.

TOME XII.



A P A R I S,

Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de Mgr. le
Duc de BOURGOGNE, rue S. Severin.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

M A I 1760.

LE T T R E

*A M. *** , conseiller d'état , contenant la
relation d'un voyage fait à Barèges , à
Cauteretz & à Bagnères , par M. THIERY ,
docteur-régent de la faculté de médecine
de Paris.*

M O N S I E U R ,

V O T R E amour pour les sciences ,
& en particulier pour la médecine ,
l'intérêt que vous prenez à son avance-
ment , & la nature de la place que vous
occupez , m'engagent à vous rendre compte

B b ij

de mon voyage. Je me bornerai pour le présent à celui des Pyrénées. Il s'en faut sans doute beaucoup que je puisse vous exposer ici, Monsieur, une analyse parfaite des eaux les plus célèbres de ces contrées : le tems, & certaines commodités qui me manquoient, ne m'ont point permis de me satisfaire entièrement là-dessus ; mais parmi les remarques que j'ai faites, il s'en trouvera peut-être quelques-unes d'utiles. Je n'avancerai du moins que ce que j'ai vu, & , j'ose le dire, Monsieur, avec des yeux parfaitement désintéressés : j'étois naturellement exempt de ces préventions qui ont fait quelquefois délirer les médecins au sujet des eaux de leur pays ; & je cherchois uniquement à m'instruire pour mon propre compte, en citoyen & en médecin.

Aussi-tôt que nous fûmes arrivés à Bagnères, j'épiai le moment favorable où les personnes, dont la santé m'étoit commise, pussent me laisser la liberté de me rendre à Barèges & à Cauterez. Ce fut le 15 Octobre 1752, que, pour ne point perdre de tems, je partis avec une précipitation qui pensa me coûter la vie. M. l'Abbadie, médecin de Bagnères, desira de m'accompagner ; nous prîmes le chemin, ou plutôt le sentier des montagnes, parce qu'il est le plus court. Nous entrâmes dans l'agréable vallée de Campan, si connue par les marbres qu'on en tire, &

formée par deux rangs de montagnes, dont l'un est très-fertile, & l'autre absolument stérile. A mesure que nous avançons dans les Pyrénées, & que le jour baissoit, nous voyions les sommets des montagnes se couvrir de différens nuages. Quelques-uns occupoient leur partie supérieure & leur servoient comme de couronne; d'autres venoient se placer en cercle, à différens points de leur hauteur. Pendant que nous nous occupions du spectacle terrible de ces lieux sauvages, nous ne nous appercevions qu'à peine du peu de chemin que nos chevaux fort mauvais, nous faisoient faire : l'un d'eux se trouva même hors d'état de marcher, & fut laissé à notre conducteur; la nuit qui survint, nous faisoit hâter notre marche : nous arrivons enfin au sommet des Pyrénées; & ce terme qui flatoit d'abord notre espérance, ne fit qu'augmenter notre embarras.

Nous voyions à nos pieds des précipices affreux; nous nous trouvions avec un seul cheval pour tous deux, au milieu de la nuit, dans des lieux déserts, inconnus à l'un & à l'autre, sans provisions & sans guide; car il étoit resté fort en arriere, & il ne se retrouva que le lendemain. Quel parti prendre? Revenir sur nos pas, eût été renoncer absolument à notre entreprise; l'état des malades que je venois de quitter, ne me

permettoit que quelques jours d'absence. Nous avions d'abord pensé qu'il étoit plus convenable d'attendre-là le jour, pour achever ensuite notre route avec plus de sûreté ; mais la rigueur du froid que nous éprouvions sur ces montagnes, la faim qui nous pressoit, la crainte de nous voir attaqués par des bêtes sauvages, nous jettoient dans l'indécision : un motif des plus pressans, m'entira. M. l'Abbadie, qui avoit la poitrine délicate, incommodé d'un air trop subtil dans un lieu si élevé, respiroit avec beaucoup de peine : je crus que le seul moyen d'empêcher des accidens plus funestes, étoit de fournir à ses poumons une colonne d'air plus épaisse & plus pesante, & pour cela qu'il falloit le faire descendre : je l'encourageai à me suivre ; je cherchois les sentiers qui me paroissoient les plus sûrs ; je n'y parvenois souvent qu'en tâtonnant ; un mauvais choix, ou une marche un peu trop prompte, nous eût précipités dans des abîmes. A peine avions-nous échappé à un précipice, qu'il s'en présentoit un autre sous nos pas. La lumière de la lune, assez foible, éclairoit trop peu notre marche. J'estimois de mon mieux les détours continuels que les montagnes nous faisoient faire, ne sçachant de cette route autre chose, sinon qu'il falloit chercher Barèges, au midi de Bagnères & de Tarbes. Insensiblement nous étions par-

venus à descendre en partie ces monts escarpés ; leurs vallons étroits & obscurs nous présentoient moins de dangers. J'y étois occupé, tantôt à traverser un torrent, tantôt à distinguer des vestiges humains, par quelques pierres ou des troncs d'arbres placés avec quelque art, tantôt à rappeler à grands cris mon compagnon qui cherchoit le chemin de son côté. Enfin nous aperçûmes une lumière ; nous y courûmes ; c'étoit Barèges, où nous arrivâmes à deux heures après minuit.

A fix heures du matin, nous nous rendîmes aux bains. Barèges, Monsieur, en a cinq, dont trois sont sur la même ligne, & à côté les uns des autres ; le bain de l'entrée, le grand bain, qu'on appelle aussi bain royal ou source du milieu, & le bain du fond. A quatre ou cinq toises de-là, on trouve celui de Polard (a), & environ à quarante toises du grand bain, celui de la Chapelle, qui est dans le lieu le plus élevé de tous. Vous voyez, Monsieur, que de ces cinq bains, trois au moins peuvent être considérés comme partant d'une même & principale source ; c'est celle du bain royal, lequel, dit-on, est si ancien, qu'on ignore le tems de sa construction ; les autres n'ont été bâtis que depuis une vingtaine d'années.

(a) Nom de l'ingénieur qui l'a fait construire.

Toutes ces sources sont thermales, très-limpides, très-pénétrantes, pleines d'esprits, avec l'odeur d'œufs couvis, & sont plus ou moins couvertes de vapeurs; elles sont grasses, onctueuses, comme un mélange d'eau & d'huile, & charrient des glaires ou certains flocons qui sont comme savonneux, & dont la matière molle, grasse, de couleur cendrée, enduit les cuves & le pavé des bains. Ces eaux sont douces au goût, & paroissent d'abord révoltantes par leur odeur, mais bientôt on s'y accoutume: elles passent fort vite; & bues en grande quantité, loin de donner des pesanteurs, elles semblent procurer au corps plus de légèreté. Leur chaleur qui n'incommode point en les buvant, augmente dans l'ordre suivant: la source de la Chapelle, le bain de l'entrée, celui de Polard, le bain du fond, & la source du bain royal, dont le degré de chaleur, selon les observations de M. de Secondat, est au $112\frac{1}{4}$ degré du thermomètre de Fahrenheit, tandis que la source de la Chapelle n'est qu'au $89\frac{1}{2}$ degré du même thermomètre. Il n'est pas inutile de vous faire observer, Monsieur, que la quantité des glaires ou filamens savonneux augmente en général en même proportion que le degré de chaleur diminue, & réciproquement; en sorte que cette matière mucilagineuse est beaucoup plus abondante à la source de la Chapelle, qu'au bain du milieu.

Ces cinq sources paroissant douées des mêmes principes, quoiqu'à des doses différentes, le tems ne me permettant point d'ailleurs de faire des expériences sur chacune d'elles, je crus devoir m'attacher à la principale, & je me contentai du jugement des sens, pour comparer les autres à celle-ci. On descend au bain royal par quelques marches : comme il est voûté, qu'il reçoit peu de jour, on y sent la chaleur d'une étuve, & il est tout rempli de vapeurs ; circonstances qu'il est utile de remarquer au sujet d'une expérience dont j'aurai, Monsieur, l'honneur de vous parler.

L'eau de Barèges ne me donna aucun signe sensible, ni d'acide, ni d'alcali, ni d'aucune espece de sel, mais quelques soupçons de fer ; ce qui semble pourtant y indiquer au moins la présence d'une terre calcaire (a), c'est que l'alcali fixe a rendu cette eau trouble & blanchâtre : on ne remarquoit aucune effervescence ; mais il s'élevoit à la surface de l'eau quelque chose comme de laiteux ; au reste il ne se fit point dans le moment de précipité : le mélange du sublimé corrosif donna aussi à

(a) Sans quoi, faite d'alcali fixe, il ne se formeroit point d'*hepar*. Il est bon d'observer que plusieurs substances ont l'odeur de l'*hepar sulphuris*, quoique pourtant elles ne contiennent pas réellement d'*hepar*.

l'eau une couleur de lait clair & bleuâtre ; il furnageoit quelques flocons , & une poudre impalpable qui ne se mêloit pas avec l'eau , & il resta au fond un *coagulum*. La dissolution du mercure dans l'esprit de nître , bien qu'elle ne produisît pas de changement aussi sensible , nous fit voir de même des flocons plus ou moins grossiers , qui furnageoient à différentes hauteurs du verre ; l'odeur de l'acide nîtreux dominoit sur celle de l'eau de Barèges. La présence d'un air subtil & abondant se démontroit à chaque expérience , par quantité de bulles d'air qui agitoient la liqueur , & s'élevoient à la surface ; & c'étoit-là souvent à quoi se borroit le résultat de différens mélanges. Indépendamment de l'odeur de l'*hepar sulphuris*, très-sensible dans ces eaux , l'existence d'un principe sulphureux n'est pas difficile à trouver. L'argent y acquiert , au bout d'un quart d'heure , la couleur du plomb , & dans dix minutes , l'or , un jaune plus éclatant : les lettres & les endroits les plus éminens d'un louis d'or avoient pourtant pris un œil rouge & cuivreux. Le sucre ne fait perdre ni le goût , ni l'odeur à ces eaux : le vinaigre distillé , qui leur donne une couleur de vin muscat , ne détruit pas leur odeur ; on la sent à travers celle du vinaigre ; l'odeur de l'esprit de vin alcoolisé , domine à la vérité sur celle de l'eau de Barèges ,

à laquelle on l'a mêlée ; mais la faveur de celle-ci se conserve. L'alcali volatil mêlé avec le double d'eau, détruiſoit toute autre odeur que la ſienne. Je deſirois ſçavoir ſur-tout ce que cette eau produiroit ſur des liqueurs animales. Je trouvai qu'elle ſ'unifſoit parfaitement avec le ſang , le blanc & le jaune d'œuf , l'urine , la bile & le lait. Le ſang de poulet , mêlé avec cette eau , ſ'étant épaïſſi au bout d'une heure , ſa partie mucilagineuſe reſtoit encore unie avec des globules rouges , & étoit devenue molleſſe & coulante : le *coagulum* du ſang reſtoit dans une conſiſtance de gelée flexible & égale. Convaincu que l'eau de Barèges , comme une liqueur ſavonneuſe , ſa mêloit intimement à nos humeurs , je voulus la mêler avec le ſavon ordinaire : il me parut qu'il ſ'y fendoit à la vérité plus lentement que dans l'eau commune ; mais quand il fut bien diſſous dans l'eau ordinaire , & que cette eau de ſavon fut mêlée avec deux parties de celle de Barèges , le mélange fut parfait ; alors il ſ'éleva à la ſurface un travers de doigt d'écume , & la liqueur , quand elle ſe refroidit , reſtoit d'une couleur égale & ſans grumeaux. Toutes ces choſes , mais ſur-tout l'onctueux de l'eau de Barèges , ſi évident , me rappelant l'idée d'huiles , de ſubſtances baſamiques & bitumineuſes , je réſolus de la combiner

avec un fort acide minéral. Je fis donc mettre quelques gros d'huile de vitriol très-concentrée, au fond d'un verre, & je le fis exposer au tuyau même de la source, pour en recevoir l'eau. Je ne sçais si mes yeux & mes oreilles m'ont trompé, ou si la nature du lieu, telle que je l'ai décrite, a concouru à la production du phénomène, ou à me faire illusion; mais je crus voir & sentir une espèce de détonation & d'inflammation subites, accompagnées de fumées, sans aucune effervescence, & le verre resta presque vuide. Je me méfiai de mes sens; l'expérience fut répétée avec le même succès (a) :

(a) Je ne dois point cacher que M. Senac ayant choisi M. Vénel, actuellement professeur de médecine en la faculté de Montpellier, & M. Bayen, apothicaire, tous deux fort versés en chymie, pour faire l'analyse des eaux minérales du royaume, il leur recommanda expressément de répéter mon expérience. M. Bayen, par une lettre datée de Barèges, le 25 Septembre 1753, m'avertit qu'elle ne leur avoit point réussi. Je ne tiens point à mes idées; je ne crois pas qu'on puisse être plus docile à les rectifier dans l'occasion. Mes yeux qui ont pu me tromper, ainsi que ceux des assistans, furent frappés d'une apparition lumineuse dans l'instant du mélange. Le texte de ma lettre, dont l'original est entre les mains de M. le premier médecin, exprime assez l'espèce de doute qui me restoit sur une expérience aussi singulière, que j'aurois bien voulu répéter en différentes façons. Je ne manquai point de répondre aussi-tôt à

le chirurgien & les malades assistans, en grand nombre, assurerent tous qu'ils avoient vu la même chose.

M. Bayen, & de lui communiquer toutes les circonstances qui avoient accompagné l'expérience. Il est certain que, par le procédé dont je me servis, on expose à l'action de l'huile de vitriol une grande quantité d'eau de Bareges; le tuyau de cette source en fournit très-abondamment, & telle que l'action de l'air ne l'a pu encore dénaturer, la plus propre par conséquent à une expérience comme celle-ci. Soit que l'inflammation soit dûe aux vapeurs de l'*hepar*, soit à ces flocons onctueux, soit à quelque autre cause qui m'est inconnue; il est certain qu'ayant essayé depuis, de jetter de l'eau commune, presque bouillante, sur de l'huile de vitriol, dans un lieu un peu obscur, je n'ai point vu, au milieu des fumées qui s'élèvent de ce mélange, ces traces de lumière que j'ai cru appercevoir à Barèges. L'huile de vitriol que j'employai, m'avoit été fournie, comme très-concentrée, par M. Rouëlle, de l'académie royale des sciences, dont on connoit la scrupuleuse attention. Je dois ajoûter que cet essai se fit le 16 Octobre 1752, sur les 11 heures du matin; que la capacité du bain étoit toute remplie de la vapeur de l'*hepar sulphuris*; que non seulement ce jour-là étoit très-serein, mais encore, que la saison précédente, pendant deux mois, avoit été excessivement chaude & sèche dans les Pyrénées, comme dans le reste de la France. Cette note est sur-tout destinée à inviter ceux qui se trouveront à Barèges, à s'assurer, par de nouvelles expériences, de toutes les propriétés de ces eaux. Personne n'ignore que certaines vapeurs de mines s'enflam-

Je ne pus quitter Barèges , sans jeter les yeux du côté par où j'y étois venu : j'apper-

ment , ainsi que celles de l'esprit de vin. On connoît certains ruisseaux , dont l'eau s'enflamme à la moindre étincelle (*). On trouve aux environs de la mer Caspienne différens terrains qui prennent feu aisément ; la flamme se communique , sans rien consumer , & sans répandre ni fumée , ni odeur. Il y a , aux mêmes lieux , différens creux qui brûlent continuellement , & un terrain de deux milles à la ronde , qui prend feu avec une promptitude extrême : ces feux bien réels sont encore actuellement l'objet du culte des Gaures ou Guebres , successeurs des anciens Mages. Cette lettre au reste n'auroit jamais vu le jour , si le grand projet de M. Senac , au sujet des eaux minérales du royaume , avoit pu être à présent exécuté. J'aurois été bien satisfait de mes peines , si ce petit écrit eût pu lui fournir une seule idée qui méritât d'entrer dans un ouvrage tout à la fois si glorieux pour son auteur , & si utile à la nation. Mais ; comme il tarde à paroître , j'ai cru , en attendant , faire plaisir aux jeunes médecins , en leur donnant , par la voie du Journal de médecine , quelque notice de ces eaux célèbres. J'ajoute au texte quelques particularités que j'ai trouvées dans mes Journaux ; mais on n'y trouvera aucune expérience sur les eaux , postérieure à 1752 , parce que je n'ai écrit que ce que j'ai vu , & que je n'ai pas eu occasion de faire depuis ce tems de nouvelles expériences , excepté ce que j'en dis dans les notes.

(*) Vid. *Titi Lucret. Car. de rerum naturâ ; lib. VI. Caij Plin. Sec. Natural. Histor. lib. 2 , cap. 106 , 107 , lib. 31 , cap. 2. Acad. Roy. des sciences. Histoire , année 1741 , p. 36.*

çus, avec un sentiment d'horreur, mêlé de joie, ces précipices affreux auxquels, pendant une nuit obscure, j'avois eu le bonheur d'échapper. Nous nous rendîmes à Cauterez, par le beau chemin que le Roi a fait pratiquer dans ces montagnes, avec une magnificence qui n'a rien d'égal que sa bonté. De cette route, on découvre, par intervalles, des villages placés sur des pics élevés. On voit avec admiration la char-rue conduite jusqu'au bord des précipices, & des paroisses dans des lieux qui ne sembloient être destinés qu'à servir de repaire aux aigles & aux vautours. Quel contraste avec ces immenses & tristes landes de Bordeaux, où pourtant un voyageur attentif trouve à chaque instant des preuves sensibles, qu'on pourroit, avec de moindres travaux, leur procurer une fertilité assez grande pour y nourrir un peuple d'habitans ! Après six heures de marche, nous arrivâmes à Cauterez situé dans un vallon formé par de hautes montagnes, & que, par rapport à ses sources, on pourroit commodément diviser en ancien & en nouveau Cauterez (a).

L'ancien se trouve au-dessus & à côté du village, à sa gauche. Pour y arriver, il faut

(a) Jean Ban écrit Cauderets. Plusieurs lieux ont retenu le nom de Caudes-aigues, & d'Aigues-caudes, à cause de la chaleur de leurs eaux.

monter jusqu'au tiers d'une montagne assez escarpée. On y voit le bain d'en-haut, le bain du milieu, celui de Pause & le petit bain, tous assez près les uns des autres, voûtés & respirant une sorte d'antiquité respectable. Celui d'en-haut qui a quinze pieds de long sur douze de large, a deux tuyaux si abondans, qu'en peu d'heures le bain peut se remplir à près de deux pieds de hauteur : il y a autour quelques maisons peu commodes. A la droite du village, en avançant sur des collines au Sud-Ouest, on trouve des sources plus nouvelles. La première qui se présente, est l'Arraliere, distante du village, d'un petit quart de lieue, à laquelle on arrive par des chemins raboteux & difficiles, quoique récemment construits. Cette source qui a deux tuyaux assez abondans, se trouve à présent la plus célèbre, sans autre raison, je crois, d'une préférence habituelle, que parce qu'il est plus aisé aux malades de s'y conduire, & aux voituriers d'y aller puiser de l'eau. En suivant à-peu-près la même ligne, vous repassez le Gave de Cauterez (a); & à deux portées de fusil, par une route pénible, vous trouvez la source des Prés. De-là, en suivant toujours le Gave, que vous laissez

(a) Plusieurs torrens portent le nom de Gave; ils se jettent dans l'Adour.

à votre droite , se présente à 200 ou 300 pas , la fontaine de Bayard , laquelle est peu abondante. A huit à dix pas au-dessous , vous découvrez celle de Mauhourat (a) , dans une fente de rochers , large de deux ou trois pieds , haute de dix à douze , & longue de quinze ou vingt , au fond de laquelle la source jaillit. A 300 pas de Mauhourat , & en suivant la même ligne , se trouve la fontaine des Œufs , qu'on ne peut aller examiner , sans quelque danger , parce qu'il faut se glisser sur des rochers , au bas desquels le Gave se précipite à grand bruit. Près de la source des Œufs , en cherchant de tous côtés , nous trouvâmes sous une voûte de rochers , presque au niveau du Gave , trois sources assez peu connues , dont l'une jette une fort grande quantité d'eau très-savonneuse. Enfin , en remontant la colline , à 300 pieds au-dessus de ce torrent , vous trouvez la fontaine du Bois.

Ces sources , qui presque toutes sortent de rochers , & qui par-là nous promettent un cours durable , ont beaucoup d'analogie avec celles de Barèges , par l'odeur & leurs autres qualités ; elles sont pourtant d'une qualité moins onctueuse ; car en consultant les sens avec attention , on trouve en général dans ces eaux , je ne sçais quoi de plus

(a) Ou mauvais trou.

sec & de plus vif, que dans celles de Barèges. Je trouvai de même que la quantité de flocons gélatineux ou favonneux, étoit moindre, à raifon du plus grand degré de chaleur de chaque fource, avec cette différence pourtant, que les fources qui approchent de Barèges par le degré de chaleur, ont beaucoup moins de filamens onctueux; enforte que Barèges conferve, par une heureufe proportion, le chaud, l'onctueux & le balfamique réunis au plus haut degré poffible. Il m'a paru en général, que ce que j'ai appellé l'ancien Cauterez, étoit moins favonneux que le nouveau. Dans celui-là, le bain de Paufe, & fur-tout le petit bain, approchent de Barèges pour la chaleur. Dans le nouveau, la fource de l'Arraliere, qui eft au degré $102\frac{1}{4}$ du thermometre de Fahrenheith, eft des plus tempérées; car celles de Mauhourat, du Bois & des Œufs font beaucoup plus chaudes: cette dernière l'eft au point, que je n'ai pu y tenir le doigt une minute: celle du Bois, eu égard à fa chaleur, eft affez favonneufe; mais l'eau la plus onctueufe de tout Cauterez, & peut-être de Barèges même, eft celle des Prés; auffi eft-elle fort tempérée. La matiere favonneufe qui fe dépoſe dans ſes canaux, eft fi abondante, que je la ramafſois à pleines mains. Je ne pouvois me laffer de l'admirer: je gémiſſois, en la quittant,

de la voir si négligée, presque ensevelie sous des débris de rochers, ayant à peine un sentier qui y conduise, & exposée aux insultes du Gave, qu'il seroit pourtant aisé d'assujettir dans son lit. Cette source qui mérite bien votre attention, Monsieur, n'est connue que depuis quelques années. Au reste, tout le nouveau Cauterez n'a encore que de misérables cabanes à côté des sources où les malades se baignent d'une manière peu commode; mais le village est beaucoup plus grand que Barèges, est susceptible d'augmentations, & peut fournir aux malades tout ce qui est nécessaire.

La situation de l'ancien & du nouveau Cauterez, étant presque opposée, comme je l'ai dit, & la distance de l'un à l'autre assez grande, pour qu'il pût s'y rencontrer des différences remarquables; je crus devoir partager mon tems pour examiner séparément leurs principales sources. Je choisis dans l'ancien, le bain d'en haut, & l'Arralière, dans le nouveau: j'y trouvai à-peu-près, les mêmes phénomènes qu'à Barèges. Dans les différens mélanges, il s'élevoit pourtant moins de bulles d'air à la surface, & il y avoit moins d'agitation dans l'intérieur de la liqueur. L'alcali fixe & la chaux vive y produisirent une couleur laiteuse, sans effervescence; mais je ne remarquai point cette espèce de crème légère,

que j'avois observée à Barèges. Le sublimé corrosif ne donna non plus qu'une couleur louche de petit lait non clarifié, sans ces flocons & cette poudre dont j'ai parlé à l'article de Barèges. La dissolution du mercure par l'acide nîtreux, nous fit voir également des globules roulans & subsistans dans l'eau; même après qu'il se fut fait un léger précipité. Le sang, le blanc & le jaune d'œuf parurent s'unir moins intimement avec l'eau, qu'à Barèges: la bile ni le lait n'y furent point coagulés; seulement à la source d'en-haut, l'odeur de la bile parut exaltée; mais l'Arraliere conserva plus long-tems que celle-là la fluidité du sang, & forma un mélange plus parfait de sa partie rouge avec la lymphatique. L'odeur du vinaigre distillé étouffoit celle de l'eau de l'Arraliere: le sucre de Saturne y produisoit un précipité; le mélange conservoit l'odeur du plomb & de l'eau minérale. L'esprit de vin rectifié, mêlé à parties égales d'eau, dominoit par l'odeur; mais celle de l'*hepar* subsistoit encore. Au contraire, au bain d'en-haut, après le mélange du sucre de Saturne, toute odeur paroissoit détruite. Le mélange de l'huile de vitriol ne produisit ni autant de détonation, ni cette espece d'inflammation légère qui nous avoit frappés à Barèges: le bain d'en haut nous fit voir dans cette expérience une fumée plus sensible qu'à

l'Arraliere : celui-là est voûté, l'Arraliere est à l'air : nous l'examinions en plein midi, le soleil n'étant obscurci d'aucuns nuages ; cela n'a-t-il pas contribué à la différence des phénomènes ? Il n'y avoit aucune de ces expériences qui ne me laissât quelques doutes que je n'aurois pu dissiper, qu'en les répétant en différens tems : j'en imaginai de nouvelles qui auroient décidé les cas douteux, & fourni de nouvelles vues : j'aurois voulu sur-tout faire les mêmes essais avec de l'eau de pluie distillée, pour servir de point de comparaison avec ceux que j'aurois faits, en employant l'eau minérale ; mais des devoirs indispensables m'appelloient ; quelque agréable que fût pour moi le spectacle de ces riches productions de la nature, il falloit m'en arracher malgré moi, pour revenir à Bagnères, au tems précis que je l'avois promis.

Avant que de quitter ces lieux, jettons, Monsieur, un coup d'œil général sur ces orgueilleuses masses qui, servant de barrières à de puissantes nations, donnent en même tems naissance à nos rivières. Barèges se trouvant près du milieu de l'étendue des Pyrénées, en longueur, & au centre de leur largeur, les sommets qui l'avoisinent, sont vraisemblablement les plus élevés de toute cette chaîne, si l'on en doit juger, du moins par les proportions assez

constantes que suivent dans leur cours la plupart des autres montagnes. Vues de loin, elles ressemblent assez par la figure de leurs convexités & de leurs pics, aux flots d'une mer agitée. Cette image est encore plus ressemblante, quand, de dessus leurs sommets, on découvre les monts moins élevés, qui se répandent au loin dans les campagnes. Il paroît sensiblement, lorsqu'on traverse les Pyrénées, que leur largeur est formée par plusieurs chaînes de montagnes adossées les unes aux autres. J'ai fait la même remarque en d'autres lieux. Ces chaînes sont aisées à distinguer par leurs sommets placés régulièrement, & séparés, ou par de profondes vallées, comme on l'observe souvent, ou par de grandes plaines, comme à Roncevaux. Le buis est l'arbrisseau le plus commun de ces contrées; il y vient fort grand & fort beau. Du côté de la France, les monts Pyrénées sont fort escarpés, depuis Bagnères jusqu'à l'Océan; en sorte que le terrain qui est à leurs pieds, n'est pas fort élevé au-dessus du niveau de la mer; mais du côté de l'Espagne, ils semblent faire une masse continue avec les terres voisines, qui se trouvent par conséquent fort hautes, & donnent ainsi naissance à plusieurs chaînes de montagnes, qui jettent des branches dans toute la presqu'île de l'Espagne. Les Pyrénées se séparant vers

leur partie occidentale, donnent lieu à un vaste & fertile vallon, qui est la Navarre Espagnole ; puis, en se réunissant, ils forment une étendue qu'on peut regarder comme une plaine immense, dont le terrain, depuis la partie orientale & septentrionale de la Castille, va par une pente insensible, aboutir à la mer. Les environs d'Atiença, de Medina-Celi & de Siguença, en s'étendant du côté d'Almaçan & du mont Caio (a), sont le point de partage des eaux de la plus grande partie de l'Espagne. Quand on vient de la Castille, ce mont ne paroît qu'une colline médiocre ; mais quand on le regarde du côté de la Navarre, il paroît le disputer en hauteur à la portion des Pyrénées qui lui est opposée. Sur les lieux élevés que nous venons de nommer, & que l'on peut considérer comme une vaste montagne plate, on découvre la naissance de plusieurs chaînes de montagnes. On voit sur-tout, près de Siguença, de petites collines qui, en conservant leur hauteur primitive, tandis que toutes les terres voisines s'abaissent de plus en plus, forment à trente lieues de-là, entre l'Escorial & Saint-Ildephonse, une chaîne de montagnes assez élevées, au sommet desquelles (b) j'ai vu le mercure

(a) *Caii mons.*

(b) A Penalara, près de Saint-Ildephonse.

descendre dans le barometre, à près de 21 pouces. On trouve de même, à cinq ou six lieues au-dessus d'Alcala de Henarès, au milieu d'un pays fort uni, de petits monticules à peine sensibles, qui, en conservant la hauteur de la plaine où ils sont, forment déjà, près de Toledé, des montagnes qui ont mérité d'avoir un nom (a). Voilà donc une sorte de montagnes, qui ne paroissant être qu'une continuation plus étroite de plaines fort élevées, doivent avoir une organisation bien différente de celles qui, dans leur origine, ont été produites par des volcans ou par des tremblemens de terre.

J'ai aussi cherché, avec toute l'attention dont je suis capable, ces angles rentrans & saillans des montagnes qu'on dit se correspondre toujours, & sur lesquels un grand observateur moderne prétend fonder une nouvelle théorie de la terre (b). Le seul amour de la vérité m'oblige de donner ici le résultat de mes observations, à ce sujet, depuis Paris jusqu'à Toledé & Ségovie; ce qui mettra quelque restriction à ce système général. Dans un amas de très-hautes montagnes, si l'on peut parler ainsi, comme à Barèges & à Cauterez, je n'ai point trouvé d'angles correspondans. A le bien prendre même, souvent il n'y a pas d'angles du tout,

(a) *Las sierras de Toledo.*

(b) M. Bourguet.

Les intervalles formés par les montagnes, n'offrent le plus souvent que des sinuosités ou différentes lignes courbes, qui ne gardent communément entr'elles aucunes proportions déterminées : ici, vous trouvez un petit vallon de forme circulaire : là, entre deux monts d'une forme conique, se présente un passage étroit sur lequel l'un & l'autre prennent tout l'espace nécessaire pour former la circonférence de leurs basses ; & par conséquent il y a un endroit où ils s'approchent tous deux également, & puis s'éloignent ; ainsi, si on vouloit appeler cela des angles, ils ne se correspondroient pas, au contraire ; mais, dans des montagnes moins hautes, qui ne sont pas accumulées les unes au-dessus des autres, comme depuis Bayonne jusqu'à Saint-Jean-Pied-de-Port, vous ne trouvez le plus souvent que des monts placés sur un terrain élevé ; isolés, ne formant entr'eux aucune chaîne, & ne gardant aucune symétrie. C'est, pour le dire en passant, par cette disposition, que la nature semble se préparer à former de hautes montagnes : du moins, si ces monts détachés, & jetés comme au hasard dans les campagnes, n'annoncent pas toujours qu'on va trouver une véritable chaîne de montagnes, m'ont-ils paru être un signe assez constant que le terrain où ils sont placés, est fort élevé au-dessus du niveau de la mer. Le spectacle

change totalement, quand deux rangs de montagnes laissent entr'eux des intervalles assez considérables, pour faire des vallées larges de 200 & 300 pas, ou davantage : j'ai presque toujours observé des angles rentrans & faillans, qui se correspondent. J'en dois dire autant de toutes les petites montagnes ou collines qu'on trouve dans la plûpart des provinces de France : quand elles laissent entr'elles des coupures ou des vallons larges d'un quart de lieue, de demi-lieue ou davantage, on y remarquera aisément des angles rentrans & faillans, qui se correspondent. Il y a donc à ce sujet une différence bien marquée entre un amas de hautes montagnes qui ne laissent que des ouvertures très-étroites, & des monts moins élevés, qui, en se séparant, forment des vallées assez larges. On pourroit peut-être penser que ces gorges étroites des montagnes fort élevées ne doivent leur production, qu'à l'écoulement subit des eaux, quand, après le déluge, leurs sommets vinrent à se découvrir, ou qu'à des torrens rapides, qui s'en sont précipités en différens tems, mais dont aucun n'aura eu un cours assez considérable pour se former un grand lit. Dans des montagnes moins hautes, les eaux auront dû séjourner plus long-tems ; davantage encore dans des pays plus bas ; ainsi elles auront pu s'y mouvoir avec assez de force, & dans des déterminations assez

constantes , pour s'y creuser de larges canaux , qui se feront desséchés à la suite des tems ; & où l'on remarquera par conséquent , comme dans le lit des fleuves , des angles rentrans & saillans , qui se correspondent.

Au reste , les habitans des Pyrénées ne sont pas aussi robustes , Monsieur , qu'on feroit d'abord tenté de le croire. Ils sont en général , de petite stature ; leur corps est grêle , leur respiration paroît un peu gênée ; ils ont la voix foible & basse , & une certaine vivacité dans les yeux : ils sont d'ailleurs sujets aux maux des yeux , à des gouêtres & aux écrouelles. Je n'ai point trouvé que ces maladies fussent communes aux habitans de cette portion des Pyrénées , que l'on traverse depuis Bayonne jusqu'à Pampelune : feroit - ce que le voisinage de l'Océan , amenant des pluies fréquentes dans cette partie - ci , les habitans n'y boivent par conséquent que de l'eau de pluie ; & que dans l'autre , les pluies étant plus rares , les sources & les torrens ne sont communément que de l'eau de neige ? C'est ainsi que d'une province à l'autre , & quelquefois par la seule séparation d'une montagne ou d'un fleuve , on observe des espèces d'hommes assez différentes pour la grandeur , la force , la physionomie & la santé.

Mais revenons à Bagnères. J'espérois y

avoir assez de loisir pour exécuter différentes expériences, dont les précédentes m'avoient fait naître le projet. Je devois soumettre à l'évaporation les eaux de Barèges & de Cauterez ; examiner leurs résidus ; observer quelles des différentes sources conserveroient plus long-tems leur odeur & leur faveur (a) ; voir en quelles proportions les filamens onctueux augmenteroient ou diminueroient dans ces mêmes eaux, gardées dans des vaisseaux bouchés ou ouverts. Je commençois à me satisfaire au sujet de cette matiere savonneuse, que j'avois ramassée en grande quantité. Elle ressemble assez au frai de grenouilles ou à la gelée de jeunes animaux ; mais elle est si volatile, qu'en se desséchant, elle se réduit à un très-petit volume. Celle de Cauterez, gardée peu de jours, & exposée au feu, exhaloit d'abord l'odeur d'œuf couvi, se boursouffloit, & vers le milieu de l'évaporation, donnoit une odeur assez semblable à celle du blanc d'œuf que l'on cuit, mêlée de quelque odeur de l'acide du sel marin ; la liqueur bouillonnoit ensuite avec force, écumant comme du savon : l'odeur ressembloit alors à celle du bitume. Quand la dessiccation fut sur la fin, l'odeur qui s'exhaloit, étoit tellement sulphureuse, qu'elle se répandit dans tout

(a) Je me suis assuré depuis que les eaux de Barèges conservoient long-tems leurs qualités sensibles dans des bouteilles bien bouchées,

l'appartement, & que l'on crut que j'y brûlois du soufre. Celle de Barèges, gardée sept à huit jours, donna, à l'ouverture de la bouteille, une forte odeur de soufre; & exposée sur le feu, elle en répandit bientôt l'odeur; parfaitement defféchée & jetée sur des charbons, elle prit feu, & donna quelque odeur d'alcali volatil (a).

Bientôt ce travail fut interrompu par des occupations continuelles de pratique. Le nombre de malades confiés à mes soins, ne me laissant presque aucuns momens de libres, je ne pus examiner les eaux de Bagnères, que par leurs qualités sensibles (b). Ces sources, au nombre de trente-cinq ou trente-six, ne ressembtent à celles de Barèges & de Cau-

(a) La crainte d'induire en erreur, m'oblige d'avertir que n'ayant pas amassé moi-même cette matière onctueuse à Barèges, comme j'avois fait à Cauterez, les personnes que j'avois chargées de m'en envoyer, l'auront peut-être prise dans les cuves des bains. Dans ce cas, l'alcali volatil pourroit être le produit des matières animales, qui se détachent de la peau, en se baignant, & non des eaux elles-mêmes. On assure pourtant qu'on a trouvé de l'alcali volatil dans des opérations sur quelques eaux minérales d'Allemagne. Le résidu de la distillation de la matière gelatineuse de Cauterez fait voir, après une légère calcination, une poudre rouge, dont une partie est attirable par l'aiman.

(b) M. Salaignac, médecin, a donné l'analyse des sources de Salut & d'Artiguelongue. Paris, 1742, in-12.

terez, que parce qu'elles sont thermales. Elles ne sentent point l'œuf couvi; quelques-unes en ont seulement une très-légère odeur. Excepté Salut, la Reine & quelques autres, elles sortent de dessous terre, dans un terrain bas, entrecoupé de ruisseaux, & ne donnent que quelques filets d'eau; ce qui fait que la plupart d'entr'elles ont souffert des altérations, que les unes se perdent, & qu'il en paroît de nouvelles. Elles n'ont rien de cet onctueux de Barèges. Au reste, tout est purgatif dans Bagnères, depuis Salut, qui l'est foiblement, jusqu'à Salies; la Serre & la Reine qui le sont beaucoup. Je ne fus jamais si surpris, en arrivant, que de voir si peu de propreté & d'arrangement dans les bains, & qu'une petite ville, comme Bagnères, eût si peu de soin des eaux qui ont fait & qui peuvent conserver sa fortune. Je n'y ai vu aucuns bains, tant soit peu spacieux & éclairés. Ils se trouvent la plupart dans des maisons de particuliers, placés dans de petits réduits, obscurs, humides, à peine pavés, &c. Ce n'étoit pas ainsi que les anciens baignoient leurs malades !

Mais il y a à Bagnères deux grandes & belles sources, les plus abondantes de toutes, & qu'on peut regarder comme les principales. Imagineriez vous, Monsieur, que ce sont précisément les seules de négli-

gées ? Rien n'est plus vrai pourtant ; & c'est , je pense , parce qu'elles appartiennent au public. L'une est la source de la Reine , située sur une colline agréable , qui domine toutes les maisons. Il s'y trouve un grand bain , creusé en quarré , fort ancien ; il ne s'agiroit que de le nettoyer , d'y former des degrés , & de le couvrir , pour en faire la chose du monde la plus utile. L'autre est Salies , située au bas de la montagne , dans la ville : des immondices empêchent presque d'appercevoir cette belle source , & on va y laver les bestiaux. Moyennant quelque dépense , on pourroit en faire un bain fort spacieux. Comme l'eau en est fort chaude , il seroit aisé de la tempérer par celle du ruisseau qui coule auprès , & d'où l'on recevroit de l'eau par des robinets , en quantité suffisante , pour obtenir le degré de température déterminé , selon les circonstances , par le médecin. Ou bien ; on pourroit conduire l'eau de cette source jusqu'au milieu de la grande place qui l'avoisine , & où on lui creuseroit un vaste bassin ; ce qui lui feroit perdre l'excès de sa chaleur. Bagnères auroit ainsi deux grands bains publics , bien aérés , l'un à la ville l'autre à la campagne. Il conviendrait en même tems , que l'un d'eux fût gratuit , & uniquement destiné aux pauvres. Faudra-t-il donc

toujours que le petit intérêt des particuliers s'oppose au bien général ?

Ceci me fait ressouvenir des vœux que je formois avec quelques bons vieillards de Cauterez. J'ai eu l'honneur de vous dire , Monsieur , que les sources de l'ancien Cauterez étoient sur une montagne assez escarpée , pour qu'il fût pénible , même aux personnes en santé , d'y monter ; que celles du nouveau étoient assez éloignées du village : par conséquent , inconvéniens de part & d'autre pour des malades , sur-tout quand il s'agit de bains , & dans des contrées où la température de l'air varie beaucoup & subitement. L'ancien Cauterez se trouvant vis-à-vis du village , il seroit aisé d'y conduire les eaux abondantes de ses sources , par différens tuyaux : la pente de la montagne étant fort roide , elles y arriveroient avec une telle force de courant , qu'elles n'auroient sensiblement rien perdu de leurs qualités. Les malades trouveroient ainsi , à leur porte , des bains , auxquels il seroit facile de donner différens degrés de température ; & ils ne seroient pas obligés de les aller chercher dans les misérables cabanes du nouveau Cauterez. Puisque nous voilà encore sur les lieux , permettez , Monsieur , que je vous fasse encore quelques détails sur la précieuse source des Prés , & les autres
inconnues

inconnues que nous avons trouvées près du Gave. Barèges qui a mérité les bontés du Roi par ce nombre infini de braves guerriers, dont les blessures ont été guéries à ses sources, Barèges, dis-je, est bien. On pourroit peut-être y multiplier les bains, afin de donner place à un plus grand nombre de malades ; nombre qui augmente tellement depuis quelques années, que ses cinq bains n'y suffisent point. On m'a assuré qu'à une petite lieue de-là (a), il se trouve des eaux analogues à celles de Barèges : je n'eus pas le tems de les aller voir ; cela mériteroit bien vos attentions. On pourroit y distribuer certains malades, quand ils ne trouvent plus de place à Barèges.

Tout est à faire, Monsieur ; & il est en vérité bien étonnant qu'une nation comme la Françoisë se soit à peine avisée de connoître les productions de son pays. Rien

(a) Il y a aussi dans le voisinage, une mine d'Amiante ou Lin incombustible. On trouve en quantité d'endroits des Pyrénées, différens vestiges des anciens travaux des mines, qui sont peut-être autant de reproches à notre négligence. V. la Recherche & Découverte des mines des montagnes des Pyrénées, faite en l'an 1600, par Jean de Malus, écuyer & maître de la monnoie de Bordeaux, & rédigée en écrit par Me Jean Dupuis, à Bordeaux, 1601, in-16 ; & la Restitution de Pluton des mines & minières de France, &c. par Martin de Bertereau, damie & baronne de Beaufoleil. Paris, 1640, in-8°, pag. 16 & suiv.

de plus imparfait que la connoissance de la plûpart des eaux minérales du royaume. Les médecins des Pyrénées ne conviennent pas entr'eux de l'usage qu'on doit faire des eaux, dont j'ai l'honneur de vous entretenir. Ils sont à peine décidés sur le choix des sources ; dans les cas particuliers de pratique ; l'observation seule, quand elle est bien faite, conduisant naturellement à l'usage qu'on en doit faire. Des eaux, autrefois très-célébrées en France, ont perdu leur réputation ; sans qu'on sçache précisément si cela dépend de l'inconstance de nos goûts, ou du changement arrivé à ces eaux, ou enfin de la différence de nos constitutions & de nos maladies. Une bonne analyse des eaux minérales, de fidelles observations de pratique, faites par des médecins sages & de bonne foi, peuvent seules fixer à jamais l'esprit de la nation sur cet objet ; elles augmenteront le nombre de nos connoissances & de nos remèdes, & nous garantiront, à cet égard, de l'empyrisme. Un tel ouvrage est digne de l'attention du gouvernement, & sera éternellement utile à la médecine françoise, & même au reste de l'Europe.

L'histoire des eaux des Pyrénées n'y tiendra pas, sans doute, le moindre rang. Je ne sçais s'il existe nulle part une production aussi heureuse que celle de Barèges, dont

l'état favonneux, avec une chaleur appropriée, est si convenable à nos humeurs. Ces eaux amollissent & fortifient tout-à-la-fois ; elles atténuent nos liqueurs, leur donnent une consistance plus égale ; elles s'y unissent intimement, & les embaument, pour ainsi dire : elles donnent plus de souplesse à nos mouvemens, & facilitent toutes les sécrétions ; mais principalement celle de la peau, cet émonctoire universel, dont les fonctions sont si souvent troublées. On conçoit donc aisément les effets heureux que ces eaux prises intérieurement & extérieurement, peuvent produire ; dans les plaies, dont elles font sortir les corps étrangers, & qu'elles cicatrisent ; dans les cas de tumeurs & d'ulceres, tant internes qu'externes ; dans la paralyfie & les maladies des tendons & des nerfs ; dans le calcul des reins & de la vessie ; dans les maladies des articulations qui sont si rebelles ; dans le rachitis ; dans la goutte, le rhumatisme & la sciatique ; dans toute sorte d'âcretés & d'embarras des viscères, qui ne seront pas accompagnés de pléthore générale ou particulière ; dans certains reliquats des maladies vénériennes, ou du moins dans les accidens survenus à la suite d'un traitement mercuriel ; mais elles conviennent sur-tout dans les affections cutanées. Cauterez, dont les eaux

approchent fort de celles de Barèges, nous présente, avec différens degrés de chaleur, un remède plus sec & plus animé. Aussi, combinées avec le lait, ces eaux peuvent elles remplir différentes indications utiles (a). Ces eaux, à la vérité, ainsi que celles de Barèges, ne sont point par elles-mêmes purgatives; si elles purgent quelquefois, c'est par accident, ou par leur propre poids; mais la main bienfaisante du Créateur a placé tout auprès, à Bagnères, une infinité de sources qui purgent plus ou moins sans dégoût, & qui peuvent ou guérir plusieurs maladies, & sur-tout les obstructions, ou préparer efficacement, par de douces évacuations, à l'usage des eaux de Barèges & de Cauterez. Tant de ressources bien connues, & sagement ménagées, ne peuvent manquer de produire des effets étonnans, & tels que l'on n'oseroit souvent les espérer de l'art ou de la nature. Qui sçait pourtant ce que les autres provinces renferment dans leur sein? Nous serons bien riches, Monsieur, dès qu'on accomplira le projet de

(a) *V.* la recherche des eaux minérales de Cauterez, par le sieur Jean-François de Borie, médecin. Tarbes 1714, in-16; & la Thèse de M. Borie, notre digne confrère, fils du précédent: *An Phthisis ultimum gradum nondum affecta aqua Cauterensis? Affirmat.* Paris, 1760, in-4°.

nous faire connoître tous nos trésors. En passant par des mains habiles, ils ne peuvent que devenir plus utiles.

Cependant, qui l'eût pu croire, Monsieur ? ce fut à ces sources salutaires que nous tombâmes presque tous malades. On avoit fait prendre, en mon absence, à la maison de M. l'ambassadeur les eaux minérales de Bagnères, même aux repas. Il en survint des dysenteries & de cruels dévoiemens, dont plusieurs ne guérèrent que quelques mois après. On avoit ordonné à madame la duchesse de Duras de prendre intérieurement les eaux de Cauterez ; cependant on la baignoit & on la douchoit avec des eaux de Barèges, transportées à Bagnères : peu de jours après, elle fut attaquée d'une fièvre continue & d'accidens fort graves, qui sembloient dépendre d'une dilatation excessive du sang. La convalescence fut longue ; & de grandes ecchymoses, dont les taches ne sont pas encore effacées, témoignèrent assez que les douches avoient été trop fortes. Il n'est peut être pas inutile que les médecins parlent de l'effet que produit sur eux-mêmes la diversité de l'air & des eaux des différens pays. D'abord les eaux de Barèges & de Cauterez m'emporterent la lassitude produite par le voyage, & me donnerent, avec le sentiment intérieur d'une bonne santé, un appétit que je pouvois à peine

contenter. Je me trouvois dans une moiteur continuelle , qui , loin de m'affoiblir , me fortifioit sensiblement. Mais ensuite , épuisé de fatigues & de veilles à Bagnères , visitant mes malades à différentes heures de la nuit , ayant les pores très-ouverts ; les organes de la respiration précédemment altérés sans doute par l'air subtil de ces montagnes , où j'avois été obligé de parler beaucoup ; je sentis que ma voix s'affoiblit pour la première fois de ma vie. Cela ne m'empêchoit point de goûter , peut-être trop souvent , des différentes sources de Bagnères , pour m'en instruire. Bientôt l'enrouement s'y joignit , & enfin un rhume le plus opiniâtre que j'aie jamais eu. Mes attentions continuelles pour les autres , ne me permirent d'employer pour moi-même d'autres secours , que ceux du régime. Nous partîmes de Bagnères , la fièvre me prit en chemin ; & j'étois en danger , lorsque deux saignées , dix grains de kermès & un purgatif , placés pendant trois jours de repos à Baïonne , diminuèrent les principaux accidens. J'osai prendre sur moi de rejoindre & d'accompagner jusqu'à Madrid M. l'ambassadeur , dont la santé , ainsi que celle de Madame la duchesse & de M. le comte de Duras , fort dérangées depuis Bagnères , pouvoient difficilement se passer de médecin , dans une route pénible & un

hiver fort rigoureux. En revanche, Madame Desprez, femme de M. Desprez, premier chirurgien du roi d'Espagne, préparée par des pilules savonneuses & balsamiques, guériffoit heureusement à Barèges, d'une obstruction & d'un rétrécissement dans le canal intestinal, qui lui faisoient traîner depuis long-tems une vie languissante. Je dirai aussi, dans un autre endroit, comment ceux de cette maison, qui ont pris les eaux de Bagnères, ont résisté plus long-tems que les autres, à l'épidémie de coliques analogues à celle de Poitou, laquelle regne depuis l'automne dernière. C'est ainsi que ce qui semble le mauvais effet d'un remède, garantit quelquefois d'un mal plus considérable.

Je ne finirai point cette Lettre, Monsieur, sans vous parler de M. Decco, habile chirurgien du Roi, à Barèges, qui m'a fourni tous les secours possibles, dans les expériences que j'ai voulu faire. M. l'Abbadie, médecin de Bagnères, qui m'a fait l'amitié de m'accompagner, sollicite une chaire de botanique, vacante à Toulouse : il mérite beaucoup ; & ce seroit obliger le public, que de la lui procurer par votre crédit. Je prends la liberté de me joindre à M. l'ambassadeur, pour vous recommander M. Bordeaux le fils. J'ai engagé M. le duc de Duras, à faire venir M. son pere, pour nous

aider de ses conseils, dans le tems de notre séjour aux pieds des Pyrénées. La rougeole, la petite vérole, la colique, &c. ont été si communes depuis notre arrivée à Madrid, qu'elles ont obligé leurs Excellences de quitter la ville, & de se retirer à la campagne. Le nombre de nos malades commence à y diminuer. Je profite de ce premier moment de loisir, pour vous faire part de ces remarques, qu'elles qu'elles soient, & vous assurer de la considération & du respect avec lequel je suis, Monsieur, &c.

A Carabanchel, près Madrid, le 15 Mars 1753.



OBSERVATION

Sur une gale rebelle, guérie par une préparation de plomb, par M. MENURET, docteur en médecine de Montpellier, & correspondant de la société royale des sciences.

Un soldat des milices d'Aix, en garnison à Montelimart, vint dans les premiers jours du mois d'Août se présenter à l'hôpital de cette ville; pour lors confié à mes soins, son corps étoit presque en entier couvert de grosses pustules galeuses; dans certaines parties de son corps, aux bras & aux coudes principalement, ces pustules réunies & ulcérées offroient à l'œil un spectacle

désagréable, & incommodoient beaucoup le malade : il y avoit environ fix mois qu'il avoit commencé de s'appercevoir de cette éruption ; on avoit employé, à diverses reprises, & toujours inutilement, les onguens de soufre ; le peu d'effet de ces remedes, cependant très-appropriés, me fit naître l'idée de me servir de la liqueur de Saturne (a), dont l'efficacité dans ce cas-là m'avoit été constatée par les heureux essais qu'en avoit faits M. Goulard, habile chirurgien de Montpellier. En conséquence, après les remedes généraux, je fis prendre au malade, pendant quelques jours, des apozèmes avec le creffon, la fumeterre & les vulnéraires de Suisse, après quoi j'employai mon remede. Le malade s'humectoit lui-même les différentes parties du corps, avec un linge imbibé d'eau de Saturne, & l'on pansoit les endroits ulcérés avec de l'onguent rosat, humecté de cette eau. Dès la premiere application, la gale, loin de disparoître, augmenta. Je vis avec surprise une nou-

(a) On prépare ainsi la liqueur de Saturne. On fait dissoudre dans du vinaigre une préparation quelconque de plomb, la litharge par ex. on fait évaporer jusqu'à consistance d'extrait, (ce qui a fait donner à cette dissolution évaporée le nom très-impropre d'extrait ;) on en prend quelques gouttes qu'on met dans une bouteille d'eau qui devient laiteuse ; c'est de cette liqueur dont on se sert.

velle éruption assez abondante, qui dura quelques jours; mais par l'usage continué de ces mêmes lotions, la gale se sécha & disparut tout-à-fait. Je n'entreprends point d'expliquer cette façon singulière d'agir du remède; il me suffira de remarquer qu'on a tort de le regarder comme répercussif, & d'en redouter l'application dans certains cas. A considérer les maladies dans lesquelles je l'ai vu le plus constamment réussir, il me paroît plutôt agir en fondant & en résolutif.

O B S E R V A T I O N

Sur une teigne invétérée, par le même.

Un enfant âgé de quatre à cinq ans étoit attaqué depuis long-tems d'une teigne affreuse, qui lui couvroit tout le visage & le défiguroit entièrement; elle s'étendoit aussi sur la plus grande partie de la poitrine: on la voyoit augmenter considérablement, quand la lune étoit dans son déclin; tout le visage étoit pour lors tendu, boursofflé; la teigne, peu de jours auparavant sèche, devenoit humide, & laissoit échapper une sanie ichoreuse, extrêmement âcre; l'enfant éprouvoit alors une vive démangeaison: on étoit obligé de l'attacher ou de le veiller attentivement, crainte qu'il ne se gratât; souvent

même il lui arrivoit de tromper ses surveillans ; alors il se mettoit le visage & la poitrine en sang , & comptoit pour rien les douleurs les plus vives , pour satisfaire sa démangeaison : la teigne subsistoit pendant quelques jours dans cet état de vigueur , jusqu'au renouvellement de la lune ; alors elle diminuoit & se séchoit insensiblement jusqu'à son déclin , où tout recommençoit de nouveau. Elle a suivi , pendant environ trois ans , ce période avec la dernière exactitude : les parens toujours alarmés , n'avoient jamais , avec quelque raison , souffert l'application d'aucun topique , craignant qu'on ne répercutât l'humeur , disoient-ils , ou qu'on n'empêchât l'éruption ; on se contentoit de laver tous les jours avec de la crème les parties attaquées , dans la vue d'adoucir l'*âcreté de l'humeur* , & de calmer la démangeaison : on avoit aussi pris quelques remèdes internes sans succès , & tout aussi inutilement : on avoit fait plusieurs vœux & neuvaines à différens Saints & Saintes. Je fus consulté pour lors dans le tems où les symptômes étoient les plus violens. L'on me témoigna la répugnance qu'on avoit pour les applications externes ; je fus par-là obligé de m'abstenir d'un remède que j'aurois cru très-convenable , sans craindre qu'il agît en répercutant. C'est la liqueur de Saturne qui m'avoit réussi dans un cas à

peu-près semblable , & dont j'avois éprouvé d'heureux succès dans d'autres affections cutanées ; je me tournai du côté des remèdes internes.

Le mercure & le soufre sont ceux que je regarde comme les plus convenables dans les maladies de la peau. Il s'agissoit ici de désobstruer , de rendre libres les glandes & les vaisseaux cutanés engorgés , peut-être aussi de corriger ou de chasser un levain vicieux de la masse du sang ; pouvois-je recourir à des secours plus certains ? J'attendis la nouvelle lune , tems marqué pour la diminution des symptômes ; après une purgation appropriée , qui fit rendre une quantité prodigieuse de vers , je fis prendre pendant neuf jours des bouillons coupés , avec quatre onces de collet de mouton , une petite poignée de chicorée , & demi-poignée de cresson ; on mettoit par mon ordre , dans la première cuillerée , douze grains de soufre , & six grains de mercure doux : j'en apperçus au période suivant , l'heureux succès ; la teigne n'avoit presque point augmenté , la démangeaison ne fut pas à beaucoup près si forte ; & peu de jours après , je prescrivis encore pendant neuf jours les mêmes bouillons , précédés de la potion purgative , qui , dans cet âge & dans cette maladie , n'est pas indifférente ; l'effet en fut encore plus sensible ; la dimi-

nation des symptomes fut très-remarquable, dans le tems même où ils devoient augmenter, & on vit dans ce tems critique presque tout le visage à découvert, & la peau du visage, à peu de chose près, dans son état naturel : une troisieme neuvaine des mêmes remedes a opéré une entiere guérison, bien préférable à celle qui s'opere par les remedes extérieurs.

Cette observation me fournit l'occasion de placer ici quelques remarques : la premiere est sur le retour périodique des redoublemens de cette maladie, trop constante & trop conforme au période lunaire, pour pouvoir être regardée comme un simple effet du hazard. J'ai vu d'ailleurs quelques autres teignes, plusieurs gales, dont les éruptions augmentoient dans certains quartiers de la lune ; & il ne manque pas d'observations de semblables maladies & d'autres de différente nature, dont les périodes répondoient exactement aux périodes lunaires ; ce qui fait bien voir que l'influx lunaire n'est pas aussi imaginaire qu'on le croit communément ; & cette opinion des anciens, de même que plusieurs autres, méritoit plutôt de l'attention, que le ridicule dont on l'a couvert, sans l'approfondir : ils ont, je l'avoue, trop généralisé cet effet ; mais n'est-on pas tombé dans un excès peut-être blâmable, en le rejetant entièrement ?

L'impossibilité ou la difficulté d'expliquer un fait , doivent-elles être un motif suffisant d'en nier la réalité ? On pourroit cependant en donner une raison physique éloignée ; car il est certain que la lune agit plus ou moins, dans certains tems, sur l'air, la terre & les eaux ; nous en avons des preuves évidentes dans le flux & reflux de la mer , sans parler de la qualité différente des bois coupés dans différens quartiers de la lune ; de l'accroissement plus ou moins prompt des plantes , selon qu'elles ont été semées pendant la nouvelle ou pleine lune ; de la grosseur variée des coquillages , & de bien d'autres faits que les personnes à portée d'observer , apperçoivent , tandis que d'autres , du fond de leur cabinet , les traitent hautement de fables & de préjugés. Mais ne prenons que l'air , sur lequel l'action de la lune est plus prochaine , plus généralement admise , & plus indubitablement prouvée. On sçait à quel point cet élément dans lequel nous vivons , & que nous recevons continuellement dans le corps par différens endroits , a d'effet & de pouvoir sur nous : les yeux les moins attentifs apperçoivent à chaque instant son action ; & les changemens qui y arrivent , sont prévus d'avance par les personnes sujettes aux douleurs & aux rhumatismes , &c. Pourquoi donc l'altération que lui cause la lune en différens tems ,

ne seroit-elle pas sensible, & n'auroit-elle aucun effet ? Le raisonnement se trouve encore ici secondé par l'observation qui montre que les maladies de la peau, partie plus exposée au contact immédiat de l'air, observent plus souvent les périodes correspondants aux lunaires.

Je remarquerai en second lieu, combien peu sont fondés ceux qui prétendent que le soufre & le mercure ne passent point des premières voies dans les secondes ; ils croient, & avec raison, que ces deux corps insolubles dans l'eau, ne peuvent point être digérés, c'est-à-dire, dissous par les menstrues aqueux de l'estomac, d'où ils concluent que ces médicamens immiscibles au chyle, ne peuvent point être absorbés par les vaisseaux lactés ; cette conséquence est démontrée fautive par l'observation. On voit, dans beaucoup de maladies internes, des effets très-marqués des mercuriaux & du soufre pris intérieurement ; ces succès seroient plus fréquens, si ces remèdes étoient moins négligés : le mercure dénote encore sa présence dans le sang, par la salivation qu'il excite, & par l'impression qu'il fait sur l'or & l'argent que portent les personnes qui usent de ces remèdes. La transpiration & l'haleine de ceux qui font usage du soufre, répandent une odeur sulfurée insoutenable ; preuve incontestable de la présence de

432 EXTRAIT D'UNE DISSERTATION
ce minéral ; jusques dans les plus petits vais-
seaux ; ce qui peut donner lieu de croire que
ces médicamens ne souffrent qu'une division
mécanique en molécules très-fines , sans
aucune solution chymique , & qu'ainsi ils
passent inaltérés dans le sang , conservant
toutes leurs propriétés.

E X T R A I T

*D'une Dissertation sur le Cobalt , publiée
à Halle , en Saxe , par M. FRANÇOIS-
RUDOLPHE DE SCHWACHHEIM (a).*

L'origine du mot *Cobalt* vient , si l'on
en croit Frischius , d'un mot bohémien ,
Kow , qui signifie métal ; d'autres suppo-
sent que son nom lui vient de ces génies
infernaux , appelés *Gobelins* , & que les
habitans des mines ou de leurs environs ,
croient très-sérieusement influencer sur le mau-
vais succès de leurs travaux. Quoi qu'il en
soit , il paroît qu'on désigne sous ce nom
tout fossile rapace , parce qu'en effet le

(a) Quoiqu'il y ait déjà deux ans que cette
Dissertation est faite , le sujet qu'elle traite , est
trop important & trop nouveau , sur-tout en
France , pour ne pas présumer qu'en la publiant
ici , nous rendrons service aux naturalistes & chy-
mistes François , qui d'ailleurs s'appercevront
qu'elle est supérieurement & sçavamment traitée.

cobalt ;

cobolt, proprement dit, altere & détériore les métaux.

Si l'on consulte les anciens auteurs, on ne voit qu'erreur & confusion de leur part, lorsqu'ils décrivent le cobolt : le nom le plus fréquent sous lequel ils le désignent, c'est le nom de cadmie ; & sans nous arrêter aux différentes especes de substances qui portent ce nom, nous concluerons avec Encelius, que si le cobolt est désigné par le mot *Cadmie*, c'est la cadmie fossile qu'il faut entendre, & que ce fossile peut être divisé en deux classes, une mine pure & une mine impure, ou chargée de diverses hétérogénéités.

Si dans les tems réculés on a parlé du cobolt, il faut avouer que ça été d'une manière si obscure, qu'on n'en peut tirer aucun avantage. Il est certain d'ailleurs que, l'ouvrage de Mathefius & la chronique de l'histoire, sont les premiers où l'on trouve une mention claire de ce beau bleu qu'on appelle *Smalt*, qui donne sa couleur au verre & au crystal ; & l'art de le préparer a été pendant un si long tems un secret propre à la Saxe, qu'aucun écrivain n'en pouvoit parler, jusqu'au tems où Kuncquel dévoila tout le mystère. Alors Roessler dans son *Miroir de métallurgie* ; Henckel, Juncker, Schluter en parlerent sans détour & clairement. Les Transactions philosophiques contiennent
Tome XII. E e

434 EXTRAIT D'UNE DISSERTATION

nent aussi d'excellentes observations sur le cobolt. En 1744, M. Gefner publia l'histoire du cobolt, du safte & du smalt. M. Brand en 1746, donna dans les Mémoires d'Upsal, l'histoire & l'analyse d'une espece de cobolt; Zimmermann, Walcrius, Gellert, tous auteurs connus en France; la Collection de Wirttemberg, & l'ouvrage périodique de M. Justi, ont donné chacun des découvertes sur ce minéral, sans compter ce que d'autres auteurs ont pu en dire, comme en passant.

La mine de cobolt n'est plus une richesse possédée uniquement par la Saxe; on a observé, il est vrai, que la Misnie est le lieu où on l'a découvert le premier: ajoutons que c'est celui qui en fournit le plus abondamment; mais la Bohême en produit aussi: il s'en découvre successivement dans d'autres contrées de l'Europe; entr'autres, la France en contient beaucoup d'especes, quartreuse, miqueuse, spateuse, argilleuse, sur les collines, & même jusques dans les champs & les prés, parmi lesquelles nous remarquerons la mine de cobolt, qu'on trouve dans la Beauffe, qui est spateuse.

Le caractère unique & essentiel de la mine du cobolt, est de contenir une terre propre à donner la couleur bleue aux verres; ses autres caractères, celui sur-tout de donner une couleur fort pâle, en tombant

en efflorescence, lui est commun avec d'autres substances métalliques ; & pour avoir une bonne énumération des especes de mines qui ont ce caractère, on peut avoir recours aux œuvres de Gesner & de Justi, que nous avons indiqués ; nous décrirons seulement ici la mine la plus commune de cobolt. C'est une mine cendrée, granulée, en forme de stries plus ou moins grandes, & qu'on confond souvent avec la mine d'arsenic ; elle en tient ordinairement un tiers de son poids, & ce qui reste après le grillage, contient la terre propre à donner le bleu. Ce n'est pas que cette proportion ne varie, & c'est ce qui donne le plus de peine à l'évaluer dans l'exploitation, parce que comme l'arsenic a beaucoup d'affinité avec tous les métaux, & par conséquent avec le cobolt, il arrive qu'à moins de ménager extrêmement le feu pendant le grillage, l'arsenic, en se dissipant, enleve une portion du cobolt, qui va en pure perte pour les travaux ultérieurs.

Après le grillage, la mine est bonne & spongieuse, & c'est de cette mine que l'ouvrier prépare le *safre* ou *werck*, dont l'intensité de couleur dépend du desir de l'artiste. On croit que le mot *safre* dérive du saphir, à cause de l'analogie de sa couleur, avec celle de cette pierre précieuse ; on pulvérise donc cette mine, on la tamise,

436 EXTRAIT D'UNE DISSERTATION

on la calcine, on la broie, & cela, à diverses reprises; puis on la mêle avec le double de son poids, de cailloux pulvérisés; on les met dans des tonneaux; on les arrose d'eau, & cette eau donne à la masse une consistance solide. Aujourd'hui on se contente de vendre la mine de cobolt préparée, sans caillou. Meret croyoit découvrir la pierre calaminaire dans le safre, & Samuel Dale pensoit que le safre étoit une sublimation du cobolt; mais l'éditeur de la Pharmacologie, 1738, *in-4°* a corrigé cette erreur.

C'est encore avec cette mine ainsi préparée ou avec le safre, qu'on prépare l'émail ou le smalt; la différence entre le safre & l'émail, consiste en ce que ce dernier est vitrifié avec le quartz, & que l'autre n'est uni avec les cailloux, que par un mélange purement mécanique; c'est cet émail broyé plus ou moins fin, qu'on connoît dans les boutiques, sous le nom d'émail, de deux, trois ou quatre feux.

Toutes les fois qu'on prépare ou le safre ou l'émail, il reste un bouton régulin, sur la nature duquel bien des chymistes ont erré; les uns le prennent pour un régule arsenical, les autres croient qu'il tenoit du cuivre & du fer, & que même c'étoit à ces métaux que la mine de cobolt devoit sa propriété colorante.

Il étoit réservé à M. Brand, sçavant Suédois, de découvrir que ce régule étoit un demi-métal particulier, & que la propriété de colorer en bleu lui appartenoit uniquement ; que par conséquent les mineurs avoient tort de rejeter ce régule comme un récrément. Or on peut obtenir ce régule de deux manieres, ou par la sublimation avec l'arsenic, mais il est alors presque toujours un produit de ce demi-métal, & uni à du bismuth ; enforte que les mineurs ont raison de l'appeller dans cet état l'enfant des *quatre cent meres*, ou par la précipitation qui le fournit plus régulier & plus pur : on en trouve aussi de naturel, comme on le verra dans les dernieres pages de cette Differtation.

Le régule de cobolt est en général d'un gris de plomb, tacheté de brun, à-peu-près semblable au bismuth, quelquefois strié, & le plus souvent granulé ; il n'est pas ductile, on le peut calciner, & cette chaux donne la couleur bleue au verre ; plus on le calcine fortement, plus cependant il perd de sa propriété colorante ; si l'air ambiant attaque un peu sa surface, il faut attribuer cet effet au peu d'arsenic qu'il peut encore contenir : il s'unit par la fusion aux autres métaux ; il faut cependant qu'une main habile conduise la fusion : il est dissoluble en général dans tous les menstrues ; ainsi c'est un vrai demi-métal naturel, & que l'art ne peut jamais

former ; non plus qu'imiter ses produits ou ses effets essentiels.

Le fer uni au régule du cobalt , donne une masse d'un blanc cendré , peu malléable & à peine ductile ; leur union se fait d'autant plus volontiers , que les deux substances sont plus pures ; mais aussi plus on augmente la proportion du fer , plus on détruit la vertu colorante du cobalt ; ce qui , prouve que le fer même traité par l'arsenic , ne contribue en rien à cette vertu ; & quoiqu'il soit vrai qu'on trouve souvent le cobalt uni au fer , j'en connois plus de trente especes qui ne sont point du tout martiales.

Il en est de même du mélange du cobalt avec le cuivre ; la masse devient blanche , fragile , sonore , difficile à séparer ; le cobalt séparé est absolument incapable de colorer en bleu : on retire seulement , par certain procédé , un vitriol digne d'être considéré plus attentivement. Si donc le cobalt a accès sur le cuivre , c'est à cause de son arsenic ; mais le cuivre , loin de concourir à donner le bleu , donneroit du verd ; & bien loin encore de cela , il détruit la propriété du cobalt.

Une partie de cobalt sur dix-neuf d'étain , donne un métal dur & susceptible de poli ; une plus grande dose le rend aigre : le même effet a lieu sur le plomb & dans les mêmes proportions ; à parties égales , les deux régu-

les se séparent, & le plomb est au fond ; l'argent perd à être mêlé au cobolt ; on en sépare difficilement le peu qui s'y est pu unir ; car quelque soin qu'on prenne, l'argent se précipite au fond du creuset ; mais il se sent du contact du cobolt ; quant à l'or, il s'y mêle plus volontiers & s'en sépare plus facilement ; si on les vitrifie ensemble, il en résulte une superbe couleur.

Quoiqu'on ne puisse pas amalgamer le mercure & le cobolt, je soupçonne néanmoins assez d'analogie entre ces deux substances, pour qu'un artiste habile tire du mercure du cobolt. Il en est à-peu-près de même du zinc, son inflammabilité l'empêche de s'unir au cobolt ; peut-être y parviendrait-on, en faisant fondre dans deux fourneaux séparés, le zinc & le cobolt, & versant celui-ci sur le premier, en prenant bien garde qu'il ne prenne feu.

Quoiqu'aucun auteur n'ait laissé la moindre trace des tentatives faites sur l'union du régule d'antimoine avec celui de cobolt, il est néanmoins démontré que ces deux substances se confondent très-bien & promptement. La masse qui résulte de deux parties de régule d'antimoine & d'une partie de cobolt, est poreuse à la surface, solide & granulée à l'intérieur ; si on y substitue le régule martial, la masse est striée & brillante ; sa dissolution dans l'eau-forte est verte, le

régule simple dépose le cobolt, & la précipitation en est lente.

Bien des auteurs ont confondu le bismuth avec le cobolt, parce que très-souvent la mine du premier contient celui-ci ; mais l'expérience démontre que les mines pures de bismuth fournissent un régule qui n'a aucune des propriétés du cobolt, que quand ces deux demi-métaux sont unis par la nature ; leur séparation est pour le moins autant difficile, qu'il l'est de les combiner par l'art. Les encres sympathiques doivent leur couleur au cobolt, & jamais au bismuth ; au reste on peut consulter sur ces deux substances, l'illustre M. Pott ; dans sa Dissertation du bismuth, qu'on trouve, tome III, p. 267 de l'édition françoise, publiée l'année précédente par M. Demachy.

Tout ce qui précède, indique assez ce qu'on doit attendre du mélange de l'arsenic avec le cobolt ; & on en doit conclure que le cobolt ayant des propriétés indépendantes de l'arsenic, ce demi-métal salin ne constitue pas notre régule.

Le nître dissout très-bien le cobolt, & le dégage de ses hétérogénéités. Le soufre lui donne une couleur rouge, l'alcali fixe en exalte la propriété teignante ; le vitriol en extrait une substance d'un beau rouge.

L'acide nîtreux dissout la mine de cobolt avec effervescence ; la dissolution varie en

couleur, suivant la nature de la mine. M. Linck observe que la dissolution colorée en jaune, est la meilleure; si le cobolt tient du bismuth, sa dissolution est de couleur rose; l'eau régale & l'acide nîtreux paroissent être les dissolvans propres de cette mine. La véritable couleur du régule de cobolt dissous dans ces deux menstres, est rouge. Il est aisé de distinguer dans la dissolution de la mine de cobolt, quel est le métal uni à notre régule: en présentant différens métaux plus dissolubles dans l'eau-forte, que le métal qu'on y soupçonne, l'alcali fixe de cendres gravelées & l'alcali volatil en donnent un précipité d'un beau rouge; l'huile de tartre par défaillance donne un précipité d'un beau bleu.

Le grand nombre d'espèces de mine de cobolt rend les généralités sur la calcination & la vitrification de ce minéral très-difficiles à établir solidement. Il faut avoir fait beaucoup d'expériences, avoir beaucoup tâté les différens procédés, & avoir surtout une grande quantité de mines à exploiter, pour acquérir sur cela des lumières certaines; c'est ce qui me fait croire que les chymistes Saxons auront toujours en ce point l'avantage sur tout autre chymiste d'Europe: le poids spécifique du régule de cobolt est à l'eau, comme 1000 est à 7899. Je connois quatre espèces de mines de

cobolt, que le hazard m'a fait découvrir, & dont je n'ai vu aucune mention dans les livres, ni aucun échantillon dans les cabinets.

La première espèce qu'un de mes amis m'envoya pour l'essayer, sans pouvoir me dire d'où elle étoit, est noirâtre, dure, sans faveur, feuillée & brillante comme de la suie, tenant quelques grains métalliques. Après avoir essayé de tous les moyens la dissolution que j'en fis dans l'eau-forte, j'y versai un alcali fixe qui en précipita une poudre rouge, qui, mêlée à de la suie, la teignit en beau bleu : j'en exposai une portion à feu nud, dans un creuset garni d'un lut fait avec une partie d'argille, & trois parties d'alun de plume ; ma mine exposée à la vitrification, m'a donné également un beau bleu, soit que je l'eusse précédemment calcinée ou non ; rien ne m'a pu montrer d'autre métal dans cette mine, que du régule de cobolt, que je calcinois & révivifiois à volonté.

La seconde espèce est talqueuse, & ressemble par la couleur à de belle ochre rouge ; rien ne la détruisoit ; je n'en ai retiré le bleu, qu'en la traitant avec le borax.

Un schiste noir, parsemé de grains jaunes, très-riche en argent, & difficile à l'essai, venu de Sonneberg, est ma troisième espèce de mine de cobolt ; après en avoir retiré

l'argent , le récrément qui reste , donne le régule de cobolt.

Enfin la quatrième espèce est très-digne d'attention ; c'est une argille blanche , à écailles très-fines , qui noircissent à la calcination , & qu'on trouve près de la montagne de *Kiphhus*. Je croyois cette argille bonne à quelques essais de porcelaine ; mais comme elle noircissoit à la cuite , je l'ai calcinée , puis dissoute dans l'eau-forte ; ensuite l'alcali fixe me donnant un beau précipité rouge , ce précipité traité pour en faire du smalt , m'en a donné de très-beau , avec un régule très-pur , qui faisoit bien le tiers du poids de la matière employée , & les récrémens ou résidus ne m'ont donné aucun vestige d'autre métal.

OBSERVATION

Sur une Tumeur d'une glande parotide ; dont le pus s'est épanché dans la poitrine , par M. HENRY , chirurgien à Auxerre.

Au mois de Mars 1751 , les dames de l'Hôtel-Dieu de la Magdeleine de cette ville , donnerent à la communauté le cadavre d'une petite fille de dix à douze ans , pour faire le cours d'anatomie. Lorsque je

préparois la démonstration des muscles fléchisseurs & extenseurs de la tête, j'observai, en disséquant les fléchisseurs, une tumeur qui occupoit depuis l'apophyse mastoïde, jusqu'à la moitié du col; elle avoit détruit ou écarté les muscles voisins, & avoit percé à sa partie inférieure; en conséquence la matiere s'étoit écoulée du côté de la trachée-artère, avoit suivi ce canal, & s'étoit épanché dans la cavité de la poitrine. Je disséquai le kiste; il ressembloit assez bien à une poire un peu longue & renversée; il contenoit encore la plus grande partie de la matiere qui étoit très-blanche & de bonne consistance. Il paroît qu'il n'y avoit que la partie la plus fluide, qui avoit descendu le long de la trachée-artère, & avoit occasionné la mort de l'enfant: tous les viscères, tant du bas-ventre, que de la poitrine, ayant été soigneusement examinés, ont été trouvés dans leur état naturel.

D'où l'on peut conjecturer que les chirurgiens dudit hôpital, ayant regardé cette tumeur comme de peu de conséquence, l'auroient négligée, & auront trop différé d'en faire l'ouverture.

Cette observation, quoique simple, nous doit faire connoître qu'on ne doit point négliger toutes les tumeurs voisines des grandes cavités qui, en se vidant, peuvent en inonder la capacité, puisque la pente natu-

relle de l'écoulement de l'humeur de celle-ci a suivi le tissu cellulaire des muscles , & s'est épanché dans la poitrine. S'il y a quelquefois un peu d'amour-propre à publier les merveilles que l'art opéra pour la conservation de notre santé, on ne devrait pas rougir, lorsqu'on y commet des fautes, d'en faire de même. Les grands chirurgiens nous en ont donné l'exemple.

OBSERVATION

Sur un coup à la tête, accompagné d'accidens fâcheux, guéri sans le secours du trépan, par M. BOISSON, médecin à Vesoul.

Il y a de grandes opérations de chirurgie que l'on conseille toujours trop tard ; telles sont la bronchotomie & le bubonocèle ; & d'autres que l'on fait souvent sans nécessité, & dans des cas où l'on pourroit les épargner au malade ; c'est ce que démontre parfaitement l'observation suivante. La personne qui en fait le sujet, a éprouvé le fer & les remèdes intérieurs, dans deux cas qui sembloient exiger le contraire de ce qui a été fait dans l'un & dans l'autre : elle fut trépanée en 1756, & depuis elle a éprouvé des accidens qui paroissent rendre cette

opération plus indispensable ; elle a cependant été guérie sans secours.

Une fille qui étoit obligée de servir pour vivre , fut attaquée de très-vives douleurs sous le pariétal droit , qui revinrent d'abord irrégulièrement ; mais qui étant devenu continues , la forcèrent de se rendre à l'hôpital de cette ville. Après bien des remèdes tentés sans succès , on lui conseilla le trépan , & on lui appliqua plusieurs couronnes , sans pouvoir trouver le siége de la maladie ; l'extrême & longue diète qu'on fit garder à cette malheureuse , en désemplissant les vaisseaux , opéra sans doute le dégorgement des matieres qui y séjournoient , & les vives douleurs cessèrent ; tel fut le fruit de cette opération. Depuis ce tems , cette personne est restée convalescente , foible , excessivement sensible aux plus légères impressions ; ses sens , & sur-tout son ouïe étoient un peu altérés. Ce précis nécessaire pour l'intelligence du second accident , m'a été donné par des témoins oculaires , & confirmé par la malade.

Malgré son état languissant , elle fut obligée de rentrer en service ; un jour qu'elle faisoit sa besogne , la tête penchée vers le foyer , elle fut frappée à la partie moyenne latérale gauche de l'occipital , d'une pierre du poids de deux à trois livres , qui tomba du haut de la cheminée : le coup fut vio-

lent , tant à cause du poids de la pierre , que de la vitesse qu'elle avoit acquise par une chute de cinquante à soixante pieds ; elle fût renversée & demeura sans connoissance pendant un quart d'heure : elle saigna du nez dès le premier instant , l'hémorragie revint le lendemain , & les jours suivans il lui sortit quelques gouttes de sang de l'oreille droite.

Dès que la connoissance lui fut revenue , la malade se plaignit d'une grande douleur dans la partie antérieure droite de la tête , d'un embarras & d'une pression sur l'œil , du même côté : *C'est une barre*, disoit-elle , *qui me tient le dessus de l'œil* ; elle désignoit en même tems la ligne horizontale de la base de la fosse antérieure droite du crâne. Bientôt suivirent la fièvre , les nausées , le vomissement , les défaillances , le délire & l'assoupissement ; c'est dans ces accidens que je la vis pour la première fois le 5 Janvier 1758 , le septième jour après le coup.

Je visitai scrupuleusement l'endroit frappé & l'endroit douloureux. Je touchois le premier , & en comprimais toute la circonférence , sans causer de douleur , je n'y trouvois plus ni contusion , ni engorgement ; mais en poursuivant l'examen vers l'endroit douloureux , la pression devint plus incommode , & la malade sentit augmenter les douleurs internes ; les tégumens étoient gorgés au-dessous des anciennes cicatrices , &

sur-tout sur l'angle antérieur & inférieur du pariétal , où étoit le siége principal de la douleur.

Les réflexions que je fis à la suite de cet examen , & de l'exposition qu'on m'avoit faite des accidens qui avoient précédé , me firent craindre le contre-coup , & me portèrent à croire que la commotion que le cerveau avoit dû souffrir , avoit causé , sinon la rupture de quelques vaisseaux & un véritable épanchement , du moins une congestion considérable dans les parties extérieures & latérales du lobe droit ; & peut-être me serois-je déterminé à lui faire appliquer le trépan , si les anciennes cicatrices & le siége de la douleur ne l'eussent rendu impraticable.

On avoit d'abord eu recours aux saignées du bras : mais les règles qui survinrent , les firent suspendre ; comme elles avoient cessé , lorsque je fus appelé , ce qui me détermina , pour tâcher de procurer la résorption , de lui faire tirer environ vingt-quatre ou trente onces de sang du bras , dans l'espace de vingt-quatre heures. Je lui fis prendre , pendant ce tems , une infusion de vulnéraires , & je lui prescrivis quelques lavemens , pour tâcher de déboucher le ventre : les douleurs ne diminuoient point , les frissons augmentoient , la fièvre subsistoit toujours , je compris que les vaisseaux n'a-

voient

voient pas été assez vuidés ; pour procurer au sang un plus grand espace, sans cependant produire de vuide dans les vaisseaux ; je fis ouvrir l'artere temporale, dont on ne laissa couler le sang que par intervalles, afin de ne pas trop déranger l'équilibre nécessaire pour la circulation, & d'éviter les syncopes.

Ce n'étoit pas assez de procurer de l'espace au sang, il falloit encore atténuer l'humeur qui devoit repasser dans les vaisseaux, & en hâter le repompement par quelques secouffes ; c'est dans ces vues que je fis user à la malade des eaux de menthe & de scabieuse, avec quelques grains de camphre ; que j'en vins aux purgatifs, & que je lui donnai, après quelques évacuations, deux grains de tartre stibié.

Les frissons devenus plus fréquens & toujours irréguliers, me confirmoient dans l'idée que je m'étois faite d'un retour commencé de l'humeur extravasée & corrompue ; la voie de résobtion étoit donc ouverte. Je crus devoir entretenir un écoulement par le ventre, afin de faire prendre cette voie à l'humeur repompée. La manne dissoute dans une légère infusion de séné & de plantes amères, donnée de trois en trois jours, me servit à remplir cette vue. Le véhicule de ce doux purgatif s'opposoit au trop grand relâchement des fibres de l'esto-

mac; & les particules ameres, en passant dans les vaisseaux, soutenoient le ton général de la machine.

Ces tentatives ne furent pas malheureuses : les matieres se déposoient abondamment ; on en voyoit passer par les urines pendant les jours libres d'évacuation ; leur acrimonie causa de la phlogose dans toute la région du ventre, & plus particulièrement dans les reins : cet accident m'obligea d'avoir recours aux aqueux & aux émolliens : les urines, pendant tout ce tems-là, furent fort abondantes, malgré cela ; elles étoient chargées d'un sédiment blanc & épais ; enfin le calme se rétablit, à mesure que les évacuations reprirent leur cours.

Je ne doutai plus de la guérison, après une détermination aussi heureuse ; les accidens diminuerent, l'esprit & le corps reprirent de jour en jour de nouvelles forces. J'insistai long-tems sur l'usage des boissons vulnéraires, des légers apéritifs, des purgatifs minoratifs, &c. la convalescence a été longue, & La malade éprouva encore de tems en tems des douleurs dans la partie droite de la tête, & quelques autres dérangemens, légers à la vérité, mais qui reconnoissent pour cause la foiblesse des parties dont le ton n'a pu se rétablir.

Je crois que le narré que je viens de faire des deux états où cette fille s'est trouvée,

prouve suffisamment qu'il seroit prudent de tenter les remèdes internes dans presque tous les cas où l'on a recours au trépan , avant que de conseiller cette opération , dont les suites ne sont que trop fréquemment malheureuses.

OBSERVATION

*Sur une Hydropisie du cerveau , par
M. HAZON , docteur-régent de la faculté
de médecine de Paris.*

Je fus consulté , il y a quelques années , pour un jeune garçon de dix ans , qui se plaignoit de douleurs de tête très-violentes , depuis sa plus tendre enfance : la vue étoit fort affoiblie , & la prunelle étoit fort dilatée , même au plus grand jour : je compris à ces accidens , qu'il y avoit quelque épanchement d'eau dans les ventricules , & compression sur les nerfs optiques. Je lui fis prendre quelques hydragogues , sans succès : on le mit ensuite entre les mains d'un jardinier qui se disoit oculiste. Le malade mourut bientôt entre ses mains : on fit l'ouverture de la tête qui étoit le siège de la maladie ; le crâne séparé , les vaisseaux qui rempent sur la surface du cerveau , parurent engorgés & variqueux : la section du

cerveau fut faite horizontalement ; il en sortit aussi-tôt une quantité d'eau prodigieuse : je suis persuadé qu'il en sortit plus d'une livre ; on examina le cerveau qui étoit dans un état ordinaire, excepté qu'il étoit considérablement aminci, au point qu'il n'avoit pas deux pouces d'épaisseur dans toute sa surface cave.

Cette observation jointe à celle d'une hydropisie de poitrine, que j'ai donnée dans un des Journaux de médecine ; où on a vu que le poumon flétri, racornit, tout en suppuration, tenoit une très-petite place, en comparaison de la grande quantité d'eau épanchée ; ces observations, dis-je, réunies, prouvent sans doute, que les viscères les plus essentiels à la vie peuvent souffrir de grandes altérations, & conserver la vie pendant long-tems, pourvu que cette altération se fasse peu-à-peu & par degrés : de même qu'une éruption subite donne promptement la mort, pour peu qu'elle soit violente.



OBSERVATIONS

Sur plusieurs Tumeurs fongueuses ou carcinomateuses, guéries par la ligature ou par l'amputation, par M. PERRAULT, chirurgien à Soissons.

I. OBSERVATION. Je fus appelé au mois de Septembre 1756, pour voir une femme qui avoit peine à parler, & se plaignoit de ne mâcher qu'avec beaucoup de difficulté, ce qu'elle attribuoit à quelques restes de paralysie dont elle avoit été attaquée l'année précédente; mais ayant visité sa bouche, je trouvai à la partie moyenne latérale interne de la mâchoire inférieure, du côté gauche, une tumeur qui avoit la grosseur d'une balle de paume: elle me parut produite par un gonflement de la gencive; & comme cette tumeur recouvroit les dents molaires, je conseillai, avant toutes choses, à la malade, de se faire arracher quatre de ses dents, ce qui ayant été fait, je fis la ligature de la tumeur qui se détacha au bout de six jours, sans que la malade éprouvât le moindre accident: depuis ce tems, elle jouit d'une santé parfaite.

II. OBSERVATION. Je fis dans le même tems l'amputation d'une tumeur car-

cinomateuse, qu'un homme de soixante-neuf ans portoit sur l'extrémité du nez ; elle se trouva peser trois onces. L'âge du malade, une fièvre continue, accompagnée d'un dégoût universel, dont il étoit attaqué ; & la suppuration qui s'étoit déjà établie dans le centre de cette tumeur, n'empêcherent pas que la cure ne s'achevât en trois semaines de tems ; à peine l'opération eût-elle été faite, que la fièvre cessa, & que l'appétit & les forces revinrent : depuis ce tems-là, cet homme n'a pas cessé de se bien porter.

III. OBSERVATION. Le 28 de Mai de l'année 1757, il se présenta à l'Hôtel-Dieu de Soissons un homme âgé de quatre-vingts ans, qui avoit une tumeur des plus considérables sur le col. Cette tumeur qui avoit dix-huit pouces de circonférence à sa base, commençoit à la partie moyenne de l'occiput, & s'étendoit jusqu'à la cinquième vertèbre du col ; elle s'étendoit du côté droit, jusqu'à un travers de doigt ; de l'oreille, elle s'avançoit un peu moins du côté gauche. La gangrene qui commençoit à se manifester par la couleur livide de la peau, & par la puanteur qui s'exhaloit de cette tumeur, me déterminèrent à en faire l'extirpation, après en avoir reconnu la possibilité, ce que j'exécutai le 30 du même mois, en présence de MM. Petit & Desbaras, médecins de l'Hôtel-Dieu, & de MM. Ver-

Sur l'extirp. d'une Excroiss. 455
laç, Boulanger & Delabarre, mes confrères. La tumeur se trouva peser vingt-huit livres. Le malade reprit bientôt des forces, & se rétablit parfaitement.

OBSERVATION

Sur l'extirpation d'une Excroissance fongueuse dans le canal de l'uretre, par M. MICHEL, ancien chirurgien-major des vaisseaux du Roi, au département de Toulon, actuellement chirurgien à Nantes.

Dans un voyage que je fis en 1757 sur la fregate du Roi, l'*Oiseau*, j'eus occasion de voir le nommé Marmande, matelot du département de Bordeaux, attaqué d'une difficulté d'uriner, occasionnée par un embarras qu'il sentoît depuis quelque tems vers la partie moyenne du canal de l'uretre. Je tentai inutilement plusieurs remedes; mais la maladie reconnoissant pour cause un vice vénérien, qui étoit la suite d'une galanterie mal traitée, qu'il avoit eu, il y avoit quatre ans, je me déterminai à le faire débarquer, lui promettant qu'à mon retour, je guérerois les carnosités que je présumois exister dans le canal de l'uretre.

Je perdis ce malade de vue, jusqu'au mois

de Janvier 1759, que le hazard me le présenta dans un très-mauvais état, ayant une excroissance fongueuse, de la grosseur d'un œuf de pigeon, qui lui sortoit par l'extrémité de l'uretre, & lui pendoit par le moyen d'un pédicule fort long, qui remontoit dans le canal de l'uretre, jusqu'à l'endroit où il avoit senti les premiers embarras. Le malade éprouvoit outre cela des douleurs dans tous ses membres; il étoit couvert de pustules dartreuses, & avoit plusieurs autres symptômes qui ne permettoient pas de douter qu'il n'eût une vérole bien caractérisée. Je ne dois pas omettre qu'il avoit un trou fistuleux à la racine de cet embarras, qui lui perçoit le canal de l'uretre, de sorte qu'il rendoit ses urines par-là.

Je crus devoir commencer par attaquer le vice général, ayant de combattre le local: pour cet effet, je fis usage des pilules du sieur Keyser; lorsque les principaux symptômes eurent disparu, je commençai à vouloir détacher l'excroissance fongueuse, en la tiraillant doucement & par petites secousses, espérant de pouvoir l'arracher par ce moyen, ne pouvant introduire aucun instrument dans le canal de l'uretre, qui étoit entièrement rempli par le pédicule de la tumeur; mais mes tentatives ayant été inutiles, je me déterminai à emporter avec les ciseaux la partie de la tumeur qui sortoit

de l'uretre ; j'enfilai ensuite le pédicule dans une petite canule d'argent , que j'avois fait faire exprès , dont l'extrémité antérieure , c'est-à-dire , celle que je devois introduire la première dans le canal , étoit un peu tranchante , de manière cependant que le tranchant étoit entièrement tourné vers le dedans de la canule , afin de ne pas offenser les parois internes du canal de l'uretre ; étant parvenu à l'origine de ce pédicule , j'appuyai ma canule , en la tournant un peu tantôt d'un côté , tantôt de l'autre , & j'emportai par ce moyen la racine de ce pédicule. Cette manœuvre me donna un peu d'embarras , ainsi que l'hémorragie qui survint , & que je ne pus arrêter qu'avec l'amadou que je portai sur la plaie , à la faveur de ma canule. Les anti-vénériens ci-dessus que je continuai , compléterent la cure.

O B S E R V A T I O N

Sur la rupture du tendon d'Achille , par M. LEAUTAUD , chirurgien-juré de la ville d'Arles , prévôt de sa compagnie , ancien chirurgien-major de l'hôpital-général du Saint-Esprit de la même ville.

Le 3 de Novembre de l'année 1752 , le

nommé Nicolas Menuguet, natif d'Arles, âgé de quarante-six ans, d'un tempérament robuste & pléthorique, fut porté à l'hôpital, pour une blessure qu'il reçut, en labourant la terre. Ce pauvre malheureux ayant fait un effort qui lui occasionna une chute violente, la pointe du fer de la charrue tirée par des mules, lui coupa le tendon d'Achille, perça le pied d'outre en outre, & sortit par-dessus le métatarse; les mules le traînerent dans cet état, dix à douze pas; on m'appella, je le visitai; & m'étant aperçu que le tendon étoit entièrement coupé, je lui fis faire une forte extension du pied, par lequel moyen les deux bouts du tendon s'étant rapprochés l'un contre l'autre; je le maintins dans cet état, par un bandage convenable, que j'arrosai de tems en tems de quelques liqueurs spiritueuses. Durant le cours de sa maladie, il fut saigné quatre ou cinq fois, afin de prévenir l'inflammation. Au bout d'environ cinquante jours, je défis le bandage, & j'eus la satisfaction de voir le tendon parfaitement réuni. Cet homme se trouve actuellement en parfaite santé, marchant avec la même force & la même aisance qu'auparavant.



OBSERVATION

Sur les bons effets des injections d'eau chaude dans la matrice, lorsqu'il y est resté quelques portions d'arrière-faix, après les fausses couches & les couches à terme, par M. TOUZAIN, chirurgien.

Pour peu qu'on ait exercé l'art des accouchemens, on a eu occasion de remarquer que le resserrement de l'orifice interne de la matrice, après la sortie prématurée du fœtus, retient souvent dans la cavité de ce viscere le placenta en entier ou en partie. Il n'est personne qui ne sçache combien il est dangereux de s'obstiner à vouloir en faire l'extraction, malgré les dangers auxquels son séjour expose la malade. On ne sçauroit donc trop constater l'efficacité de la méthode que M. Recolin, chirurgien à Paris, propose pour en procurer l'expulsion; c'est le but que je me suis proposé, en publiant les observations suivantes.

Au mois de Mars 1759, une femme de quarante-un ans, d'un tempérament fort délicat, enceinte de cinq mois, tomba de dessus une chaise où elle étoit montée, pour atteindre à quelque chose qui étoit accroché au mur. Trois heures après cette chute, il lui survint une perte de sang considérable, qui fut suivie de l'avortement: il ne sortit

que les trois quarts du placenta ; ayant fait plusieurs tentatives inutiles pour retirer le reste , je fus contraint de l'abandonner. J'eus recours alors aux injections d'eau chaude , que je répétais de quart d'heure en quart d'heure , ce que je continuai pendant trois heures & demie de tems : à chaque injection que je faisois , l'hémorragie se suspendoit ; enfin le placenta se détacha , les douleurs cessèrent une heure après sa sortie , & l'hémorragie ne tarda pas à s'arrêter ; la malade n'eut point d'autre accident , & elle fut parfaitement rétablie.

Voici un fait peu différent du premier , qui m'a été communiqué par des personnes dignes de foi. Le 14 Août 1758 , une femme de la campagne , montée sur un âne , fit une chute qui fut suivie immédiatement après d'une perte de sang. Elle envoya chercher un chirurgien qui , au bout de deux heures de douleurs ordinaires , la délivra d'un fœtus de trois mois , & tira environ les deux tiers du placenta , l'autre tiers étant resté dans la matrice , malgré toutes les tentatives qu'il avoit faites pour le retirer ; enfin ne sçachant quel moyen employer , il eut recours aux injections d'eau chaude , qu'il fit à plusieurs reprises , dans l'espace de deux heures , sans aucun succès apparent ; il les suspendit pendant une heure & demie , au bout de laquelle il en fit encore pendant une heure , à plusieurs reprises ; enfin il réussit à deta-

cher le placenta , & à délivrer la malade ; l'hémorragie ne cessa que le lendemain ; mais la malade fut parfaitement rétablie ; & n'éprouva que quelques accès de fièvre , qui n'eurent pas de suite.

OBSERVATION

Sur un coup d'épée reçu dans l'estomac , par M. SERIN , chirurgien à Cambrai , & chirurgien-major du régiment de Rouergue , infanterie.

Le 27 Janvier 1758 , le nommé Pierre-Joseph , dit la Joie , natif de Paris , paroisse S. Laurent , soldat au régiment de Normandie , compagnie de M. Pinson , âgé de dix-huit ans , reçut , en badinant avec ses camarades , un coup d'épée dans la région épigastrique , trois travers de doigt au-dessous du cartilage xiphoïde. Il sentit d'abord une grande douleur à l'estomac , & il lui survint un hoquet assez fort , accompagné d'un vomissement continu , avec des frissons , des sueurs froides & des syncopes très-fréquentes.

Comme il étoit dans un village , à quatre lieues de la ville , lorsqu'il reçut le coup , il ne put avoir de secours que le lendemain , qu'il vint à l'hôpital de Cambrai. A son arrivée , l'on visita la plaie , que l'on trouva fermée : on le pansa avec le baume d'Arcæus , un emplâtre & des compresses

soutenues par un bandage de corps ; ce jour-là , on le saigna quatre fois ; & on lui fit prendre deux lavemens dans l'intervalle des saignées.

Le lendemain 29 , le hoquet continuant , la fièvre étant très-forte , le vomissement bilieux , & le malade sentant des douleurs dans tout l'abdomen ; on le saigna encore quatre fois ; on lui donna des lavemens & on lui fit des fomentations émollientes sur le ventre ; les symptômes parurent s'appaiser sur le soir , ce qui ne m'empêcha pas de lui prescrire une potion anodine , qui calma le hoquet & le vomissement.

Le lendemain au matin 30 , il lui prit un cours de ventre assez fort ; chaque évacuation étoit accompagnée de ténésie ; mais la décharge abondante qui se fit par cette voie , diminua le hoquet & le vomissement ; & calma un peu la fièvre ; le ventre se détendit un peu : j'insistai sur la potion anodine , les fomentations & les lavemens , & je tins le malade à la diète la plus rigoureuse ; tout paroissoit aller de mieux en mieux jusqu'au 8 de Février , que la plaie se rouvrit d'elle-même ; il en sortit une assez grande quantité de matiere purulente des plus fétides : on fonda la plaie ; mais comme elle étoit oblique , la sonde ne put pénétrer que sous les tégumens : on la dilata en haut & en bas ; l'on y fit des injections avec un vin

miellé & vulnérable ; on la pansa mollement, & l'on fit tenir le malade dans une posture capable de faciliter l'écoulement du pus, qui sortit en abondance pendant cinq jours.

Le 13, le malade se fit apporter à manger à notre insçu, quoiqu'en petite quantité ; cela lui causa une indigestion, lui donna des tranchées & produisit un ténésme assez violent ; le ventre se tendit de nouveau, l'écoulement des matieres s'arrêta & la fièvre se mit de la partie. On combattit tous ces accidens avec des fomentations émollientes & des lavemens, ce qu'on continua pendant trois jours, au bout desquels les accidens cessèrent ; cependant comme le malade alloit à la selle sept ou huit fois tous les jours, on lui fit prendre le 20 un minoratif avec la casse & la manne dans du petit lait, ce qui lui fit rendre beaucoup de matiere noirâtre & bilieuse ; dès-lors le cours de ventre diminua au point, que le malade n'alla plus à la selle qu'une ou deux fois par jour.

Le 24, on commença à lui blanchir ses bouillons ; mais la fin qui l'obsédoit, le porta à se faire donner encore à manger ces alimens que son estomac ne put pas digérer, lui causerent un rechûte ; les tranchées recommencerent avec plus de violence ; il s'y joignit même un nouveau symptome, & le malade rendit du sang dans ses selles.

Le 27 il parut mieux ; on le purgea comme la premiere fois ; il continua à aller de mieux

en mieux jusqu'au 30 Mars, que la plaie se cicatrifa tout-à-fait; pour lors on lui permit les alimens : ses forces revinrent, & il étoit en état de sortir de l'hôpital; mais le 15 Mars il se donna une seconde indigestion, qui lui causa de violentes tranchées, des vomissemens, une tension dans le bas-ventre & une fièvre considérable. Les adoucissans, les purgatifs doux, les émolliens & les lavemens dont on continua l'usage pendant sept à huit jours, remédièrent à ces nouveaux accidens; ses forces revinrent peu-à-peu, & le 6 Avril il sortit de l'hôpital, parfaitement guéri, pour rejoindre son régiment.

OBSERVATION

Sur un coup d'Epée à l'hypocondre droit, avec lésion du ventricule, par M. TAIGNON, chirurgien-major au régiment de Soissonnois.

Celse dit que les plaies du fond du ventricule sont désespérées; & Galien assure que si elles ne sont pas grandes, on peut les guérir. Comment pouvoir concilier deux opinions si contraires! Il paroît cependant qu'elles ne sont pas essentiellement mortelles, quoique très-dangereuses. La cure que je vais rapporter, en est un exemple.

Un

Un foldat nommé Saint-Pierre, de la compagnie d'Achon, au régiment de Soissonnois, reçut au mois d'Octobre 1759, à Marennes, un coup d'épée vers le milieu de la partie supérieure de l'hypocondre droit, pénétrant, selon les apparences, jusqu'au ventricule ou au pylore : je dis, selon les apparences, car il me fut impossible de pouvoir découvrir l'étendue de la plaie, quelques attitudes que j'eusse soin de donner au blessé : d'ailleurs, on ne put pas me faire voir l'instrument qui avoit fait le coup, & qui par les marques du sang, auroit pu me servir d'indice. Un accident survenu peu après la blessure, me fit juger de sa nature. Le malade vomit tous les alimens qu'il avoit pris, mêlés de sang : quoique son dîner eût été très-léger, la querelle ayant pris naissance à table : je dilatai la plaie, afin de donner une libre issue au sang qui pouvoit s'épancher dans le bas-ventre, ou au pus qui pourroit en découler dans la suite : je la pansai avec un simple plumaceau, trempé dans de l'eau vulnéraire, deux compresses & le bandage du corps : je fis une saignée assez forte, & prescrivis au blessé, un régime exact, consistant en une tisane légère & un bouillon clair, dans des tems éloignés : deux heures après, je trouvai le malade dans des inquiétudes extrêmes : tout le bas-ventre étoit tendu & douloureux ;

le pouls élevé, la respiration gênée, la parole difficile, les yeux égarés & étincellans ; le hoquet, une soif ardente & de fréquentes envies de vomir, ne cessèrent de le tourmenter ; tant d'accidens me firent craindre pour ses jours. J'eus encore recours à la saignée, que je répétais d'heure en heure, jusques vers le milieu de la nuit : j'employai aussi les fomentations émollientes & les clysteres de même vertu : le lendemain matin, le malade me parut plus tranquille ; les accidens avoient diminué ; il avoit un peu reposé pendant le reste de la nuit ; la fièvre étoit si petite, en comparaison de la veille, que je la comptois pour rien : je commençai dès-lors à avoir quelque espérance : je ne pansois plus la plaie, que toutes les vingt-quatre heures ; il en sortoit quelque peu de sang. Vers le huit de la blessure, il survint une diarrhée sanguinolente, qui détendit tout-à-fait le bas-ventre, elle continua jusqu'au douze. Je lui ordonnai pendant quelques jours, à jeun, trois cuillerées d'une teinture de boule de Mars, avec un peu de beaume du Pérou ; enfin dans l'espace de quatorze jours tout disparut ; la plaie se cicatrisa, les accidens cessèrent, & le malade guérit parfaitement.

Ce cas me rappelle une réflexion que l'on a faite avant moi : que la véritable connoissance des plaies pénétrantes dans quelque capacité, & qui offensent les parties inté-

rieures, ne se tire pas toujours du secours de la sonde ; la situation, les circonstances & les accidens offrent une clarté plus sûre. Heureux si on l'apperçoit assez-tôt ; au reste, je ne vois pas qu'après ce que j'ai dit des accidens survenus au commencement de la blessure, & des suites qui l'ont terminée, l'on puisse douter de cette lésion du ventricule ou du pylore.

L E T T R E

De M. DU MONCHAU, médecin des hôpitaux militaires, à Cambrai, sur l'effet de plusieurs remèdes, à M. VANDERMONDE, auteur du Journal, &c.

La lecture de vos Journaux pour les mois de Janvier & Février, en me faisant reconnoître de nouvelles propriétés dans le quinquina, m'en a rappelé une, qui n'est peut-être pas moins avantageuse que celles que l'on trouve décrites dans les observations de MM. de Haen, Boucher & Merlin ; c'est que mêlé avec les cloportes, il m'a réussi dans le traitement d'une infinité de boutons au visage. Je suis moi-même, Monsieur, le sujet de mon observation. J'ai peut-être sollicité tout ce que mes foibles talens m'ont offert de recommandable dans ces sortes de maladies, bien plus désagréables que douloureuses, & jusqu'à ce que par hazard,

je me sois avisé de tenter le quinquina, tout me fut inutile. Depuis, M. Bernard, professeur, qui fait tant d'honneur à notre Université, a réussi par l'usage de ce mélange, soutenu à la vérité des reinedes généraux, & de bien peu d'autres auxiliaires, à défaire d'une dartre bien incommode, un Anglois qui la portoit depuis long-tems.

Le *quomodo* de ces guérisons-là ne m'est pas, Monsieur, autrement connu, & je ne pense pas que le médecin s'en doive jamais beaucoup soucier. Est-ce que ces affections cutanées tenoient à une *intempérie* du foie, que le quinquina est toujours si propre à corriger ? Est-ce que le viscère, le foyer du virus des fièvres intermittentes, si nous en croyons l'élégant & judicieux anonyme, dont vous avez si justement vanté l'ouvrage, l'est aussi du virus dartreux, &c ? Je laisse tout cela en question, m'en tenant toujours aux faits qui déposent pour l'efficacité de l'écorce du Pérou dans ces incommodités. Je crois, Monsieur, que si Patin, plus célèbre autrefois, dans votre illustre faculté, que célèbre aujourd'hui, vivoit encore, il se garderoit bien de dire du quinquina, ce qu'il en disoit, il y a cent ans ; qu'il n'a guéri personne, qu'il n'en est plus mention nulle part, & que ... *Barbarus ipse jacet sine vero nomine cortex* : l'inverse même pourroit être le seul vrai, si l'on con-

tinue d'y découvrir toujours, je dis dans le quinquina, de nouvelles vertus.

Pour ce qui est de sa vertu *anti-spasmodique*, il y a long-tems qu'un médecin, plus grand, plus illustre par son sçavoir, qu'élevé par la place éminente où son mérite l'a fait monter, l'employe avec succès dans les affections vaporeuses, mêlé à très-grande dose, avec la serpentina de Virginie, la poudre de guttete, & le sel de succin.

Un autre remede que j'espere, qui s'accréditera aussi davantage, c'est, Monsieur, le sublimé corrosif, dans le traitement de la vérole. Je n'ai rien à vous apprendre sur l'usage de ce remede; mais je crois devoir vous informer qu'avec 20 grains de turbith minéral, mêlés avec du bezoard minéral & le camphre, j'ai guéri une vérole bien décidée; & en vérité cette méthode-là est bien commode.

Encore une observation, Monsieur, & c'est sur les bons effets des remedes antiscorbutiques, dans le rhumatisme & la sciatique. Un milicien bien fort, bien constitué, & point du tout affecté de scorbut, fut pris, il y a sept à huit mois, d'une sciatique violente: il étoit toujours au lit, & toujours contraint d'y être. Après bien des remedes inutiles, on l'envoya aux eaux de Saint-Amand. Il en revint, comme il y étoit allé; toujours sa sciatique, toujours son rhumatisme. Un jour qu'étant de service, je m'ap-

perçus de quelques taches scorbutiques & d'une mauvaife bouche : je l'examinai avec foin ; je vis une *diathese* scorbutique , produite fans doute par un féjour de plufieurs mois à l'hôpital. Pour la combattre , je mis le milicien aux remèdes confacrés , fans autre deffein , je l'avoueraï fans détour , que de le guérir du scorbut ; mais les alcalis volatils firent plus ; ils le défirent de fon rhumatifme ; fa fciatique difparut , & depuis quelque tems , le malade ne l'a plus.

J'ai l'honneur d'être , &c.

A V I S.

Sa Majefté le roi de Pologne , duc de Lorraine & de Bar , toujours attentif au bonheur & à la confervation de fes fujets , a bien voulu accorder pour vingt ans au fleur Virion , premier apothicaire de feue S. A. R. Madame & Compagnie , demeurant rue Saint-Dizier , à Nancy , un Privilège exclusif pour la vente & diftribution des eaux minérales & fels analogues , tant du pays , qu'étrangères , fous l'infpection de MM. du collège royal de médecine de la même ville , avec défenses à tous autres d'en vendre ni débiter dans toute l'étendue de fes états , à peine de 1500 livres d'amende , confifcations , &c. permis cependant à tous particuliers d'en faire venir pour leurs ufages feulemeñt , (la liberté publique n'étant pas gênée).

Cette sage prévoyance si long-tems désirée par les médecins qui les ordonnent , & par les malades qui en font usage , les mettra à couvert des abus qui se multiplioient dans l'administration d'un remède si précieux & si salutaire , à la conservation duquel des personnes sûres & intelligentes ne sçauroient trop veiller , puisque la vie des citoyens en dépend.

Les conditions que le législateur a imposé à cet établissement , seront inviolablement observées ; il convient d'en instruire le public & MM. les médecins étrangers.

Toutes les eaux se tireront du lieu de leurs sources , dans des vases de grès ou de verre , scellés du cachet de la fontaine ; chaque envoi accompagné d'attestations authentiques , sera reconnu & reçu par ledit collège.

Les eaux désirées par le collège royal , qui se trouveront toujours au magasin , sont celles de Bains , Buffang , Plombières chaudes & savonneuses , taxées par le collège à 8 sols (la bouteille perdue en la rendant , 6 sols) ; de Bourbonne cachetée , 13 sols ; de Bourbonne en tonneau , le pot 18 sols ; de Balaruc la cantine de Calsabigi De Contresceville . . . de Vichy , non taxées ; de Selter , 23 sols ; de Spa , 23 sols ; de Sedlitz , le flacon avec le sel analogue , 5 livres ; de Walsbrunn , la bouteille 12 sols .

LIVRES NOUVEAUX.

L'Onanisme ou Differtation physique sur les maladies produites par la masturbation, traduit du latin de M. *Tiffot*, docteur en médecine, & considérablement augmenté par l'auteur. A Lausanne, chez *François Grasset*, vol. in-12 de 230 pag.

Instructions pour prévenir & guérir les descentes ou hernies, par M. *Blakay*, reçu à S. Côme, entrepreneur de la fourniture des bandages pour les hôpitaux militaires, & auteur des bandages élastiques. A Paris, chez *Desprez*, Imprimeur du Roi, rue saint Jacques, brochure in-12 de 28 pag.

Mémoires sur divers sujets de médecine, I & II. sur le cerveau, principe de la génération. III. Contre l'ébullition des plantes. IV. Sur l'abus des huileux. V. Sur la pierre. VI. Sur la rage. VII. Sur le pòuls. VIII. Sur la conservation des hommes bienfaits, par M. *Le Camus*, docteur-régent de la faculté de médecine de Paris, des académies royales d'Amiens, la Rochelle, & de la société littéraire de Châlons-sur-Marne. A Paris, chez *Ganeau*, Libraire, rue S. Severin, vol. in-8°. Prix relié 2 livres 10 sols.



OBSERVATIONS

MÉTÉOROLOGIQUES.

MARS 1760.

Jours du mois.	Thermomètre.			Baromètre.			Vents.	Etat du ciel.
	A 6 h. du matin.	A midi.	A 6 h. du soir.	pou- ces.	l g. nes.	par- nes.		
1	1 $\frac{1}{2}$	4	1 $\frac{1}{2}$	28	6	0	N. méd.	B. de nuag.
2	1	1 $\frac{1}{2}$	1 $\frac{1}{2}$		4	1 $\frac{1}{2}$	Idem.	Couvert.
3	1 $\frac{1}{2}$	4	4		2	0	Idem.	Id. Neige le m. bruine le soir.
4	3	5	1		3		Idem.	B. de nuag.
5	0 1	4	2			1 $\frac{1}{2}$	Idem.	Serein.
6	0 $\frac{1}{2}$	5 $\frac{1}{2}$	2 $\frac{1}{2}$		5	0	Idem.	Idem.
7	1	7	4 $\frac{1}{2}$		7		Idem.	Brouillard méd. beau. de nuag.
8	1 $\frac{1}{2}$	8	4				Idem.	Idem.
9	2	7	5		5		Idem.	Idem.
10	4	7	3				N-E. id.	B. de nuag.
11	1 $\frac{1}{2}$	9	4 $\frac{1}{2}$		2		Idem.	Serein.
12	1 $\frac{1}{2}$	10 $\frac{1}{2}$	8		1	1 $\frac{1}{2}$	E. au O.	B. de nuag.
13	7	11	8		0	0	O. méd.	Couv. pet. pl. le matin.
14	10	14	9		2		S. au O.	Id. Tout le jour.
15	7	12	9		3		Idem.	Peu de nua.
16	8	11	6 $\frac{1}{2}$		1		Id. fort.	Couv. pl. forte le mat.

Jours du mois.	Thermomètre.			Baromètre.			Vents.	Etat du ciel.
	A 6 h. du matin.	A midi.	A 10 h. du soir.	pou- ces.	lig- nes.	par- ties.		
17	7	10	8	27	11		<i>Idem.</i>	<i>Id.</i> Pl. pet.
18	7	7 $\frac{1}{2}$	1	28	3	$\frac{1}{2}$	O-N-O. méd.	Couvert.
19	0	3 $\frac{1}{2}$	3		4		N. <i>idem.</i>	Peu de nua.
20	2	9	6 $\frac{1}{2}$		2	$\frac{1}{2}$	S-E. au S-O. <i>id.</i>	<i>Id.</i> Pet. pl. la nuit.
21	6	7 $\frac{1}{2}$	6	27	10	0	O. fort.	Couv. pet. pluie par int. tout le jour.
22	5	6	5	28	1		O. méd.	B. de nuag.
23	4	7	6		2		<i>Idem.</i>	<i>Idem.</i>
24	2 $\frac{1}{2}$	9	6 $\frac{1}{2}$		3		N. <i>idem.</i>	<i>Idem.</i>
25	5 $\frac{1}{2}$	7	4		2		O. fort.	Couv. pl. le mat. grêle le soir.
26	3	5	2 $\frac{1}{2}$				N-O. iné- diocre.	<i>Idem.</i>
27	2	6	4			$\frac{1}{2}$	<i>Idem.</i>	Peu de nua.
28	1	8	4		5	0	N. fort.	Serein.
29	1	9	5				<i>Idem.</i>	<i>Idem.</i>
30	2	0	7		3	$\frac{1}{2}$	<i>Idem.</i>	<i>Idem.</i>
31	4	12	8		2	0	<i>Idem.</i>	<i>Idem.</i>

La plus grande chaleur marquée au thermomètre pendant ce mois, a été de 14 dégr. au-dessus du terme de la congélation de l'eau ; & la moindre chaleur a été de 1 dégr. au-dessous du même point : la différence entre ces deux termes est de 15 degrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le baromètre, a été de 28 pouces 7 lignes ; & son plus grand abaissement de 27 pouces 10 lignes : la différence entre ces deux termes est de 9 lignes.

Le vent a soufflé 15 fois du N.
 2 fois du N-E.
 1 fois E.
 1 fois du S-E.
 4 fois du S.
 1 fois du S-O.
 12 fois O.
 3 fois du N-O.

Il y a eu 7 jours de tems serein.
 14 jours de nuages.
 10 jours de couvert.
 8 jours de pluie.
 1 jour de neige.
 3 jours de brouillard.
 2 jours de gelée.

Les hygrometres ont marqué assez constamment de la sécheresse.



MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de Mars 1760, par
M. VANDERMONDE.

L'on a observé pendant ce mois des péripneumonies bilieuses, des maux de gorge inflammatoires & des dyssenteries. On a remarqué que toutes ces différentes affections participoient plus ou moins d'une humeur catharrheuse qui intéressoit presque toujours la tête ou la poitrine, & qui exigeoit, outre le traitement ordinaire, qu'on fit usage pendant long-tems des fondans de la lymphe, & sur-tout des béchiques incisifs, quand on avoit suffisamment détendu par les saignées & les remèdes anti-phlogistiques.

On a observé des coliques & des maux d'estomac fréquens, qui probablement avoient également leur source dans l'intempérie de l'air, qui supprimoit la transpiration, qui se portoit ensuite sur les entrailles ou sur l'estomac, & y excitoit des douleurs habituelles que plusieurs personnes ont éprouvées dans cette partie. Une saignée ou deux, des absorbans, des purgatifs doux, des anti-spasmodiques & des calmans, quelques bouillons apéritifs & des pilules savonneuses, terminoient le traitement.

*Observations Météorologiques faites à Lille
pendant le mois de Février 1760, par
M. BOUCHER, médecin.*

Les variations du barometre ont correspondu aux alternatives qu'a souffert la constitution du tems, quant aux jours de pluie & aux jours sereins. Ces variations ont été considérables certains jours : du 13 au 14, & du 18 au 19, il y a eu environ 7 lignes de différence dans la hauteur du mercure ; il en a été de même à-peu-près du 27 au 28.

La liqueur du thermometre ne s'est guères éloignée, de tout le mois, du terme de la congelation. Son plus grand abaissement a été le 5, le 6 & le 7, qu'elle a été observée le matin 3 à 4 degrés au-dessous de ce terme ; & sa plus grande hauteur a été du 12 au 15, qu'elle a monté entre le 4^e & le 7^e degré au-dessus du même terme.

Il a plu beaucoup le premier & le 2. La pluie a repris le 13, & elle a eu lieu par intervalles presque tous les jours jusqu'au 29.

On a essuyé de violens ouragans le 13, le 14 & le 15.

Le vent a été le plus souvent *Sud*,

478 OBS. MÉTÉOR. FAITES A LILLE.

depuis le premier jusqu'au 25 : ce jour il étoit *Nord*, ainsi que le 2, le 3, le 4. le 17 & le 22.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermomètre, a été de $7\frac{1}{2}$ degrés au-dessus du terme de la congélation; & la moindre chaleur a été de 4 degrés sous ce terme : la différence entre ces deux termes est de $11\frac{1}{2}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le baromètre a été de 28 pouces $6\frac{1}{2}$ lignes, & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 4 lignes : la différence entre ces deux termes est de $14\frac{1}{2}$ lignes.

Le vent a soufflé 3 fois du Nord.
 3 fois du Nord vers l'E.
 3 fois du Sud-Est.
 8 fois du Sud.
 7 fois du Sud vers l'Ou.
 4 fois de l'Ouest.
 5 fois du Nord-Ouest.

Il y a eu 26 jours de tems couvert ou nuageux.

15 jours de pluie.
 2 jours de neige.
 3 jours de tempête.
 5 jours de brouillards.

Les hygromètres ont marqué de l'humidité tout le mois, mais plus dans les premiers jours & au milieu, que dans le reste du mois.

*Maladies qui ont régné à Lille dans le mois
de Février 1760 , par M. BOUCHER.*

Il y a eu ce mois un grand nombre d'angines séreuses ou pituiteuses , & quelques-unes d'érysipélateuses & de phlegmoneuses : elles ont été dans la plûpart des sujets le symptome de quelque gros rhume , ou même l'avant-coureur d'une fluxion de poitrine. En général les purgatifs doux & amis de la poitrine ont été employés avec succès , après avoir obvié à la pléthore sanguine , lorsqu'elle avoit lieu , par quelques saignées modérées : on devoit être fort réservé sur cette dernière évacuation , dans le plus grand nombre des malades.

Il y a eu encore des fluxions de poitrine & des pleuropneumonies , annoncées par les symptomes ordinaires. Ces maladies dans plusieurs , ainsi que presque toutes les fièvres continues-catarrhales , avoient un redoublement décidé vers le soir de chaque jour , & dans quelques sujets le frisson le précédait : il y eut encore cette circonstance remarquable , que la plûpart des malades rendirent quelques vers , quoique d'ailleurs la maladie ne portât guères le caractère de fièvre putride.

Les fluxions rhumatismales ont été la

maladie dominante de ce mois , tant à la campagne qu'à la ville. C'étoit le plus souvent un *lumbago rheumatica* , le siège du mal se fixant principalement à la région lombaire. On a été obligé dans la cure , d'insister long-tems sur les apozèmes incisifs & diaphorétiques , entremêlés de laxatifs fondans & savonneux , pour obtenir une guérison parfaite.

Nous avons eu encore des atteintes d'apoplexie , & quelques petites véroles de l'espece discrète & bénigne.

E R R A T A.

Pour le Journal d'Avril 1760.

Pag. 355 , on lit , en 1758 aux environs d'Amiens , il faut lire , en 1718.

Pag. 366 , ligne 5 , il y a une transposition d'une ligne à l'autre.

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu , par ordre de Monseigneur le Chancelier , le *Journal de Médecine* du mois de Mai.

A Paris , ce 22 Avril 1760.

POISSONNIER DESPERRIERES.

JOURNAL
DE MEDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de
CLERMONT, Prince du Sang.

Par M. VANDERMONDE, Docteur
en Médecine de la Faculté de Paris, ancien
Professeur en Chirurgie Française, Censeur
Royal, & Membre de l'Institut de Bologne.

. Artem experientia fecit,
Exemplo monstrante viam.

Marc. Manil. Astronom. lib. I. v. 63. 64.

JUIN 1760.

De Rabeourt. D. M. R.
TOME XII.

amien



1760

A PARIS,

Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de Mgr le
Duc de BOURGOGNE, rue S. Severin.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI,



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

JUIN 1760.

*L'ONANISME ou Dissertation physique
sur les maladies produites par la Mastur-
bation, traduit du latin de M. TISSOT,
docteur en médecine, & considérablement
augmenté par l'Auteur. A Lausanne, chez
François Grasset.*

TOUT le monde sçait quel fut le vice
dominant d'Onan, second fils de Juda
& de Sue, & comment Dieu l'en punit :
*Semen fundebat in terram; ne liberi fratris
nomine nascerentur*, Genes. cap. XXXVIII,
vers. 9. Ce passage suffit pour expliquer le
terme d'Onanisme. Ce vice n'est que trop

H h ij

commun dans notre siècle, parmi quelques especes d'hommes, & sur-tout parmi les jeunes gens à l'âge de puberté, quand on leur interdit tout commerce avec les femmes.

La semence, comme les médecins le savent, est non seulement utile à la génération, mais elle est même nécessaire à chaque individu. Elle répand la force & la vigueur dans tout le corps ; & quand on en fait une dissipation trop grande, la machine tombe dans l'épuisement. L'évacuation qui s'en fait dans le coït, dit M. Tissot, est moins dangereuse que celle qui suit la masturbation, parce qu'elle ne s'opere que par des moyens contre nature. Quoi qu'il en soit, il est certain qu'il en résulte des maladies très-fâcheuses, qui sont d'autant plus à craindre, qu'elles minent sourdement le corps, & qu'elles ne se déclarent le plus souvent, que quand il n'y a plus de remèdes ni d'espoir.

Dans le premier chapitre, M. Tissot donne un détail de toutes les descriptions que les plus grands médecins ont donné de cette maladie. Hippocrate, le plus ancien & le plus exact des observateurs, a déjà décrit les maux produits par l'abus des plaisirs de l'amour, sous le nom de consommation dorsale ou de *Tabes dorsalis*. Celse, Arétée, Galien, Aëtius, Sanctorius, Lommius,

Tulpius , Hoffmann , Boerhaave , MM. de Senac , Van-Swieten & Gaubius nous ont laissé des détails très-circonstanciés de cette maladie. Elle attaque les jeunes gens qui se sont livrés à des excès trop grands : ils prennent l'air & les infirmités des vieillards ; ils deviennent pâles , efféminés , engourdis , paresseux , lâches , stupides & même imbécilles ; leurs corps se courbent , leurs jambes ne peuvent plus les porter ; ils ont un dégoût général ; ils sont inhabiles à tout ; ils mangent bien , mais ils maigrissent & se consomment : ils croient sentir des fourmis qui descendent de la tête , le long de l'épine ; quelquefois ils perdent leur semence , en allant à la selle ou en urinant ; souvent ils sentent des lassitudes universelles , des étouffemens , des pesanteurs de tête , des bruissements d'oreille , & presque toujours un abattement & un épuisement universel. Il y a encore beaucoup d'autres symptômes que M. Tissot rapporte d'après les plus fameux auteurs , & qui ne sont pas essentiels à cette maladie , mais qui s'y unissent fréquemment.

Dans le second chapitre , l'auteur fait part de plusieurs observations qu'il a reçues de différens médecins , & qui tendent toutes à prouver que ce vice attire les maux les plus funestes , & souvent la mort.

Dans le troisième chapitre , M. Tissot

donne un tableau de l'Onanisme, tiré de l'Onania, ouvrage composé & imprimé à Londres, il y a déjà quelques années; par le docteur Bekkers. Tous les maux dont se plaignent les malades Anglois, sont réduits sous fix chefs; 1^o l'affoiblissement de toutes les facultés intellectuelles, 2^o des forces du corps; 3^o des douleurs très-vives; 4^o des boutons au visage, & des démangeaisons universelles; 5^o une altération manifeste des organes de la génération; 6^o les fonctions des intestins sont quelquefois totalement dérangées.

La quatrième section renferme les observations qui sont propres à l'auteur; elles sont décrites avec exactitude & simplicité, & prouvent les talens décidés que l'auteur a pour observer.

Dans la cinquième section, il s'agit des suites de la masturbation chez les femmes. L'auteur remarque que le mal paroît avoir plus d'activité dans les femmes: elles sont sujettes à des accès de vapeurs, à des jaunisses, à des spasmes d'estomac & du dos, à des vives douleurs de nez, à des pertes blanches, à des chutes & des ulcérations de matrice; à des prolongemens & à des dartres du clytoris; à des fureurs utérines. M. Tissot prétend que les jeunes gens de l'un & l'autre sexe qui sont livrés à des pollutions fréquentes, sont sujets à devenir

rachitiques ; ce qui semble s'opposer au sentiment de Boerhaave , qui a cru que cette maladie n'attaquoit jamais les enfans , quand ils avoient passé l'âge de trois ans. Un symptôme assez particulier aux femmes épuisées par elles-mêmes , c'est l'indifférence qu'elles ont pour les plaisirs légitimes de l'hymen , lors même qu'elles sont encore assez fortes pour les soutenir. Enfin , outre la pollution manuelle , il est encore un autre vice de cette espèce , qu'on pourroit , selon M. Tissot , appeller *pollution clytoridienne* , dont l'origine connue remonte jusqu'à la seconde *Sapho*. Les Grecs appelloient les femmes propres à ce honteux & criminel excès des *Tribades* , en françois , *Frotteuses*. Les suites qui naissent de cette espèce d'épuisement , sont très à craindre pour la santé , & sont naître des accidens les plus fâcheux.

L'auteur admet pour causes des maladies produites par l'épuisement , la privation de la liqueur séminale , & les circonstances qui en accompagnent l'émission. Il prouve qu'il y a un rapport immédiat du cerveau , avec les testicules , & qu'ils séparent conjointement la liqueur la plus subtile du sang , celle par conséquent qu'il est le plus important de ne point dissiper avec excès. Il fait voir ensuite que l'évacuation de la semence est accompagnée d'ébranlemens universels dans les nerfs , d'une augmentation de vitesse

dans le mouvement de toutes les humeurs ; il regarde enfin avec M. Haller, le coït , comme une action très-violente , voisine de la convulsion , & qui par-là affoiblit beaucoup & nuit à tout le système nerveux. M. Tissot explique, d'après ces principes, les désordres qui résultent dans l'œconomie animale d'un coït trop fréquent ; tels sont la dépravation des digestions, l'affoiblissement du cerveau & du genre nerveux, le dérangement de la transpiration, &c. Il prétend prouver ensuite, que les dangers qui résultent de la masturbation, sont plus grands que ceux que produit un coït trop fréquent.

1^o Parce que l'on ne suit que son imagination dans le premier cas, que l'on n'écoute pas les besoins de la nature, & que par conséquent on fait sortir de la semence dans le tems où elle est souvent la plus nécessaire à l'ordre & au soutien des fonctions. 2^o Parce que ceux qui sont sujets à la masturbation, sont sans cesse occupés du même objet, qu'ils s'y concentrent, & que cette tension continuelle & excessive les énerve davantage que s'ils étoient distraits par différens objets. Cette vérité nous paroît importante. Il y a plus à craindre pour l'affoiblissement du corps, de l'habitude à la même passion, au même vice, que de se laisser aller à toutes ses passions ; les unes deviennent antagonistes des autres, &

détruisent par leurs effets opposés, les désordres qu'elles pourroient causer. 3^e M. Tissot prouve que de ces deux causes il en résulte naturellement une troisième; c'est la fréquence des actes. 4^e Une quatrième cause de l'épuisement des masturbateurs, c'est qu'indépendamment des émissions de semence, la fréquence des érections, quoiqu'imparfaites, dont ils se plaignent; les épuise considérablement. 5^e L'auteur pense que dans le coït, il y a une perte & une réparation réciproque de l'homme à la femme, par la transpiration; dans celui de la masturbation, le masturbateur perd & ne recouvre rien. 6^e Après un coït excessif, dit Sanctorius; avec une femme qu'on aimoit & qu'on desiroit, l'on n'éprouve pas la lassitude qui devoit être la suite de cet excès, parce que la joie que l'âme éprouve, augmente la force du cœur, favorise les fonctions, & répare ce qu'on a perdu; c'est ce qui n'arrive pas à ceux qui s'adonnent à la masturbation.

M. Tissot, après avoir donné un détail des symptômes, des causes & des effets de l'Onanisme, expose la méthode curative, proposée par les médecins. Hippocrate commençoit par un vomitif & par une purgation; il passoit de-là au petit lait, au lait d'ânesse, après cela, au lait de vache:

il interdisoit la viande, & ordonnoit une bouillie de froment. Boerhaave propose les bons alimens, un exercice modéré du corps, les bains des pieds, & les frictions faites avec précaution. Hoffmann pense qu'il faut éviter tous les remèdes astringens, rafraîchissans, nîtreux, acides, & sur-tout les narcotiques. Il ne conseille pas les remèdes chauds, volatils, aromatiques : il prescrit des alimens doux, comme les bouillons forts de bœuf, de veau, de chapon, avec un peu de vin, de suc de citron, de sel & de noix muscade. M. Lieutaud, dans son Précis de médecine, que les connoisseurs & le public ont reçu avec l'accueil le plus favorable (a), & dont on va donner incessamment une seconde édition, recommande les alimens doux, les doux stomachiques, quelquefois des minoratifs, & sur-tout de

(a) M. Tiffot cite ici le Traité des fièvres intermittentes & rémittentes, dont nous avons rendu compte dans notre Journal, tom. X, p. 301, & il en donne le mérite à M. Lieutaud, qui n'en est pas l'auteur. On ignore au juste de qui il peut venir. Plusieurs personnes l'attribuent à M. Senac, premier médecin du Roi. Quoi qu'il en soit, on ne peut disconvenir que ce soit un excellent ouvrage, dont on admire l'ordre, le style, l'élégance; ce qui ne peut être que le fruit de beaucoup de connoissances, de lecture & d'observations judicieuses.

la tranquillité, du repos ; de temporiser & de conduire le traitement selon les circonstances.

M. Tissot, après avoir passé en revue la plupart des auteurs qui ont traité de l'Onanisme, propose une méthode curative fondée sur les observations & sur celles de plusieurs autres médecins. Il conseille de quitter la ville, pour respirer l'air de la campagne, & sur-tout celui du matin, d'éviter les viandes dures & indigestes, comme du cochon, celles qui sont grasses ; les pâtes non fermentées, les choux, les légumes à côte, les fruits, le vinaigre, le verjus : il permet de manger du veau, du jeune mouton, du bœuf, du poulet, du pigeon, du poulet d'Inde, des perdreaux rôtis ou cuits dans leur jus. Ceux qui ne digèrent pas la viande, auront recours à son jus, avec du pain & un peu de jus de citron ; les graines préparées & cuites en crème, avec du bouillon de viande, les œufs, & sur-tout le lait, sont de très-bons alimens : les boissons chaudes ne conviennent nullement, le café est également nuisible ; la meilleure boisson est une eau de source très-pure, mêlée avec partie égale d'un vin qui ne doit être ni fumeux, ni acide : tel est le vin rouge de la bonne Bourgogne, du Rhône, de Neuchâtel, les vieux vins blancs de Grave, ceux de Pontac, bien choisis ; les vins d'El-

pagne, de Portugal, ceux des Canaries, & celui de Tokai, quand on peut en avoir. M. Lewis conseille le chocolat au lait, à déjeuner : le sommeil doit être de sept heures ; celui de la nuit est le meilleur : on ne doit donc se coucher que long-tems après avoir mangé : l'exercice à pied, à cheval, est très-utile : on doit exciter la transpiration par le moyen des frictions universelles, en se couvrant médiocrement, & éviter l'alternative du chaud & du froid : les passions doivent être douces & tranquilles ; celles qui sont tumultueuses, sont extrêmement contraires dans ces sortes de cas. L'auteur conseille les exercices champêtres, les travaux de la campagne, de ne jamais rester seul, de lire, mais avec bien du ménagement, & en un mot, de mener une vie douce, sans être oisive.

M. Tissot exclut du traitement tous les remèdes chauds & incendiaires, la saignée qu'il regarde comme très-nuisible, les émétiques & les purgatifs qui sont presque toujours dangereux, & enfin toutes les évacuations par les selles, les urines & les sueurs. Il prétend qu'on doit fortifier, sans irriter, & il propose de remplir ces indications, avec les bains froids & le quinquina, qui sont sans contredit, les deux meilleurs remèdes dans ces sortes de cas : ces deux moyens de guérison sont fortifiants, sédatifs,

fébrifuges ; ils redonnent des forces , diminuent la chaleur fébrile nerveuse , & calment les nerfs ; ils remédient à la foiblesse d'estomac , & dissipent très-promptement les douleurs qui en sont la suite. Le Mars est un bon fortifiant ; aussi l'auteur en conseille-t-il l'usage , & il indique sur-tout celui que la nature prépare dans les eaux , comme celles de Spa. Le lait est aussi un remède très-bien indiqué dans l'épuisement , quand il passe aisément , & que l'on l'associe avec le quinquina & les bains. M. Tissot conseille le lait de vache préférablement aux autres , & le lait de beurre , à ceux qui ne pourront pas digérer le lait ordinaire. Il invite les parens des enfans adonnés à ce vice funeste , de leur faire éviter , l'oisiveté , l'inaction , le trop long séjour au lit , un lit trop mol , une diète succulente , aromatique , salée , vineuse , les amis suspects , les ouvrages licencieux , & tout ce qui peut porter à échauffer le corps & enflammer l'ame.

Ce petit Traité est terminé par un détail des maladies analogues à l'Onanisme ; telles sont les pollutions nocturnes , & l'écoulement de semence , sans érection. M. Tissot , après en avoir donné le détail avec son exactitude ordinaire , prescrit les bains , le quinquina , le Mars & le lait , comme les remèdes les plus propres à combattre ces sortes de maladies. Cet ouvrage est rempli de bons prin-

cipes en moral & en physique, de réflexions intéressantes, d'observations utiles, & de recherches curieuses, qui prouvent également, & l'érudition & les talens de l'auteur, & son zèle & son amour pour l'humanité.



EXTRAIT

D'une Dissertation nouvelle & intéressante, où l'on démontre que non seulement on peut faire usage intérieurement de la cigue, sans aucun danger, mais encore qu'elle fournit un remède utile dans plusieurs maladies qu'on avoit jugé incurables, par M. ANTOINE STORCK, médecin ordinaire de l'hôpital des bourgeois, à Vienne en Autriche.

Ce n'est pas sans fondement que Van-Helmont a dit dans son *Pharmacologium ac Dispensatorium modernum, ad majores & heroïcos medentum usus venena tam horrida servantur*. En effet les grandes maladies supposant de grands désordres dans l'œconomie animale, il faut, pour les guérir, des remèdes capables de produire de très-grands changemens : aussi voyons-nous que les remèdes les plus actifs font de grands ravages, & sont de véritables poisons, lorsqu'on les donne à trop fortes doses. Il

n'est par conséquent pas étonnant que des substances que l'on regarde communément comme des poisons , soient capables de produire des effets salutaires , lorsqu'elles sont administrées avec prudence & avec précaution. On doit donc applaudir aux travaux des médecins qui cherchent dans cette classe de remèdes , des secours contre ces maladies que l'art n'a pas encore pu détruire. C'est ce que M. Storck paroît avoir entrepris avec succès : ses expériences sur l'usage interne de la cigue ordinaire , dans les maladies sur lesquelles les remèdes connus ne paroissent avoir aucun effet bien marqué , nous ont paru mériter toute l'attention des médecins.

L'auteur divise sa Dissertation en trois chapitres. Le premier contient une description de la cigue , & de la préparation qu'il lui fait subir avant de l'administrer : le second n'est composé que de l'histoire des maladies dans lesquelles il l'a employée : on trouve dans le troisième les conséquences qu'il a cru pouvoir tirer de ses observations.

Nous ne rapporterons point la description que notre auteur fait de la cigue ; on la trouve dans tous les livres des botanistes. Nous nous contenterons de faire remarquer que c'est du *Cicuta major* dont il s'agit. Tous les médecins avoient regardé cette plante comme

un poison qu'on ne pouvoit employer intérieurement sans crime ; cependant Pline avoit avancé qu'il y avoit des gens qui en mangeoient impunément. Ray rapporte dans son *Synopsis plantarum*, qu'un certain charlatan en donoit la racine, à la dose d'un scrupule, dans les fièvres malignes & quartes ; & on lit dans les *Transactions philosophiques*, qu'un cheval avoit été guéri du farcin, en en mangeant les feuilles & les tiges : enfin M. Reneaulme assure dans ses observations, qu'il a employé la racine de cigue en substance, à la dose d'un scrupule ou d'un demi-gros, & en infusion, à la dose d'un gros & même de deux, dans les squirrhes du foie, de la rate & du pancréas. D'ailleurs tous les médecins conviennent, qu'appliquée extérieurement, c'est un puissant résolutif, & on l'a employée de tout tems pour dissiper les tumeurs froides, résoudre les squirrhes, & apaiser les douleurs des cancers.

M. Storck commença donc par l'appliquer extérieurement : il en fit des sachets, qu'il trempoit un moment dans de l'eau ou du lait bouillant, & qu'il appliquoit tout chaud sur la partie malade : il dit qu'il est parvenu par ce moyen à arrêter les progrès de la gangrène, à calmer les douleurs de la goutte, & même à ramollir des nodus dans un homme âgé de soixante ans, à adoucir
les

les rhumatismes les plus invétérés, & qu'il en a vu de très-bons effets dans les squirrhés scrophuleux, les duretés des glandes, des mammelles, & même dans les cancers du plus mauvais caractère.

De pareils succès lui firent soupçonner que cette vertu résolutive, pénétrante & calmante, résidoit dans le suc de cette plante. Il exprima donc ce suc, & le fit évaporer à une chaleur très-douce, pour le remettre en consistance d'extrait; mais avant d'en éprouver l'effet sur des hommes, il en fit prendre un scrupule trois fois le jour à un petit chien, ce qu'il répéta pendant trois jours, sans qu'il en aperçût aucun mauvais effet. Enhardi par cet essai, il en prit lui-même un grain soir & matin pendant huit jours; ensuite il augmenta la dose, & en prit deux grains tous les matins & tous les soirs, pendant huit autres jours, sans en éprouver aucun accident. Il n'en fut pas de même du suc laiteux de la racine, en ayant mis une ou deux gouttes sur le bout de sa langue, elle enfla, devint roide & très-douloureuse, ce qui l'empêchoit de proférer une seule parole; mais s'étant lavé la bouche avec du suc de citron, tous ces symptômes effrayans se calmerent & disparurent entièrement au bout de deux heures; cependant il a pris un ou deux grains de cette même

racine desséchée, sans en éprouver aucune suite fâcheuse.

Après ces différentes tentatives, il composa les pilules suivantes :

Prenez une quantité suffisante de ciguë fraîche ; exprimez-en le suc , & l'évaporez à un feu doux , dans un vaisseau de terre , ayant soin de remuer , pour l'empêcher de se brûler. Lorsqu'il aura acquis la consistance d'extrait , vous le retirerez du feu ; & avec des feuilles de ciguë en poudre , vous en ferez une masse , dont vous formerez des pilules de deux grains chacune.

On sent bien qu'on peut employer cet extrait sous toute autre forme qu'on voudra , selon l'exigence des cas & le goût des malades. M. Storck faisoit d'abord prendre une de ces pilules soir & matin ; au bout de quatre jours , il en faisoit prendre trois par jour : enfin , en augmentant peu-à-peu les doses , il est parvenu à en faire prendre un gros & même un gros & demi par jour ; & cet usage continué pendant un an, n'a jamais hui à personne. Il a substitué quelquefois à ces pilules de la poudre de racine de ciguë , incorporée dans une suffisante quantité de gomme adragant ; mais elle demande beaucoup plus de prudence & de précautions : aussi est-elle bien plus efficace.

La malade qui fait le sujet de la première

observation , portoit depuis trois ans un squirrhe à la parotide. On avoit employé les fondans & les résolutifs les plus puissans , & même le sublimé corrosif , administré selon la méthode de M. Van-Swieten ; tout avoit été inutile : elle fut guérie en six semaines de tems , par l'usage des pilules de ciguë.

La seconde avoit deux ulcères cancéreux à la mamelle droite , & des duretés dans les glandes des aisselles & des aînes : elle a été parfaitement guérie ; le traitement a duré près d'un an.

La troisième & la quatrième avoient chacune un squirrhe à la mamelle droite ; celui de la quatrième absceda : elles furent guéries l'une & l'autre dans l'espace de trois mois.

La cinquième avoit une tumeur très-dure & très-rénitente , qui lui étoit survenue à la mamelle , six semaines après ses couches ; elle ne discontinua pas d'allaiter son enfant pendant tout le traitement qui dura un mois.

Le sixième étoit un homme attaqué d'un cancer qui s'étendoit depuis l'angle de la bouche jusqu'à l'oreille : l'usage des pilules calma non seulement les douleurs , mais encore établit une suppuration louable , & il y a apparence qu'il auroit été guéri , s'il eût eu la patience de continuer plus long-tems le remède : il mourut entre les mains d'un barbier qui avoit entrepris de le guérir.

La septieme malade étoit une dame qui avoit un tubercule à la mammelle, occasionné par un coup qu'elle s'étoit donné à la chasse : il diminua de moitié en deux mois de tems, mais il n'a pas reparu depuis.

La huitieme étoit une femme âgée de quarante-trois ans, qui avoit la mammelle gauche beaucoup plus grosse que le naturel, dure comme une pierre, immobile, rouge & même livide ; elle y sentoît des douleurs très-aigues, qui la mettoient hors d'état de mouvoir le bras ; outre cela, elle avoit la respiration courte & accompagnée d'une petite toux ; elle reçut un grand soulagement de l'usage des pilules, qui firent diminuer la tumeur de deux tiers ; mais s'étant écorchée l'aréole, en se gratant, il s'y forma un véritable ulcere carcinomateux : cependant l'usage continué des pilules y établit une suppuration louable ; & on espéroit que la malade guériroit, lorsqu'ayant bu du vin que quelques amis lui avoient apporté, elle mourut d'une attaque d'apoplexie.

La neuvieme avoit toutes les glandes du col squirrheuses ; elles s'ouvrirent même, & il en sortit une matiere ichoreuse très-puante : elle fut guérie en six semaines de tems.

La dixieme fut guérie en trois mois de tems, de deux squirrhes qu'elle avoit aux glandes sublinguales.

La onzieme avoit un cancer à la mam-melle gauche , qui s'étendoit depuis le bord de la mâchoire inférieure , jusqu'au ventre , malgré cela l'usage des pilules l'avoit presque guérie ; sa mammelle étoit à peine grosse comme le poing , le pus qui sortoit de l'ulcere , étoit louable ; en un mot , tout promettoit le plus heureux succès , lorsqu'un coup de vent qu'elle éprouva , lui causa des douleurs de ventre très-aigues , qui furent suivies d'un cours de ventre , que rien ne put arrêter , & qui la conduisit au tombeau.

La douzieme avoit toutes les glandes du col , des aisselles , des aînes , squirrheuses ; sa mammelle gauche l'étoit aussi : il y avoit en outre un ulcere qui rendoit une matiere ichoreuse , caustique & brûlante : elle fut guérie en un mois de tems.

La treizieme avoit non seulement les glandes sublinguales & celles du col squirrheuses , mais encore ulcérées ; elle avoit outre cela un squirrhe sur la clavicule , si dur , qu'on crut qu'il étoit cartilagineux ; tout cela céda à cinq mois d'usage de pilules.

La quatorzieme fut guérie d'un squirrhe à la mammelle , à la vérité très-récent.

Le quinzieme étoit un homme qui portoit un squirrhe au testicule gauche , & qui avoit trois excroissances carcinomateuses à la verge , qui étoit elle-même prodigieusement gonflée , tous ces symptomes , dont

la description fait frémir , céderent comme par enchantement au bout d'un mois ; mais comme le mal avoit sa source dans un virus vénérien , on eut recours au mercure , pour compléter la guérison.

Une femme âgée de trente-six ans , fait le sujet de la seizième observation ; elle avoit au col deux fistules , dont les sinus s'étendoient à la langue , au sternum , entre l'œsophage & la trachée-artère , & jusqu'au cartilage xiphoïde & aux vertèbres des lombes : elle fut guérie en trois semaines d'usage des pilules & des fomentations , avec l'infusion de cigue.

Dans la dix-septième observation , M. Storck rapporte qu'il a guéri trois personnes à qui il étoit survenu des tumeurs à l'abdomen , à la suite d'une fièvre quarte ; & une quatrième qui avoit un squirrhe au foie , accompagné de jaunisse ; il avertit cependant que ses pilules ne produisent presque point d'effet dans les gonflemens qui surviennent à la rate , à la suite des fièvres intermittentes.

Les observations dix-huit & dix-neuf contiennent la guérison de cataractes , qu'un homme & une femme avoient aux deux yeux , opérée par l'usage des pilules de cigue.

Enfin la vingtième a pour sujet une femme de vingt-cinq ans , - qui fut guérie par le

même moyen, d'écrouelles squirrheuses, & d'un ulcere vraisemblablement de même nature, qu'elle avoit à la cuisse gauche.

Nous n'entrerons point dans le détail de quelques autres observations faites par différens médecins & chirurgiens de Vienne, & que M. Storck a inférées à la suite des siennes, elles sont toutes également concluantes; mais il est tems de passer aux conséquences qu'il tire de ses observations.

1^o Il résulte de ces observations, dit-il, que le suc de cigue épaissi en consistance d'extrait, fournit un remède qu'on peut donner à assez grande dose, dans tous les tempéramens, à tout âge, à l'un & à l'autre sexe.

2^o Ce remède ne déränge aucune fonction, aucune sécrétion, aucune excrétion.

3^o Il agit d'une manière insensible, puisqu'il ne purge ni ne fait vomir, & qu'il n'augmente ni la sécrétion de l'urine, ni celle de la sueur.

4^o Il résout les squirrhes & les duretés qui résistent aux autres remèdes, même aux fondans les plus actifs.

5^o Il fait le plus souvent suppurer les tumeurs qu'il ne peut pas résoudre.

6^o Il arrête les progrès du cancer.

7^o Il en adoucit l'acrimonie, & en détruit la puanteur.

8° Il en change la matiere ichoreuse , en un pus louable.

9° Il en appaise les douleurs.

10° Il en guérit même.

11° Il guérit aussi des ulceres qui seroient incurables , sans son secours.

12° Il consolide les fistules , & les sinus les plus rebelles.

13° Il dissipe les tumeurs œdémateuses , en l'appliquant extérieurement.

14° Il rétablit quelquefois la vue , lorsqu'on en est privé par une cataracte , pourvu qu'elle ne soit pas trop invétérée.

15° Il résout ou du moins arrête les progrès des cataractes récentes.

A la suite de ces corollaires , M. Storck ajoûte les préceptes suivans.

1° Les femmes qui ont un squirrhe ou un cancer à la mammelle , doivent éviter tout travail des mains , & le trop grand exercice.

2° L'air de la campagne , & un léger exercice facilitent la guérison.

3° La colere , la tristesse , la frayeur la retardent au contraire.

4° Les acides , le vin , les alimens acerbés , & les farineux crus & non fermentés , sont très-nuisibles.

5° Les frotemens , les compressions trop fortes nuisent toujours dans les squirrhes invétérés , & dans les cancers.

6^e La toux est aussi très-nuisible dans ces cas ; & il a observé que les femmes dont la respiration est gênée , & qui sentent en toussant , des douleurs très-aigues dans la mammelle squirrheuse & cancéreuse , & comme une espèce de corde qui leur paroît ferrer leur mammelle & la retirer dans la poitrine : il a observé que ces femmes ont les poumons squirrheux & adhérens à la plèvre , ce qui rend la guérison beaucoup plus difficile & presque impossible. L'expérience m'a appris , ajoûte-t-il , que mes pilules ne nuisent pas aux phthifiques ; qu'elles n'empêchent point l'expectoration , qu'au contraire elles la facilitent.

Il termine son ouvrage par quelques questions , comme par exemple , s'il ne seroit pas avantageux , lorsque les pilules operent lentement , de leur joindre l'application extérieure de la cigue en fomentation , & même en cataplasme ? S'il ne seroit pas avantageux de purger de tems en tems les malades , pendant l'usage des pilules ? Si lorsque l'humieur cancéreuse a jetté de profondes racines , & qu'elle a affoibli tous les solides , il ne faudroit pas joindre l'usage du quinquina , à celui de la cigue , afin de remplir toutes les indications *de*.

Nous finirons notre Extrait , en exhortant tous les médecins à tenter ce remede , & à répéter des expériences aussi utiles &

aussi brillantes ; la candeur avec laquelle l'auteur les expose , & l'autorité du célèbre M. Van-Swieten qui en a été le témoin , ne peuvent laisser aucun doute sur l'exactitude avec laquelle elles ont été faites. Qu'il seroit à souhaiter que chaque médecin entreprît ainsi de chercher , & qu'il eût le bonheur de découvrir de nouveaux secours contre ce grand nombre de maladies chroniques qui éludent tous nos efforts , & résistent à tous nos remèdes ! Ils rendroient des services essentiels à l'humanité , & concourroient par ce moyen très-efficacement aux progrès de la médecine.

OBSERVATION

Sur une Colique vermineuse , détruite par les martiaux & les sels neutres , par M. D'ARLUC , docteur en médecine à Caillan.

La nommée Françoise Talent , âgée d'environ vingt-cinq ans , d'un tempérament phlegmatique , ayant naturellement le visage pâle & décoloré , après un excès de fruits acides , tels que les meures dont elle mangeoit avidement depuis quelques jours , fut atteinte d'une colique intestinale des plus violentes , pour laquelle ayant pris une foule de remèdes , la plupart administrés sans prudence & sans choix , vit son mal empirer

rer, de façon qu'ayant de plus un vomissement continuel, le hoquet, & des selles farcies d'une quantité considérable de vers, qu'on avoit combattu avec des émétiques, des purgatifs drastiques, dans le plus fort de ses douleurs, elle se fit transporter de Bagnols, lieu de sa résidence jusqu'ici, pour se confier à mes soins.

Le paroxysme de la colique revenu bientôt dans son premier état, m'offrit la malade dans des symptômes les plus effrayans; elle sentoit un déplacement des intestins, une distension énorme du colon, qui étoit suivie d'étranglement à l'œsophage, de suffocation, d'aphonie, de perte totale de la voix, de sueur froide, avec un pouls irrégulier, petit, tremblotant, qui s'éclipsoit plusieurs fois, des mouvemens convulsifs à la bouche; & des soubresauts dans les parties inférieures du corps. La cause de cette colique ne pouvoit se méconnoître, par la quantité de vers que la malade rendoit depuis plus d'un mois, & qui, supprimés aujourd'hui, l'avoient jetté dans l'état déplorable où je la voyois. Mon premier soin fut d'obvier alors aux symptômes les plus pressans, par les anodins, les calmans, les fomentations, les lavemens, mariés aux remèdes toniques & corroborans. L'huile d'amandes douces dans l'eau de menthe, donnée à grandes doses, & à plusieurs reprises, adou-

cit les douleurs, & amena un relâche de plusieurs jours à la malade, pendant lesquels elle rendit par haut & bas une quantité prodigieuse de vers, de toute grandeur, les uns ronds & longs, & de la classe des vers strongles, & les autres plus petits de celle des ascarides, tantôt séparés, tantôt amoncélés en peloton, nageant la plupart dans une puitte glaireuse, d'un goût acide & douceâtre.

Quelques jours de trêve me permirent d'employer les purgatifs convenables, les testacées, les absorbans, les stomachiques amers, sans trop de soulagement. Le paroxysme de la colique revenoit de tems en tems, pour donner issue à la même quantité de vers : l'aspect des selles m'ayant montré plusieurs fois des corps ronds, blanchâtres, semblables aux semences cucurbitaires, je les pris pour autant des portions du vers solitaire, que je résolus de combattre avec les potions huileuses & la racine de fougere. J'en donnai plusieurs prises, mais la malade n'en fut pas émue seulement, & les plus fortes doses ne lui caufoient pas la moindre tranchée. J'eus recours à des plus forts anthelmintiques ; je les variaï de toutes les façons, employant à diverses reprises les stomachiques amers, astringens, les mercuriaux, plusieurs végétaux à qui l'on attribue cette vertu. L'ageratum, le

tâgetes annoncé dans le Journal de médecine, les pilules aloétiques, la coralline, le camphre dont l'odeur seule, à ce que prétend Hoffmann, est si vermifuge, mais inutilement : la gentiane donnée en lavement, paroïsoit opérer beaucoup plus, en amenant chaque jour une plus grande quantité de vers ; & malgré son amertume, la malade en faisoit un usage journalier, en tisane ou en bol, sans en être plus échauffée, ni réprimer les insectes, dont elle rendoit chaque jour la même quantité ; & si elle négligeoit d'observer son régime, ou de continuer ses remèdes, la colique, quoique moins considérable, ne tarδοit pas à reparοître, suivie du vomissement & de l'expulsion de cette pituite acide & muqueuse, où nageoient les especes de vers mentionnés ; de sorte qu'au bout de trois mois de traitement, nous n'en étions pas plus avancés.

Quoique j'eusse entremêlé plusieurs fois les remèdes toniques aux anti-vermineux, tels que le kina, la chacril, la camomille, &c. je crus que l'inertie & le relâchement des fibres de l'estomac avoient besoin de quelque chose de plus actif & de plus stimulant, pour amener la guérison radicale d'une maladie que je semblois ne faire que pallier : cette femme n'avoit pas eu ses règles depuis long-tems ; son tempérament phlegma-

tique, l'abondance de pituite qu'elle rendoit souvent, & que je pris pour le résidu de quelques matieres chyleuses imparfaitement digérées, & tournant à l'aigre, par le trop long séjour des alimens dans l'estomac, & dont la qualité devenoit une matrice plus propre à faire éclore cette foule d'insectes, que toute autre matiere putride, ainsi qu'on l'a remarqué dans les enfans; la stagnation des suc digestifs dans leurs couloirs, leur dépravation, & les obstructions dépendantes de cet état, me parurent indiquer les apéritifs, vers lesquels je me tournai, au défaut de toute autre ressource: je fis faire conséquemment beaucoup d'exercice à cette femme; elle mit en usage soir & matin, les frictions, tantôt sèches, tantôt avec un linge imregné de quelque vapeur aromatique, sur la région de l'estomac & du bas-ventre: je joignis les tisanes défobstruantes, les apozèmes apéritifs, le safran de Mars antimonie, le sel de Glauber, le suc dépuré des plantes, à ces remedes: un mois après, les règles parurent, sans nulle attaque de colique pendant tout ce tems, quoiqu'elle eût rendu chaque jour la même quantité de vers; ce traitement fut continué encore long-tems, moyennant lequel elle en fut délivrée sans retour, & paroît se bien porter depuis l'été dernier. N'est-il pas naturel de conclure de cette observation, que dans les maladies du bas-

ventre , on doit moins perdre de vue qu'on ne fait l'état des solides ; qu'il est souvent à propos de ranimer leur force fistaltique , & de redonner aux fibres relâchées le ton qu'elles ont perdu , par des agens extérieurs , sans avoir uniquement recours aux remèdes internes , plus lents dans leurs opérations , & souvent moins sûrs ? Tout le monde connoît l'utilité des frictions sèches sur la peau , des bains froids , de l'exercice de la gestation , dans les cas où ils conviennent : ajoûtons celui des irritans , des synapismes , des vésicatoires , des sétons , de l'ustion même dans plusieurs maladies , que la douceur dans l'art de guérir , que l'on pratique aujourd'hui , & trop relative à notre mollesse , nous ont fait abandonner aux anciens qui les pratiquoient avec tant de succès , & dont la médecine des Indes & de la Chine se pare actuellement : pourquoi ne pas les employer plus souvent que nous ne faisons , sur-tout lorsque les secours ordinaires sont en défaut ?

Cette abondance de vers que les anthelmintiques les plus accrédités ne pouvoient détruire , qui s'engendroient si rapidement , & qui sembloit se multiplier même par les agens les plus convenables , que j'employois pour la combattre , ne militeroit-elle point en faveur de ceux qui soutiennent aujourd'hui la génération spontanée des insectes ?

§ 12. OBS. SUR UNE COLIQUE VERM.

Opinion tombée en discrédit dans le siècle passé, par les observations de Swammerdam, malgré les raisons dont la philosophie ancienne prétendoit l'étayer, & les ouvrages de plusieurs naturalistes modernes, tels que Scaliger, Bonani, Kirker, qui l'admettent sans restriction, ou Rédi qui ne la suppose que dans les êtres vivans. Sans vouloir prononcer sur un fait aussi obscur que celui-là, & qui exige plus d'observations que de raisonnemens, je dirai, qu'ayant fait plusieurs expériences sur cette quantité de vers que la malade rendoit journellement, à l'imitation de Baglivi, & sur lesquels la plupart des anthelmintiques végétaux en infusion, agissoit à-peu-près de même façon, à la genticiane & les huileux près, qui leur paroissent plus contraires; j'eus occasion d'examiner plusieurs fois la pituite acide qui leur servoit de matrice, dans laquelle je découvris souvent, à l'œil même, de petits corps ronds, blanchâtres, mobiles, qui sembloient se mouvoir dans le liquide, & imiter les molécules organiques, que les naturalistes modernes admettent aujourd'hui dans la liqueur séminale, à la place des animalcules, de Lewenoeck, Vallisniery, &c. Je serois tenté de regarder ces corps comme le germe de la plupart des vers intestinaux, que la chaleur du lieu, la qualité du liquide où ils nageoient, faisoient développer subitement.

tement, soit que ces germes ne dussent leur organisation & leur existence qu'au concours fortuit & spontané des molécules qui les formoient, ainsi que le tænia, les vers qu'on trouve dans le foie, le cerveau, le cœur, &c. ou que ce fussent-là autant d'œufs des vers intestinaux préexistans dans ce liquide.

R É F L E X I O N S

Sur le problème de M. STAHL, avec une suite d'Essais pour la décomposition des combinaisons de l'acide vitriolique, par M. LE CHANDELIER, apothicaire à Rouen.

La chymie présente un enchaînement de notions, dont les unes conduisent naturellement aux autres. C'est par cette liaison de principes qui font sa base & son fondement, qu'elle a tant d'attraits, non seulement pour ceux qui la pratiquent par état, mais encore pour tous ceux que l'amour des sciences engage à la cultiver.

Considérant la chymie sous ce point de vue, je crois qu'il n'est point inutile de mettre au jour les réflexions les plus simples, étayées par l'expérience. C'est cette façon de penser qui m'engage à donner le fruit de

quelques momens d'application : mon sujet dût-il paroître de peu de valeur aux chymistes éclairés, dont notre siècle abonde, mes vues seront remplies, si ces grands maîtres dont j'admire les talens, veulent bien donner de l'appui & de l'extension à mes expériences, par les conséquences qu'on en peut tirer dans la pratique.

J'observerai seulement en passant, que le premier objet qui a donné lieu à cet essai, a été traité par des chymistes célèbres : MM. Stahl, Neuman & Geoffroy ne l'ont pas regardé comme indigne de leurs attentions ; de pareils noms doivent lui donner du mérite. M. Geoffroy avoit acquis dans la pratique exacte de la pharmacie, fondée sur une théorie profonde, ces lumières supérieures qu'il a répandues sur la matière médicale & la chymie. Il lui avoit consacré toute sa jeunesse ; & ce ne fut qu'à l'âge de trente ans, qu'il se livra spécialement à l'étude de la médecine.

Sa table des affinités, monument d'une expérience raisonnée, qui servira toujours de boussole à ceux qui s'appliqueront à la chymie, fut le sujet d'un de ses Mémoires académiques, qui fut bientôt suivi d'un second, pour donner des éclaircissémens sur le premier ; c'est dans celui-là, qui est inséré dans le Recueil de 1720, que se trouve le problème de M. Stahl, résolu par M. Geoffroy ; le voici.

Quand on a saturé & cristallisé un acide vitriolique avec le sel de tartre, trouver moyen de séparer cet acide de ce sel fixe, dans un moment de tems, & dans la paume de la main.

M. Geoffroy a donné deux moyens pour y parvenir : le premier est de présenter au tartre vitriolé, mis en fusion, du phlogistique qui, s'unissant à l'acide vitriolique, forme du soufre, lequel se trouvant en même tems combiné avec l'alcali fixe du tartre vitriolé, en fait un composé dissoluble dans l'eau, connu sous le nom de foie de soufre, qu'un esprit acide décompose aisément, en précipitant le soufre auquel l'alcali lâche prise, pour s'unir au nouvel acide.

Le second moyen est de combiner l'acide du soufre, raréfié par le feu & réduit en vapeurs, avec une lessive alcaline, dont on a imbibé des linges, qu'on expose à ces vapeurs renfermées & retenues par ces linges, au moyen desquels elles s'unissent au sel alcali, & en forment un tartre vitriolé qui peut être décomposé par les trois acides minéraux.

La première solution du problème est fondée sur la plus grande affinité de l'acide vitriolique, avec le principe sulfureux ou phlogistique, qu'avec l'alcali fixe, & l'objection que M. Geoffroy prévient, n'in-

ferme point la solidité de la conséquence ; qui est la décomposition du tartre vitriolé. La seconde solution paroît susceptible de quelque réflexion ; car puisque les acides vitrioliques , nîtreux & marins peuvent décomposer le sel qui a été formé par la combinaison indiquée , sera-t-on aisément convaincu qu'il étoit véritablement un tartre vitriolé , c'est-à-dire , le produit de l'union exacte & intime de l'acide vitriolique avec l'alcali fixé. Quoiqu'il n'y ait aucun doute de l'existence nécessaire de l'acide vitriolique , pour constituer l'essence du soufre , personne n'ignore que ce même acide uni à une portion de phlogistique produit une substance différente , connue sous le nom d'acide volatil sulfureux.

Or , en brûlant le soufre pour le décomposer , l'acide qui a été retenu par les linges , a resté lié & embarrassé par le phlogistique ; & l'acide sulfureux qui en a résulté , n'a pu avoir avec l'alcali une cohérence aussi parfaite que l'acide vitriolique pur & dégagé de phlogistique. C'est sans doute à cette union du phlogistique avec l'acide vitriolique , qu'on doit attribuer l'effet de la vapeur du soufre , qui blanchit les fleurs de violettes , de roses , &c. tandis que l'acide vitriolique les rougit. La configuration des cristaux formés par la combinaison proposée , montre encore une grande différence

d'avec les cryftaux du tartre vitriolé ; & M. Stahl a remarqué que les premiers diffous dans l'eau , ne devenoient dodécahedres , qu'après l'évaporation du principe d'inflammabilité. Aucun chymifte n'ignore que cet acide volatil-sulfureux , que l'on fépare avec grande attention dans la diffillation de la liqueur minérale anodine , fe combine très-bien avec l'alcali fixe ; & fi cette liqueur , par les impreffions de l'air , fe trouve avoir contracté un peu d'acide , cet acide devenu sulfureux par le contact du phlogistique de cette liqueur , fera détruit par quelques gouttes d'huile de tartre par défaillance.

Cette façon de penser , fruit de la réflexion la plus simple , n'altère point mes sentimens de vénération pour un professeur auquel tous nos contemporains font redevables , & dont nos plus grands maîtres respectent les leçons : j'avoue même avec reconnoissance , que c'est dans ses principes que j'ai puisé les premiers élémens de l'art que j'exerce avec affection ; & c'est d'après lui-même que je propose , la décomposition du tartre vitriolé & de presque toutes les combinaisons de l'acide vitriolique , par le même intermedé & par une double décomposition.

Méditant les affinités des substances métalliques , & trouvant que l'acide vitriolique a plus de rapport avec ces substances , que

l'acide nîtreux, j'ai conclu que l'acide vitriolique, contenu dans le tartre vitriolé, devoit abandonner l'alcali, pour s'emparer du mercure dissous par l'acide nîtreux; mais comme le tartre vitriolé est très-compacte & difficile à dissoudre, j'ai eu lieu de douter du succès, jusqu'à ce que l'expérience m'eût donné la certitude.

Tartre vitriolé.

J'ai versé de la dissolution de mercure sur le tartre vitriolé pulvérisé; & après les avoir agités ensemble quelques instans, je les ai étendus dans un volume d'eau suffisant: le mélange est devenu opaque & a pris une couleur jaune, après quoi j'ai vu se précipiter une poudre de même couleur; c'étoit le mercure uni à l'acide vitriolique, comme je l'avois présumé, le turbith minéral; ce succès m'a excité à faire de nouvelles tentatives.

Sel de Glauber.

Quoique les terres absorbantes aient plus de rapport avec l'acide vitriolique, qu'avec les autres acides, cependant j'ai pensé que ce même acide lâcheroit la terre du sel marin, à laquelle il est uni dans le sel de Glauber, en lui présentant le mercure dissous dans l'acide nîtreux, & qu'il s'en empareroit, en abandonnant sa terre; mais

craignant que l'eau dont ce sel est abreuvé dans son état de crySTALLISATION, affoiblissant l'acide, s'opposât au succès, j'ai préféré le sel de Glauber en efflorescence; & mon expérience a réussi de même, & avec autant de facilité que la première.

Vitriol verd.

En troisième lieu, les rapports de l'acide vitriolique ne présentant que trois métaux avec lesquels il ait des affinités, sçavoir, le fer, le cuivre & l'argent; il étoit douteux que l'acide vitriolique lâchât aucun de ces métaux, pour s'emparer du mercure; cependant ayant mêlé avec la dissolution mercurielle le vitriol verd desséché au soleil, pour éviter l'humide que je supposois toujours nuisible, j'ai obtenu la décomposition de ce vitriol, comme les précédentes, & le même précipité.

Je n'avois, sur la nécessité d'employer ces sels privés d'humidité, qu'un doute que j'ai voulu éclaircir; pour cela j'ai répété mes épreuves sur le sel de Glauber & le vitriol dans leur état humide de crySTALLISATION; ils ne se sont point décomposés, ce qui m'a fait naître un nouveau soupçon. Plusieurs mois s'étoient écoulés depuis mes premières expériences; & ma dissolution mercurielle qui pour lors étoit récente, avoit, pendant cet intervalle de tems, déposé au fond du vaisseau

une crySTALLISATION métallique, que j'ai supposé l'avoir affoiblie : en effet cette dissolution ancienne, éprouvée de nouveau sur le tartre vitriolé, n'a pas plus opéré sa décomposition, que celle de ces autres sels.

Les crySTaux formés dans ma dissolution mercurielle, sont un sel métallique ; & comparant cette crySTALLISATION à celle des autres sels, je pensois qu'elle n'étoit formée que du sel surabondant, & que le liquide restant, pouvoit être chargé & rempli du même sel. La seule différence que je présuinois devoir s'y rencontrer, est qu'après les crySTALLISATIONS des sels dans l'eau, il reste une humidité excédente l'eau de la dissolution ; mais dans un acide concentré & saturé, d'une substance métallique, la pesanteur pouvoit être admise pour la seule cause de la crySTALLISATION, sans soupçonner que l'acide fût affoibli, ni qu'il eût lâché le mercure qu'il tenoit en dissolution.

Pour constater l'affoiblissement de la partie liquide, & les différentes proportions du mercure contenu dans les divers états de ma dissolution, j'ai pris un poids égal, 1^o de sel nitro-mercuriel crySTALLISÉ, 2^o de dissolution récente, 3^o d'ancienne dissolution limpide, & décantée de dessus ses crySTaux ; j'ai versé sur chacune d'elles un poids exactement pareil de précipitans, j'ai même préféré l'acide dégagé de sa base, l'esprit de

fel au fel marin ; j'ai étendu ces mélanges dans un même volume d'eau : tous ont donné un précipité blanc , lequel séparé par le filtre , & séché à l'ombre , m'a démontré que relativement les unes aux autres , la première combinaison a donné dix-sept parties de mercure précipité ; la seconde , sept parties & demie , & la troisième , une partie.

*Cristaux de Mars. Sel de Mars de Riviere.
Vitriol bleu. Vitriol blanc.*

Revenons à notre principal objet. Con vaincu de la nécessité d'une dissolution de mercure récente , j'ai vu avec satisfaction qu'elle a décomposé le sel de Glauber & le vitriol verd , dans leur état d'humidité : j'ai même décomposé , par son intermède , le vitriol de Mars , le sel de Mars de Riviere , qui , à la vérité sont de même , des combinaisons du Mars avec l'acide vitriolique , le vitriol bleu & le vitriol blanc , qui ont tous précipité le mercure en une poudre jauné , en turbith minéral , comme l'avoit fait le tartre vitriolé ; j'observai cependant que le sel nitro-mercuriel remis dans l'état de fluidité , en le faisant chauffer avec la dissolution furnageante , peut être substitué à la dissolution récente , & opere les mêmes effets.

Vitriol lunaire.

J'ai cru que dès que l'acide vitriolique

combiné avec le fer ou avec le cuivre, abandonnoit ces métaux à l'approche du mercure, il devoit s'opérer le même phénomène avec l'acide vitriolique chargé d'argent, puisque, selon la table des affinités, ce dernier métal a moins d'affinité que les deux premiers, avec cet acide. J'ai fait dissoudre de l'argent bien pur dans l'acide vitriolique concentré; j'y ai mêlé de la dissolution de mercure; il s'est fait une effervescence considérable, accompagnée de vapeurs rouges, nîtreuses; j'y ai ensuite ajouté de l'eau, & il s'est fait un précipité de couleur grise: la même dissolution d'argent, mêlée d'acide nîtreux pur, a précipité l'argent en une poudre noire, sans effervescence, mais seulement avec quelques vapeurs blanches & légères: ainsi, quoique je n'aie pas obtenu de précipité jaune, le mercure paroît cependant être entré pour quelque chose dans la première décomposition; il s'est fait une double précipitation; le mercure & l'argent se sont précipités ensemble.

Quoiqu'il ne paroisse par la quatrième colonne des affinités, que trois métaux avec lesquels l'acide vitriolique ait des rapports connus, sçavoir, le fer, le cuivre & l'argent; il est cependant constant que cet acide les abandonne, pour s'unir au mercure dissous dans l'acide nîtreux; & comme la troisième colonne nous montre que l'a-

cide nîtreux a beaucoup de rapport avec ces trois métaux, on pourroit soupçonner que ce dernier acide opéreroit la décomposition des combinaisons de l'acide vitriolique avec ces métaux ; mais quoique l'acide nîtreux dissolve facilement le fer, le cuivre & l'argent, si vous versez sur la dissolution des deux derniers de l'acide vitriolique, il s'empare du métal que l'acide nîtreux lui abandonne. Quant au fer, il est vrai que l'acide vitriolique concentré & non concentré, ne le dégagera pas de l'acide nîtreux ; mais aussi lorsque l'acide vitriolique s'en est emparé, il n'est pas obligé non plus de lâcher prise aux approches de l'acide nîtreux : ce métal ne m'a pas encore paru donner de préférence à l'un de ces acides : ainsi on ne peut pas attribuer à l'acide nîtreux la décomposition du vitriol de fer. Il y a même une légère circonstance qui paroîtroit donner quelque induction favorable à mon sujet ; c'est que la dissolution du fer dans l'acide nîtreux s'échauffe, lorsqu'on y mêle l'acide vitriolique concentré, au lieu que l'abord de l'acide nîtreux, dans la dissolution du fer par l'acide vitriolique, n'y communique pas la moindre chaleur ; mais cette légère circonstance ne vient que de l'humidité que l'acide vitriolique, dans le premier cas, attire avec la violence qui lui est ordinaire, tandis que dans le second, l'acide vitrio-

§ 24 ESSAIS POUR LA DÉCOMP.

lique étoit déjà étendu dans l'eau , afin qu'il fût plus en état de pénétrer & diviser les particules martiales : auffi ne s'est-il fait dans l'un ni dans l'autre aucune effervescence ni précipitation.

Vitriol de zinc.

Pour dernière combinaison des substances métalliques avec l'acide vitriolique , j'ai dissous du zinc dans cet acide affoibli , ou plutôt étendu dans de l'eau ; j'ai filtré cette dissolution , évaporé & crySTALLISÉ ; j'ai broyé ces crySTaux , & les ai arrosés de dissolution mercurielle : ces sels ont pris sur le champ une couleur jaune ; & y ayant ajouté de l'eau pour les étendre , ils ont laissé précipiter le mercure en une poudre jaune : l'esprit de nître pur ne précipite point la dissolution du vitriol de zinc.

Alun.

Après avoir désuni l'acide vitriolique , d'avec les alkalis fixes , & diverses substances métalliques , par une autre substance métallique , j'ai voulu , malgré les rapports plus marqués de cet acide avec les terres , qu'avec les substances métalliques , tâcher de les désunir par le mercure : en effet , lui ayant présenté de différens aluns , l'acide vitriolique a abandonné sa terre pour se précipiter avec lui en turbith minéral.

Sélénite.

L'eau de chaux récente & la crème de chaux ont aussi précipité en jaune la dissolution de mercure, ce qui doit être attribué au sel séléniteux reconnu dans la chaux par l'union de sa terre avec l'acide vitriolique. J'observe que l'acide nîtreux pur n'opere rien avec l'eau de chaux.

M. Geoffroy, frere de l'auteur de la table des affinités, chymiste renommé, & membre de l'académie des sciences, donna en 1744 une exception à la premiere colonne des affinités, en montrant que l'acide vitriolique de l'alun abandonnoit sa terre pour s'unir au fer, en le faisant bouillir dans un vase de ce métal; & quoique les rapports de cette premiere colonne soient confirmés, quant à l'acide vitriolique, par la quatrieme, qui nous présente la terre comme une substance qui ne peut être désunie de l'acide vitriolique, que par les alkalis ou le phlogistique, cependant le mercure l'en sépare aisément, lorsqu'il est dissous dans l'acide nîtreux, quoique ce dernier acide ait, selon la cinquieme, moins d'affinité avec la terre que le vitriolique.

Borax.

M. Rouelle, dans son Mémoire sur la cristallisation des sels, qu'il a présenté à l'académie dont il est membre, met le bo-

rax & le sel sédatif au nombre de ceux où l'acide vitriolique est essentiel. Avec un pareil guide, devois-je douter du succès ? J'ai donc pulvérisé du borax, & j'ai versé dessus de la dissolution mercurielle : il a pris une couleur jaune aussi-tôt ; & en ajoutant de l'eau, ces sels ont achevé de se décomposer & ont laissé précipiter le mercure en une poudre jaune. C'est peut-être ce précipité jaune qui a engagé M. Rouelle à placer le borax & le sel sédatif au rang des substances qui contiennent de l'acide vitriolique.

Sel sédatif.

Le sel sédatif cristallisé, mais qui, par des lotions répétées, a été privé de l'acide vitriolique surabondant (a) si exactement, qu'il est resté presque insipide & talqueux, précipite aussi en jaune la dissolution mercurielle, mais un peu plus lentement que le borax. Le sel sédatif sublimé fait précisément le même effet que celui qui a été cristallisé. Ces sels, ainsi que le borax, ne présentent rien avec l'esprit de nître pur.

Pour opérer la désunion de l'acide vitriolique avec l'alkali volatil, j'ai combiné ces deux sels au point de saturation, c'est le sel ammoniacal vitriolique, & ensuite j'ai précipité par ce sel le mercure dissous dans l'acide nîtreux. Le précipité qui a été pro-

(a) Si la saturation est exacte, les lotions enlèveront le sel de Glauber.

duit par ce moyen, a été aussi blanc que celui que le sel ammoniac ordinaire ou marin précipite de cette même dissolution. Le sel-ammoniac vitriolique ne paroît pas avoir été décomposé. Peut-être le sel ammoniac ordinaire ne se décompose-t-il pas lui-même dans cette précipitation, qu'il opère de même que le sel marin & l'alkali volatil dont on se sert séparément pour l'ordinaire, & qui font le même effet l'un & l'autre. Ce qui m'étonne, c'est que l'acide vitriolique abandonne l'alkali fixe plutôt que l'alkali volatil, quoiqu'il soit constant qu'il a moins d'affinité avec ce dernier : ceci nous donnera lieu d'examiner dans la suite, par les différentes précipitations du mercure, les rapports des divers précipitans avec les dissolvans.

Tartre acido-sulfureux

Nous avons vu que l'acide volatil sulfureux uni au sel alkali du tartre, forme un sel neutre, qui ne doit pas être confondu avec le tartre vitriolé ; ce sel qu'on pourroit nommer tartre acido-sulfureux, se décompose aisément à l'abord du mercure en dissolution dans l'acide nitreux, & le mercure se précipite en une poudre jaune ; mais cette décomposition aura moins de quoi surprendre, quand on se rappellera ce que j'ai dit plus haut, que l'acide vitriolique

n'a dans ce sel qu'une union superficielle avec l'alkali fixe, à cause du phlogistique dont il est embarrassé. On sçait assez d'ailleurs, qu'il se décompose par les trois acides minéraux.

Soufre.

Mais j'ai poussé la tentative jusqu'à chercher la désunion de l'acide vitriolique d'avec le phlogistique dans le soufre. Le soufre en poudre n'a point souffert de l'approche du mercure dissous. J'ai fait fondre ensuite du soufre, j'y ai ajouté goutte à goutte de la dissolution de mercure; mais le soufre s'est coagulé sur le champ: j'ai fait dessécher ce mélange, & je l'ai ensuite fait bouillir dans de l'eau: cette eau a paru seulement sale; je l'ai décantée, j'ai versé dessus de l'huile de tartre par défaillance, & il s'est fait un précipité noir; il paroît qu'il s'est combiné un peu de soufre avec le mercure qui est resté en dissolution dans l'acide nîtreux qui les a rendus l'un & l'autre dissolubles dans l'eau.

J'ai ensuite fait dissoudre du soie de soufre dans de l'eau que j'ai filtrée, & j'y ai versé de la dissolution de mercure; le soufre s'est précipité, mais d'une couleur grise, à-peu-près comme le soufre vis. Or l'acide nîtreux seul précipite en blanc le soufre dissous dans l'alkali fixe; & le mercure dissous

dissous par l'acide nîtreux, se précipite par l'alcali du tartre, en jaune oranger : la couleur grise de mon précipité indique donc assez qu'il contient du mercure ; mais supposera-t-on que l'acide vitriolique se soit dégagé d'avec la partie inflammable, le phlogistique du soufre, pour s'attacher au mercure ; ou bien présumera-t-on que le soufre même, sans avoir souffert aucune décomposition, s'est emparé du mercure, en s'unissant avec lui avec d'autant plus de facilité, qu'il lui présentait dans cet état de dissolution une quantité de surfaces innombrables ?

Enfin, & pour dernière tentative, j'ai cherché à désunir l'acide vitriolique d'avec une huile minérale, dans un bitume artificiel, formé d'huile de pétrole & d'huile de vitriol : j'ai observé que mon bitume n'a acquis jusqu'à présent, que la consistance de la térébenthine ; j'y ai mis de la dissolution mercurielle dans l'esprit de nître, & je les ai bien agités ; l'acide nîtreux a relevé la couleur de mon bitume, en un rouge assez vif, & a augmenté sa consistance, tandis que l'acide vitriolique s'est emparé du mercure ; j'y ai ajouté de l'eau, & j'ai trouvé au fond un précipité jaune : le même bitume mêlé d'esprit de nître pur, n'a procuré ni changement de couleur, ni consistance, ni aucune précipitation.

OBSERVATION

*Sur un Ovaire ossifié, par M. LE CLERC
DE BEAUCOUDRAY, docteur en médecine
de l'université de Caën.*

Je me suis trouvé à l'ouverture du cadavre d'une femme âgée de soixante ans, où j'ai découvert dans l'ovaire droit une tumeur squirrheuse, de la grosseur des deux poings, dont la partie interne étoit ossifiée en différens endroits, & l'externe étoit membraneuse. Il y avoit dans la cavité une chopine de matiere purulente, de la couleur de chocolat : à la partie supérieure de cet ovaire, étoit une continuation membraneuse, de la largeur de la vessie d'un adulte, qui contenoit pour le moins trois chopines de pus sanieux, dont la couleur étoit moins foncée que la précédente.

J'ai eu occasion d'examiner scrupuleusement les parties de la génération : j'ai trouvé la matrice dans un très-bon état, à l'exception de la partie externe où il y avoit vers le fond quelques glandes lymphatiques engorgées ; les ligamens ronds & les ligamens larges n'avoient aucuns vices de conformation ; les trompes, les morceaux frangeux étoient dans leur état naturel : l'ovaire

gauche étoit de la grosseur ordinaire ; je l'ai ouvert, & j'y ai trouvé neuf ou dix petites hydatides, d'où j'ai fait sortir une liqueur limpide.

OBSERVATION

*Sur une Exostose monstrueuse ; par
M. BONTÉ, docteur en médecine de la
faculté de Montpellier ; à Côtances.*

L'exostose est aux parties dures ce que le sarcome ou l'excroissance est aux parties molles. Si les maladies des os sont difficiles à guérir, les soins que la nature, toujours sage, semble avoir pris de les en garantir, n'en paroissent que plus signalés. Dans l'enfance exposée à mille dangers qu'elle ne connoît point, les os étant plus mols, flexibles & même épiphyses dans presque toute leur étendue, sont en état d'éluder l'action des causes extérieures qui peuvent les blesser. La raison se fortifiant avec l'âge, la solidité des os augmente, parce qu'elle est alors plus nécessaire & moins dangereuse : cette augmentation arrive par degrés lents & insensibles, toujours proportionnés à nos besoins. Nous voyons la même attention dans tous les âges, à défendre les os des causes internes qui peuvent les inté-

resser : le vice des liqueurs doit être porté fort loin ; pour y causer une altération sensible ; il ne faut rien moins le plus souvent qu'un mélange de quelque levain étranger dans la masse des humeurs : encore leur perversion doit-elle être considérable. Les effets qui en résultent, portent alors une atteinte dangereuse sur les parties offeuses. On voit survenir des accidens marqués par un caractère propre & singulier à chaque espece de virus ; c'est ainsi que le virus cancéreux les calcine & les réduit comme en poussière ; le rachitique les grossit, les courbe & les déforme ; leur ramollissement, leur flexibilité est peut-être dûe à quelqu'autre virus particulier.

Les exostoses dérangent toujours les fonctions des parties où en est le siège ; celles qui occupent les extrémités sont moins à craindre que celles des os qui renferment quelques viscères essentiels : on sent quels dérangemens peuvent procurer les exostoses du crâne, du sternum, des côtes, des vertebres, par la compression du cerveau, du poulmon, de la plèvre, & de la moëlle épiniere.

L'auteur d'un excellent Mémoire inséré parmi ceux de l'académie de chirurgie, divise les exostoses en trois especes ; la premiere est formée par l'extravasation du suc osseux dans la cavité des os cylindri-

quès ; la seconde , par l'écartement des fibres osseuses qui composent la substance solide de l'os ; la troisième , par l'épanchement du suc osseux sur la surface même de l'os ; celle qui fait le sujet de cette observation , appartient particulièrement à cette classe : elle est située à la partie moyenne & inférieure du tibia ; elle avoit , étant recouverte des tégumens & des parties charnues , vingt-sept pouces de circonférence. Pour en faire une description plus exacte , nous examinerons cette exostose , avec l'état des parties voisines dans l'os frais , & ensuite dans l'os sec.

La peau avoit presque dans toute l'étendue de la tumeur sa couleur naturelle ; elle n'étoit changée & altérée que dans deux ou trois endroits où elle avoit pris une couleur livide. Comme on y appercevoit une apparence de fluctuation , ils ont été scarifiés ; les scarifications ont donné issue à une très-petite quantité de matières glaireuses très-molles ; les tégumens ont été enlevés , & les muscles mis à découvert : quelques - uns d'entr'eux étoient entièrement oblitérés ; d'autres avoient pris une figure très-différente de l'état naturel ; le tendon réuni des jumeaux & du folaire étoit extrêmement aplati , & avoit la forme d'une aponévrose , le corps de ces muscles étoit fort aminci ; le tendon du jambier antérieur étoit recouvert entièrement d'une

matiere presqu'osseuse ; les tendons des autres muscles restoient en partie découverts ; l'artere interosseuse étoit oblitérée dans la plus grande partie de son trajet : à son immersion dans le principe de l'exostose, elle paroissoit d'abord s'être dilatée & rompue ensuite ; quelques caillots de sang d'une consistance assez ferme, & d'une couleur noirâtre, annonçoient l'épanchement qui avoit suivi cette rupture ; la matiere qui formoit la masse totale de la tumeur, a paru n'avoir aucune organisation ; les couches les plus extérieures étoient formées par une matiere molle & gelatineuse, sans être collante ; les couches intérieures étoient formées par une matiere plus dure, difficile à couper, & criant sous le scalpel. On rencontroit dans les premieres couches quelques endroits à demi-ossifiés ; dans les dernieres, l'instrument tranchant ne pénétoit qu'avec peine, & il y avoit presque partout une ossification complete.

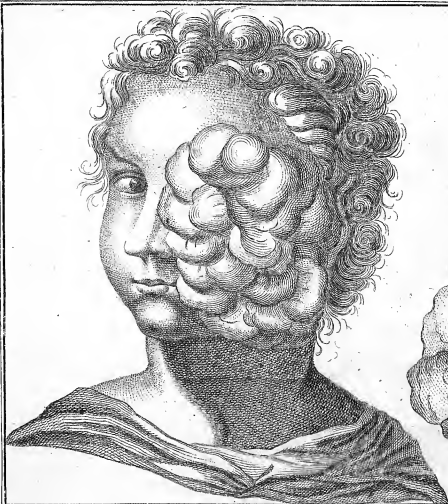
Les chairs étant enlevées, la jambe a été mise en macération dans l'eau, & ensuite dans une lessive alumineuse, pour être exposée à la rosée ; ces préparations étoient nécessaires pour connoître plus exactement l'exostose dans l'os sec : elle a beaucoup perdu de son volume ; sa circonférence s'est bornée à dix-huit pouces ; son plus grand diamètre à cinq travers de doigt de l'extré-

mité inférieure : la crête du tibia fait à cet endroit une saillie considérable : on y remarque une sinuosité où étoit renfermé le tendon du jambier antérieur ; au-dessus de la malléole interne, on voit une espèce d'apophyse ronde, plus dure que le reste de l'exostose : le péroné est écarté postérieurement & plus courbe que dans l'état naturel ; cet os paroïssoit dans l'os frais, faire partie de l'exostose ; dans l'os sec, il ne paroît soudé au tibia, que par les deux tiers de sa grosseur ; toute la masse de l'exostose paroît formée de plaques ou feuillets osseux, très-minces, placés les uns sur les autres, laissant entr'eux des intervalles cellulaires de différente grandeur, dont l'assemblage ressemble assez bien à plusieurs grosses morilles entassées les unes sur les autres.

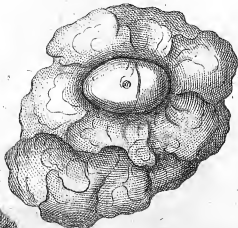
Pour avoir une connoissance plus parfaite de cette exostose, l'os a été scié perpendiculairement dans sa longueur ; la cavité en étoit presque entièrement effacée : les parois formées par la substance compacte de l'os, se sont rapprochées ; une matiere osseuse informe s'est épanchée dans le vuide qui restoit, & l'a remplie. Dans les os longs, on observe que les plaques osseuses sont plus serrées vers la surface externe de l'os, qu'à l'interne où elles sont liées moins étroitement : dans cet os, les lames extérieures au contraire s'écartent sensiblement, &

forment un tissu spongieux plus ou moins ferré ; toute la substance compacte manque à cette partie de la crête du tibia , qui fait une saillie sensible ; la substance cellulaire & réticulaire des extrémités étoit très-friable ; à peine avoit-elle quelque fermeté.

L'origine de cette exostose dépendoit d'une cause fort légère : le sujet avoit reçu un coup de pied de cheval en effleurant , qui n'avoit presque pas endommagé la peau : deux mois après le coup , il survint une tumeur d'un très-petit volume , à l'endroit où il avoit été frappé : cette tumeur n'altéroit point la couleur de la peau ; elle étoit peu douloureuse : le jeune homme pauvre & obligé de gagner sa vie par un travail pénible & assidu , y fit d'abord peu d'attention : elle grossissoit cependant tous les jours ; & dans l'espace d'une année , elle acquit le volume que j'ai indiqué. Ennuyé enfin de ce fardeau incommode , il résolut de me consulter. L'amputation me parut le seul expédient qu'on pût proposer ; cet avis fut celui de M. Deslandes , fils , avec lequel j'en conférai : notre conseil l'épouvanta trop pour le suivre ; il se mit entre les mains d'empyriques , qui lui promirent une guérison assurée : il s'en fallut beaucoup , que l'événement justifiait leurs promesses ; les divers remèdes qu'ils employèrent , laissèrent l'exostose dans le même état ,



*la Tumeur vue du Côté
de sa face Interne*



& réduifirent le malade prefqu'en con-
fomption. Toutes les belles efpérances dont
on l'avoit flaté, étant évanouies, il de-
manda avec inftance qu'on eût recours à
l'amputation qui lui avoit d'abord été pro-
pofée. Cette opération devenoit alors un
moyen fort douteux ; mais comme elle étoit
l'unique reflource qui reftoit, elle fut faite
en préfence de plufieurs chirurgiens. Les
premiers jours qui fuivirent l'opération, les
chofes parurent aller affez bien ; mais le neu-
vième, tout-à-coup elles changerent de
face : des convulfions générales furvinrent,
avec un fpafme dans la mâchoire inférieure,
qui annonça la mort prochaine du malade.

D E S C R I P T I O N

*D'une Opération importante faite fur un
enfant de près de trois ans, par M. GOS-
MOND, ancien chirurgien-major du
régiment de Lowendal, actuellement chi-
rurgien à Plombières,*

Dans le mois de Février 1760, je fus
appellé en consultation pour une petite fille
de M. Druot, confeiller au bailliage de
Nancy, âgée d'environ trente-quatre mois,
qui avoit une tumeur confidérable qui occu-
poit prefque toute la face du côté gauche ;

elle avoit son origine dans l'orbite du même côté ; elle étoit circonscrite à sa base , par les paupieres , qui avoient acquis trois pouces de circonférence ; la conjonctive lui servoit de gaine , & se prolongeoit jusques dans le centre de la tumeur : cette excroissance se répandoit sur les joues , & tomboit jusques sur la bouche , cachoit la plus grande partie du visage , & avoit la forme d'un fungus monstrueux. On ne croit pas que l'enfant ait fait aucune chute , ni reçu de coup sur l'œil. Cette excroissance étoit venue & s'étoit accrue sans aucune cause apparente , quelque tems après sa naissance. Le mal avoit commencé par un changement de couleur dans l'œil de l'enfant , à l'âge d'environ un an ; ce changement ne lui a causé aucune maladie ; on a remarqué seulement que le milieu de l'œil étoit brillant , ce qui a toujours continué jusqu'à l'âge de deux ans & quelques mois. La cornée transparente est devenue brune , ensuite toute noire. L'enfant n'a eu des maux de tête qu'à l'âge de deux ans ; le globe de l'œil est devenu couleur de café , & taché de rouge , extrêmement enflé. On lui a fait quatre saignées à ce moment au pied : on lui a appliqué un vésicatoire & prescrit plusieurs purgations , l'œil ensuite s'est remis dans sa grosseur naturelle ; mais il a conservé sa couleur noire , & le brillant a disparu. Cinq mois après ,

L'œil est devenu extrêmement enflé, est sorti de l'orbite avec un tumeur : on a cru d'abord que c'étoit un abcès ; ensuite on a cru que c'étoit une peau qui enveloppoit l'œil ; on y a appliqué un cataplasme composé d'une pomme cuite & du camphre dissous dans de l'eau rose. Enfin la tumeur a augmenté si fort, qu'on s'est aperçu que c'étoit une véritable excroissance contre nature, accompagnée d'hémorragie fréquente ; pour lors on lui a appliqué un cataplasme de farine de seigle, avec de l'eau & du vinaigre, ce qui diminueoit beaucoup la douleur. La plupart des médecins & le chirurgien ordinaire pensoient que cette tumeur n'étoit pas d'une nature à pouvoir être extirpée, tant à cause de son caractère qu'ils croyoient chancreux, que par rapport à la partie délicate où elle étoit placée, & à l'hémorragie qui devoit arriver dans l'opération, ce qui pourroit être la cause de la mort de l'enfant.

La tumeur me paroissoit fongueuse, sans dureté. Quoiqu'elle fût ulcérée, qu'il en sortît du sang & une humeur assez fétide, que l'enfant eût de la fièvre, je crus cependant ne devoir pas balancer à faire l'opération, par la crainte du progrès que devoit faire cette tumeur, si on n'y portoit remède ; cependant le pronostic qu'on pouvoit porter de cette tumeur, étoit dou-

teux , parce qu'on pouvoit raisonnablement présumer qu'elle tiroit son origine de la dure-mere , par la fente de l'orbite ; il n'y avoit cependant que ce seul parti à prendre , sans quoi l'enfant ne pouvoit manquer de périr très-misérablement. Elle souffroit des douleurs de tête très-considérables : quand elle étoit couchée , il falloit lui tenir continuellement la main sur le front , pour calmer ses douleurs. Quelques jours après , on fit une nouvelle consultation , où les opinions furent partagées comme dans la première ; il y eut cependant un médecin & deux chirurgiens qui furent de mon avis. Je fis l'opération en présence de MM. Herman , médecin , & Colin , chirurgien. J'avois fait faire un petit scalpel à dos , avec un petit bouton au bout , pour éviter de piquer le prolongement de la dure-mere qui tapisse l'orbite , pour cerner exactement & sans danger tout ce qui se trouveroit dans l'orbite.

Je commençai mon incision au grand angle , au bout de la paupière supérieure , jusqu'au petit angle : je mis tout de suite le doigt dans l'orbite , pour m'assurer de ce qui pourroit y être contenu : j'aperçus par le tact , que c'étoit un corps très-mou , semblable à la substance du cerveau ; j'emportai tout ce qui étoit dans l'orbite , ensuite je fis la section de la tumeur , au bord de la paupière inférieure , en commençant par

le petit angle , & finissant par le grand angle ; de cette façon , je n'ai point intéressé les paupieres , l'opération n'a pas duré deux minutes : j'ai rempli l'orbite de charpie , par-dessus des compresses trempées dans un défensif , & un bandage roulé ; comme l'enfant avoit perdu du sang , à différentes fois , par l'hémorragie , & que même le visage & les mains étoient bouffies , je ne levai l'appareil que 36 heures après ; je trouvai le tout sans gonflement ni inflammation : je me suis servi d'un petit digestif , fait avec le baume d'Arcæus , l'huile d'œuf & le plomb brûlé : la suppuration s'établit , le pus fut très-louable & sans odeur ; ensuite je me suis servi d'une poudre dessicative & absorbante , telle que l'écaille d'huitre calciné , les yeux d'écrevisses , le mercure doux , & un peu d'alun calciné , dont je chargeois les petits bourdonnets , pour réprimer les chairs qui sembloient trop remplir l'orbite : quatre ou cinq jours après l'opération , les paupieres reprirent leur mouvement qu'elles avoient perdu , par la grande tension qu'elles avoient soufferte ; pour cet effet , j'avois trempé les petites compresses dans le vin & un peu d'eau vulnéraire.

Deux ou trois mois avant l'opération , l'enfant ne vivoit que de biscuits , avec du vin & de l'eau. Elle ne vouloit prendre du bouillon , que par force ; quand la suppuration fut bien

établie, je lui prescrivis un petit purgatif ; qu'elle prit avec peine ; ensuite l'enfant demanda à manger, ce qu'il n'avoit pas fait depuis trois mois : on lui donna de petites soupes ; mais comme la fièvre subsistoit dans de certains tems de la journée, ne pouvant lui faire prendre aucunes médecines liquides, je crus devoir lui faire faire usage des pilules de Belloste, qui ont produit un bon effet ; la fièvre a disparu, l'enflure s'est dissipée : sa boisson étoit une légère décoction de squine, avec quelques gouttes de vin, pour lui donner la couleur ; car sans cela, elle ne vouloit prendre aucune espece de boisson.

L'enfant, au bout de six semaines a été parfaitement guéri. J'ignore si la tumeur fongueuse se régénérera. Cette masse charnue avoit un aspect hideux & très-déplaisable, représentant véritablement un de ces champignons, que l'on appelle vessede-loup : elle pesoit six onces & demie : sa circonférence avoit neuf pouces sept lignes ; son attache, trois pouces, à la sortie de l'orbite : elle avoit également deux pouces d'épaisseur à la partie qui étoit sur la joue, qui descendoit plus bas que l'os maxillaire ; & la partie au-dessus de l'orbite, avoit un pouce d'épaisseur : la substance intérieure de cette excroissance, ressembloit parfaitement au thymus, ou plutôt au cerveau : toutes les par-

ties de l'œil étoient confondues dans la tumeur ; de façon qu'il n'y avoit aucune trace d'organisation : on reconnoissoit le prolongement du nerf optique dans le centre ovale que formoient les deux paupieres , comme on peut le voir dans la face interne de la tumeur.

Comme j'ai eu grand soin de conserver les paupieres ; & que je les ai respectées dans mon incision , de façon qu'elles sont toutes entières , l'enfant sera dans le cas de porter un œil artificiel , quand l'âge le lui permettra.

DESCRIPTION

De quelques Dyssenteries épidémiques qu'on ont regné à l'abbaye de Bival , près Amiens , &c. Par M. MARTEAU DE GRANDVILLIERS , médecin de l'hôpital , & inspecteur des eaux minérales d'Aumale , &c.

Vers les premiers jours de Septembre , on vit naître quelques dyssenteries à l'abbaye de Bival. Cette maladie n'attaqua d'abord que quelques domestiques de la basse-cour ; elle ne tarda pas à gagner l'enceinte du cloître : l'alarme se répandit dans la maison ; la mort d'un domestique y mit le comble. Je fus appelé en consultation avec

M. le Lure , mon confrere. Notre premier soin fut de chercher dans l'ouverture du cadavre le caractere de l'épidémie que nous avions à combattre. Nous trouvâmes la vésicule remplie d'une bile brune qui , noyée dans une grande quantité d'eau , conservoit la couleur des déjections de nos dyssenteriques. Les arteres qui rampent à la surface interne de l'estomac , étoient si enflammées qu'elles égaloient la grosseur d'un tuyau de plume à écrire. Ce viscere étoit racorni & gangreneux : il étoit impossible d'appercevoir les moindres vestiges de la membrane veloutée , quoiqu'il ne s'en fût fait aucune exfoliation. Les aréoles comprises entre les arteres , étoient lisses comme un parchemin , tant l'épaississement de ces vaisseaux avoit effacé les rides : le canal intestinal étoit également violet dans toute son étendue , mais sur-tout les intestins grêles : l'iléon étoit rempli d'une bile brune & très-puante , de la consistance d'une purée claire ; il y en avoit aussi dans le cœcum : nous ne vîmes pas un seul ver : l'épiploon étoit mortifié & livide : tels sont les désordres que nous observâmes.

Quelques jours avant l'invasion , les malades se plaignoient de dégoût. L'attaque commençoit par des tranchées vives dans tout le bas-ventre : elles étoient suivies de quelques évacuations copieuses ; bientôt elles

elles devenoient excessivement fréquentes , & en petite quantité ; elles étoient toujours précédées de coliques aiguës , accompagnées & suivies du ténésme de l'anüs , & souvent de la vessie : chaque évacuation diminueoit pour quelques instans les tranchées : il y avoit des nausées , un goût de pourriture dans la bouche , mais fort peu de vomissemens spontanés ; beaucoup de rots , de borborrygmes & de flatulences par les voies inférieures. La plupart avoient une fièvre continue , mais elle n'accompagnoit pas toujours les premiers tems de la maladie ; elle se convertissoit aussi quelquefois en quotidienne irrégulière , quand après le premier période les sueurs s'établissoient : le pouls petit , ferré & vif m'a semblé confirmer l'idée de M. Bordeu , sur le pouls qu'il appelle intestinal. Je ne l'ai vu se développer , devenir mollet & souple , que dans ceux qui suoiient , & les sueurs ne manquoient jamais de suspendre le cours des selles , ou du moins d'en diminuer l'excessive fréquence.

Les selles étoient presque universellement bilieuses & brunes , quelquefois muqueuses , glaireuses , rarement sanguinolentes , mais toujours d'une infection des plus putrides. Plusieurs malades croyoient toucher à la guérison , lorsqu'il leur survenoit des évacuations de petites matieres grosses comme une petite noisette , dures , comme graisseuses ou bru-

nes, vertes & noires : elles excitoient de nouvelles catastrophes, jusqu'à ce que tout fût évacué ; mais cette tempête n'étoit pas de longue durée : quelques malades ont aussi rendu des vers.

Les urines au déclin ont été sédimenteuses : dans l'état, elles se confondoient avec les selles ; on ne pouvoit les observer.

Sur une vingtaine de malades qu'a infesté cette épidémie, je n'ai vu le délire que chez une seule. Un hoquet laborieux a long-tems vexé une autre, dont la maladie n'étoit pas encore terminée au bout d'un mois. Il étoit moins rare d'observer une tension, tantôt spastique, & tantôt tympanique de l'abdomen : une peau âpre, aride, comme écailleuse & sale, sur-tout quand la maladie se prolongeoit ; des yeux ternes & creux, la pâleur du visage, l'abbattement général des forces, étoient des symptômes qu'on ne rencontroit que chez les plus malades.

De vingt malades, les uns ont été guéris promptement, les autres plus lentement. Celles qui avoient été saignées plusieurs fois avant l'ouverture des cadavres, que nous fîmes le 16 Septembre, éprouvèrent les plus cruels symptômes, & coururent les plus grands dangers : les sueurs étoient toujours salutaires, & abbrégeoient le terme de la maladie.

Un domestique & une religieuse, pour

avoir inconfidérément réprimé leur flux de ventre, & s'être trop tôt exposé aux injures de l'air, ont contracté un rhumatisme gouteux, qui les a travaillés pendant deux mois, tantôt aux malléoles, tantôt aux genoux, tantôt aux poignets & tantôt aux coudes, avec rougeur, gonflement, fièvre irrégulière. Cette observation confirme l'aphorisme d'Hippocrate : *Dysſenteria intempeſtivè ſuppreſſa, abſceſſum facit in lateribus, aut in articulis*. J'ai eu occasion de remarquer le même phénomène dans la dysſenterie que nous avons eu en 1750. Rien n'est si naturel que ce mécanisme par lequel la nature tend à se délivrer de l'humeur morbifique qui la gêne. Le canal intestinal étoit son égout : on lui oppose une digue insurmontable ; l'humeur refoule sur les viscères ou sur les articulations, suivant l'analogie qu'elle a avec les humeurs qui s'y séparent. La matière morbifique est-elle purement bilieuse ? Elle se déposera sur le foie. Est-elle muqueuse ? Elle se niche dans les articulations.

L'usage prématuré de la viande a aussi causé quelques rechutes, mais de peu de conséquence. L'estomac foible encore laissoit échapper les alimens solides à demi digérés : leur dureté renouvelloit des tranchées mal assoupies.

Cette épidémie étoit contagieuse. Plus

seurs habitans des villages circonvoisins ; que leurs occupations appelloient à Bival , y ont gagné cette maladie , & manquant chez eux de secours prompts & assidus , y ont succombé. La charité des dames de Bival ne pouvoit s'étendre qu'à leur fournir la subsistance , & des drogues qui , administrées par des mains ignorantes , n'avoient pas eule même succès que dans le couvent.

Je ne sçais si ce sont des miasmes contagieux qui s'infinuent dans la masse des humeurs , & y font l'office d'un levain corrupteur ; mais je sçais qu'on porte ce germe plusieurs jours , avant qu'il se développe. Une jeune pensionnaire sortit du couvent le 16 Septembre , en apparence de bonne santé , se retira chez ses parens , à quatre lieues de-là : elle tomba malade le 20 , & mourut le 29 , dans un village où personne n'étoit & n'a depuis été attaqué de dyssenterie.

Le contraste est frappant entre les malades des villages voisins & ceux de Bival. Les premiers ont presque tous été les victimes de la misère , autant que de l'épidémie. Nous n'avons pas eu le chagrin d'en voir périr un seul de ceux que nous avons traités. Nous devons ces succès aux généreux soins de M. & M^e la marquise de Sesmaisons , & de M^e de Sesmaisons , leur sœur , qui venoit d'être nommée à cette abbaye. Leur

attention s'étendant jusqu'aux moindres besoins de nos malades , nous avons eu la satisfaction de trouver sous la main tout ce qui nous étoit nécessaire pour leur guérison.

Evacuer l'humeur morbifique , calmer les douleurs & l'érétisme dans les premiers tems , réparer les forces , & rétablir le ressort du canal intestinal au déclin de la maladie ; telles ont été nos indications. L'ipecacuanha étendu dans une eau de casse , la rubarbe & le catholicon double , administrés tout au moins de deux jours l'un , ont très-bien répondu à notre attente. L'action de ces émético-cathartiques diminueoit à coup sûr la fréquence des selles : quelquefois nous ajoûtions un grain de tartre émétique à l'ipecacuanha : nous ne nous sommes pas aperçus que ce remède causât la moindre irritation ; l'abondante boisson de petit lait ou d'eau miellée en facilitoit l'opération : on se régloit non sur la fréquence , mais sur l'abondance des selles ; les lavemens émolliens & anodins , avec dix à douze grains de camphre dissous dans l'huile , avoient le double effet d'assoupir les tranchées , & de résister au gangrénisme des gros intestins. Un grain d'opium brut tous les soirs , étoit un calmant admirable ; ce remède n'est dangereux dans la dyssenterie , que quand on néglige d'évacuer , ou qu'on le fait d'une main trop timide , & à de trop longs inter-

valles. Il est bien vrai qu'alors suspendant l'évacuation spontanée des matieres putrides, dont les premieres voies sont farcies, il accélere la mortification des intestins; mais quand on seconde les efforts redoublés de la nature, pour hâter l'expulsion de l'humeur morbifique, non seulement le narcotique cesse d'être dangereux; mais même il devient en quelque sorte d'une nécessité indispensable, quoi qu'en ayent pu dire quelques praticiens. Les loochs camphrés achevoient de remplir nos premieres indications. Je ne sçauois donner trop d'éloges à cette précieuse résine: elle soutenoit les forces, développoit le poul, calmoit les douleurs jusqu'à un certain point, & résistoit à la pourriture. Ceux qui ne pouvoient soutenir le goût du camphre dissous dans l'huile d'amandes douces, l'avaloiert en pilule avec l'opium.

Les boissons étoient variées suivant le goût des malades. L'eau de riz ou de gruau, l'eau miellée coupée avec un huitieme de lait, la décoction de rapure de corne de cerf & le petit lait nous ont paru mériter la préférence.

La cessation des tranchées, & le retour du sommeil nous avertissoient d'éloigner les purgations; car l'insomnie & l'opiniâtreté des coliques sont des signes certains qu'il reste des humeurs à évacuer. La cessa-

tion de ces deux symptomes marquoit le déclin de la maladie.

A ce second période, on marioit la cascarille & le sima-rouba à la rhubarbe : on aromatisoit cette teinture de quelques gros d'eau de cannelle. Le sima-rouba seul, à la dose d'un gros & demi dans trois verres d'eau, ou joint à demi-gros de cascarille, terminoit heureusement la maladie : on la répétoit quatre ou cinq jours.

Nous avons permis les acidules, tels que l'oseille, le verjus & le jus de citron dans les bouillons. Ils étoient substantiels, faits avec le mouton, le bœuf. & la volaille. L'abattement subit des forces exigeoit cette espece de nourriture. Les aigrets ne sont pas aussi contraires à cette maladie, qu'on se l'imagine : ils répriment l'effervescence de la bile. Nous avons tous les jours donné à nos malades quatre ou cinq onces de vin sucré, quand les évacuations avoient abbatu l'intensité de la fièvre.

La nourriture des convalescens étoit spécialement le riz au lait, la bouillie préparée avec l'amidon blanc & le sucre ; les œufs frais, & les moineaux bouillis ou rôtis ; toute autre viande étoit interdite, jusqu'à le que l'estomac eût repris des forces ; pour boisson, le vin trempé d'eau de riz & de corne de cerf, & une cuillerée de vin d'Alcantara après le dîner.

SEANCE PUBLIQUE

A la rentrée de l'Académie Royale de Chirurgie.

Cette Séance s'est tenue le Jeudi 17 d'Avril. Le sujet proposé par l'académie pour le prix de cette année, étoit : *Déterminer d'après une bonne théorie, le traitement des fistules considérées dans les différentes parties du corps.* M. Morand, secrétaire perpétuel, annonça que le prix avoit été adjugé à un Mémoire de M. Marvidès, jeune élève en chirurgie des hôpitaux de Paris. Le prix d'émulation fut décerné à M. Rose, chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu de Nemours. Des cinq petites médailles destinées à ceux qui, dans le cours de l'année, communiquent à l'académie des observations intéressantes, on en donna quatre; une à M. Brasdor, adjoint de l'académie, & qui étoit académicien libre, lorsqu'il a concouru; la seconde à M. Réad, chirurgien-major à Valenciennes; la troisième à M. Girault, chirurgien-major de vaisseaux & ordinaire de la marine à Brest; la quatrième à M. Fourchot le jeune, bachelier en médecine de la faculté de Montpellier, ancien chirurgien, aide-major des camps & armées du Roi, & chirurgien à Arles. M. An-

douillé, que le Roi a nommé depuis peu à la place de son premier chirurgien, en survivance de M. *de la Martinière*, présida pour la première fois en cette qualité, & distribua lui-même les médailles.

Après la distribution des prix, M. *Bordenave* lut ce Mémoire. Un jeune homme portoit à la mâchoire inférieure depuis quelques années une exostose qui avoit le volume d'un gros œuf allongé & applati, & qui étoit étendue à-peu-près depuis l'angle de la mâchoire, jusqu'au menton. L'opiniâtreté de la maladie qui avoit résisté à différens remèdes, lorsque M. *Bordenave* fut consulté, lui fit soupçonner qu'elle dépendoit d'un vice intérieur; il proposa les remèdes qu'il crut les plus salutaires, & jugea devoir faire tirer une ou deux dents pour reconnoître la nature de la maladie. Après l'extraction d'une dent, il trouva une communication très-étroite dans l'intérieur de l'exostose; ce qui l'engagea à faire tirer la dent suivante: il perfora l'alvéole, & fit une seconde ouverture. La cavité de l'os fut injectée; & par un traitement convenable, il procura l'exfoliation des alvéoles, d'où suivit une ouverture assez grande de la cavité de l'exostose. Pour traiter plus facilement le vice local, & faciliter ensuite l'affaïssement des portions d'os écartées, ce chirurgien fit encore tirer une troisième dent,

perfora l'alvéole, en procura l'exfoliation ; & obtint ainsi, selon la longueur de l'exostose, une ouverture qui avoit environ un pouce & demi de long, sur trois ou quatre lignes de large, dans laquelle on introduisoit facilement six bourdonnets assez gros. Le malade, après un traitement de plus de six mois, est guéri, à l'ouverture près, qui communique dans la cavité de l'exostose, & qui est moins grande ; la tumeur s'est aussi un peu affaîlée extérieurement.

Ce seroit peu, dit M. *Bordenave*, de rapporter ce fait singulier en soi-même, si, en le comparant avec d'autres observations, on n'en tiroit des inductions pour le traitement local des exostoses à la mâchoire inférieure ; & , après avoir remarqué que les moyens de guérison doivent être variés selon la nature des maladies, il établit les signes qui distinguent l'exostose pleine & solide, d'avec celle qui est creuse & suppurée. Comme les parties qui recouvrent l'os de la mâchoire, & la difformité qui résulte des incisions extérieures, présentent des inconvéniens, M. *Bordenave* proposa de les éviter, en attaquant l'exostose du côté de la bouche, par des incisions sur les gencives, & particulièrement en faisant l'extraction des dents. Par ces moyens plus simples & moins dangereux que les incisions extérieures vers la base de la mâchoire, on peut, comme il l'a

fait , pénétrer dans l'intérieur de l'exostose , donner issue aux matieres , y porter les médicamens , procurer des exfoliations , & faciliter l'affaiblissement de la tumeur.

M. *Bordenave* fit ensuite mention d'un cas de cette espece , dans lequel on obtint du succès , en suivant des procédés différens dans l'opération. Au lieu d'extraire les dents & de procurer l'exfoliation des alvéoles , on fit une ouverture dans la cavité de la tumeur , en pousant avec force entre la gencive & la joue , un bistouri fixé sur son manche , & on guérit le malade. M. *Bordenave* , en conséquence de ce fait , examina s'il convient seulement de fendre l'os , où s'il vaut mieux extraire les dents & détruire les alvéoles ; il donna la préférence à cette dernière pratique , d'après des raisons suffisantes.

Ce Mémoire étoit terminé par la relation d'une exostose singulière & monstrueuse , dont il est parlé dans les Mémoires de l'académie des sciences , année 1727. M. *Bordenave* fit voir la pièce qui en fait le sujet , & qui lui avoit été communiquée par M. *Morand* , à qui elle appartient. Cette exostose n'étoit pas susceptible de traitement , à raison de son volume & de son caractère.

L'objet des nouvelles remarques sur les fistules salivaires dont M. *Louis* fit part à

l'assemblée, est de perfectionner la doctrine admise sur ce genre de maladies, par les réflexions que lui a suggéré la cure qu'il a faite d'une fistule du conduit salivaire. Le canal qui porte dans la bouche la salive de la glande parotide située au dessous de l'oreille, passe transversalement sur la joue, & s'ouvre vers la troisième dent molaire supérieure. Lorsque ce conduit est ouvert à l'occasion d'une plaie, il y reste communément une fistule par où sort une assez grande quantité de salive, au moindre mouvement de la mâchoire. Avec cette maladie, il est impossible de parler ou de manger, sans avoir la joue mouillée par la liqueur limpide que laisse échapper l'ouverture du canal salivaire. Avant l'année 1660, époque de la découverte de ce conduit par *Sténon*, anatomiste très-célebre, & grand-oncle de *M. Winslow*, un des médecins qui a fait le plus d'honneur aux écoles de médecine de Paris, qui vient d'être enlevé à l'anatomie, à l'âge de 91 ans; les praticiens avoient reconnu des fistules salivaires, à la suite de plaies aux joues, & ils les avoient guéries par la simple application de remèdes caustiques & dessicatifs. Des modernes, plus instruits sur le siège & la nature du mal, ont employé les mêmes moyens sans succès. *M. Louis*, dans un Mémoire sur cette ma-

tière, imprimé dans le troisième Tome des ouvrages de l'académie, avoit expliqué cette contrariété, en distinguant la fistule de la glande, de celle du canal extérieur. Elles ont les mêmes symptomes, & il étoit très-vraisemblable de penser que les guérisons que les anciens ont obtenues par des médicamens, avoient la glande pour siège, & que les tentatives plus récentes n'ont été inutiles, que parce que les fistules qu'on vouloit guérir, attaquoient le conduit salivaire. Les vues des praticiens, trompées par des traitemens inefficaces, leur ont fait imaginer qu'ils réussiroient, en ouvrant une route artificielle. Cette méthode, qui a efficacement produit quelques guérisons radicales bien constatées, est douloureuse, & souvent infidelle. M. *Louis* l'a prouvé dans son premier Mémoire, où il rapporte la cure d'une fistule salivaire, opérée par ses soins, après avoir tenu le canal naturel dilaté pendant quelques jours, au moyen d'un laiton formé par quelques fils de soie, comme une mèche. Aujourd'hui l'auteur, d'après une nouvelle cure, assure qu'on peut guérir par une méthode plus simple encore, puisqu'il lui a suffi de passer une seule fois la pierre infernale sur l'orifice d'une fistule salivaire, pour en obtenir la parfaite consolidation. Cette fistule subsistoit depuis dix-neuf ans, & avoit

été rebelle à des opérations réitérées. M. *Louis* revient contre les illusions de l'expérience & du raisonnement sur l'incurabilité de ces sortes de fistules, par la seule application des médicamens, & il éclaircit d'une manière supérieure tous les doutes que pouvoit faire naître la contrariété d'effets dans l'usage des mêmes remèdes employés contre la même maladie, dans des circonstances qui semblent absolument les mêmes : c'est le fruit d'un examen approfondi de toutes les circonstances échappées à des observateurs moins attentifs, & une preuve des vues ingénieuses que l'auteur a pour toutes les branches de son art.

Ces deux Mémoires furent suivis d'un éloge historique & critique de l'illustre M. *Garengeot*, que le célèbre M. *Morand* représente comme un des plus grands chirurgiens de son siècle, pour la théorie & pour la pratique.

M. *Sabatier* lut un Mémoire sur la ligation des vaisseaux. On sçait que ce moyen est un de ceux qu'on emploie avec le plus de succès, pour arrêter le sang après l'amputation des grandes extrémités. Il est donc utile de chercher à en rendre l'usage aussi sûr qu'il peut l'être. C'est ce que M. *Sabatier* tâche de faire, en examinant s'il convient d'embrasser un peu des chairs dans

l'anse du fil dont on se sert pour les lier, ou de comprendre les vaisseaux seuls dans la ligature, en passant l'aiguille dans le tissu cellulaire qui les environne, comme le célèbre M. *Monro*, professeur à Edinbourg, le propose. Il résulte de l'examen des avantages & des inconvéniens respectifs des deux méthodes, qu'il y a moins à craindre, en suivant la première : aussi M. *Sabatier* lui donne-t-il la préférence. Cependant, comme l'autorité de M. *Monro* est d'un grand poids en chirurgie, il exhorte les praticiens à faire des observations exactes sur les effets qui résultent de l'une & de l'autre. C'est, sans contredit, le moyen le plus sûr de dissiper les doutes qui pourroient rester à cet égard.

M. *Pibrac* termina la séance par la lecture d'un Mémoire *sur plusieurs points intéressans de chirurgie*. Chargé de visiter, en 1743, trente-six mille hommes qui se sont présentés pour tirer à la milice de la ville de Paris, il a profité de cette occasion unique, qui lui montrait à la fois une très-grande quantité de personnes robustes de chaque quartier de Paris ; il voyoit en même tems dans le détail ceux que leurs infirmités dispensoient de tirer au sort. M. *Pibrac* donne dans son Mémoire les résultats généraux de ses visites, & fait connoître la possibilité d'un travail suivi, dans

lequel on établiroit les règles de salubrité ou d'insalubrité, tant absolue que relative, des différens quartiers d'une ville. Il croit que chaque rue a son climat particulier, par rapport à l'aspect du soleil, à l'influence des vents, à l'écoulement des eaux, &c. & qu'une habitation salubre à une personne, devient très-nuisible à une autre. Il a remarqué que les hommes étoient plus forts & plus vigoureux dans les fauxbourgs S. Martin & S. Denis, plus foibles dans la Cité; que les poitrinaires étoient plus nombreux dans le quartier S. Honoré; que les maladies de peau étoient plus fréquentes dans le quartier de S. Benoît; qu'on étoit plus sujet à la pierre dans le quartier S. Antoine, & à la cataracte dans le bas du fauxbourg S. Germain, vers la rivière, à la Grenouillère, au Gros-Caillou, &c. M. *Pibrac* a reconnu la justesse des réflexions faites par le docteur *Ramazzeni* sur les maladies auxquelles les artisans sont sujets par la nature de leurs professions: il a donné ensuite des observations chirurgicales fort utiles sur les hernies, sur les suites de l'opération de la taille, & sur les maladies de différens organes, qui étoient doublement intéressantes par la façon dont elles étoient présentées, & par les conséquences judicieuses que l'auteur, un des plus grands praticiens de cette ville, en a tirées.

LIVRES NOUVEAUX.

Dictionnaire portatif de santé, 2 volumes in-8°, nouvelle édition. A Paris, chez Vincent, Imprimeur-Libraire, rue S. Severin. Prix relié 9 livres. *Voici un Avis du Libraire que l'on trouve à la tête du premier Volume.*

Quoique les avantages de cet ouvrage soient incontestables, quoiqu'il ait été fait avec tout le soin possible par des médecins de la plus grande réputation, on ne pouvoit pas se flater qu'il seroit reçu si favorablement du public, & qu'il seroit débité si promptement.

Ce succès n'a servi qu'à encourager le Libraire à redoubler ses soins pour donner à ce Dictionnaire toute la perfection dont il étoit susceptible. Les auteurs se trouvant distraits par des occupations très-sérieuses, & ne pouvant pas présider à la correction de l'ouvrage, un médecin très-célebre qui exerce la médecine avec distinction à Paris, a bien voulu se charger de ce soin.

On n'a trouvé que très-peu de changemens à faire, & on a évité, autant qu'il a été possible, les additions, pour ne pas grossir inutilement les volumes & pour ne pas nuire à la première édition. On n'a rien ajouté

qui ne pût contribuer à rendre l'ouvrage plus complet & plus utile.

Il y a plusieurs articles nouveaux, & des formules particulieres dont on a reconnu l'efficacité & dont on a depuis peu dévoilé le secret, de façon qu'on ose assurer qu'il y a peu d'ouvrages qui soient d'une utilité plus grande, & qui puissent concourir plus directement au bien de l'humanité.

Comme les meilleurs ouvrages sont sujets à la contrefaçon, on croit devoir prévenir le public qu'il ne sçauroit être trop attentif à s'en préserver. La moindre erreur dans les formules & dans les recettes des remèdes, pour le poids ou pour le nom, peut apporter des préjudices irréparables à la santé. Il seroit fâcheux qu'on attribuât à un bon ouvrage, approuvé & autorisé par de très-habiles médecins, des *qui-pro-quo* & des accidens funestes auxquels on seroit exposé, en consultant ces éditions furtives & sorties de l'obscurité, qui fourmillent presque toujours de fautes.

Lettres sur les maladies de la Goutte, par *M. Loubert*, pensionnaire du Roi, ancien chirurgien-major des régimens de Santerre & de Touraine, & chirurgien-major de l'hôpital, à Ostende; nouvelle édition, brochure de 92 pag. Chez *Bauche*, Libraire, Quai des Augustins, à Paris.



OBSERVATIONS

MÉTÉOROLOGIQUES.

AVRIL 1760.

Jours du mois.	Thermomètre.			Baromètre.			Vents.	Etat du ciel.
	A 6 h. du matin.	A midi.	A 10. h. du soir.	pou- ces.	li- gnes.	par- ties.		
1	5	8	3	28	2	$\frac{1}{2}$	N. méd.	B. de nuag.
2	1	7	4		4	0	N - E. forr.	Serein.
3	2	11	$7\frac{1}{2}$		5		Id. méd.	Idem.
4	3	12	9		6		N. idem.	Peu de nua.
5	3	14	10			$\frac{1}{2}$	Idem.	Serein.
6	9	14	8				O. id.	B. de nuag.
7	7	15	8		2	0	Idem.	Idem.
8	$5\frac{1}{2}$	12	7		5	$\frac{1}{2}$	Idem.	Idem.
9	6	13	9				Idem.	Idem.
10	7	15	$10\frac{1}{2}$		6		Idem.	Idem.
11	8	15	10			0	Id. au N- O.	Peu de nua.
12	7	16	11		4	$\frac{1}{2}$	N. méd.	Idem.
13	7	15	12		3		Idem.	Serein.
14	8	14	$8\frac{1}{2}$		4		Idem.	B. de nuag. pet. pluie le soir.
15	3	12	6		3		Idem.	B. de nuag.
16	3	12	8		4	0	Idem.	Idem.
17	7	$12\frac{1}{2}$	9		3		O. id.	Id. Pet. pl. par int. tout le jour.

N n ij

Jours du mois.	Thermomètre.			Baromètre			Vents.	Etat du ciel.
	A 6 h. du matin.	A midi.	A 10 h. du soir.	pou- ces.	lig- nes.	par- ties.		
18	10	15	10	28	2	0	<i>Id.</i> & fort.	B. de nuag.
19	8	15	10		3		<i>Id.</i> au N.	<i>Idem.</i>
20	8	18	14		0	$\frac{1}{2}$	E. méd.	Peu de nuag.
21	11	20	14 $\frac{1}{2}$			0	S. <i>id.</i>	<i>Idem.</i>
22	11 $\frac{1}{2}$	16	11		3		<i>Idem.</i>	B. de nuag.
23	11	19	13		0	$\frac{1}{2}$	<i>Idem.</i>	<i>Id.</i> Pl. mé- diocre le s.
24	10	17	12	28	0	0	<i>Idem.</i>	Couvert. petite pluie par intervall. tout le jour.
25	9	15	10	27	11		N. fort.	Couvert, tonn. éclairs & pl. forte la nuit.
26	6 $\frac{1}{2}$	8	7 $\frac{1}{2}$	28	0		<i>Id.</i> méd.	Couvert.
27	6	13	9		1		<i>Idem.</i>	B. de nuag.
28	8	12	7			$\frac{1}{2}$	N-E. <i>id.</i>	<i>Idem.</i>
29	7	11	7		0	0	E. <i>idem.</i>	<i>Id.</i> Pet. pl. par intery. tout le jour.
30	6	13	8				<i>Idem.</i>	<i>Idem.</i>

La plus grande chaleur marquée au thermomètre pendant ce mois, a été de 20 dégr. au-dessus du terme de la congélation de l'eau ; & la moindre chaleur a été de 1 dégr. au-dessus du même point : la différence entre ces deux termes est de 19 degrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le baromètre, a été de 28 pouces 6 lignes ; & son

MÉTÉOROLOGIQUES. 565

plus grand abaissement de 27 pouces 11 lignes : la différence entre ces deux termes est de 7 lignes.

Le vent a soufflé 12 fois du N.
3 fois du N-E.
3 fois E.
4 fois du S.
9 fois O.
1 fois du N-O.

Il y a eu 4 jours de tems serein.
3 jours de nuages.
3 jours de couvert.
6 jours de pluie.
1 jour de tonnerre.
1 jour d'éclairs.

Les hygrometres ont marqué une sécheresse moyenne pendant tout ce mois.



*MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois d'A'vril 1760, par
M. VANDERMONDE.*

Il y a eu pendant le commencement de ce mois des fièvres catarrhales, avec fluxion aux poudrons, & quelquefois douleur dans un des côtés. On a suivi le traitement indiqué dans le mois précédent; qui a assez bien réussi. Ceux qui n'ont point été suffisamment saignés dans les commencemens, ont péri par des enflures universelles, ou par un ulcère aux poudrons.

On a également observé des fièvres bilieuses & putrides, qui étoient accompagnées de chaleur, de sécheresse à la gorge, d'une grande altération, d'étouffemens; le pouls étoit grand, mais dur & très-vite; les évacuations par les sueurs; les urines & les selles étoient d'une puanteur insoutenable. Les saignées, le petit lait, les eaux de tamarins émétisées, produisoient quelquefois de bons effets; mais le plus souvent il survenoit des délires furieux, des dévoiemens sanguinolens, des coliques très-dououreuses, des rétentions d'urine: le ventre se météorisoit, les urines & les évacuations étoient crues, & les malades étoient dans le plus grand danger. Cet état pour lors caractérisoit des fièvres malignes, & exigeoit les saignées aux pieds, le petit lait émétisé, les lavemens fréquens, les poudres tempérantes. On a fait quelquefois usage avec succès, des vésicatoires, quand l'érythème étoit totalement tombé. La plupart des malades périssoient vers le vingtième jour. Ceux qui rechappoient avoient des évacuations continuelles par les selles, des urines très-bourbeuses, des sueurs copieuses, & une convalescence très-longue & très-orageuse.

*Observations Météorologiques faites à Lille
pendant le mois de Mars 1760, par
M. BOUCHER, médecin.*

Le vent ayant presque toujours été *Nord*, depuis le premier jusqu'au 13, le froid jusqu'à ce jour a été assez marqué : il en a été de même de la fin du mois, depuis le 19. Ce dernier jour, le thermomètre a été observé un peu au-dessous du terme de la glace, de même que le 5, le 6 & le 11; & il a été observé précisément à ce terme le 2, le 3, le 27 & le 28.

Il y a eu plusieurs jours de pluie; mais elle n'a été abondante que le 16, le 17, le 20 & le 21. Le vent, du 11 au 24, a été le plus souvent *Sud*.

Le mercure dans le baromètre a été observé tout le mois au-dessus du terme de 28 pouces, si ce n'est le 13, le 16, le 17, le 21 & le 22. Il s'est trouvé au-dessus de 28 pouces 6 lignes, le premier, le 7 & le 8.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermomètre, a été de $10\frac{1}{2}$ degrés au-dessus du terme de la conge-

568 OBS. MÉTÉOR. FAITES A LILLE.

lation ; & la moindre chaleur a été de 1 degré au-dessous de ce terme : la différence entre ces deux termes est de $11\frac{1}{2}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le barometre a été de 28 pouces $6\frac{1}{2}$ lignes , & son plus grand abaissement a été de 27 pouces $8\frac{1}{2}$ lignes : la différence entre ces deux termes est de 10 lignes.

Le vent a soufflé 6 fois du Nord.

8 fois du Nord vers l'E.

4 fois de l'Est.

2 fois du Sud vers l'Est.

8 fois du Sud.

3 fois du Sud-Ouest.

5 fois de l'Ouest.

5 fois du Nord-Ouest.

Il y a eu 21 jours de tems couvert ou nuageux.

15 jours de pluie.

1 jour de neige.

8 jours de brouillards.

Les hygromettes ont marqué de l'humidité jusques vers la fin du mois.

*Maladies qui ont régné à Lille dans le
mois de Mars 1760 , par
M. BOUCHER*

Les maladies les plus communes de ce mois ont été de gros rhumes & des fièvres catar-

rhales , accompagnées le plus souvent de chaleur à la gorge & de constipation. Il y a eu aussi diverses especes de rhumatismes , tantôt avec fièvre , & tantôt sans fièvre , parmi lesquels le *lumbago* a dominé , & souvent avec des marques d'inflammation ; mais en général , ces maladies ont paru moins rebelles au traitement , que dans le mois précédent.

Les alternatives de la température de l'air ont causé dans le petit peuple des pleuropneumonies , dont quelques-unes ont participé de la fièvre putride , & d'autres de la fièvre bilieuse ; leur crise avoit lieu principalement par les selles : dans ces deux cas , la saignée a dû être fort ménagée , de même que dans des inflammations du bas-ventre , que j'ai observé provenir d'une acrimonie bilieuse ou lymphatique : le sang tiré des veines , étoit d'un tissu lâche , & seulement couvert d'une pellicule glaireuse & verdâtre ; sa partie rouge étoit très-foncée en couleur , & visant à la dissolution : quoique le ventre fût généralement gonflé , tendu & sensible , les douleurs étoient néanmoins fixées sur-tout au nombril. On conçoit que les minoratifs employés avec circonspection , & après avoir obtenu une détente suffisante , ont dû faire une partie essentielle de la cure.

Nous avons eu vers le milieu du mois quelques apoplexies , des pesanteurs de tête , & des affections vertigineuses.

Un grand nombre de personnes ont eu des efflorescences cutanées , compliquées le plus souvent de gonflemens notables des glandes conglobées du col , (effet évident d'une lymphe acrimonieuse & épaisse.) On a employé en pareil cas , avec succès , les décoctions des plantes incisantes & savonneuses , & les absorbans diaphorétiques , entremêlés des minoratifs fondans.

Fin du Tome XII.



T A B L E

G E N E R A L E

D E S M A T I E R E S

Contenues dans le Tome XII du
Journal de Médecine.

EXTRAITS DE LIVRES NOUVEAUX.

M É D E C I N E.

<i>D</i> I C T I O N N A I R E portatif de santé.	Page 3
<i>Refutation de l'inoculation.</i> Par M. De Haen , médecin de Vienne.	9
<i>Abbrégé des maladies des armées.</i> Par M. Van- Swieten , médecin de Vienne.	107
<i>Mémoire sur les Os.</i> Par M. Fougereux , l'Aca- démie royale des sciences.	291
<i>Dissertation physique sur l'Onanisme.</i> Par M. Tif- for , médecin à Lausanne.	483

C H I R U R G I E.

<i>Collection de Theses sur les points les plus importants de la chirurgie.</i> Par M. Haller , rédigées , &c. Par M. *** , tome IV.	100
<i>Collection de Theses , &c. tome V.</i>	197

C H Y M I E.

<i>Les secrets & les fraudes de la pharmacie & de la chymie modernes , &c. ouvrage traduit de l'an- glois , in-8°.</i>	196
--	-----

372 TABLE GENERALE OBSERVATIONS.

M E D E C I N E.

- Observ. sur une maladie singuliere des artisans.*
Par M. Boucher, médecin à Lille. 20
- Sur la veine de Médine.* Par M. Gallandat, ancien
chirurgien-major de vaisseaux. 24
- Sur plusieurs Hydropisies.* Par M. Gally, méde-
cin & commissaire pour l'examen des eaux de
Cranfac. 29
- Expériences sur quelques remedes nouveaux ou peu
usités.* Par M. de Haen, professeur en médecine
à Vienne. 110
- Sur une Constipation incurable.* Par M. Leboeuf,
lieutenant de M. le premier chirurgien, à Colli-
tras. 123
- Description d'une fièvre continue d'une especé par-
ticuliere.* Par M. Merlin, médecin à Lille. 125
- Sur la vertu de la racine de Fougère mâle.* Par
M. Olivier, médecin à Saint-Tropez. 129
- Sur la maniere la plus simple de rappeler les noyés
à la vie.* Par M. Isnard. 131
- Sur une Ascite remarquable, détruite par une crise
surprenante.* Par M. Moublet, médecin à Ta-
rascon. 198
- Sur l'effet des pepins de la Sapotille dans les coli-
ques néphrétiques.* Par M. Ranson, médecin du
Roi, à Saint-Jean-d'Angely. 229
- Sur les bons effets de l'ipécacuanha en infusion.* Par
M. Deplaigne, médecin à Valenciennes. 238
- Sur une especé d'Opistotonos.* Par M. De Saint-
Herain d'Ambon, méd. à Saint-Pourçain. 241
- Sur la maladie noire.* Par M. Campardon, chi-
rurgien à Massenbe. 298
- Sur la maladie noire.* Par M. de Glatigny, méde-
cin à Falaise. 317
- Sur deux hydropisies ascites détruites par le tartre
stibié.* Par M. Meluë de la Touche, chirurgien-
major de Saint-Jal, cavalerie. 324

Sur une épilepsie qui a cédé à l'usage du quinquina.
Par M. Chevalier, chirurg. à Bourbonne-les-
bains. 329

*Relation d'un voyage fait à Barèges, à Cauteretz
& à Bagnères, &c.* Par M. Thiery; médecin
de Paris. 388

*Sur une gale rebelle, détruite par une préparation
de plomb.* Par M. Menuret, médecin. 424

*Sur l'usage intérieur de la cigue dans les squirrhés,
les cancers & plusieurs autres maladies.* Par
M. Storck, médecin à Vienne. 494

*Sur une colique vermineuse détruite par l'usage des
martiaux.* Par M. Darluc, méd. à Caillan. 506

CHIRURGIE.

Guérison d'une gangrene au bas-ventre. Par
M. Laugier, méd. à Pelissane, en Provence. 44

*Sur une pierre pesant 14 onces, tirée de la vessie
humaine.* Par M. Marteau, méd. à Aumale. 54

Sur une infiltration laiteuse. Par M. Rouveyre
Dozon, médecin à Crest, en Dauphiné. 56

*Sur une conformation extraordinaire du cordon
ombilical, qui a causé la mort du fœtus.* Par
M. Regis, chirurgien à Montpellier. 135

*Sur une tumeur singulière à la tête, qu'un enfant
apporta en venant au monde.* Par M. Chemin,
chirurgien à Evaux. 140

Sur une opération du bubonocèle, avec gangrene.
Par M. Campardon, chirurg. à Masseube. 142

Sur un ver velu tiré de l'uretre. Par M. Leautaud,
chirurgien à Arles. 151

*Guérison d'ulceres, à la suite d'une infiltration
laiteuse, par les frictions mercurielles.* Par
M. Colla, chirurgien à Draguignan. 153

Sur une chute accompagnée d'accidens singuliers.
Par M. Contenson, chirurgien à Grisolles-sur-
Garonne. 155

Sur un enfant venu au monde sans anus. Par M. Gar-
nier Lagrée, chir. de l'hôtel-dieu d'Angers. 157

574 TABLE GENERALE

- Nouveau trocart pour la ponction de l'hydrocéphale.* Par M. Lecat, chirurgien à Rouen. 247
- Sur la coupure & la rupture du tendon d'Achille.*
Par M. Juvet, méd. à Bourbonne-les-bains. 254
- Guérison d'une ankylose générale.* Par M. Olivier, médecin à Saint-Tropez. 273
- Description d'une oreillette extrêmement dilatée.*
Par M. Chemin, chirurg. à Evaux. 346
- Sur un homme qui n'avoit qu'un rein & qu'un urétére.* Par M. Guigneux, chir. à Orléans. 348
- Sur une tumeur monstrueuse, dissipée par délitescence.* Par M. Tilliet, chirurg. à Sandillon. 350
- Sur un cas très-singulier dans une hernie.* Par M. Taignon, chirurg. major au régiment de Soissonnois. 351
- Sur une tumeur d'une glande parotide dont le pus s'est épanché dans la poitrine.* Par M. Henry, chirurgien à Auxerre. 443
- Sur un coup à la tête, qui a été traité heureusement sans le secours du trépan.* Par M. Boisson, médecin à Vésoul. 445
- Sur une hydropisie du cerveau.* Par M. Hazon, médecin de la faculté de Paris. 457
- Sur plusieurs tumeurs fongueuses ou carcinomateuses, détruites par la ligature ou par l'amputation.*
Par M. Perrault, chirurgien à Soissons. 453
- Sur l'extirpation d'une excroissance fongueuse dans le canal de l'uretre.* Par M. Michel, chirurgien à Nantes. 455
- Sur la rupture du tendon d'Achille.* Par M. Leautaud, chirurgien à Arles. 457
- Sur les injections d'eau chaude dans la matrice, après les couches.* Par M. Touzain, chir. 459
- Sur un coup d'épée reçu dans l'estomac.* Par M. Serin, chirurgien à Cambrai. 461
- Sur un coup d'épée avec lésion du ventricule.* Par M. Taignon, chirurg. du régiment de Soissonnois. 464

DES MATIERES: 575

Sur un ovaire ossifié. Par M. Le Clerc de Beaucoudray, médecin de Caën. 530

Sur une exostose monstrueuse. Par M. Bonté, médecin à Cointances. 531

Amputation d'un fungus considérable au visage.
Par M. Gosmond, chirurg. à Plombières 537

CHYMIE.

Extrait du rapport des commissaires nommés par la faculté médecine de de Paris, pour analyser les nouvelles eaux de Passy. 37

Essais sur la platina del pinto. Par M. Marggraf, de l'académie royale de Berlin. 333

Differt. sur le cobalt. Par M. Schwachheim. 432

Réflexions sur la décomposition des combinaisons de l'acide vitriolique. Par M. Le Chandelier, apothicaire à Rouen. 513

HISTOIRE NATURELLE.

Histoire d'un nain Polonois. Par M. de Tressan, associé de l'académie des sciences. 367

MALADIES ÉPIDÉMIQUES.

Maladies épidémiques qui ont regné à Valence en Agénois, pendant l'année 1758. Par M. Gignoux, médecin. 62

Esquinancie inflammatoire-gangreneuse, qui a regné à une lieue & demie de Ham en Picardie, en 1758. Par M. Deberge, médecin. 159

Fievre putride-maligne appelée Suette, qui a regné à Guise en 1759. Par M. Vandermonde, médecin à Guise. 354

Dysenteries épidémiques qui ont regné à l'abbaye de Bival, près Amiens. Par M. Marteau, médecin à Aumale. 543

REMEDE NOUVEAU.

Remede spécifique contre le mal vénérien. 174

ACADEMIES.

Prix proposé par l'académie royale de chirurgie, pour l'année 1761. 86

576 TABLE GÉNÉR. DES MAT.

Séance publique de l'académie royale de chir. 552

LETTRES.

Lettre de M. Lieutaud, sur le Traité des fièvres intermittentes. 181

Lettre de M. Borden, sur quelques maladies traitées par les eaux de Barèges. 262

Lettre de M. Chaignebron, sur la cautérisation des plaies d'armes à feu. 371

Lettre de M. Dumonchau, médecin, sur l'effet de plusieurs remèdes. 467

AVIS.

Avis sur le dernier concours à Montpellier. 182

Avis de M. Virion, apothicaire à Nancy, sur la distribution des eaux minérales. 470

CERTIFICAT.

Certificat qui prouve la bonté de la jambe artificielle de M. Beaulaton. 277

LIVRES NOUVEAUX.

Livres nouveaux. 89, 183, 279, 373, 472, 561.

OBSERV. MÉTÉOR. FAITES A PARIS.

Observat. météor. 90, 185, 281, 377, 473, 563.

MALADIES REGNANTES A PARIS.

Maladies de Paris. 92, 188, 284, 380, 476, 566.

OBS. MÉTÉOR. FAITES A LILLE.

Obs. mét. de Lille. 93, 189, 285, 381, 477, 567.

MALADIES REGNANTES A LILLE.

Maladies de Lille. 95, 191, 296, 383, 479, 568.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le *Journal de Médecine* du mois de Juin.

A Paris, ce 22 Mai 1760.

POISSONNIER DESPERRIERES,